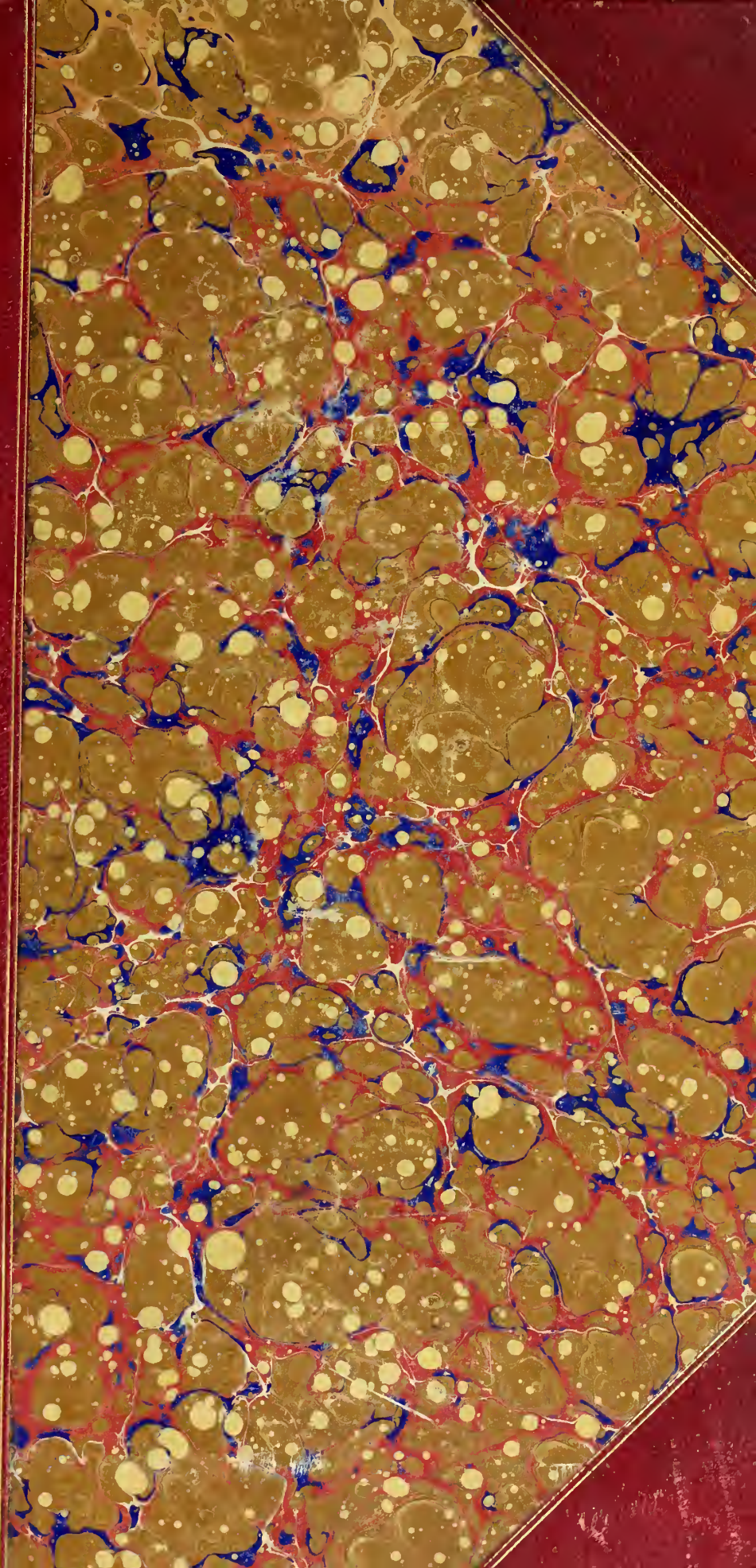
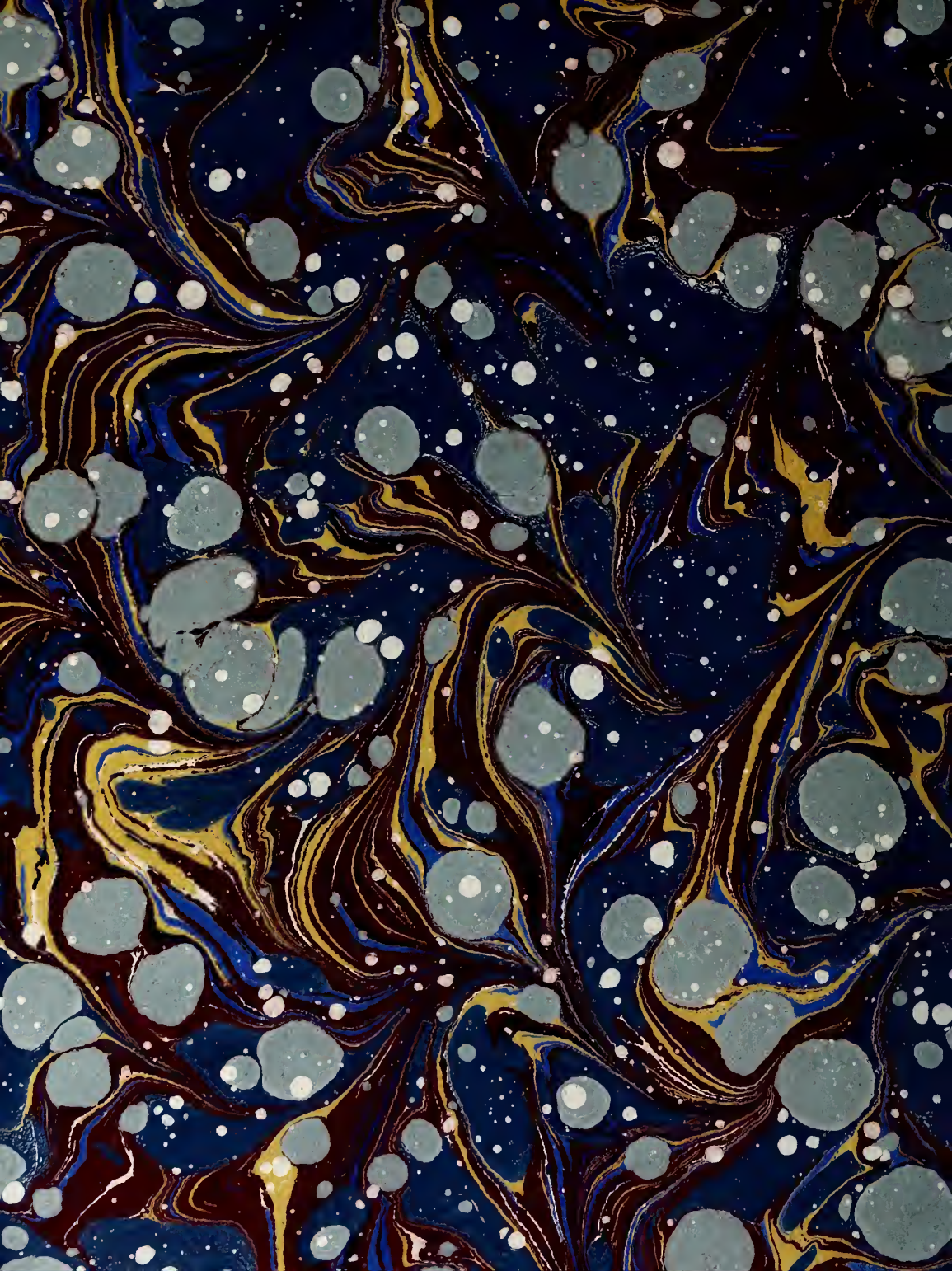
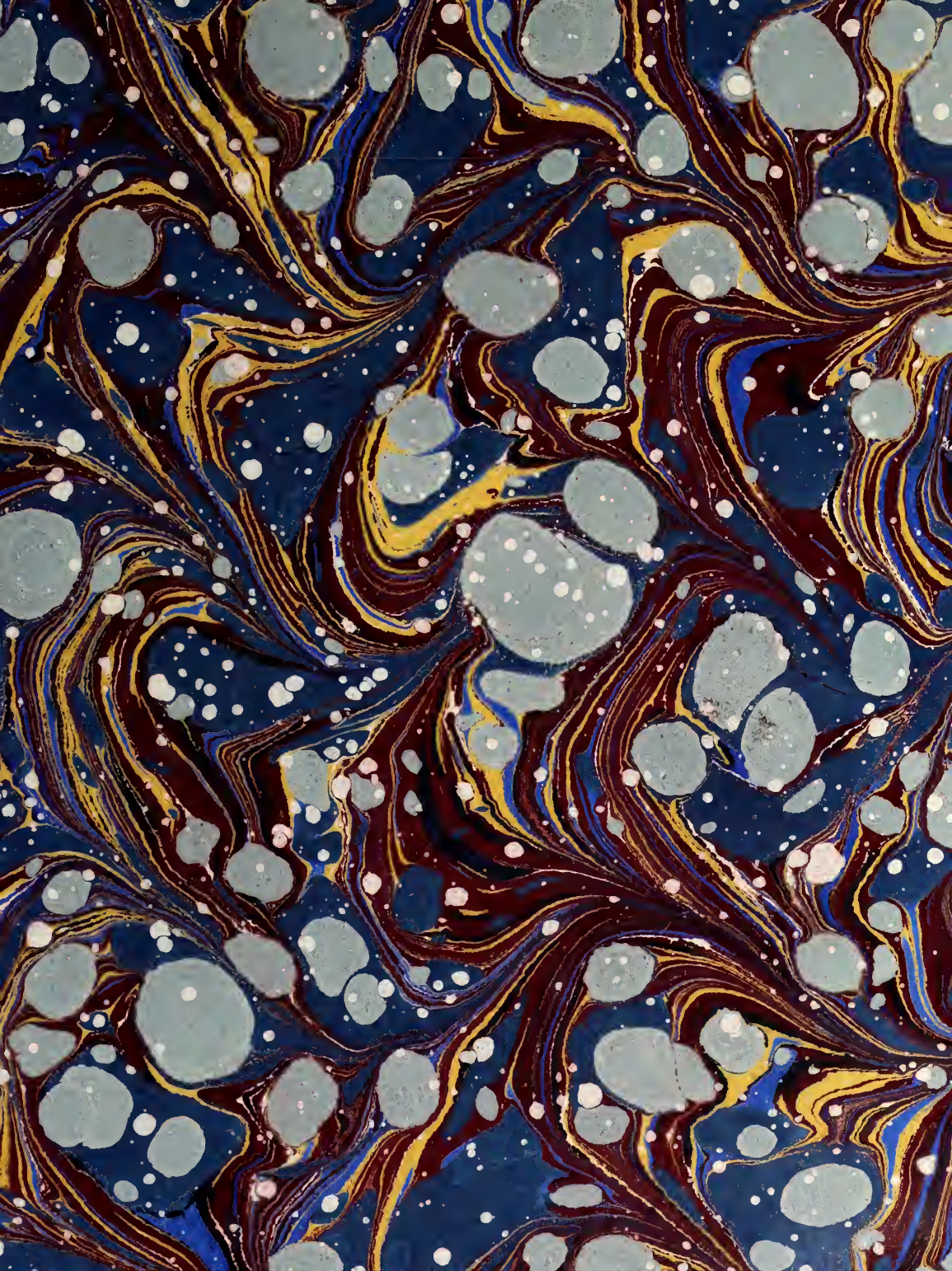






Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/rouensesmonument00huar

ROUEN

SES MONUMENTS ET LEURS SOUVENIRS HISTORIQUES

PARIS. — IMPRIMERIE F. DEBONS ET Ce, 16, RUE DU CROISSANT

ROUEN

SES MONUMENTS & LEURS SOUVENIRS HISTORIQUES

PAR

LUCIEN D'HURA

ILLUSTRÉ PAR

De BÉRARD, BORDÈSE, H. CLERGET, A. DEROY, DOSSO

FÉRAT, GILBERT, GORSKY

LAFOSSE, LENHERT, MARGUERY, NORMAND, St-ELME GAUTIER

PARIS

LIBRAIRIE DU TOUR DE FRANCE

—

1877

TABLE DES MATIÈRES

La Légende du vieux Rouen. . 6
Armoiries de la ville. 7
Historique 8
Tour de la grosse Horloge. . . . 18
Fontaine de la grosse Horloge. . 19
La Cathédrale. 20
L'ancien Bureau des finances. . 39
L'ancienne Chambre des comptes. 43
La rue de l'Épicerie. 44
La haute vieille Tour. 46
Le monument de Saint-Romain. 54
La basse vieille Tour. 59
Les Quais. 62
Le Port. 66
La rue du Bac. 73
La place Gaillard-Bois. 74
Le fontaine Lisieux. 75
Le logis des Caradas. 78
Le Théâtre des Arts. 79
La rue Grand-Pont. 81
L'ancienne église Saint-Étienne-des-Tonneliers 82
La rue Jacques-Lelieur. 83
Le cours Boïeldieu. 84
La Bourse 86
L'ancienne église Saint-Pierre-du-Châtel. 88
L'ancienne église Saint-Cande-le-Jeune. 89
La rue aux Ours. 90
La rue Jeanne-d'Arc. 91
La tour Saint-André. 92
L'église Saint-Vincent. 94
La rue de la Vicomté. 96
La Calle Saint-Éloi. 97
Les Expressions rouennaises. . 98
La Douane. 102
La place Henri IV. 103
L'ancien Hôtel des Monnaies. . 105
L'église Saint-Éloi. 110
La place de la Pucelle. 111
L'ancienne église Saint-Georges. 122
L'hôtel de Bourgtheroulde. . . . 122
La place du Vieux-Marché. . . 130
La maison de Corneille. 131
L'hôtel de la Préfecture. 135
La rue de Crosne. 135
L'église Saint-Gervais. 137
La crypte de Saint-Gervais. . . 142
La maison de Fontenelle. 143
L'ancienne église Sainte-Marie-la-Petite 144
Le Grand-Hôtel. 146
La place du Marché-Neuf. . . . 146
Le Palais de Justice. 147
L'hôtel des Sociétés savantes. . 151
La maison de Jouvenet. 154
La rue des Carmes. 157
La fontaine de la Crosse. 158
Le square Solférino. 159
La tour Saint-Laurent 162
L'église Saint-Godard 162
L'église Saint-Patrice. 166
Les Boulevards. 170
L'église Saint-Romain 171
La tour de Jeanne d'Arc 174
Le vieux château. 183

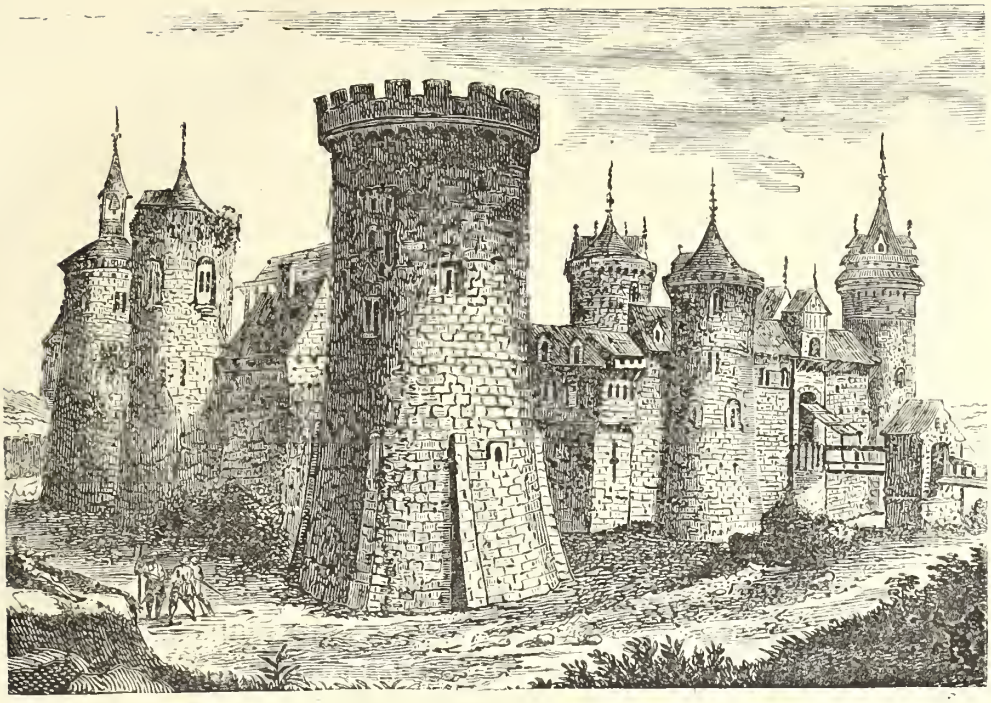
Le Musée d'antiquités. 185
Le Musée de céramique. 200
Le Lycée. 213
La place de la Rouge-Mare . . . 214
La place de l'Hôtel-de-Ville. . . 214
L'église Saint-Ouen. 218
Le jardin de Saint-Ouen 234
La Tour romane. 235
L'Hôtel de Ville 236
Tombeau de Géricault. 238
Le Musée de peinture. 242
La Bibliothèque 252
Vieilles Maisons et vieilles Enseignes. 255
L'église Saint-Vincent 262
La fontaine de la Croix-de-Pierre. 263
Souvenir d'Alain Blanchard. . . 266
L'église Saint-Nicaise. 278
La rue du Ruissel 269
La rue Eau-de-Robec. 272
L'église Saint-Maclou. 274
L'aître Saint-Maclou 284
La rue Martainville. 287
Le Palais archiépiscopal 288
La rue de la République 296
L'ancien hôtel Saint-Amand . . 297
L'ancienne église des Augustins. 298
La rue des Arpents et le clos Saint-Marc. 301
La rue des Espagnols. 302
La porte Guillaume Lion 302
La rue Armand Carrel. 303
Illustrations rouennaises. . . . 304
L'ancienne église Saint-Paul . . 306
L'église de Bonsecours 307
Le Pont de pierre et la statue de Corneille 311
L'Ile Lacroix 312
Le Cours-la-Reine 313
L'église Saint-Sever 314
Le Jardin des Plantes. 314
L'ancien prieuré Bonne-Nouvelle 314
Les Emmurées. 315

TABLE DES GRAVURES

Le vieux château de Rouen. . . 5
Plan de la ville. 9
Rouen au moyen âge. 12
Vue générale de Rouen. 13
Fontaine de la grosse Horloge. . 17
Tour de la grosse Horloge. . . . 17
La cathédrale de Rouen. 21
Escalier de la bibliothèque. . . 25
Tombeaux des cardinaux d'Amboise. 28
Tombeaux de Pierre et Louis de Brezé 29
Le Portail des Libraires. 33
Le portail de la Calende. 37
Sculptures de la cathédrale. . . 40
Plan de la cathédrale 41
Stalles du chœur (4 dessins). . . 44-45
Le Bureau des finances. 48
La rue de l'Épicerie. 49
Monument de Saint-Romain. . . 53
La Légende de saint Romain 56
Marchands et gens de métiers au XIVe siècle 57
Médaillon de l'Union des marchands. 60
Tableau commémoratif de l'Union des marchands. 61
Navire et Caravelle normands (2 dessins) 64
Les quais de Rouen en 1805. . . 65
Le quai de Paris à Rouen. . . . 68
Maisons de la rue du Bac. . . . 69
La fontaine Lisieux. 76
Logis des Caradas. 73
Ancienne église Saint-Étienne-des-Tonneliers.. 76
Ancienne église Saint-Pierre-du-Châtel 77
La statue de Boïeldieu. 80
Fontaine de Saint-Cande-le-Jeune 81
La tour Saint-André. 85
Vitraux de l'église Saint-Vincent (4 dessins). 88-89
Maison de Diane de Poitiers. . . 92
Église Saint-Vincent. 93
La douane et la calle Saint-Éloi. 97
Portail de Saint-Éloi. 100
La place de la Pucelle. 101
Monnaies frappées à Rouen. . . 104-105
Ancienne chapelle Saint-Georges 108
Supplice de Jeanne d'Arc. . . . 109
Histoire de Jeanne d'Arc (6 dessins). 111-114
Cour de l'hôtel Bourgtheroulde 116
Détails de la galerie sud. . . . 117
Les bas-reliefs de l'hôtel Bourgtheroulde 120-126
Maison de Pierre Corneille. . . . 128
Portrait de Pierre Corneille. . . 129
Église Saint-Gervais 133
La crypte de Saint-Gervais. . . 136
Ancienne église Sainte-Marie-la-Petite 137
L'Auberge normande. 141
Le Palais de Justice 145
La salle de la Cour d'assises . . 148
Portail des Sociétés savantes . . 149

Fontaine de la Crosse 153
Le square Solférino. 156
La tour Saint-Laurent 157
Vitraux de Saint-Godard 160-161
Église Saint-Godard 164
Portail de l'église Saint-Patrice. 165
Vitraux de Saint-Patrice 168-169
Hôtel Louis XIII, rue Morand. . 172
La tour Jeanne d'Arc (état act.). 173
La tour Jeanne d'Arc avant la dernière restauration. 176
La tour Jeanne d'Arc, état primitif. 177
Arrestation de Charles le Mauvais 181
Vitrail du Musée d'antiquités. . 185
Antiquités du Musée (44 dessins). 186-198
Pièces du Musée céramique (15 dessins) 199-213
La place de l'Hôtel-de-Ville. . . 217
Plan de l'église Saint-Ouen. . . 220
Détails du portail de Saint-Ouen. 221
Travées intérieures. 224
L'ancien Jubé 225
Intérieur de Saint-Ouen. 229
Tombeau d'Alexandre de Berneval. 233
Saint-Ouen. — Façade du côté du jardin 237
Tour romane. 240
Statue de Géricault. 241
Tombeau de Court 244
Buste de Louis Bouilhet 245
Bordure du sacramentaire d'Æthelgar. 248
Reliure du xve siècle. 249
Vieilles enseignes (7 dessins) . . 252-258
Église Saint-Vivien. 260
Fontaine de la Croix-de-Pierre . 261
La rue Eau-de-Robec 265
La rivière de Robec. 269
L'aître Saint-Maclou 273
1re Porte de l'église Saint-Maclou 276
Porte du milieu (Saint-Maclou). 277
3e Porte de l'église Saint-Maclou. 281
Portail de l'église et fontaine Saint-Maclou. 285
L'Escalier des Orgues (Saint-Maclou 289
L'assemblée des Notables au Palais archiépiscopal 292
L'hôtel Saint-Amand. 293
Ancienne église des Augustins. 296
Le Lion de la rue des Arpents . 297
La porte Guillaume Lion. . . . 300
Ancienne église Saint-Paul. . . 301
L'église de Bonsecours 305
Le Pont de Pierre et la statue de Corneille 309
L'ancien prieuré de Bonne-Nouvelle 313
Le vieux Rouen de la Grosse-Horloge 316

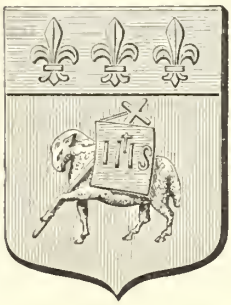
Paris.— Imp. F. DEBONS et Cie, 16, rue du Croissant.



Le vieux château de Rouen d'après des documents de la Bibliothèque.

ROUEN

PAR LUCIEN D'HURA



Il y a tant de choses à visiter à Rouen, pour celui qui veut se reposer de l'éternelle contemplation de nos grandes bêtes de rues, où les maisons à cinq étages sont alignées et astiquées comme des Prussiens à la parade ; par la vue des dentelles de pierre, des clochetons brodés à jour, des rosaces déchiquetées, des gargouilles fantastiques et des flèches vertigineuses ; qu'il faut procéder par ordre, si l'on veut voir avec fruit et surtout si l'on ne veut rien oublier.

Ce n'est pas que, comme les autres grandes cités, Rouen n'ait, dans ces derniers temps, si féconds en démolisseurs, contracté la maladie de la ligne droite, les constructions plates et pourtant si élevées, que les pauvres gens qui s'entassent à leur sommet se donnent une idée assez complète des fameux plombs de Venise.

Elle n'a pas 100.671 habitants, en me comptant, pour les loger à l'aise; mais elle veut, en ville bien pensante et *à l'instar de Paris* (l'instar de Paris est la maladie de la province), sinon les abriter sainement, ce qui n'est pas toujours compatible avec le prix des loyers, du moins leur ouvrir des rues larges, aérées, longues comme un jour sans pain et ennuyeuses comme un discours d'académicien.

Mais que les touristes qui veulent bien m'honorer de leur confiance se rassurent, ce n'est pas sur les nouveaux quartiers, qui se ressemblent tous comme les quartiers d'une pomme, que j'appellerai leur attention, et si Rouen n'est plus aujourd'hui la ville aux vieilles rues qu'a chantée Victor Hugo, nous y découvrirons quelques-unes de ces bonnes ruelles étroites, tortueuses, obscures et malsaines, où les maisons qui surplombent et menacent de se toucher par en haut, craignent le feu, l'eau, la lumière, mais appellent effrontément le regard du passant.

Et puis d'ailleurs, si les maisons gothiques dont Rouen était jadis une pépinière nous font un peu défaut, si les façades curieusement festonnées deviennent rares, il nous restera les monuments qu'on n'a pas encore pu démolir et qu'on ne démolira pas; car, si, comme l'a dit excellemment ce grand philosophe qui avait nom Alexandre Dumas, la sagesse de Dieu a fait couler les grands fleuves au pied des grandes villes, la prévoyance des architectes du Moyen Age a fait placer les monuments historiques à l'alignement des voies nouvelles.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, nous transporter au pied de la grosse horloge.

La grosse horloge est une tour, mais c'est aussi une porte, et nulle ne peut nous donner meilleure entrée dans la cité de l'architecture.

D'ailleurs il y a une légende. Ce bonhomme gardant des moutons que vous voyez au-dessus de votre tête, curieusement gravé dans la voûte qui supporte l'horloge municipale, tout le monde

vous dira que c'est le vieux Rouen, un berger qui a fondé la ville en gardant ses troupeaux, il y a longtemps, longtemps ! oh bien avant la Révolution !

Je commence par vous dire qu'il ne faut pas croire un mot de cette légende, et pourtant elle eut jadis tant d'autorité, que beaucoup de Rouennais croient que leurs armoiries en descendent.

Il est bien vrai que l'écu de la ville de Rouen a pris son origine dans le bas-relief en question, et c'est justement pour cela qu'il ne représente pas un vieux berger dont on ne trouve pas la place dans l'histoire, mais tout simplement le Bon Pasteur de l'Écriture ; la preuve c'est qu'avec de bons yeux, on peut lire aux pieds du berger l'inscription suivante : « *Vitam suam ponit pro ovibus suis* », qui a toujours voulu dire en bon français : « Le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Du reste, les armes de Rouen sont : « de gueules à l'agneau « pascal d'argent tenant une croix d'or, à la banderolle d'argent « chargée d'une croix de gueules, au chef d'azur chargé de trois « fleurs de lys d'or. »

En définitive, qu'il soit pascal ou de pré-salé, c'est toujours un mouton, et si cet emblème devait être pris à la lettre, il faudrait ou que la ville de Rouen eût toujours été d'une douceur exemplaire ou, ce qui est beaucoup plus facile à prouver, histoire en main, qu'elle ait toujours été tondue.

Ce sort a été celui de presque toutes les villes au bon vieux temps. Mais là il ne faudrait pas trop s'y fier, car le mouton des armoiries qui a l'air si bon enfant, qu'on lui donnerait de l'herbe fraîche sans confession, change quelquefois d'aspect, et nous le trouverons sur la place de la Cathédrale que nous visiterons tout à l'heure, dans une vieille enseigne toute dorée, qui porte pour légende également dorée : « Au Mouton qui fait la barbe au Loup », où il fait très-bonne figure.

Ce mouton-là est Normand, voyez-vous, et en relevant très-succinctement les grandes époques de l'histoire de la vieille cité, nous trouverons qu'il a quelquefois fait la barbe au loup.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Rouen fut ville romaine, cela va de soi ; il n'y a guère de vieille ville qui n'ait été embellie et civilisée par les vainqueurs des Gaules. J'aime mieux vous démontrer son importance en vous prouvant qu'elle était déjà une grande cité

alors que Paris n'était pas encore sorti des langes de la boueuse Lutèce.

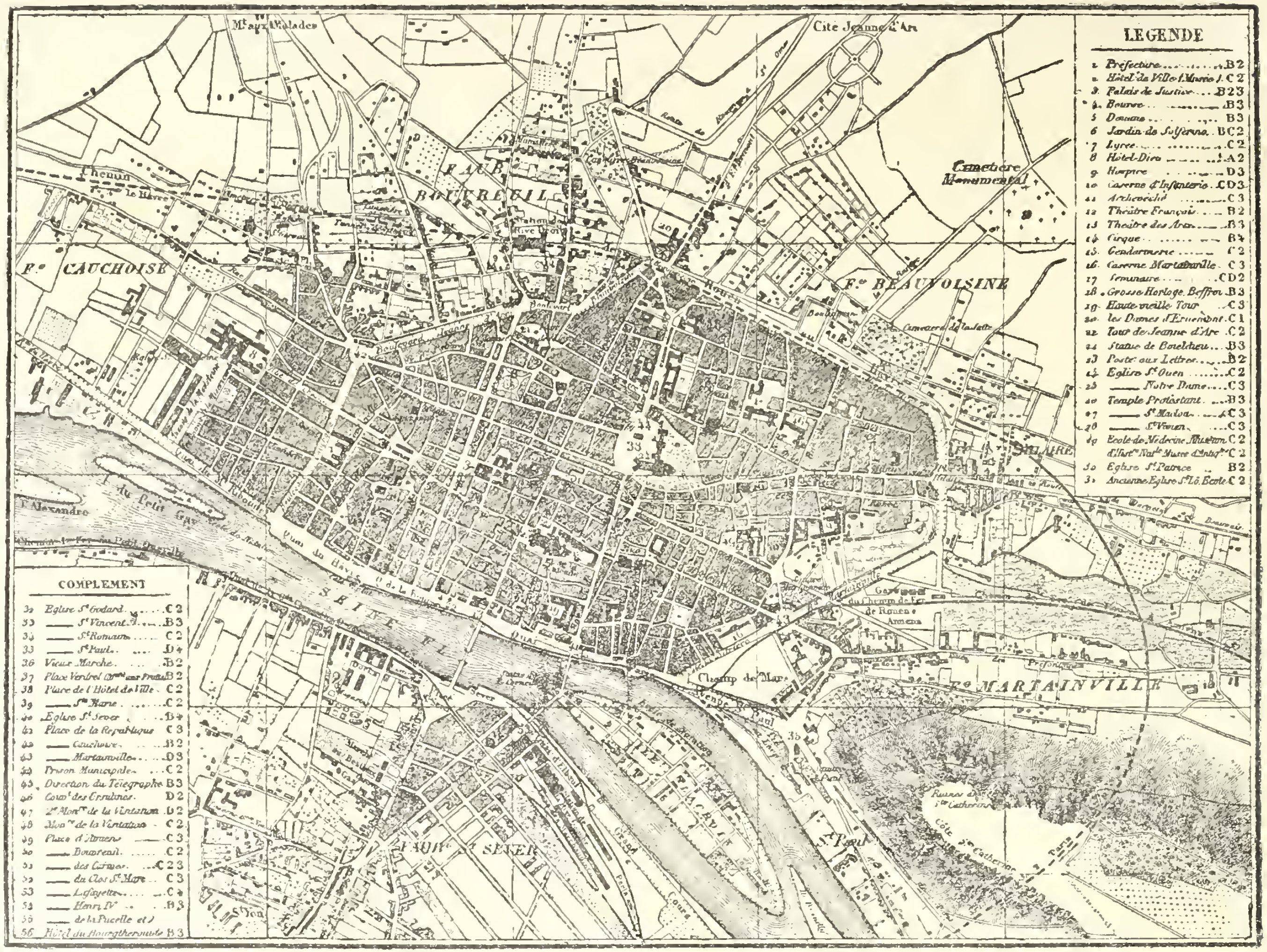
Sous le nom de *Rotomagus*, elle était capitale du pays des Vénélocasses, quand les Romains en firent le chef-lieu de leur deuxième Lyonnaise ; naturellement ils la fortifièrent à leur façon, et des restes de murailles découverts en 1789, dans les caves d'une maison de la rue des Carmes et quelque temps après en creusant des fondations à l'extrémité de la rue de la Chaîne, indiquent les limites de cette première enceinte qui était tracée ainsi et qui subsista jusqu'au Xe siècle.

Au nord, un fossé profond bordé d'une muraille, qui fut plus tard flanqué de tours, s'étendait depuis la rivière de Robec jusqu'à la rue de la Poterne en longeant la rue de l'Aumône et la rue des Fossés Louis VIII ; à l'ouest, la muraille partait de la rue de la Poterne pour aboutir à la Seine, en passant par le Marché-Neuf, la rue Massacre, la rue des Vergetiers jusqu'à la rue aux Ours ; car à cette époque la Seine arrivait jusque-là, ce qui fait que la limite méridionale de la ville, qui était alors le fleuve, suivait une ligne tortueuse commençant à la rue aux Ours, bordant la place Notre-Dame, la place de la Calende, la rue des Bonnetiers et finissant à l'embouchure, dans la Seine, de la rivière de Robec, qui fermait naturellement l'enceinte de la ville du côté oriental.

Il est certain que, sous la domination romaine, Rouen qui possédait garnison, préfet militaire et atelier monétaire où il fut frappé peu d'or, mais considérablement de bronze et d'argent, si l'on en juge par les trouvailles faites fréquemment aux coins des Posthume, des Philippe, des Tetricus, des Constantin et même, mais moins communément, de Commode et de Gordien, était l'entrepôt du commerce considérable qui se faisait par la voie des grands fleuves de la Gaule entre l'Empire romain et la Grande-Bretagne, et ce fut à cet égard un des premiers ports de France.

Les Romains passèrent, mais Rouen ne perdit rien de son importance ; les Francs en firent la capitale de la Neustrie et l'ensanglantèrent de leurs vengeances, témoin le meurtre de l'évêque Prétextat, le jour de Pâques 588, coupable aux yeux de la terrible Frédégonde d'avoir marié sa rivale Brunehaut au fils de son royal esclave Chilpéric, qu'elle lui avait donné comme geôlier.

Mais ce sont là des affaires de femmes qui n'empêchaient point



Plan de la ville de Rouen.

la cité de prospérer. A cette époque, le port de Rouen partageait avec celui de Quentowich, que je ne vous conseille pas de chercher aujourd'hui, le monopole du commerce étranger en vins, miel et garance, ainsi qu'il en résulte d'un diplôme daté de 629 et signé du bon roi Dagobert, qui ce jour-là, bien sûr, n'avait pas mis ses lunettes à l'envers; car il établissait, en faveur de l'abbaye de Saint-Denis, un impôt par charretée de miel ou de garance qui était de deux sous pour les étrangers et de douze deniers seulement pour les Rouennais.

Plus tard Charlemagne rétablit dans la ville l'atelier monétaire qu'elle avait au temps des Romains et Charles le Chauve l'enrichit d'un préfet du commerce à la veille même de la perdre.

En 841, les Normands arrivèrent pour la première fois, et le 14 mai, conduits par Oger le Danois, ils s'emparèrent de Rouen qu'ils abandonnèrent après en avoir pillé une partie et incendié le reste.

Quatre ans après, un autre Danois, nommé Regnier, vint renouveler ou terminer ce pillage. Rouen se releva néanmoins et malgré le voisinage des pirates altérés de butin qui s'installèrent en 858 dans l'île d'Oissel, où ils restèrent cinq ans, elle avait repris assez d'importance en 876 pour exciter la convoitise de Roll ou Rollon, chef d'une invasion nouvelle beaucoup plus considérable et surtout beaucoup plus savante. Il s'y installa ; mais satisfait de la soumission des marchands et du peuple que lui fit solennellement l'évêque, il ne la brûla point et en fit au contraire le centre de ses opérations dévastatrices qui prirent une telle extension que le roi de France Charles IV, qui n'était pas aussi simple que l'histoire veut bien nous le dire, lui abandonna une partie de son royaume pour sauver le reste; il lui donna même sa fille Gisèle par-dessus le marché, à condition que Rollon se ferait chrétien (912).

Le barbare n'hésita pas, et de même qu'Henri IV trouva plus tard que Paris valait bien une messe, il comprit que la Neustrie valait bien un baptême; il devint alors le bienfaiteur du pays dont il avait été le fléau et dont il fit cette riche province, à laquelle il donna le nom de Normandie, et des institutions si sages, qu'on ne devait guère les attendre d'un chef de brigands : il fit réparer à Rouen les édifices religieux qu'il avait fait brûler, relever les murs d'enceinte qu'il avait démolis, augmenta les remparts de nombreu-

ses tours, et construisit un château qui fut par la suite la résidence des ducs normands.

Son fils Guillaume Longue-Épée continua les embellissements de Rouen qu'il agrandit au sud, en resserrant la Seine dans un lit plus étroit, et au nord, par le prolongement du mur d'enceinte jusqu'au vieux Marché et l'érection de la porte Cauchoise.

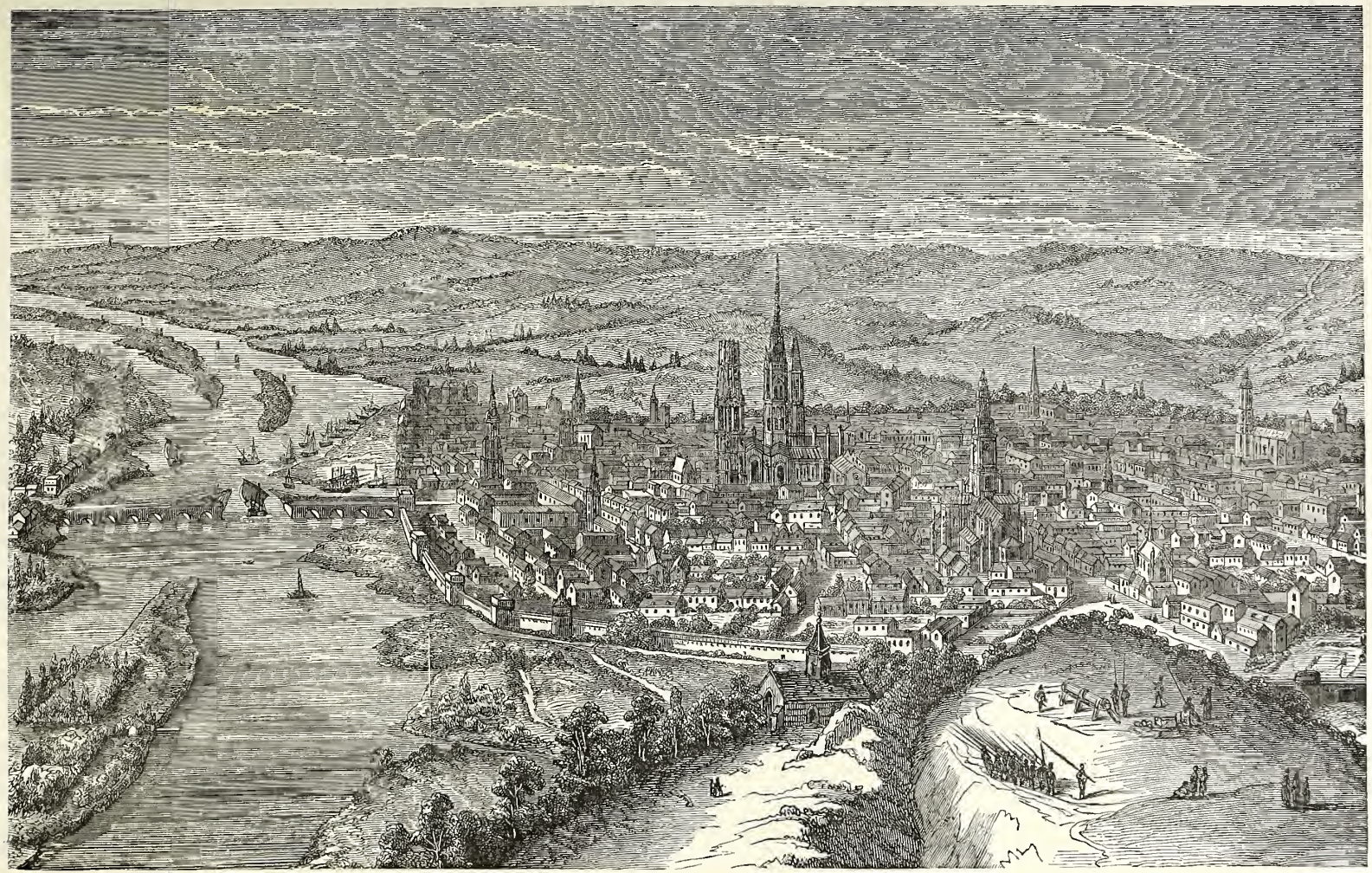
C'est à peu près vers cette époque que Louis d'Outremer, roi de France, vint faire le siége de Rouen ; il fut d'abord vaincu par Harald, roi de Danemark, et allait se retirer pour cacher sa honte quand les Normands, feignant de se soumettre à lui, l'attirèrent dans une ville où Bernard, comte de Rouen, n'eut pas de peine à le faire prisonnier (945). A cette nouvelle, son allié Othon, empereur d'Allemagne ou roi de Lorraine, on n'a jamais bien pu savoir, accourut pour le délivrer, mais son armée fut anéantie sous les murs de la ville et le combat fut si sanglant que la place où il se livra prit le nom de place de la Rouge-Mare qu'elle porte encore aujourd'hui.

La Normandie resta invincible jusqu'au jour où Guillaume le Conquérant, bâtard du légendaire Robert le Diable, s'étant emparé de l'Angleterre, ses successeurs, qui avaient encore acquis l'Anjou et le Maine par des mariages, furent beaucoup plus rois de la Grande-Bretagne que ducs de Normandie, et Rouen devint l'apanage de quelques princes anglo-angevins normands, qui s'en disputèrent la possession jusqu'au jour où elle fut de nouveau réunie à la France.

Cela arriva en 1204, et la ville qui avait à deux reprises différentes repoussé victorieusement Philippe-Auguste, en 1193 et en 1202, se voyant abandonnée par son roi, Jean Sans-Terre, capitula le 1er juillet. Le roi de France se fit construire, sur le penchant d'une des collines qui dominent la ville vers le nord-ouest, une forteresse que nous avons restituée d'après une ancienne gravure, et qui ne fut démolie en partie qu'en 1590. C'est dans cette citadelle, dout nous parlerons en temps et lieu, que fut enfermée plus tard l'héroïne de la France, cette sublime Jeanne d'Arc, que les Anglais firent brûler publiquement et pour leur plus grande honte en 1431.

Mais reprenons l'ordre chronologique.

La Normandie ne resta française que pendant deux cent quatorze ans, et Rouen, qui s'était un peu agrandie sous le règne de saint Louis, fut assiégée vigoureusement, en juin 1418, par le roi



Vue générale de Rouen au moyen-âge.

Vue générale de Rouen. — Dessin d'après nature de A. de Bérard.

d'Angleterre Henri V. Ce siége, série d'assauts perpétuels que soutinrent avec un courage héroïque les habitants de la ville, dura plus de six mois et ne se termina que le 19 janvier 1419 par une capitulation qui coûta 300.000 écus à la cité et la vie de ses trois principaux défenseurs : Robert de Livet, vicaire général de l'archevêque, Jean Jourdan, capitaine de l'artillerie, et Alain Blanchard, capitaine de la milice bourgeoise.

Henri V, qui n'avait pas cru devoir consacrer cette victoire par un acte de clémence en faisant grâce aux otages, comme son aïeul Edouard, à Calais, voulut la marquer en se construisant à Rouen une forteresse personnelle qu'on appela depuis le *vieux palais ;* il l'éleva à l'extrémité orientale de la première enceinte, et il n'en reste d'autres traces que le nom d'une rue.

Rouen, d'ailleurs, n'allait pas rester longtemps en son pouvoir. Les Anglais ne se furent pas plutôt souillés du sang de notre Jeanne d'Arc, que la ville demanda des libérateurs. Xaintrailles, Lahire et quelques capitaines, moins oublieux que Charles VII, essayèrent de l'affranchir dès 1436, mais ils ne purent réussir, avec l'aide du roi cette fois, qu'en 1449.

Ce fut une victoire complète. Talbot et le duc de Sommerset, qui commandaient pour les Anglais, n'obtinrent la vie sauve qu'en payant pour rançon 50.000 écus et cinq places fortes : Honfleur, Caudebec, Arques, Tancarville et Lillebonne. Le 10 novembre, Charles VII entrait triomphalement dans la ville qui était le tombeau de l'héroïne qui lui avait donné une couronne, escorté, entre autres célébrités, de René d'Anjou, roi de Sicile, et de Pierre de Brezé, sénéchal d'Anjou, qui allait devenir gouverneur de la Normandie, française alors pour toujours.

Rouen n'en avait pas fini pourtant avec les siéges et les occupations étrangères, même sans compter la dernière qui est si proche de nous, que les traces des talons de bottes des Prussiens ne sont pas encore effacées sur les parquets des bourgeois de la ville, qu'ils ont rayés de leurs éperons sanglants pendant 229 jours.

En 1562, dans la nuit du 15 au 16 avril, les Huguenots s'emparèrent par surprise de la ville où ils exercèrent des représailles terribles, des tortures inimaginables que le Parlement de Rouen, plus catholique même que le pape, avait fait subir à leurs coreligionnaires.

Le supplice des hérétiques, prolongé avec une barbarie qu'il faut citer pour la flétrir, s'accomplissait en trois stations, et les bourreaux se vengeaient de ne pouvoir donner la mort qu'une fois en mutilant affreusement leur victime.

Au carrefour de la Croix-de-Pierre, le malheureux dont le crime était de prétendre prier Dieu en français et de comprendre ce que disaient ses prêtres, avait la langue percée d'un fer rouge ; sur le parvis Notre-Dame, où il devait faire amende honorable, on lui coupait le poing ; de là on le conduisait sur la place du Vieux-Marché où était préparé son bûcher ; mais non pas un bûcher ordinaire, les papistes auraient cru déshonorer le supplice de Jeanne d'Arc en l'appliquant purement et simplement à des huguenots ; on le compliquait d'une estrapade : le patient, suspendu au-dessus des flammes au moyen d'un engin mobile, y était précipité et reguindé en l'air dix, quinze, vingt fois, selon qu'il avait la vie dure ou que son bourreau apportait des raffinements délicats dans son horrible métier, et il fallait avoir de bien hautes protections pour obtenir d'être étranglé clandestinement avant d'être présenté au feu.

Quand on pense que c'est en France que de pareilles choses se sont faites, pieusement, publiquement et en cérémonie, cela fait frémir ; aussi ne faut-il pas s'étonner si les protestants vainqueurs saccagèrent les églises et mutilèrent les statues des monuments ; au moins, ne tuaient-ils que des morts !

Rouen, d'ailleurs, ne resta pas longtemps en leur pouvoir. Le bon roi Charles IX, qui n'avait pas encore ouvert la chasse à courre contre ses sujets, vint en faire le siége et la piller de fond en comble, après une victoire chèrement disputée.

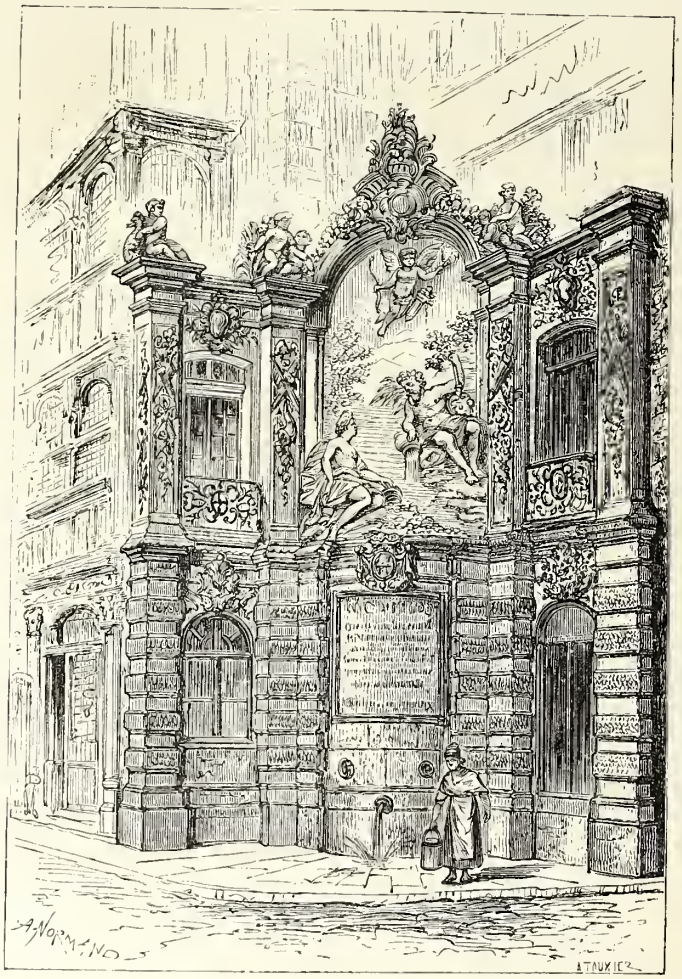
C'est à ce siége que le duc de Guise faillit être assassiné pour la première fois, et faillit, en même temps, adresser au huguenot qui l'avait manqué, ces mémorables paroles, qu'un de nos grands poètes a traduites par ces quatre vers :

Des dieux que nous servons connais la différence.
Les tiens t'ont ordonné le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Les *tiens t'ont tor* du deuxième vers manquent peut-être un

peu d'euphonie ; mais la pensée est si belle... qu'elle n'a jamais pu venir au duc de Guise.

Le 11 novembre 1592, ce fut au tour d'Henri IV d'assiéger

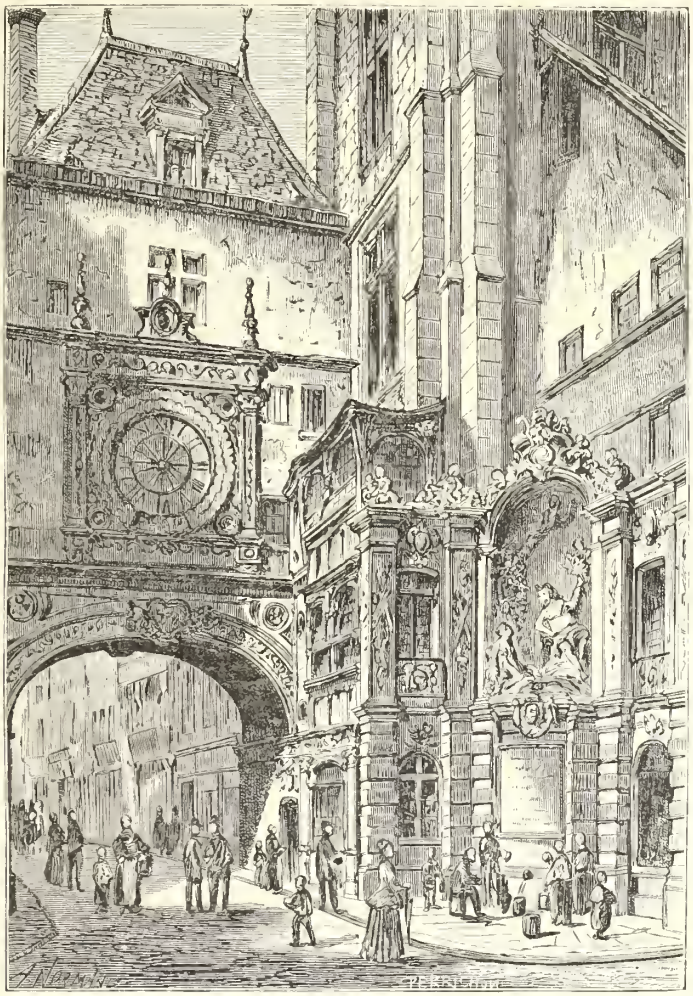


Fontaine de la Grosse-Horloge, dessin d'après nature de A. Normand.

Rouen. Il ne s'y obstina que jusqu'au 20 avril suivant. Il y entra, d'ailleurs, solennellement le 16 octobre 1596, quand il eut abjuré le protestantisme ; mais surtout quand il eut vaincu M. de Mayenne et ses bons amis les Espagnols.

Je ne parlerai ni des calamités locales, pestes, disettes, crises industrielles, ni des insurrections excitées par la rapacité des

agents du fisc, ni des luttes intermittentes du parlement contre le despotisme de la Couronne, qui furent les principaux événements de l'histoire de Rouen, sous les règnes suivants; mais ce que je



Tour de la Grosse-Horloge, dessin d'après nature de A. Normand.

veux dire, parce que c'est à l'éloge de la ville, c'est que pendant la période révolutionnaire, où il était si facile d'assurer ses vengeances personnelles, le tribunal criminel n'envoya à l'échafaud que deux condamnés politiques.

Cette tolérance en matière d'opinions est, à mon point de vue un des plus beaux titres de gloire de ma patrie d'adoption.

Maintenant que nous connaissons les grands traits de l'histoire de Rouen, que nous avons sous les yeux le plan de la ville moderne, et une vue cavalière de l'ancienne cité, nous pouvons reprendre notre excursion.

Nous en étions à la grosse horloge, c'est-à-dire que nous n'avions pas encore commencé.

La tour de la Grosse-Horloge, bâtie en 1389, ainsi que l'atteste une inscription en caractères gothiques gravée sur une plaque de cuivre, que vous verrez au-dessus de la porte de l'escalier, était une annexe de l'ancienne maison de ville, à laquelle elle fut reliée, en 1511, par la voûte dont je vous ai déjà parlé; ce qui nous indique clairement que la maison n° 66, habitée par un marchand de brosses et un pharmacien, faisait partie, ou plutôt est bâtie sur l'emplacement de la mairie d'autrefois dont vous ne verrez les véritables restes qu'en vous transportant à deux pas de là, au coin de la rue Thouret. Cette portion d'un monument qui a été reconstruit en 1680, est d'ailleurs sans grand caractère, et les quelques sculptures qu'on aperçoit ne valent pas la peine de s'éloigner, même de quelques pas, de la grosse horloge.

La tour qu'on appelait au XVe siècle la tour *du Massacre*, n'offre par elle-même rien de bien extraordinaire. C'est un monument massif, carré, quoique gothique, percé de grandes fenêtres en ogive, et terminé par une plate-forme entourée d'une balustrade en fer, à laquelle on monte par un escalier tournant de deux cents marches.

Cette ascension n'est pas indispensable, mais il faut la faire si l'on veut voir de près l'horloge principale de la ville, achevée en 1447, et la fameuse cloche d'argent, qui a remplacé l'ancien beffroi.

Cette cloche, qui n'est pas plus d'argent que le silence n'est d'or, mais qui à la vérité possède un son presque argentin, a sa légende dont, par extraordinaire, la véracité est difficilement contrôlable.

Tout le monde vous dira à Rouen, que lorsque 1793 et le besoin de canons vinrent ensemble, on fondit les cloches de la ville pour faire des batteries de campagne. Ça c'est tout bonnement de l'histoire, mais on ajoute que les bourgeois de la ville ne pouvant se passer de cette cloche, qui sonnait tous les soirs le couvre-feu, se

cotisèrent pour la remplacer dans le plus bref délai. Or, comme le bronze était tellement introuvable que le gouvernement lui-même était obligé d'y suppléer, on résolut de s'en passer. En conséquence, chacun apporta les métaux qu'il possédait, et il paraîtrait qu'il se trouva beaucoup plus de vaisselle plate en belle et bonne argenterie, que de chaudrons d'airain, d'où il s'ensuit que le nouveau beffroi s'appelle cloche d'argent.

Voilà la légende à laquelle je ne résiste pas précisément, car je comprends jusqu'à un certain point qu'à cette époque de terreur, où l'on ne savait où cacher son argent, on se soit décidé à le mettre dans une cloche. Cependant, il me semble, je puis me tromper; mais il me semble que si cette cloche était vraiment d'argent, on aurait déjà trouvé moyen de la fondre en belles et bonnes pièces de cent sous, quand ce n'eût été que pour payer les Prussiens.

Quoi qu'il en soit, la cloche en question joue admirablement le rôle de l'ancien beffroi. Elle signale les fêtes nationales, qui sont rares maintenant, les incendies qui le sont moins; on ne peut pas dire qu'elle sonne le couvre-feu, car le feu ne s'éteint pas plus à Rouen que dans le fourneau d'une vestale, et pourtant elle sonne tous les soirs à grande volée, de neuf heures à neuf heures un quart, et indique encore pour beaucoup d'habitants paisibles et peu flâneurs l'instant de la retraite; c'était ainsi du moins, au temps éloigné déjà, hélas! où j'y étais écolier; pour moi, c'était bien le vrai couvre-feu; car après m'être associé avec deux ou trois capitalistes de ma trempe pour faire les frais d'un parterre au Théâtre-Français, ou même à ce malheureux Théâtre-des-Arts, les jours de grande débauche, il me fallait rentrer au bercail avant que les sons argentins de la cloche municipale aient fini de vibrer, sous peine de voir entraver d'une façon radicale mes combinaisons économico-artistiques; si bien que, quand le sort ne me favorisait pas du droit d'occuper *notre* place pendant le premier acte, je ne voyais rien du tout pour mes cinq sous.

Adossée à la base de la tour, jusqu'à la hauteur du premier étage, et faisant le coin de la rue des Vergetiers, se trouve une fontaine qu'on appelle naturellement la fontaine de la Grosse-Horloge.

Ce monument, dont l'origine est incertaine, fut restauré, ou plutôt rétabli en 1732. J'insiste sur le mot rétabli, car ma convic-

tion est qu'alors on a changé la légende primitive du groupe sculptural qui la surmonte.

Ce groupe représente, dit-on, Alphée et Aréthuse. Eh bien, non, je ne le crois pas. Je sais parfaitement que le nommé Alphée fut changé en fleuve pour avoir le plaisir de mélanger ses eaux avec celles de la nymphe Aréthuse, devenue rivière à force de pleurer ; mais je sais aussi qu'Alphée n'était qu'un simple berger, et que les simples bergers n'avaient pas le moyen de porter des barbes frisées et ondoyantes comme un Jupiter de première classe. Je dis donc moi que le prétendu Alphée est tout bonnement l'Océan, et que la soi-disant Aréthuse est la Seine, et je ne le prouve pas, parce que cela me paraît d'une mythologie beaucoup plus claire et assurément beaucoup plus en situation à Rouen où je n'ai jamais entendu dire qu'Alphée possédât le moindre troupeau.

Il ne faut pas quitter la grosse horloge, sans jeter un coup d'œil sur la boutique d'un quincaillier située quelques pas plus loin, à votre gauche, en allant, sur la cathédrale dont le coin de façade que vous apercevez depuis longtemps vous attire irrésistiblement.

Ce n'est pas que la maison soit historique, mais l'enseigne peinte sur bois qui en décore la façade est curieuse et par sa facture et par son sujet; elle représente les diverses phases de la vie du commerçant qui a débuté dans cette maison.

Un regard, seulement, si ce n'est pas pour vous, faites-le du moins pour sa famille.

> Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde,
> On a souvent besoin d'un plus riche que soi.

Nous voici maintenant sur la place de la Cathédrale, n'avançons pas encore et admirons d'un peu loin cette façade gigantesque.

Ah ! je voudrais pouvoir vous la montrer comme je l'ai vue cent fois par une de ces nuits claires, dont la demi-obscurité suffit pour atténuer les disparates de l'architecture, pour voiler les mutilations de la sculpture, pour noyer dans l'ombre les maisons qui l'entourent de trop près ; alors votre œil étonné et ravi embrasserait d'un regard cette masse imposante dont les innombrables dentelures de

La Cathédrale de Rouen, dessin de A. Normand, d'après une photographie.

pierre se détachent en noir sur le ton gris du ciel, que la flèche vertigineuse et toute hérissée de festons a l'air de menacer.

Vous ne feriez pas comme Bernardin de Saint-Pierre dont la première pensée, en voyant cette merveille, fut pour des hirondelles qui se jouaient sur le sommet des tours, et qui s'écria dans une extase qui ne peut être que celle du poète de la nature : « Bon Dieu, qu'elles volent haut ! »

Comme lui vous lèveriez la tête, mais ce serait pour contempler ces pignons chargés par les sculptures et les entrelacs, cette galerie décorée d'arcades ogivales, cette grande rose resplendissante dans l'ogive de son encadrement, ce portail qui est tout un poëme, tout un cantique illustré d'un fouillis admirable d'évêques, d'abbés, de saints, d'apôtres et de personnages de l'Ancien Testament, surmonté de ces quatre tourelles dentelées d'arcades, et flanqué de ces deux grandes tours qui sont des chefs-d'œuvre si purs, que le caractère de majesté qu'ils impriment à l'ensemble du monument, n'est même pas atténué par l'intrusion par trop moderne de la grande pyramide de fonte qui le couronne.

Mais nous allons voir tout cela en détail quand vous serez persuadé que cette basilique superbe entoure le berceau du christianisme en Normandie.

C'est sur cet emplacement que saint Mellon, l'un des premiers apôtres des Gaules, éleva en 270 la première église de Rouen, dont il fut le pasteur, révéré par sa charité et par son zèle, jusqu'en l'an 302. Ses successeurs, mettant à profit la paix donnée à l'Église par l'empereur Constantin, continuèrent et agrandirent son œuvre, qui fut rebâtie de fond en comble vers l'an 409.

En 650, saint Ouen, ami de saint Éloi et conseiller comme lui du roi Dagobert, doubla l'étendue du monument qui subsista ainsi jusqu'à ce que les Normands vinssent le démolir du haut en bas ; mais l'emplacement était bon, et sitôt que Rollon fut devenu chrétien, il fit recommencer la construction de la cathédrale, où il reçut l'eau du baptême en 913, et où il fut enterré en 931. Son petit-fils Richard Ier continua cette œuvre, augmentée d'un chœur et d'une abside par son propre fils Robert, archevêque de Rouen.

Enfin, en 1055 s'éleva, par les soins de saint Maurille, la belle tour de pierre qui porte aujourd'hui le nom de saint Romain, et la cathédrale fut dédiée à saint Etienne en 1063.

L'édifice nouveau devait être cruellement éprouvé : dès 1110 la foudre y causa des ravages qu'il fallut dix ans pour réparer; les ouvriers étaient à peine retirés, que l'orage, éclatant de nouveau, fit tomber en morceaux la tour de Saint-Maurille.

Après la foudre, l'incendie : le jour de Pâques 1200, la ville entière fut dévorée par les flammes, et il ne resta que des décombres de la cathédrale qui avait enregistré dans ses annales deux visites célèbres, celle du pape Innocent II, accompagné de l'apôtre saint Bernard.

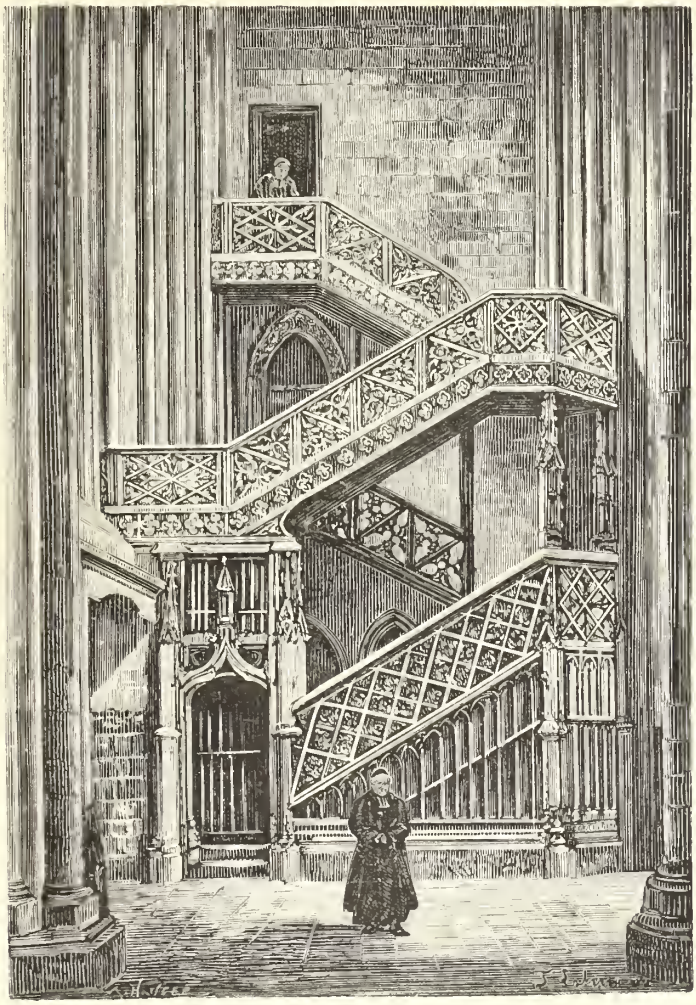
Vingt ans plus tard Rouen se relevait; la basilique, recommencée sous le règne de Jean-sans-Terre, y mit plus de temps. Il semblerait d'ailleurs que le feu du ciel se fût acharné sur ce colosse de pierre : le jour de Pâques 1284, la foudre frappe la nouvelle cathédrale ; en 1353, la flèche est ébranlée par la tempête; en 1625, c'est encore le tonnerre qui vient ravager l'édifice maintenant complet; en 1635, l'ouragan abat une partie de l'ancien portail qui s'ouvrait sur la cour des libraires ; en 1642, encore le tonnerre qui frappe la cime du clocher; en 1683, revient le tour de l'ouragan, qui brise l'orgue et renverse deux des trois tourelles du grand portail ; en 1713, c'est l'incendie qui dévore la pyramide ; en 1727, il anéantit la charpente du chœur ; en 1768, la foudre tombe sur la base de pierre du grand clocher et effondre la lanterne ; en 1822, le 15 septembre, elle recommence, et cette fois elle vainc définitivement la svelte pyramide, remplacée par cette grêle tour de fonte qui eût encore été lourde sans ses audacieux découpages, et sur laquelle on vient à peine de placer la croix, à cent cinquante mètres au-dessus du sol.

Mais reprenons l'ordre chronologique. Nous avons vu détruire, étudions la construction dont la lenteur s'explique par tous les désastres que nous venons de raconter. Il fallut des siècles pour amener l'église à sa perfection actuelle.

On commença d'abord par relever la tour Saint-Maurille, qui changea de nom et devint la tour Saint-Romain quand elle fut terminée en 1477 par le cardinal d'Estouteville; c'est la seule partie de l'édifice dont la base appartient à la construction primitive; pour le reste, le plan a été changé.

Cette tour, haute de 75 mètres, qui s'élève à l'angle gauche de la façade, offre à l'œil un mélange assez pittoresque des deux styles

architecturaux, que M. Viollet-le-Duc, un maître en la matière, appelle de l'Ile-de-France et de la Normandie. Elle est isolée sur trois côtés et porte de fond comme presque tous les clochers de fa-



Escalier de la bibliothèque, dans l'intérieur de la cathédrale, dessin de Lehnert, d'après une photographie.

çade, antérieurs au XIIIe siècle : elle se compose à l'intérieur de deux salles voûtées et superposées et de deux étages de beffroi, qui contiennent le mécanisme de l'horloge et les cloches, au nombre de quatre, dont la plus grosse pèse 7.500 kilogrammes.

On y entre par une porte en ogive placée à l'entrée du bas-côté

gauche de l'église, et, dame, si l'on veut jouir d'une vue magnifique sur la ville, les faubourgs et les collines qui l'environnent, il faut monter au sommet de cette tour.

Celle de droite est appelée *Tour de Beurre*, parce qu'elle fut construite, dit-on, au moyen d'un impôt établi sur la gourmandise des dévots qui voulaient manger du beurre pendant le carême. J'avoue que cela me paraît un peu mythologique, car il aurait fallu, au prix où était le beurre en ce temps-là, une quantité de gourmands que Rouen ne renfermera jamais, pour fournir la somme nécessaire à l'érection de cette merveille ; je croirais plutôt qu'elle mérite ce nom, tant soit peu culinaire, du fruit d'une entrée sur le beurre établie au marché de Rouen pendant les vingt-deux ans que dura sa construction : ce qui serait plus rationnel au point de vue du produit.

Quoi qu'il en soit, elle fut commencée en 1485, et l'archevêque Robert de Croixmare qui en posa la première pierre, ne la vit pas terminer. Ce fut le cardinal Georges d'Amboise, l'ami et le ministre de Louis XII, qui eut cette gloire en 1507 : il y fit monter une cloche monstrueuse (pesant 36.000 livres), à laquelle on donna son nom tout naturellement. Ce colosse de bronze dont le battant s'était cassé, le jour de l'Assomption 1732, se fêla en 1786, lors de l'entrée de Louis XVI à Rouen ; sept ans après, la République française l'envoyait fondre à Romilly pour en faire des canons.

Quant à la tour, qui ne cède pas cinquante centimètres en hauteur à la tour Saint-Romain, et qui l'éclipserait en beauté si leur disparate même ne les faisait valoir l'une et l'autre, ses deux galeries à jour, ses quatre fenêtres ornées d'entrelacs et surmontées de pignons évidés, d'une élégance remarquable, sa corniche et les balustres déliés de sa bordure, en feraient, même isolément, un des plus gracieux monuments de l'architecture du XVe siècle.

La façade comprise entre ces deux tours est due tout entière à la générosité magnifique du cardinal d'Amboise, et par un orgueil national qu'il n'est pas mauvais de relever, il n'y appela point les artistes italiens, auxquels Louis XII avait fait passer les Alpes. Ce furent Jacques et Roulland Leroux, père et fils, maîtres maçons de la ville de Rouen, qui commencèrent cette façade en 1507, et qui la terminèrent en 1530. Ce ne furent pas eux qui la fouillèrent de cette immensité de sculptures ornementales, et qui la décorèrent de

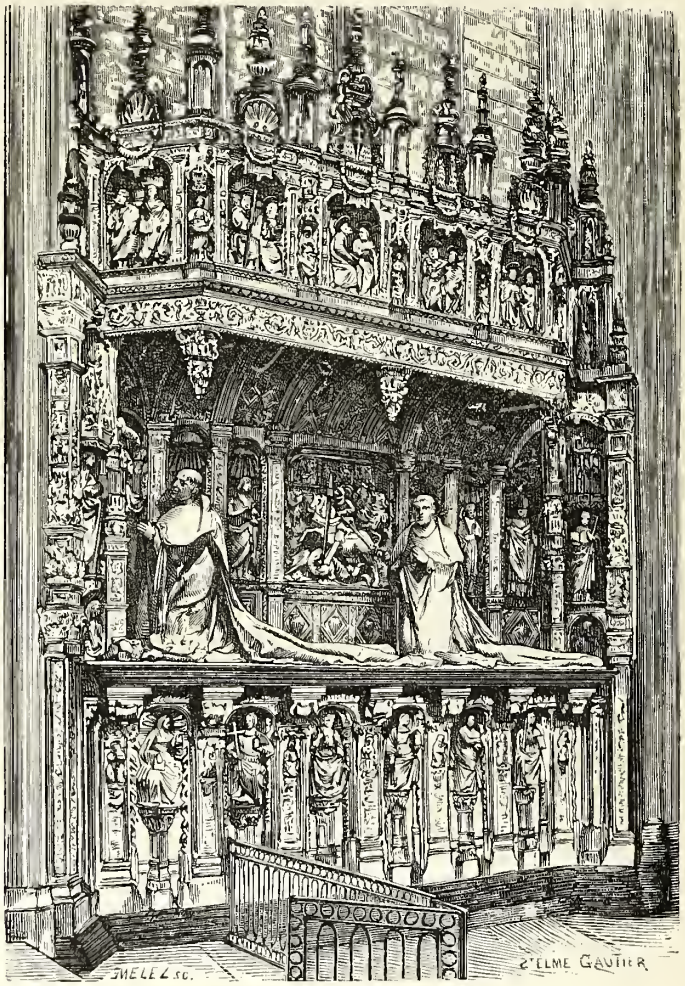
ce nombre prodigieux de statues dont l'exécution serait beaucoup plus remarquée, s'il ne leur manquait presque à toutes la tête par suite du double vandalisme des guerres de religion et de la révolution. Mais le génie normand était déjà fécond en artistes, et il se trouva un Pierre Desaubaulx pour sculpter l'arbre généalogique de la Vierge, qui est le plus bel ornement du portail principal, et des brodeurs sur pierre comme Jean Chaillou, Regnault Théouin, André le Flamand, et peut-être les Angevins Juste et Pilon, pour faire vivre le reste.

Il faut accorder quelques minutes à ces trois portes, qui se présentent de front à l'admiration des visiteurs. Les sculptures de celle du milieu représentent, comme je l'ai dit, la généalogie de la Vierge; celles de gauche sont la décollation de saint Jean-Baptiste, avec le prologue obligé; Hérode à table et sa nièce Salomé dansant sur les mains une danse inconnue, pour décider le bonhomme à lui laisser embaumer la tête de l'apôtre; quant à celle de droite, hélas! elle ne nous montre plus que la barbarie artistique des Huguenots de 1562; car il faut avoir vraiment les yeux de la foi pour distinguer dans ces personnages mutilés : Moïse, Adam, notre première mère, et très-probablement le serpent tentateur.

La cathédrale de Rouen possède encore deux autres portails qui sont également des merveilles; mais, nous ne les verrons que plus tard. Entrons d'abord dans le sanctuaire, en nous servant du plan pour guider nos recherches.

« Entrez, » a dit Jules Janin, dans son beau livre sur la Normandie, « entrez, la porte de la haute cathédrale dédaigne la cor-
« recte élégance de l'art grec; il faut que vous sachiez, quand vous
« franchirez ce seuil redoutable, que vous y devez laisser les pas-
« sions du monde extérieur, que vous entrez dans un monde nou-
« veau. Ici la ville bruyante, — au fond de la cathédrale sainte,
« l'inconnu, le rêve, l'idéal. — A la base de l'édifice, les trois por-
« tails prolongent leur ombre sévère, pendant que peu à peu, à me-
« sure qu'il s'éloigne du sol, l'austère monument s'entoure et s'é-
« claire de ces fenêtres, de ces aiguilles, de ces dentelures, de ces
« clochers aux pieux cantiques! A sa base l'église est une tour puis-
« sante; à son sommet, c'est un manteau brodé par les génies de
« l'Orient... Ainsi doit s'élancer la prière de la terre au ciel. Sur la
« terre, la prière est une plainte, dans le ciel c'est un cantique!

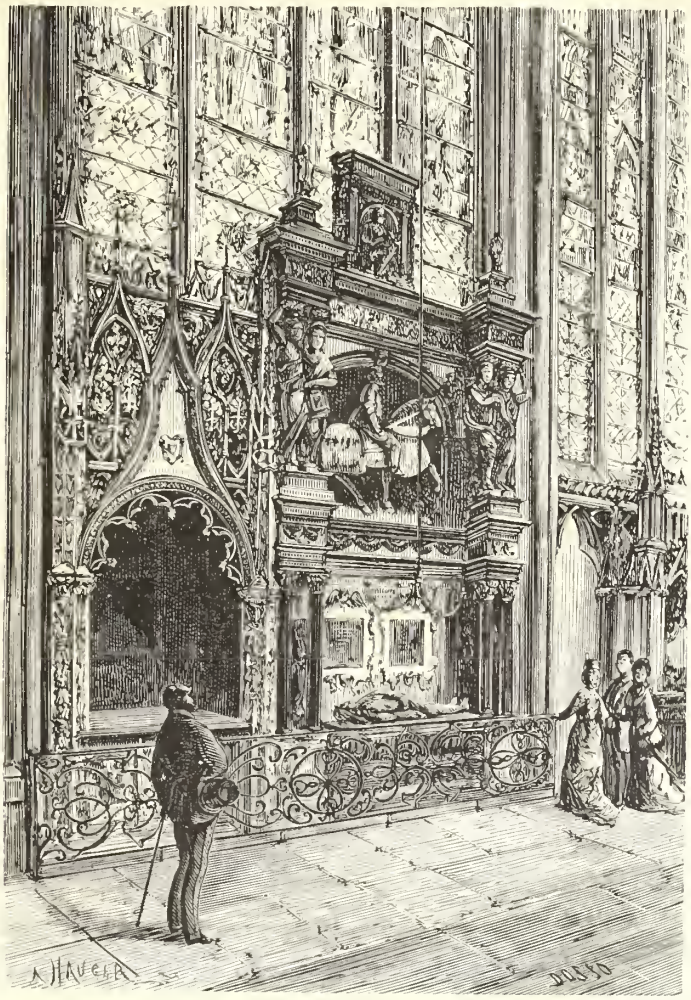
« A peine entré, vous êtes entouré des plus douces clartés. Le « soleil jette dans cette ombre sainte son plus ardent et son plus « limpide rayon. La lumière brisée, colorée et coupée à l'infini, va



Tombeau des cardinaux d'Amboise dans la chapelle de la Vierge, dessin de Saint-Elme Gautier.

« s'ébattant dans les merveilleux dédales de l'édifice, sur les piliers, « sur les corniches, sur les frêles détails; elle brille, elle s'efface, « elle court, elle s'arrête, elle se joue tout au fond de cette longue « suite d'arcs excentriques et décroissants qui semblent appeler et « défier toutes ces mille clartés. Le chrétien, frappé de ces infinies

« profondeurs, se demande avec effroi : Que nous cachent ces ténè-
« bres éclairées ? Est-ce la vie ? est-ce la mort ? Peu à peu, cependant,
« quand l'âme s'est calmée, que le regard s'est assuré, toute terreur



Les tombeaux de Pierre et de Louis de Brézé, dans la chapelle de la Vierge, dessin de Dosso.

« s'arrête. La confiance revient à l'âme ; les splendeurs de l'église,
« un instant oubliées par les enseignements de la façade, se mon-
« trent au chrétien dans toute leur magnificence. »

Le poète a raison, le sentiment qu'il dépeint si bien est éprouvé par quiconque, pour si touriste qu'il soit, quand il met les pieds sur

les dalles sonores et qu'il lève la tête vers les voûtes aériennes de la cathédrale.

Mais reprenons notre langage prosaïque de cicerone.

La longueur totale de l'édifice dont l'aspect intérieur frappe par la grandeur, la majesté et l'harmonie qui règnent dans toutes ses parties, est de 130 mètres qui se décomposent ainsi :

70 mètres pour la nef, bâtie presque totalement en style ogival français et terminée à partir du niveau des voûtes des collatéraux en style ogival normand. Cette nef, primitivement sans chapelles, en fut entourée à la fin du XIIIe siècle, de vingt-quatre : douze de chaque côté, bâties entre les contreforts.

35 mètres pour le chœur, circonscrit entre quatorze colonnes et 25 pour la chapelle de la Vierge qui en est le prolongement.

La première chapelle latérale qu'il faut voir est celle de *Saint-Étienne-la-grande-Église ;* elle porte le nom de l'ancienne paroissiale et se trouve la première à droite, immédiatement sous la *Tour de Beurre.* Indépendamment de très-beaux vitraux du XIIIe siècle, représentant avec le talent naïf de cette époque, mais aussi avec ses éclatantes couleurs : saint Thomas touchant les blessures de Jésus-Christ; le Christ prêchant dans le désert; le Christ apparaissant à la Madeleine et la Pêche miraculeuse, on y remarque les statues en marbre blanc du président Groulart et de sa femme qu'on voyait naguère au Palais de Justice et que la ville de Rouen éleva jadis à la mémoire de ce grand magistrat, qui employa sa vie à la défense des libertés de son pays, et qui osa dire un jour au roi Henri III : « Sire, il y a bien des degrés pour monter au trône, il n'y en a qu'un pour en descendre. »

Toutes les chapelles ne sont pas également intéressantes si ce n'est à l'égard des vitraux, tant modernes que du XIIIe siècle et de la Renaissance, et ils sont nombreux puisque la cathédrale n'est pas éclairée par moins de 130 fenêtres; il faut cependant faire une station dans la chapelle Saint-Romain, située à l'extrémité du même collatéral. Là nous verrons le tombeau de Rollon, qui fut inhumé près du grand autel, ainsi que l'indique une inscription gravée sur une plaque de marbre noir; puis en jetant nos yeux plus haut, nous admirerons une magnifique verrière de la Renaissance retraçant les principaux épisodes de la vie du saint Évêque qui a donné son nom à la chapelle.

Mais nous sommes passés devant la rosace de droite, qui prend sa lumière par le portail de la Calende. Celle-là sans doute est belle ; elle est datée en trois endroits de 1521, et est attribuée à Jean Barbe, peintre, vitrier et doreur, qui se fit une réputation en décorant le château de Gaillon ; celle d'en face est encore plus belle, mais il faut la voir avant d'avoir regardé celle du portail principal qui est une merveille avec son dédale d'ornements délicats et son Père éternel environné d'anges tenant des instruments de musique, ou portant les divers attributs de la Passion.

Nous voici maintenant en face du chœur, large de douze mètres, lequel est précédé d'un jubé construit en 1777, dont la vulgarité et la lourdeur étonnent et surtout détonnent en pareil lieu.

Deux autels en marbre se font pendant dans les entre-colonnes. Celui de droite est orné d'une Vierge en marbre blanc, œuvre assez remarquable du sculpteur Lecomte. Celui de gauche a une très-belle sainte Cécile de Clodion.

C'est le même Clodion qui a sculpté le Christ en plomb doré qui surmonte la tribune. Tout autour du chœur sont 86 stalles dont les consoles sont décorées de sculptures si intéressantes que nous en avons fait graver quelques spécimens.

Ces sculptures qu'on appelle les *Miséricordes*, je n'ai jamais bien su pourquoi, forment deux séries : l'une consacrée à tous les arts et métiers du moyen âge et l'autre à la mise en scène de certains dictons-proverbes qui, avec le temps, ont fait le vocabulaire de la sagesse des nations.

Tout contre la clôture du chœur et toujours dans le collatéral de droite, est le tombeau de Richard Cœur-de-Lion, surmonté de la statue de ce roi qu'on a retrouvée en 1838, en même temps que la cassette qui renfermait son cœur. Malgre la vigueur proverbiale du vaillant roi Richard, j'aime à croire que sa statue qui a les pieds posés sur un lion couché est un peu plus grande que nature, car elle mesure 2 mètres 17, ce qui serait très-humiliant pour ses arrière-*petits*-neveux.

Il nous faut maintenant pénétrer dans la chapelle de la Vierge pour admirer des merveilles sculpturales; ce sont encore des tombeaux; mais que voulez-vous ? l'art affecte toutes les formes et il excelle surtout dans la représentation des morts.

Voici d'abord, à droite en entrant et couchée tout de son long,

la statue d'un évêque qu'on croit être saint Maurille, lequel vivait en 1067 ; puis non loin du tombeau des cardinaux d'Amboise, une des gloires de la cathédrale, le monument érigé en 1857 au prince de Croy, mort cardinal et archevêque de Rouen le 1er janvier 1854 ; la statue du prélat couchée sur la table qui recouvre ses restes mortels y est accompagnée d'un ange tenant l'encensoir.

Jetons un regard sur une dalle funéraire qui cache, au pied même de l'édifice élevé à la mémoire de Georges d'Amboise et de son neveu, les cendres du cardinal Cambacérès, mort à Rouen, le 25 octobre 1818 ; ensuite nous pourrons donner toute notre attention à la merveille.

Encastré en partie dans la muraille de la chapelle de la Vierge, ce monument, œuvre de Roulland Leroux, le maître maçon de la cathédrale, a six mètres de longueur et huit de hauteur; sa partie supérieure est en marbre, l'inférieure en albâtre : j'en excepte pourtant les six charmantes petites statues sculptées par les *imagiers* célèbres dont j'ai déjà parlé et représentant la Foi, la Charité, la Prudence, la Force, la Justice et la Tempérance, qui sont en marbre blanc.

Le cercueil, en marbre noir, est surmonté des statues agenouillées sur des coussins, et les mains jointes dans l'attitude de la prière, des deux cardinaux d'Amboise, qui se trouvent ainsi faire presque pendant, de chaque côté d'un bas-relief représentant saint Georges terrassant le dragon, lequel est entouré lui-même de différentes statues dont on ne distingue bien que celle de la Vierge et celle de saint Romain.

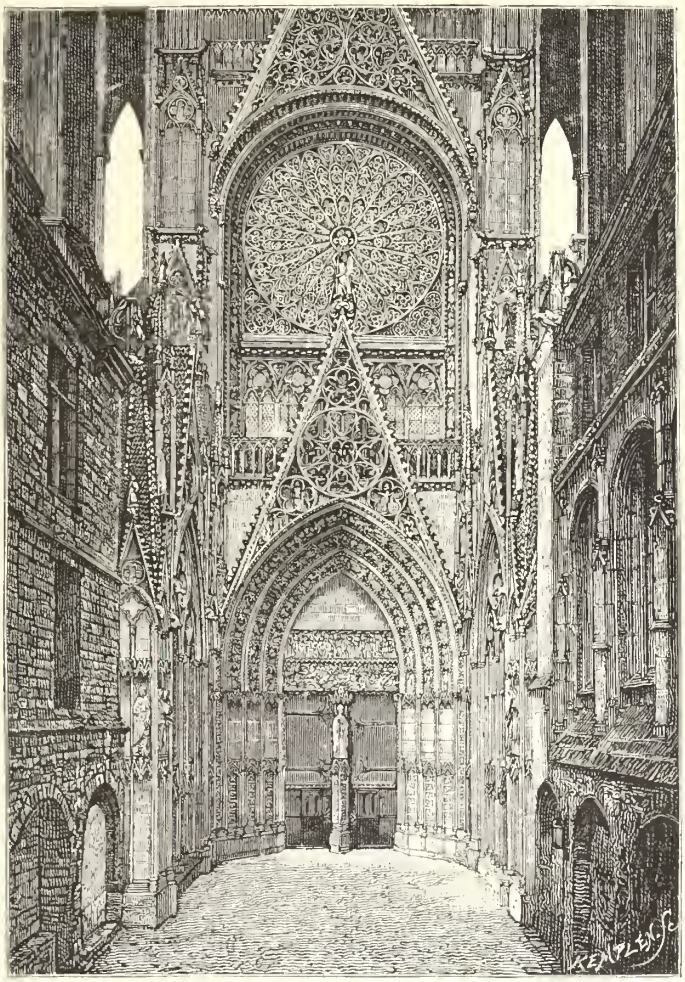
Au-dessus de la statue du cardinal-ministre, le vrai bienfaiteur de la ville, et dont la célébrité a suffi pour populariser son neveu, se lisent quatre vers latins que je vais vous donner tout traduits :

« J'étais le pasteur du clergé, le père du peuple ; le lis d'or, « le chêne lui-même m'étaient soumis ; maintenant me voici gisant « sans vie ; avec la vie s'éteignent les honneurs ; mais la vertu « triomphant de la mort reçoit d'elle un nouvel éclat. »

Le monument se termine par une voussure décorée de sculptures charmantes, qui soutient un attique, où, dans des niches élégantes, séparées par des pilastres, sont deux à deux les douze apôtres.

Cette merveille a son pendant et mieux même que son équiva-

lent dans le tombeau de Louis de Brézé, qui orne le côté gauche de la chapelle de la Vierge et qui, aussi remarquable par sa composition que par son exécution, est une des plus admirables productions de la Renaissance.



Le portail des Libraires, d'après une photographie.

« Loys de Breszé, en son vivant chevalier de l'ordre, premier « chambellan du roy, grand sénéchal, lieutenant-général et gou- « verneur pour le dit Sieur, en ses pays et duché de Normandie, « capitaine de cent gentilshommes de la maison du dit Sieur et de « cent hommes d'armes de ses ordonnances, capitaine de Rouen et

« de Caen. comte de Maulevrier, baron de Mauny et du Bec-Crespin, « seigneur chastellain de Nogent-le-Roy, Ennet, Breuval et Mon- « chauvet, » ainsi que nous l'apprend son inscription tumulaire, mais bien plus connu comme mari de la célèbre Diane de Poitiers, étant venu à mourir, toujours comme le dit l'inscription, le *dymence* 23 juillet 1531, « après avoir vescu par le cours de la nature en ce « monde en vertu jusques à l âge de LXXII ans, » sa veuve inconsolable voulut lui faire élever un tombeau digne d'elle. Jean Cousin en fit le dessin, Jean Goujon en sculpta le marbre, et l'ensemble, commencé en 1535 et fini en 1544, est un chef-d'œuvre.

Entre quatre colonnes de marbre noir, dont les bases et les chapiteaux d'ordre corinthien sont en albâtre, et qui supportent tout le mausolée, se trouve le cercueil du sénéchal, surmonté de sa statue en marbre blanc ; à sa tête est un merveilleux portrait en albâtre de Diane de Poitiers agenouillée et les bras croisés, et si je vous dis qu'à ses pieds est la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, vous comprendrez tout ce qu'il faut d'art pour faire accepter un pareil voisinage.

Au-dessus du mort sont deux inscriptions. Je vous ai déjà cité les trois quarts de la première ; je vais vous donner la seconde tout entière, parce qu'elle est en vieux vers français :

Dedans le corps que ce blanc marbre serre
Jadis le ciel pour embellir la terre
Transmyts le choys des illustres espritz,
Lequel au corps fait tant d'honneur aquerre
Qu'en temps de paix et furieuse guerre,
Soubs quatre Roys il emporta le prix ;
Le Souverain, pour son partage, a pris
Ceste noble âme, et la terre a repris
Le corps jà vieux, mais quant à sa gloire ample
Pour ce qu'elle est de vertu décorée,
Aux bons françoys est ici demourée
Pour leur servir de mémorable exemple.

Plus haut encore et au-dessus de l'entablement de ce premier étage est la statue équestre du guerrier dont vous venez de lire les vertus, encadrée par quatre cariatides couronnées de fleurs, qui représentent encore lesdites vertus; les deux de gauche : la Victoire et la Foi et celles de droite : la Prudence et la Gloire. Le monument est cou-

ronné d'un attique en forme de niche où vous verrez une statue d'albâtre, emblème de la Force très-probablement, puisqu'elle tient une épée en main ; enfin de chaque côté de cette niche, deux chèvres surmontant la corniche tiennent, entre leurs pattes de devant, les armoiries du sénéchal qu'elles couronnent très-naturellement avec leurs cornes.

Tout à côté de ce mausolée, est le tombeau de Pierre de Brézé, grand-père de Louis, comme lui grand sénéchal de Normandie, et de plus d'Anjou et de Poitou. Celui-là tué à la bataille de Montlhéry, le 16 août 1465, est un des vaillants capitaines qui ont fait le plus pour que la Normandie devienne province française, et à ce titre il mériterait bien que sa statue qu'on voyait jadis sur son tombeau avec celle de sa femme Jeanne du Bec-Crespin, y fût rétablie; le monument qui est d'ailleurs un spécimen charmant du style de transition qui a succédé au gothique et précédé la Renaissance, y gagnerait autant que sa mémoire.

Il se compose d'une arcade à plein cintre soutenue par deux pilastres de style arabesque et surmontée d'un fronton à entre-lacs, le tout fouillé, brodé à jour et entremêlé des initiales gothiques P.-B ; ce qui n'empêche pas la clef de la voûte et les trois panneaux de la base du tombeau d'être décorés de l'écusson des Brézé.

Quittons maintenant la chapelle de la Vierge, après avoir donné un coup d'œil à l'autel, aussi lourd que riche, mais orné cependant d'une très-belle *Adoration des Bergers* de Philippe de Champaigne, pour suivre le collatéral de gauche. Avant d'arriver à ce charmant escalier gothique que le cardinal Guillaume d'Estouteville fit construire dans la deuxième moitié du XVe siècle, pour monter à la bibliothèque de la cathédrale (fondée en 1424) et que nous avons fait graver comme une curiosité architecturale, nous trouverons le tombeau de Henri II, mort en 1183, qui fait pour ainsi dire pendant, de l'autre côté du chœur, à celui de Richard Cœur-de-Lion ; la statue toute moderne du vieux roi d'Angleterre affecte les mêmes dimensions et le même style que celle de son petit-fils.

Pendant que nous contournons le chœur, lisons derrière l'autel l'inscription tumulaire du duc de Bedfort (mort en 1435) et dont le sanctuaire contenait jadis la sépulture, ainsi que celles de Guillaume, fils de Geoffroy Plantagenet, mort en 1164, et de Charles V qui cessa de régner en 1380 ; mais ces tombeaux comme ceux de Richard et

de Henri II furent violés par les calvinistes en 1562, et de tous ces restes royaux on n'a retrouvé que le cœur de Charles V le 26 mai 1862.

Dans ce même mur du chœur se trouve le tombeau de Maurius qui occupait le siége archiépiscopal de Rouen au XIIIe siècle.

Descendons encore et visitons la chapelle Sainte-Anne, dans le collatéral de gauche, en face la chapelle de Saint-Romain. Elle contient le tombeau de Guillaume Longue-Épée, fils et successeur de Rollon, et l'inscription qui rappelle son assassinat dans une île de la Somme en 994 ainsi que la translation de ses restes. On y voit aussi une statue du roi Henri au Court-Mantel et le tombeau du duc de Bedfort dont nous venons de lire l'inscription derrière le chœur.

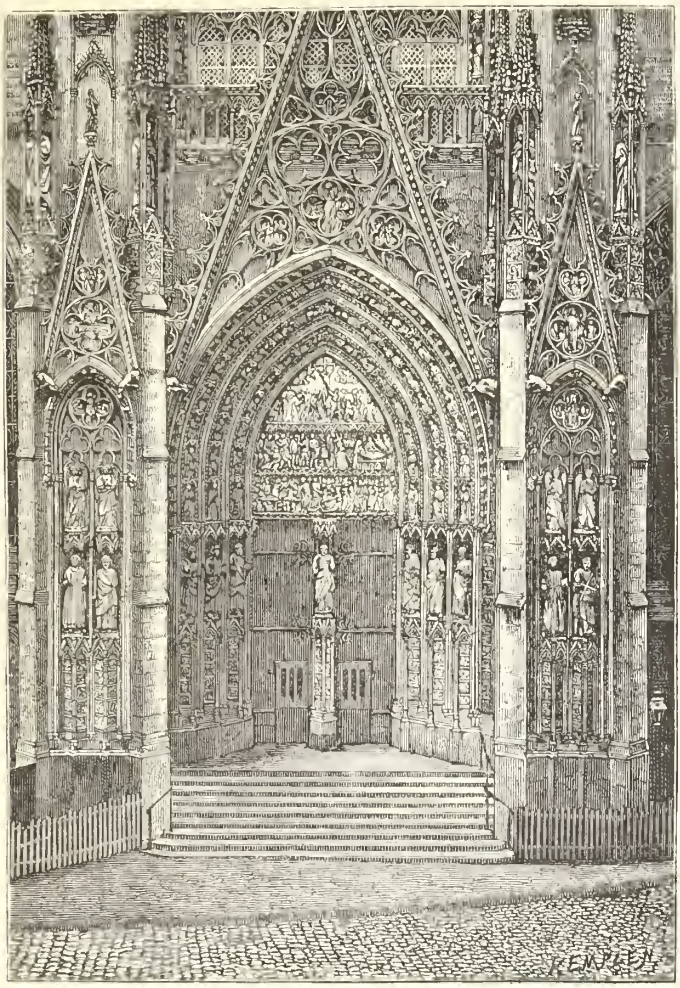
Après la chapelle Sainte-Anne, la chapelle Saint-Pierre et Saint-Paul où a été déposé il y a quelques années le coffret qui contient les restes de l'impératrice Mathilde, femme de Henri V d'Allemagne et morte à Rouen le 10 septembre 1167.

Maintenant quand nous aurons jeté sur l'intérieur de la cathédrale un dernier coup d'œil d'ensemble qui nous permettra de remarquer, après quelques bons tableaux, dont une *Samaritaine* de Charles Tardieu, une *Mise au Tombeau* de Poisson, et une *Annonciation* d'un neveu du Poussin, Letellier, les magnifiques orgues construites par MM. Merklin et Schulz, la clôture de maçonnerie et la porte de fer de la sacristie qui sont deux belles œuvres de l'art du XVIe siècle, nous n'aurons plus qu'à sortir de l'immense vaisseau par le portail des Libraires.

Ce portail, ainsi nommé parce que, dans la cour qui le précède et qu'on appelle la cour de l'Albane, se tenaient jadis les boutiques des libraires de la ville, suffirait, flanqué comme il l'est de ses deux tours carrées, percées de grandes fenêtres en ogive, à l'ornement d'une cathédrale ordinaire ; à Rouen ce n'est qu'une porte latérale. Les sculptures qui le décorent représentent le Jugement dernier ; l'ange qui fait retentir la trompette funèbre du jour suprême, indique aux morts qui sortent du tombeau le précipice qui conduit aux enfers et la voie qui mène au Paradis.

Un pareil sujet n'a pas suffi à l'imagination de l'artiste ; il lui restait des coins de pierre à broder, il les a divisés en une infinité de petits cadres où il a fait grimacer de curieuses figures parmi lesquelles on peut cependant reconnaître Adam et Ève, à cause du

pommier fatal, Samson, à cause de son lion, et beaucoup d'autres personnages empruntés, avec plus ou moins de décence, aux *Métamorphoses* d'Ovide.



Le portail de la Calende. Photographie gravée sur bois par Kemplen.

Les savants appellent cela des *obscena mystica*. Grand bien leur fasse !

La cour de l'Albane, qui a été restaurée en 1864, — et ce n'était pas par gloire (j'y ai vu traîner pendant des années, au milieu des ignobles constructions qui la déshonoraient, la pointe de la flèche de fonte qu'on n'osait pas monter alors) — est maintenant

fermée, du côté de la rue Saint-Romain, par une élégante clôture en pierre à trois portes à claire-voie. A droite s'élève un joli bâtiment du XVe siècle qui sert aux cours de la faculté de théologie ; la construction de gauche, qui est des XIIIe et XIVe siècles, est une dépendance de l'ancien archevêché.

Le pendant du portail des Libraires, qui ne fut achevé qu'en 1478, est le portail de la Calende, qui date à peu près de la même époque ; celui-ci n'est pas enclavé dans une cour et donne directement sur une petite place assez mal nivelée dont il a pris le nom quand elle quitta celui de Port-Morand qu'elle devait, en principe, à son voisinage de la Seine ; il n'en est pas moins beau pour cela.

Encadré, comme l'autre, par deux tours carrées dont les bases se cachaient naguères sous des constructions privées, il se dégage plus en vigueur, et les dentelures de ses arcs, les nervures de sa rosace se détachent avec plus de netteté ; le bas-relief qui surmonte la porte, dont l'exécution, pour être naïve, ne manque pas d'une certaine finesse, représente *Joseph vendu par ses frères, les Funérailles de Jacob* et *Jésus-Christ sur la croix ;* le sujet est multiple, mais les savants doivent être contents : il n'y a pas d'*obscena*.

Entre ces deux portails et sur la tour de pierre qui s'élève au milieu de la croisière, reposant sur les quatre gros piliers qui sont comme le centre de la cathédrale, se dressait jadis une pyramide en charpente de 132 mètres de hauteur ; j'ai raconté déjà comment cette œuvre gigantesque de Robert Becquet fut anéantie par le feu du ciel en 1822, il ne me reste plus à dire que la restauration de ce clocher et la reconstruction des voûtes de la nef, qui le supportent, furent terminées en 1829. C'est alors que sur cette plate-forme on éleva la nouvelle pyramide en fonte, imaginée par Alavoine, qui coûta d'abord plus d'un million et qu'on n'a osé terminer que cette année, bien que toutes les pièces en fussent fondues et que les doutes qu'on avait émis sur la solidité de la tour fussent depuis longtemps dissipés.

Cette entreprise a été menée à bonne fin, et le clocher de Rouen qui s'élève à 150 mètres est aujourd'hui le point le plus culminant qu'ait atteint dans le monde entier la main audacieuse des hommes.

Par exemple, si vous n'avez pas le pied marin ni le cœur trop solide, je ne vous conseille pas une ascension dans cette flèche qui,

lorsqu'on est dedans paraît osciller comme le balancier d'une pendule.

Cette oscillation régulière, l'escalier à jour comme les parois de la pyramide, les points de comparaison que vous avez toujours sous les yeux, tout concourt à vous donner le plus joli vertige qu'on puisse imaginer. *Experto crede*, j'en ai souffert et je me souviens qu'il a fallu m'emporter.

Et pourtant il y a de cela longtemps.

Les déblaiements qu'on est en train de faire autour du portail de la Calende, et qui malheureusement ne seront pas encore complets, même pour ce côté, puisqu'il va rester des maisons au pied de la tour de Beurre, mettent à jour toute une série charmante de contreforts historiés du style intermédiaire parmi lesquels se trouve un portail qui ne communique plus, je le crois, avec l'église, mais dont le tympan très-ancien est une chose à voir.

Ai-je tout dit sur la cathédrale ? Ce n'est pas possible ; mais je dois me faire une raison il faudrait cent dessins et tout un volume explicatif pour être à peu près complet sur un sujet si fertile en beautés architecturales et en souvenirs historiques ; ma tâche ne peut donc être que de signaler les unes et d'évoquer les autres ; j'ai cependant le droit de regretter, au double point de vue de l'art et de la dignité d'un des premiers monuments religieux de notre France, de le voir encore, je ne dis pas écrasé, parce que rien ne peut écraser sa splendeur ; mais diminué par un entourage de maisons que l'édilité rouennaise, qui a su tir r au cordeau de si belles rues neuves, aurait dû faire abattre depuis longtemps.

En face la cathédrale, il nous faut maintenant visiter l'ancien Bureau des finances.

Oh ! ne cherchez pas ce monument historique, vous ne le trouveriez pas sous la couche de badigeon de toutes couleurs dont on l'a bariolé et au-dessus des boutiques dont on a percé son rez-de-chaussée pour les besoins des industries diverses qui s'y exercent aujourd'hui

Regardez bien cependant, à l'angle de la rue Grand-Pont et de ce couloir qui se donne l'air de prolonger la rue du Change et qu'on appelle la rue du Petit-Salut ; soulevez de l'œil les paletots à 17 francs et les robes de chambre à 18 francs — sans le cordon — que la succursale de la maison Godchaux y expose à l'admiration des Rouen-

nais, ou plutôt voyez plus haut, et vous conviendrez que, malgré les mutilations qu'il a subies à toutes les époques, sous prétexte de réparations, ce charmant édifice de la première moitié du XVIe siècle conserve encore assez de belles parties de sa richissime ornementation de la Renaissance pour mériter la gravure que nous en avons fait faire.

C'est encore à la munificence du cardinal Georges d'Amboise que Rouen doit ce monument; ce bon prélat, qui était aussi ministre, et peut-être surtout ministre, croyant que les nombreux soulèvements contre le fisc venaient de ce que les contribuables étaient obligés de porter la meilleure partie du fruit de leurs sueurs dans

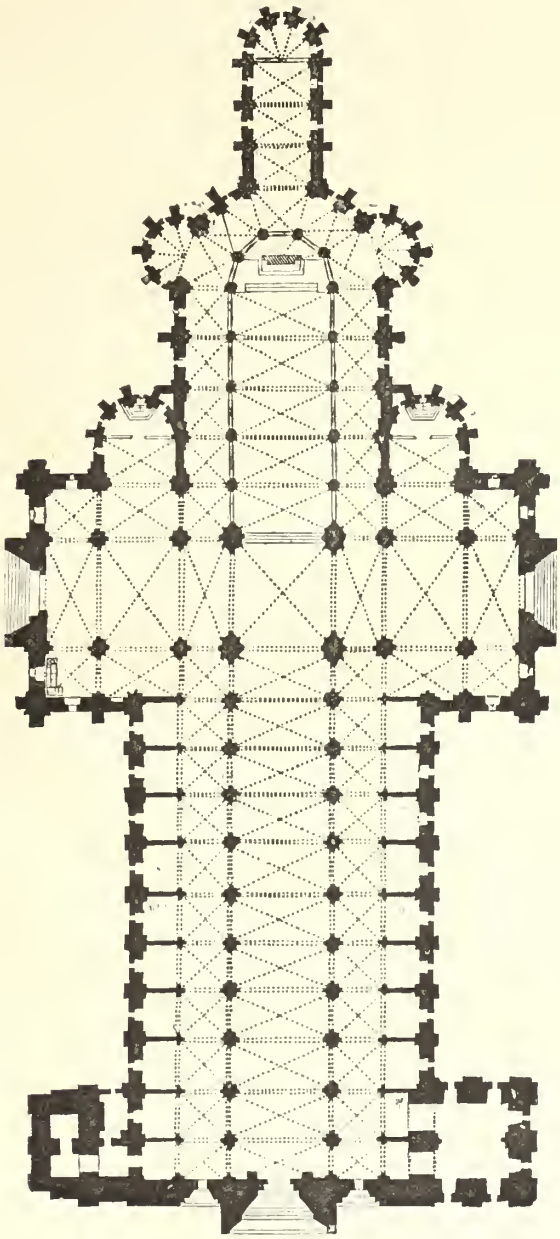
Sculptures de la Cathédrale.
(Les seules peut-être qui soient restées entières.)

des taudis sans caractère, s'imagina qu'ils se dépouilleraient plus volontiers, au profit de l'État, dans un bâtiment digne de leurs sacrifices.

Je dois convenir que cette espérance ne se réalisa pas absolument, car la révolte des *pieds-nus* n'éclata que sous Louis XIII, Richelieu *regnante*.

Cette révolte était bien simple. Les Rouennais, trouvant qu'on leur demandait trop, froissés surtout dans leurs droits et franchises, et inquiétés, non sans raison, de l'avenir de leur industrie qui était plus que menacée par l'avidité du fisc, se résolurent à ne plus rien payer du tout. Ils se levèrent en masse et grossis par tous les mécontents de la province qu'on appelait *pieds-nus* à cause de leur misère, ils vinrent assaillir le bureau du roi, et si le receveur général des gabelles ne fut pas jeté par les fenêtres, comme ses

meubles et écritoires, c'est qu'il fut arraché à la colère du peuple par deux conseillers au Parlement.



Plan de la Cathédrale de Rouen.

Mais Richelieu ne l'entendait pas ainsi, il voulait recevoir quand même, lui, peu ou beaucoup, mais surtout beaucoup, et

comme la force armée n'a pas été inventée pour les caniches, il l'envoya à Rouen, commandée par le colonel Gassion et suivie de la haute magistrature, représentée par Monseigneur le chancelier Pierre Séguier, chevalier comte de Gien-sur-Loire, baron d'Autun, la Barre et autres lieux, lequel, muni des pleins pouvoirs du roi, avait sur les émeutiers droit de vie, de mort et d'exil, dont il n'abusa peut-être pas, mais dont il usa très-largement.

Le lundi 2 janvier 1640, il fit son entrée à Rouen dans vingt-trois voitures accompagnées chacune de douze archers du grand-prévôt. Le lendemain le Parlement était mis à pied par exploit des sieurs Touste et Leguay, huissiers du Conseil, revêtus de leurs chaînes d'or et de leurs bonnets de velours, et tous ses membres étaient consignés sévèrement dans la ville remplie d'épouvante.

Le 7 janvier, la justice du roi travaillait déjà en pleine chair, un homme était roué vif, quatre étaient pendus, et, chose digne de remarque et qui aurait dû être un enseignement s'il était vrai que le silence des peuples fût la leçon des rois, pas un curieux ne stationnait au pied du gibet. Les Rouennais étaient restés chez eux et avaient fermé leurs portes.

Vous pensez bien que cette année-là il n'y eut point de fête des Rois : on ne vit dans les rues ni gamins, ni fillettes, se tenant par la main et chantant, selon la coutume normande qui a traversé les révolutions, cette naïve et joyeuse chanson :

Adieu Noël,
Noël s'en va.
Il reviendra
Quand il voudra,
Sa femme à cheval,
Ses p'tits enfants
Qui s'en vont
En pleurant.
Le p'tit Colin,
Qui porte l'vin;
La p'tite Colinette
Qui porte la galette.

On ne vit point non plus de pauvres aller de maison en maison, gagner leur part de gâteau, avec ce refrain de l'aumône :

Monsieur de céans et madame aussi,
Donnez de vos biens à ce pauvre ici.
Que l'âme de vous
Aille en paradis,
Et la nôtre aussi.
Planti, plantè autant de fèves que de pois
La part au bon Dieu, ma bonne dame, s'il vous plait.

Non, cette année-là, point de fêtes, Rouen gémissait, Rouen était châtié.

Monseigneur de Séguier trouva même qu'il ne l'était pas assez. Il proposa au cardinal de « raser l'Hôtel-de-Ville et de mettre à sa place une pyramide où serait gravé l'arrêt du Conseil. » Mais M. de Richelieu, qui n'aimait à raser que les têtes, ne trouva cela nullement bon.

Ce souvenir triste n'empêche pas le bureau des finances d'être extrêmement joli, avec ses deux façades décorées de trumeaux revêtus de pilastres et enrichis d'arabesques ; avec ses couronnes formant médaillons, avec ses écussons tout effacés qu'ils sont par l'injure du temps et des badigeonneurs, avec ses niches surmontées de dais, et ses écus de France supportés par des porcs-épics, sorte de marque de fabrique du bon roi Louis XII, qui n'était pourtant si bonhomme qu'il n'eût pris cette devise hargneuse, mais non toujours justifiée : « Qui s'y frotte s'y pique. »

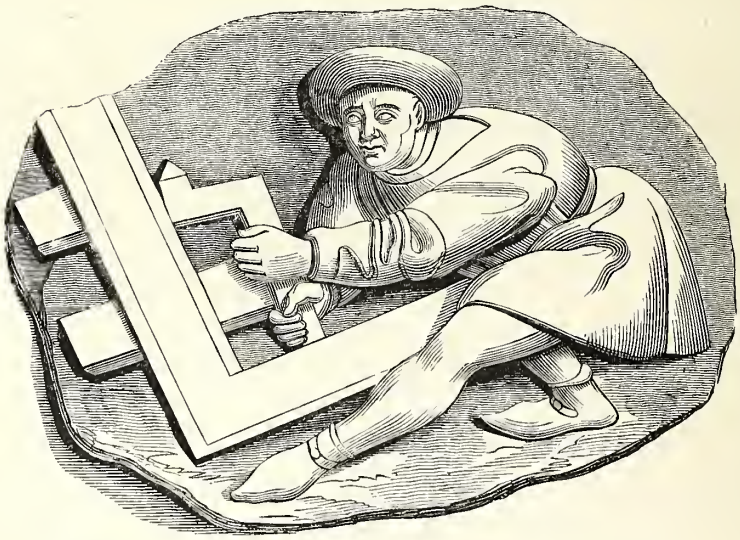
Nous avons maintenant deux partis à prendre pour continuer notre excursion : monter la rue des Carmes, ou descendre la rue Grand-Pont. Mais comme le berceau du sucre de pomme de Rouen ne nous intéresse que médiocrement, nous prendrons un autre chemin, en suivant la rue du Change, pour descendre la rue de l'Épicerie.

A la vérité, nous avons, au n° 10 de la rue des Carmes, une grande et haute maison qui était jadis la Chambre des comptes ; mais il n'en reste plus rien que les murailles, encore les grandes fenêtres de la façade ont été bouchées : d'ailleurs nous aurons occasion d'y revenir en passant.

La rue de l'Épicerie est un de ces coins de Rouen qui n'ont subi aucun des rajeunissements de la cité normande : telle elle était il y a trois siècles, telle on la voit encore aujourd'hui, les étalages seuls ont changé. La stéarine a remplacé la résine aux devantures

des chandeliers ; les balais de crin et de chiendent ont succédé aux balais de genêt, mais les boulcaux y sont encore en majorité, et à

Le cordonnier. — Stalle du chœur de la Cathédrale.
D'après M. Albert Marguery de Rouen



L'apprenti menuisier. — Stalle du chœur de la Cathédrale.
D'après les croquis de M. Alb. Marguery

voir ce qu'il s'en débite les jours de marché, on est obligé de convenir de la propreté des ménagères normandes.

Quant aux marchands de bric-à-brac, comme jadis ils vendent

de tout et ils ne dédaignent point, toujours comme jadis, d'empiéter sur la voie publique, pourtant bien étroite déjà, pour étaler leurs lots

Margaritas ante porcos. — Stalle du chœur de la Cathédrale.
D'après les croquis de M. Alb. Marguery.

La femme qui porte les culottes. — Stalle du chœur de la Cathédrale.
D'après les croquis de M. Alb. Marguery.

de guenilles, qui n'ont pas l'excuse d'être historiques, leurs ustensiles de ménage plus ou moins ébréchés et leurs instruments de

musique qui pourraient être la joie des enfants et la tranquillité des parents; car ils ne font pas de bruit.

Il faut voir cela un vendredi, c'est une foule, presque une cohue, dans laquelle ne sont pas rares encore les jolis bonnets cauchois et les riches coiffes normandes ; car la rue de l'Épicerie mène à la place de la Haute-Vieille-Tour qui est un marché, lequel n'est séparé de la place de la Basse-Vieille-Tour, qui est aussi un marché, que par des halles immenses où l'on vend des toiles, des cotons, de la draperie et même un peu plus loin du grain et de la farine.

Cette halle, qui est une appropriation de l'ancienne forteresse ducale, construite par Rollon, attire votre attention par ce qu'on appelle très-improprement la Vieille-Tour, attendu que c'est un perron surmonté d'un riche campanile de la Renaissance par les soins du cardinal d'Amboise.

Ce n'est donc pas ce monument, connu aussi, mais à plus juste titre, comme monument de Saint-Romain, et dont nous raconterons l'histoire tout à l'heure, qui donne son nom à la place dont il est le plus bel ornement.

Il y avait là une vieille tour; elle a disparu depuis longtemps, mais elle faisait partie du château commencé par Rollon et achevé par ses successeurs. Où se trouvait exactement cette tour, c'est ce qu'il serait plus difficile de dire. Cependant il est certain que la Seine coulait à ses pieds, puisque lorsque Jean Sans-Terre, dernier duc normand et dernier habitant de cette forteresse, voulut s'y débarrasser de son neveu, Arthur de Bretagne, qu'il avait fait transférer de Falaise où il le détenait dans une dure prison, il n'eut que la peine de faire avancer jusqu'à la porte de la grosse tour une barque dans laquelle il poignarda lui-même le fils de son frère (1202), n'ayant pu trouver parmi tous ses geôliers un bourreau pour cet enfant de dix-sept ans, qui était gendre du roi de France.

A la nouvelle de ce forfait, l'orage qui grondait sur la tête de l'indigne frère de Richard Cœur-de-Lion éclata en tempête. Philippe-Auguste, qui pensait peut-être un peu à venger la mort du fiancé de sa fille, mais beaucoup plus à faire de la Normandie le plus beau fleuron de sa couronne, rassembla ses armées tandis qu'il sommait son vassal à comparaître devant ses pairs.

Jean s'inquiéta fort peu de ces menaces; ce despote sans gloire ne songeait qu'aux fêtes et aux plaisirs, et au moment même où des

ennemis nombreux et puissants étaient conjurés à sa perte, la chasse et les excès de table remplissaient ses journées.

Quand il n'avait plus d'argent, il en prenait à ses sujets ou aux Lombards : ainsi nommait-on les Juifs qui faisaient état de prêter à usure. Il avait même trouvé, pour délier les bourses les plus étroitement fermées, un moyen qui, bien que d'une atroce barbarie, est assez original pour mériter une citation.

D'ailleurs, c'est de l'histoire.

Il y avait alors à Rouen un Juif qui passait pour extrêmement riche, et de fait il l'était; mais il tenait plus à son argent, qu'il avait amassé à force de sordides privations, qu'aux plaisirs et même aux promesses de son duc souverain.

N'en pouvant rien obtenir par la persuasion, Jean Sans-Terre le taxa, de son autorité royale, à lui fournir une très-grosse somme. Le Juif se récria et se déclara incapable de la payer. Naturellement on le priva de sa liberté, des gens d'armes l'amenèrent dans la cour du château.

— Paieras-tu, lui cria Jean qui l'attendait sur le perron.

— Je ne saurais, répondit le vieillard.

— Eh bien, comme je ne saurais non plus me passer de cet argent, répliqua le roi qui était bien renseigné sur la solvabilité du bonhomme, je te le ferai trouver par la contrainte; chaque jour, on t'arrachera une dent.

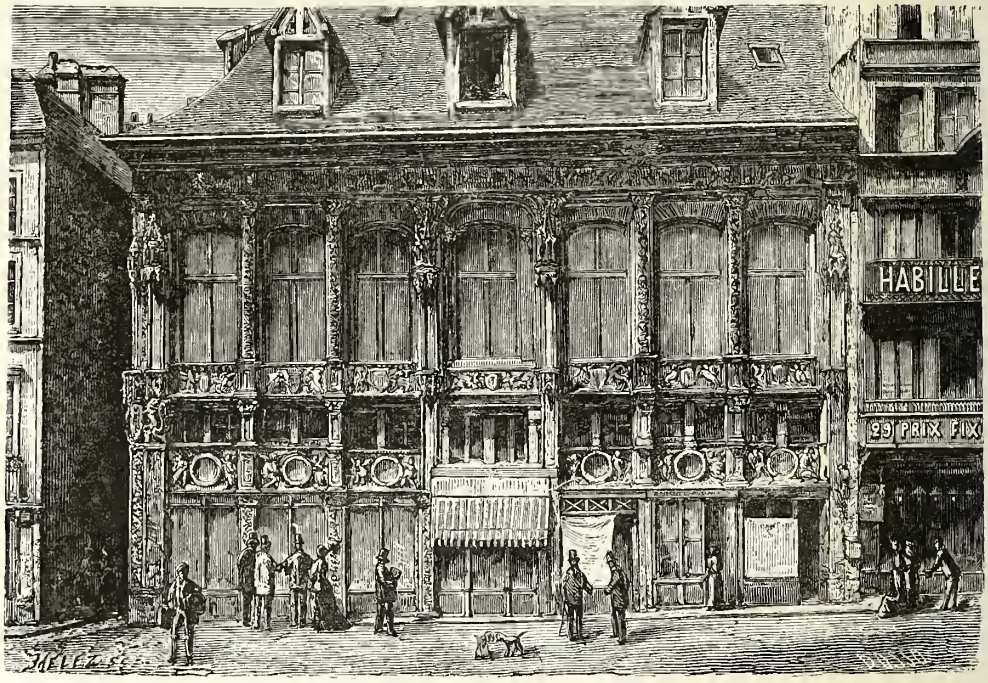
Le Lombard subit cette opération qui, faite par la main d'un bourreau, devenait une torture. Sept jours de suite on la recommença; au huitième, il demanda grâce pour sa mâchoire dégarnie et ouvrit sa bourse.

L'histoire ne dit pas si Jean Sans-Terre lui fit remplacer ses molaires; mais j'ai tout lieu de croire qu'il ne lui rendit pas plus ses dents que son argent.

On conçoit que de pareils procédés étaient peu faits pour s'attacher les Rouennais. Il en eut de bien pis quand ils furent assiégés par Philippe-Auguste : son premier soin avait été de s'enfuir devant l'armée de France, il quitta Rouen la veille de son investissement, comme il avait quitté Verneuil et le château Gaillard, dernières places qui lui étaient restées.

Les Rouennais, plutôt par esprit d'indépendance que pour l'intérêt de ce roi qui les abandonnait, tinrent courageusement pendant

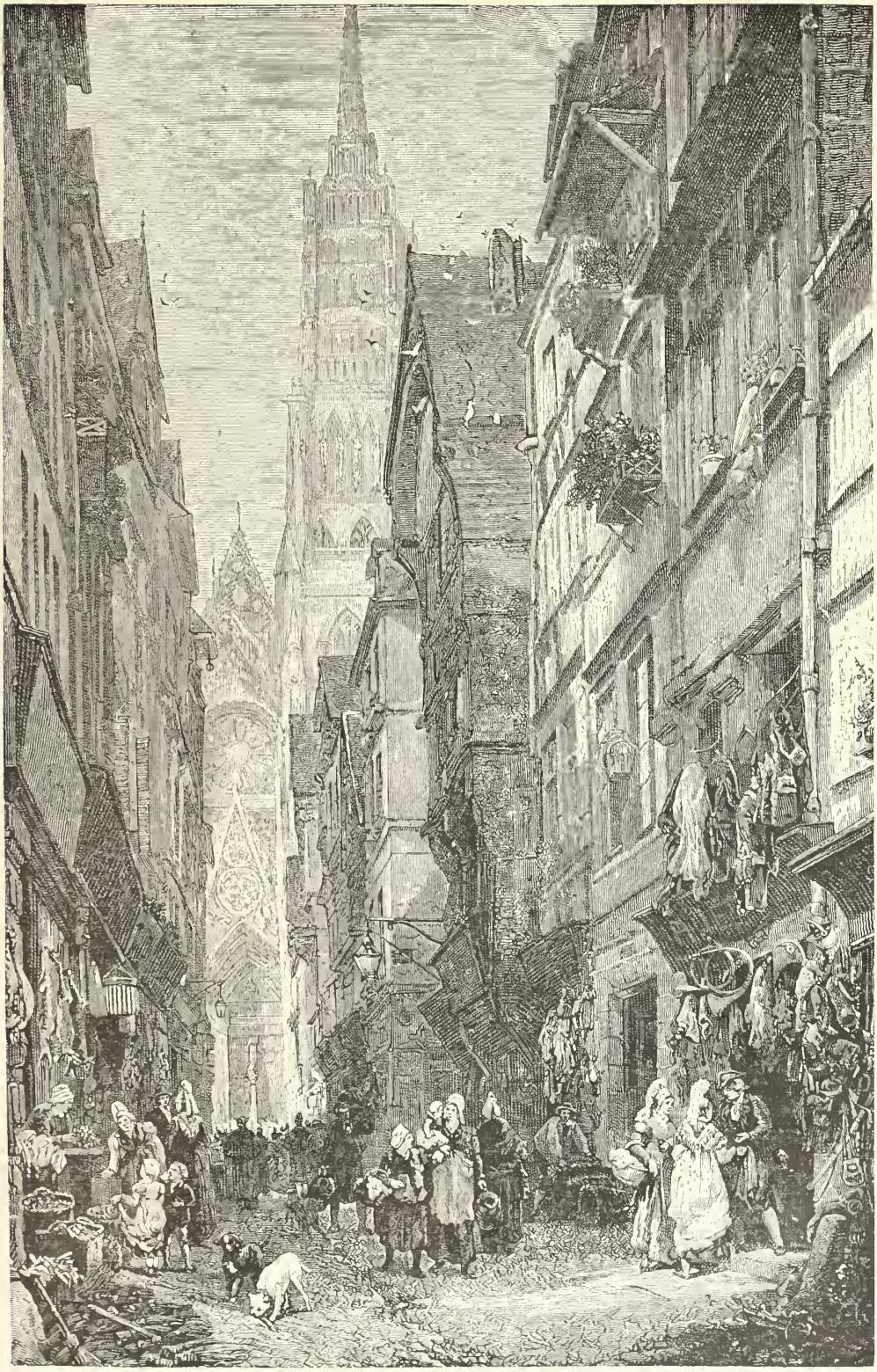
un mois, après quoi ils demandèrent une trêve, qui fut signée le 1er juin 1204 par Robert, maire de la ville, Geoffroy le changeur, Mathieu le Gros, Hugues, fils de la vicomtesse, Raoul de Chailly, Jean Lucas, Raoul Grommel, Enard de la Rive, Osmond, Poirier, Jean Fessard, Clarembaud, Jean Baliécoc, Roger Malasne, Walon de la Rive, Berrier Féfibre, Guillaume Grommel, Guillaume Fres-



Le bureau des Finances, place de la Cathédrale, dessin de Dosso, d'après une photographie.

chet, Robert de Mesblan, Auger de Survie, Robert du Chastel, Nicolas de Dieppe, Robert Poirier, Robert de Malpalu, Sylvestre de Vateville, Martin de la Conveière, Richard de St-Wandrille, Geoffroy Villain, Pierre le Pescheu, Lucas Baudry et Guillaume Dumoulin.

Par ce traité, les susnommés, en échange d'une suspension d'hostilité promise par le roi de France, s'engageaient à lui remettre la ville de Rouen, avec ses forteresses et défenses, dans le délai de trente jours, si d'ici là Jean, roi d'Angleterre et duc de Normandie, « ne faisoit paix avec luy ou par force d'armes ne luy faisoit lever le siége de devant la ville. »



La rue de l'Épicerie à Rouen un jour de marché.

Mais Jean pensait à toute autre chose, et quand les députés de Rouen : Pierre des Préaux, Geoffroy du Bosc, Henri d'Estouteville, Geoffroy le changeur et Robert, maire de la ville, arrivèrent auprès de lui pour « le requerir et lui remonstrer comme ils étoient grandément pénés et oppressés des armes d'Auguste, » il ne se dérangea pas de la partie d'échecs qu'il était en train de faire, et leur dit, sans penser à décommander le fête brillante qui se préparait pour la nuit, « qu'il ne pouvoit rien pour les gens de Rouen, et qu'il fissent pour le mieux.»

Ils firent en effet pour le mieux ; car exaspérés par ce lâche abandon, les députés sitôt revenus dans leur ville en ouvrirent les portes au roi de France.

Philippe, qui savait qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, traita généreusement la Normandie en province française et conserva tous leurs priviléges aux Rouennais ; mais il fit raser la tour qui avait vu le meurtre du malheureux Arthur, et démanteler la forteresse, trop anglaise pour lui, qu'il remplaça par un château dont j'ai déjà parlé, dont je parlerai encore à son lieu, et qu'on appela le château de Bouvreuil.

Voilà donc la vieille tour démolie et la citadelle ducale sans emploi ; mais il restait quelque chose des constructions, l'*échiquier* s'en empara pour y tenir ses séances.

L'*échiquier;* c'était le tribunal suprême de toute la Normandie, il n'ouvrait ses assises qu'une ou deux fois par an, mais tant que duraient ses sessions, les droits de haute et basse justice qu'exerçaient les seigneurs féodaux et les abbés étaient suspendus. Le duc lui-même évoquait toutes les grandes affaires devant l'échiquier.

En voici d'ailleurs la définition d'après le *Grand Coustumier* de Normandie :

« L'on appelle *eschiquier*, assemblée de haultz justiciers à qui « il appartient amender ce que les baillifz et les aultres mendres « justiciers ont mal faict et maulvaisement jugié, et rendre droict à « ung chascun sans délay, ainsi comme de la bouche au prince, et « à garder ses droictz et rappeler les choses qui ont esté mises maul- « vaisement hors de sa main, et à regarder de toutes partz ainsi « comme des yeulx au prince, toutes les choses qui appartiennent « à la dignité et honnesteté au prince. »

Cette sorte de cour de cassation, instituée par Rollon, le pre-

mier duc normand, et qui servit de modèle à l'échiquier d'Angleterre, ne tire point son nom, ainsi que le croit le savant Ducange, de la salle de ses séances, qu'il nous montre pavée de dalles carrées alternativement noires et blanches comme le damier d'un jeu d'échecs, par la raison fort simple que jusqu'à l'année 1302, où Philippe le Bel ordonna qu'il se tiendrait chaque année à Rouen deux *échiquiers*, l'un à Pâques et l'autre à la Saint-Michel, ce tribunal fut ambulant et suivait le prince dans ses nombreuses pérégrinations.

Ce n'est pas non plus, comme le disait le moyen-âge avec sa logique un peu subtile, parce que, comme au jeu des échecs, il y avait toujours, devant cette cour de justice, une partie qui *mâtait* l'autre.

Je me rallierais plus volontiers à l'étymologie donnée par M. Floquet dans sa remarquable histoire du Parlement de Normandie ; malheureusement elle ne peut se rapporter qu'à l'échiquier des Comptes qui s'installa beaucoup plus tard dans la Chambre des Comptes de la rue des Carmes et où l'on se servait pour vérifier la comptabilité des compartiments d'*échiquier*.

Je crois plutôt, et au besoin je l'affirmerais, que cette assemblée de juges si différents en puissance, en situation et en savoir, puisque les trois ordres étaient appelés à la composer, doit son nom à l'ordre hiérarchiquement établi et scrupuleusement suivi, dans lequel ses membres, comme les pièces d'un échiquier, prenaient les places qui leur étaient assignées d'avance.

Les premières pour les maîtres de l'échiquier et nul autre ne devait s'y asseoir. C'étaient ou le duc de Normandie, président naturel des assises, ou à son défaut le sénéchal, ou, en l'absence de celui-ci, le connétable ; à droite étaient assis les gens d'église, à gauche les nobles ; au pied de la cour, les baillis, greffiers, les procureurs du roi ; dans le parquet, le greffier civil, le greffier criminel et leurs clercs ; puis les *sages assistants*, les *attournés* et les *conteurs*, sorte de répertoire vivant attestant les coutumes et rappelant les jugements antérieurs, d'où sortirent bientôt les avocats et les *jurés en échiquier*.

Ce terme de juré n'est pas placé ici par anticipation. L'échiquier de Normandie connaissait dès le XIe siècle l'institution du jury, et elle y était en usage aussi bien dans les affaires civiles que pour le criminel ; il est vrai que, depuis, cette forme judiciaire ne fut

employée qu'accidentellement et quand il n'y avait pas de moyen plus sûr d'arriver à connaître la vérité, sans cela elle n'eût pas disparu graduellement de nos institutions et nous n'aurions pas aujourd'hui l'air de l'avoir empruntée aux Anglais, tandis qu'au contraire ce sont eux qui l'ont prise chez nous.

Les membres du jury de l'échiquier étaient choisis par un fonctionnaire responsable ; parmi les hommes libres, nobles ou roturiers, jouissant d'un revenu équivalant à trois cents de nos francs, qui habitaient dans le plus proche voisinage du lieu où le crime avait été commis ; on prenait, dit le *Grand Coustumier* normand, « les plus prud'hommes et les plus créables du voisiné qui « sachent le mieux la vérité de la chose. »

Malgré ces précautions, l'accusé avait le droit de récuser autant de jurés qu'il le voulait, et l'on ne pouvait le condamner que si vingt-quatre jurés sur vingt-cinq avaient reconnu sa culpabilité.

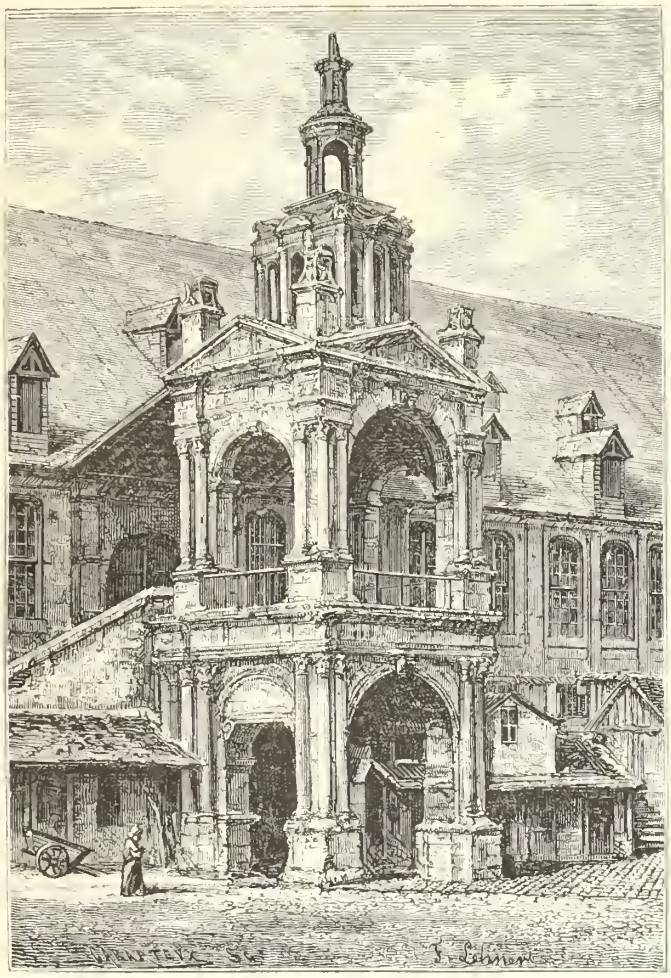
L'échiquier était souverain et sans appel. Les barons, les évêques de Normandie, l'archevêque de Rouen lui-même pouvaient être cités à sa barre.

Les ordonnances du roi, les traités d'alliance étaient contresignés par lui ; toute guerre lui était soumise ; toute bulle du pape était de son ressort ; mais le plus beau de ses priviléges était un droit de grâce, transmis au chapitre de la cathédrale, et dont je parlerai tout à l'heure. J'aime mieux dire maintenant que cette Cour suprême rendit tant de services que les États généraux de Normandie, réunis en 1498, reconnurent l'utilité d'un échiquier perpétuel et en demandèrent l'institution dans la ville de Rouen au roi Louis XII.

Le père du peuple, ou plutôt son conseiller Georges d'Amboise, qui n'était pas étranger à cette requête, y fit droit par un édit du mois d'avril 1499 ; telle fut la cause de l'érection de cette merveille de la Renaissance, qu'on appelle le Palais-de-Justice.

A cette époque, le cardinal d'Amboise s'occupait déjà des embellissements de la cathédrale. Navré d'en voir le parvis et la nef envahis par les marchands, qui n'avaient pas de lieu plus convenable pour traiter de leurs affaires ; il pensait comme Jésus-Christ à chasser les marchands du temple ; mais il voulait pouvoir les mettre ailleurs : il espérait bien leur consacrer l'aile gauche du palais de l'Échiquier, qui est aujourd'hui la salle des Pas-Perdus, mais cela demandait du temps ; d'ailleurs la forteresse ducale devenait libre,

et c'était pour le commerce un emplacement vaste, sinon magnifique. On abattit les murailles crénelées et les retours d'angle, on conserva les corps de logis de plain-pied que l'on coiffa de solides charpentes, et l'on construisit, devant la façade qui donne sur la



Monument de Saint-Romain, dessin de Lehnert, d'après une photographie.

place Haute, afin de perpétuer le privilége qu'avait l'échiquier de faire tous les ans, le jour de l'Ascension, grâce à un criminel qui porterait la châsse de saint Romain, cet élégant perron et ce gracieux campanile qu'on appelle aujourd'hui le monument de Saint-Romain ou de la Fierte, en raison de ce souvenir de miséricorde.

Voici, d'après les *Recherches sur la France*, de Pasquier, l'origine de ce privilége, dont la Normandie a été longtemps heureuse et fière, sans paraître s'apercevoir de ce que son application arbitraire pouvait avoir d'immoral et d'absolument contraire au respect de la loi; d'ailleurs c'est une légende, et j'aime mieux qu'elle vous soit contée par un autre que par moi.

« Vous entendrez doncques, s'il vous plaît, que les doyen, chanoines et chapitre de l'église de Rouen tiennent pour histoire « très-véritable, qu'ils ont apprise de main en main, de tout temps « immémorial, que, sous le règne de Clotaire II, il y eut un dragon, « depuis appelé gargouille, qui faisoit une infinité de dommages ès « environs de la ville, aux hommes, femmes, petits enfants, ne pardonnant pas même aux vaisseaux et navires qui estoient sur la « rivière de Seine, lesquels il bouleversoit; que saint Romain, lors « archevêque de Rouen, meu d'une charité très-ardente, se mit en « prières et oraisons, et, armé d'un surplis et d'une estole, mais « beaucoup plus de la foi et assurance qu'il avoit en Dieu, ne « doubta de s'acheminer vers la caverne où cette hideuse beste faisoit « son repaire; qu'en ce grand et mystérieux exploit, avant que de « partir, il se fit délivrer par la justice un prisonnier condamné à « mort, comme il estoit sur le point d'être envoyé au gibet.

« Que là il dompta cette beste indomptable, lui mit son estole « au col, et la bailla à mener au prisonnier. A quoi elle, devenue « douce comme un agneau, obéit, jusqu'à ce que, menée en laisse « dedans la ville, elle fut arse et brûlée devant tout le peuple, victoire dont saint Romain ne voulut rapporter d'autre trophée que la « pleine délivrance du prisonnier qui étoit condamné à mort, qui « lui fut libéralement octroyée.

« Mais saint Ouen, son successeur, le voulant renvier sur lui « pour immortaliser ce miracle, obtint du roi Dagobert, fils de Clotaire II, que de là en avant, les doyen, chanoines et chapitre pourroient tous les ans, au jour et feste de l'Ascension, faire congédier des prisons celui qui se trouveroit avoir commis le plus exécrable crime, à la charge de lever et porter la fierte de saint « Romain en une procession solennelle qui se feroit tous les ans, « en quel cas il obtiendroit une abolition générale tant pour lui « que pour ses complices, ores qu'ils ne fussent entrez aux prisons. »

Je ne crois pas que les « doyen, chanoines et chapitre » de la

cathédrale de Rouen tiennent encore ce récit pour histoire très-véritable : ce qu'il y a de certain, c'est que l'usage de ce privilége se perpétua d'âge en âge, malgré les difficultés sans nombre qu'il fit naître entre l'Église et la magistrature, jusqu'au 30 avril 1791, époque à laquelle le ministre Dupont en notifia la suppression au tribunal de Rouen.

C'était, il faut en convenir, une très-belle fête ; car l'Église y déployait toutes ses pompes, et la procession de la gargouille était pour les habitants de Rouen, nobles, bourgeois ou vilains, une occasion de réjouissances. Le prisonnier, choisi par le chapitre de la cathédrale pendant la période comprise entre les Rogations et l'Ascension, où les tribunaux étaient en vacances faute de pouvoir juger, condamner et exécuter depuis le jour où une députation composée de quatre chanoines et de quatre chapelains leur avait *insinué* le privilége de saint Romain ; le prisonnier était remis solennellement par trois conseillers clercs, trois conseillers laïques, le lieutenant du bailli de Rouen, le vicomte, l'avocat et le procureur du roi, aux chapelains précédés d'un échevin de la ville et suivis des membres de la confrérie de Saint-Romain ; qui le conduisaient dans la grande salle du palais où le Parlement, en robes rouges, lui faisait remise de sa peine.

La cérémonie religieuse commençait aussitôt après ; le criminel, les fers aux bras, était mené au monument de la Fierte ; là, dans une petite chapelle que Georges d'Amboise avait fait construire exprès, il levait la châsse de saint Romain et la portait processionnellement jusqu'à la cathédrale où l'archevêque, après lui avoir fait dire son *Confiteor,* lui ôtait ses fers et le renvoyait absous.

C'était très-beau ; malheureusement, et surtout aux époques de troubles religieux, le clergé se servit de ce privilége, bien plus comme un instrument de combat que comme un instrument de clémence ; mais quelles bonnes choses n'ont pas leurs abus !

Quant aux marchands que nous trouvons ainsi installés dans l'ancien palais ducal, s'ils n'y ont pas toujours été depuis, du moins y sont-ils encore aujourd'hui ; je parle des marchands de toiles qui ont, précisément derrière le monument de la Fierte, une halle de 88 mètres de long sur 16 de large, et des marchands de cotons et de draperies qui en ont à côté chacun une de 65 mètres de longueur.

Les jurandes et les corporations avaient jadis à Rouen, dont

La légende de saint Romain. — Photographie d'une ancienne gravure dont l'original est à la bibliothèque de Rouen.

Types de gens de métier (maçon, boulanger, forgeron, charpentiers) d'après une miniature d'un manuscrit du XIVe siècle.

Types de marchands, d'après une miniature d'un manuscrit du XIVe siècle.

l'industrie a toujours été florissante, une importance considérable; elles étaient comme partout à deux degrés : les corps marchands et les corps de métiers; ces derniers étaient très-nombreux puisqu'ils comprenaient les ouvriers de toutes les professions et les petits industriels qui ne faisaient pas partie des grandes maîtrises. Les corps marchands ne furent d'abord qu'au nombre de six dans cet ordre de préséance : les drapiers, dont le brevet valait 300 livres et la maîtrise 2.500; les épiciers, qui se subdivisaient en droguistes, confiseurs et confituriers, et dont le brevet coûtait 100 livres et la maîtrise 850; les merciers avec brevet de 150 livres et maîtrise de 1.000; les pelletiers, brevet de 60 livres, maîtrise de 600; les bonnetiers, brevet de 75 livres, maîtrise de 1.700, et les orfévres, avec brevet de 130 livres et maîtrise de 1.200.

Ces six corps privilégiés, qui avaient pris pour armoiries générales un homme assis tenant dans ses mains un faisceau de baguettes qu'il s'efforçait de rompre sur son genou, avec cette devise : *Vincit concordia fratrum*, qui indiquait que tant qu'ils resteraient unis, leur commerce fleurirait et leurs priviléges subsisteraient, en admirent bientôt deux autres dans leur association : les libraires-imprimeurs qui avaient toujours été considérés comme leurs égaux, et les marchands de vins qui prétendaient jouir des mêmes priviléges que les six premiers corps, parce que, comme eux, ils payaient droit de brevet et de maîtrise après avoir fait un double stage comme apprentis et comme garçons.

Enfin les marchands qui, d'après *la charte aux Normands* octroyée par Philippe-Auguste, jouissaient de droits locaux très-abusifs, tels que de pouvoir empêcher un marchand étranger de traverser la Seine devant Rouen avec ses marchandises, de pouvoir démolir et reconstruire le pont à leur gré; d'autoriser ou de refuser l'importation des marchandises d'outre-mer, ou l'exportation même en France des marchandises rouennaises, comprirent qu'ils ne seraient pas de trop de tous pour défendre leurs priviléges, et se réunirent dans un intérêt commun en l'année 1703, ainsi que l'attestent un grand médaillon assez naïf, que nous avons pu faire reproduire comme une curiosité, de même que le tableau commémoratif de leur union qu'ils ont évidemment fait exécuter plus tard, d'après ce document primitif, par un artiste plus soigneux, qui a cependant oublié les armes de la ville.

Comme nous n'avons point ici à nous appesantir sur l'inconvénient des priviléges en matière de commerce, ni à louer le ministre Turgot d'avoir aboli les jurandes et les corporations, nous en avons fini avec ce palais des marchands, jadis forteresse ducale, aujourd'hui halle aux Tissus, et nous allons quitter la haute vieille tour, sans critiquer la petite cabane en briques où se vend la viande à la criée, pour franchir la voûte qui nous conduit à la place de la Basse-Tour ou plus exactement place basse de la Vieille-Tour, succursale du marché aux poissons et entrepôt général des fromages du pays de Bray.

Avancez un peu, et essayez de compter ces gournays appétissants, ces milliers de bondons qui sont venus en ligne directe de Neufchâtel, oh ! non pas seuls, ils sont trop bien élevés et trop frais pour cela ; d'ailleurs c'est de tradition, et les rôles de cet échiquier dont je vous parlais tout à l'heure mentionnent, en 1184, une allocation « pour des fromages que le roi Henri II fut obligé de *faire conduire* pour l'approvisionnement de Gisors », ce qui prouve surabondamment qu'ils ne voulaient pas marcher tout seuls.

La place de la Basse-Vieille-Tour avait encore il y a une vingtaine d'années un certain caractère avec ses maisons du XVIe siècle, qui avaient l'air d'avoir poussé comme des champignons aux flancs du vieux château ; mais tout cela a été tellement gratté, lessivé, badigeonné, percé de fenêtres pour faire des magasins confortables et bien éclairés aux nombreux faïenciers qui s'y alignent comme en une exposition, que si l'on tient absolument à voir quelque chose d'original sur la place de la Basse-Vieille-Tour, il faut guetter les saleuses de beurre dans l'exercice *coram populo* de leurs fonctions plus ou moins appétissantes ; pour peu que ce soit un vendredi vous n'aurez pas longtemps à attendre pour les voir apporter leurs petites auges en bois, montées sur quatre pieds comme les mangeoires que la prévoyance des aubergistes de campagne met à la disposition des chevaux des rouliers, et se livrer, les bras retroussés et la jupe idem, à un pétrissage qui fait comprendre jusqu'à un certain point la préconisation de la cuisine à l'huile.

Je m'aperçois que je vous ai mis l'eau à la bouche, non avec le beurre, mais en vous parlant des faïenciers ; il faut que je vous enlève bien vite l'espérance que j'aurais pu faire naître en vos esprits. Ces industriels vendent des porcelaines, des cristaux, des bouteilles,

des pots à fleurs, et tout ce qui concerne leur état, excepté pourtant de la faïence, et vous chercheriez vainement chez eux des spécimens de cette fabrication jadis si florissante à Rouen, par la raison que cette industrie, dont on rencontre par-ci par-là de si belles

Médaillon commémoratif de l'Union des Marchands.

productions, y est aujourd'hui complétement éteinte. Je me réserve d'ailleurs de vous en reparler lorsque je vous conduirai au Musée de céramique.

Nous n'avons plus que quelques pas à faire pour nous trouver sur le port, ou pour parler plus correctement sur les quais. Mais, avant de vous détailler leurs richesses, permettez-moi de vous présenter, d'après une bonne gravure de l'époque, l'ancien quai de

Tableau commémoratif de l'Union des Marchands.

Rouen tel qu'il était en 1805. Ce n'est pas encore autant pour vous faire remarquer la transformation de ce quartier aujourd'hui tout

neuf et dont la solidité peut défier des siècles, non plus que l'animation qu'il a acquise en ces soixante-dix années par suite du décuplement de l'activité industrielle et de la multiplicité des débouchés commerciaux, mais c'est surtout pour mettre sous vos yeux l'ancienne flèche en charpente dont Robert Becquet avait orné la cathédrale et qu'on voit là sous un aspect d'autant plus élégant, d'autant plus grandiose, que les petites maisons qui bordent la Seine lui servent en quelque sorte de repoussoir.

A cette époque, d'ailleurs, Rouen n'avait pas de quais proprement dits ; il y avait seulement de chaque côté de la Seine un chemin de halage planté de pieux auxquels s'amarraient les bateaux et navires ; aujourd'hui il en a plus de deux mille mètres, en comptant les deux bords de la Seine.

Ce serait trop nous écarter de l'itinéraire que nous avons adopté que de parler en ce moment de la rive gauche ; je m'étendrai seulement sur ceux de la rive droite, en plantant un jalon de repère au coin de la rue du Bac, d'où nous reprendrons plus tard notre excursion méthodique.

Le premier, en commençant du côté oriental de la ville, s'appelle le quai Napoléon ; ne vous étonnez pas qu'il ait conservé ce nom dans une ville où l'on s'est hâté de débaptiser la rue Impériale pour l'appeler rue de la République et de transformer la rue de l'Impératrice en rue Jeanne-d'Arc, dont le besoin d'ailleurs se faisait réellement sentir. Ce mot de Napoléon n'a aucun rapport avec le second empire ; il rappelle l'empereur à la redingote grise et au petit chapeau qui a décrété, en 1810, la construction du pont de Pierre et dont vous verrez la statue sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Le quai Napoléon, puisque Napoléon il y a encore, commence à l'avenue Saint-Paul et se termine au pont de Pierre.

Le quai de Paris le continue jusqu'au pont suspendu commencé en 1834 et fini en 1836, très-hardi spécimen de ces constructions volantes qui étaient un véritable progrès avant l'invention des ponts tubulaires.

Sa longueur est de 197 mètres et il n'a que deux piles intermédiaires pour le soutenir ; encore pourrait-on ne les compter que pour une, puisqu'elles ne sont placées qu'à 14 mètres l'une de l'autre et que si l'on en a fait deux, c'est moins pour la solidité de l'édifice que pour établir entre elles une passe mobile permettant au besoin aux

bâtiments mâtés de venir opérer leur déchargement entre les deux ponts.

A cet effet, le tablier s'ouvre en cet endroit au moyen d'un double pont-levis, dont le mécanisme très-facile est porté par quatre colonnes en fonte réunies à leur sommet par des voussoirs également en fonte et dont l'ensemble ne manque pas d'un certain pittoresque.

Par exemple, je ne conseillerais pas aux curieux de stationner pour attendre l'ouverture du pont, car cela n'arrive pas plus souvent qu'une diminution d'impôts.

Puisque nous sommes au pont suspendu, il faut nous arrêter un moment à l'entrée, devant la petite maison qui précède la cabane où l'on paiera, jusqu'en 1926, un centime par personne le droit de fouler les planches de la compagnie concessionnaire.

C'est un monument de reconnaissance élevé par la ville de Rouen à la mémoire de Louis Brune, sauveteur de vocation, dont le dévouement ne connaissait point d'obstacle ; on ne comptait plus les personnes qu'il avait arrachées à la mort, quand un jour, par une fanfaronnade de plongeur, une fantaisie d'artiste, à tous points regrettable, il paria qu'il piquerait une tête du haut du terre-plein du pont de Pierre où se voit la statue de Corneille.

Des imprudents tinrent sa gageure, et il courut à la mort la tête la première, car ayant mal pris son élan, il tomba sur les fondations de la pile et s'écrasa dans sa chute.

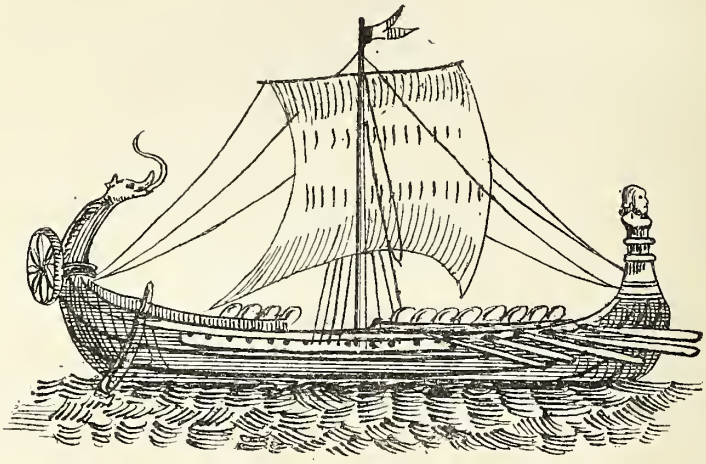
Ce fut un deuil général qui du port gagna la ville ; la municipalité s'en émut et fit bâtir cette petite maison où la famille de Louis Brune tient un bureau de tabac.

Eh bien, franchement, si tous les bureaux de tabac étaient donnés comme celui-là, les cigares de la régie auraient beau passer la permission que le monopole leur donne d'être mauvais, il faudrait encore les trouver excellents.

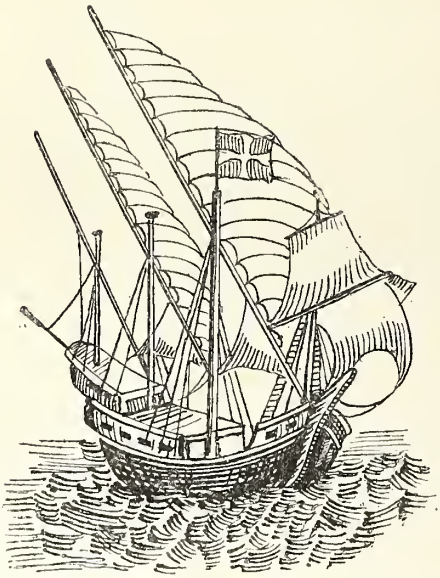
Du pont suspendu jusqu'à la rue Jeanne-d'Arc s'étend le quai de la Bourse ; au delà jusqu'au boulevard Cauchoise, c'est le quai du Havre qui est suivi lui-même du quai du Mont-Riboudet, lequel termine la série.

On voit que sur cet espace, il y a de quoi déposer des marchandises. Eh bien, à certains moments de l'année, il y a des encombrements. Cela tient, à la vérité, moins au manque de place qu'à

ce que tous les navires tiennent à opérer leurs déchargements le plus près possible de la douane et des courtiers maritimes qui ont tous



Navire normand du XIe siècle, d'après la célèbre tapisserie de Bayeux.



Caravelle normande, d'après les *Premières œuvres* de *J. Deraux*, pilote du Havre, manuscrit du XVIe siècle.

leurs offices sur le quai du Havre ; aussi, le mouvement est-il beaucoup plus considérable dans cette partie du port.

Les quais de Rouen en 1805, fac-simile d'une gravure de l'époque.

Dame, le port de Rouen n'a plus cette réputation qu'il avait dans les temps reculés. Ce n'est plus le premier port de France comme à l'époque où Charles le Chauve, poursuivant son frère Lothaire, vint à Rouen et fut émerveillé, disent les chroniques, du grand nombre de navires qu'il y remarqua; mais tout est relatif, et son importance commerciale, pour ne plus venir qu'en troisième ou quatrième ligne, n'a rien à envier, il s'en faut de tout, au temps même plus rapproché, où le pauvre Charles VI y faisait construire cette fameuse ville en bois, comprenant des maisons, des écuries et même un palais, pour opérer en Angleterre une descente qui ne fut jamais tentée.

Tout a marché depuis ces temps de prospérité dont nous avons fait graver, d'après des documents authentiques, des spécimens de construction maritime, et les progrès de la navigation, qui nous font des villes flottantes tout autres que celle qu'avait rêvée Charles VI, exigent maintenant des ports qui ne soient pas à trente lieues dans l'intérieur des terres.

Est-ce à dire pour cela que le port de Rouen soit en décadence? bien au contraire; et si son mouvement n'a pas suivi la même progression que ceux de Dieppe, de Fécamp et surtout du Havre, qui a décuplé d'importance depuis vingt ans, il est du moins très-satisfaisant.

Si la navigation en aval devient de moins en moins active, c'est que les bâtiments de long cours, qui deviennent de plus en plus volumineux, éprouvent de grandes difficultés à remonter la Seine du Havre à Rouen, à cause des bancs de sable qu'ils rencontrent trop fréquemment dans un fleuve d'ailleurs trop peu profond, et des dangers réels que présente, pour de gros navires, la navigation entre Quillebeuf et Villequier.

Il y a encore une autre cause, mais celle-là est un palliatif de la première : c'est que le chemin de fer transporte du Havre à Rouen les marchandises venues de l'étranger à un prix si réduit qu'il n'atteint pas les frais de transbordement et de remorquage; mais alors ce que l'on perd d'un côté, on le regagne de l'autre, car si la navigation proprement dite voit diminuer son fret, le chemin de fer voit augmenter ses lettres de voiture. Le transit n'y perd rien et la place de Rouen n'en reçoit ni une balle de coton, ni un sac de riz de moins.

D'ailleurs, ceci ne regarde que la grande navigation, celle des gros navires ; mais aujourd'hui que la marée monte plus haut et se fait sentir à Rouen plus longtemps qu'autrefois, par suite de la délimitation par enrochement du canal de la Seine, le port peut recevoir sans difficulté les navires à voiles de 300 à 350 tonneaux, et les bâtiments à vapeur de 6 à 800, et il en vient, puisque la moyenne est de 5.000 par an, tant à la remonte qu'à la descente. Voulez-vous des chiffres? je puis vous en donner, et d'officiels, dont je dois la communication à la double complaisance de M. Cusson, secrétaire général de la Mairie, et de M. le Secrétaire de la Chambre de commerce.

En 1869, le mouvement du port a été de 5.716 navires portant 21.676 hommes d'équipage et jaugeant 425.978 tonneaux, et il était en progrès, puisqu'en 1866 on en comptait à peine 4.000, dans lesquels il n'y avait à l'entrée que 697 navires de long cours jaugeant 104.512 tonneaux et en fait de caboteurs à l'entrée 1.643, jaugeant 148.233 tonnes, et à la sortie 1.425, jaugeant 129.479 tonnes.

En 1870, l'année terrible pourtant, le mouvement fut de 4.744 navires portant 19.056 hommes d'équipage, et jaugeant 356.369 tonnes.

En 1871, 5.410 navires portant 30.064 hommes d'équipage et jaugeant 560.423 tonnes.

Remarquez ces chiffres, je vous prie. En 1871, nous avons 306 navires de moins qu'en 1869, mais ils sont notablement plus grands, puisqu'ils ont transporté 134.445 tonnes de marchandises et 8.928 hommes de plus.

Donc ne vous laissez pas intimider par des données isolées, et quand même on viendrait vous dire que le port de Rouen a reçu cette année deux ou trois cents navires de moins que l'année dernière, répondez hardiment qu'ils sont plus grands, car la prospérité commerciale de Rouen, port ou place, est tellement établie qu'elle ne saurait éprouver d'échec sérieux.

Voici d'ailleurs les chiffres des dernières années :

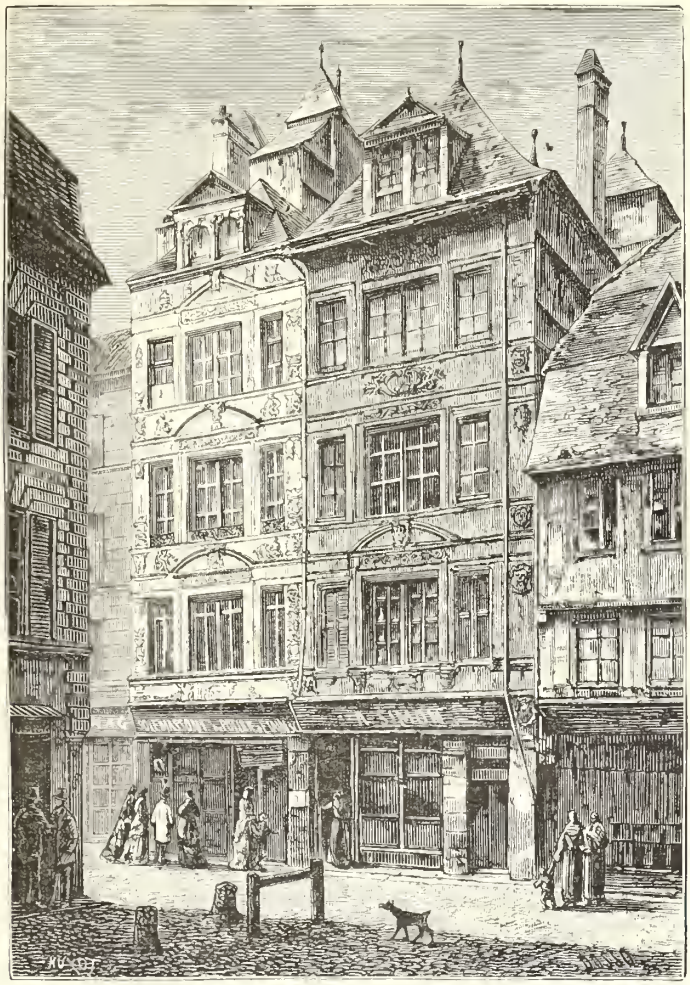
1872. — Navires, 3.756 (dont 468 sur lest); tonneaux de jauge, 551.855; hommes d'équipage, 26.140.

1873. — Navires, 4.102 (dont 614 sur lest), montés par 28.979 hommes d'équipage, et jaugeant 624.950 tonneaux.

Le quai de Paris, à Rouen. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

1874. — Navires, 4.356 (dont 835 sur lest), jaugeant ensemble 672.601 tonneaux, et portant 26.525 hommes d'équipage.

1875. — Navires, 4.135 (dont 668 sur lest), montés par 31.741 hommes d'équipage, et jaugeant ensemble 698.032 tonneaux.



Maisons en pierres (XVIIe siècle) dans la rue du Bac
Dessin de Dosso, d'après le croquis de M. Albert Marguery.

Pour 1876, les détails ne sont pas encore publiés, mais le montant net de tonneaux de jauge est de 744.215.

Ces chiffres, qui sont ceux de la navigation proprement dite, se décomposent de la façon suivante, dont les totaux ne paraissent pas tout à fait les mêmes, à cause des doubles emplois occasionnés

par les navires en service régulier qui entrent et sortent plusieurs fois, et des non-valeurs de ceux qui partent ou arrivent sur lest, mais ils sont absolument officiels et déterminent le net du tonnage :

MOUVEMENT GÉNÉRAL DU PORT DE ROUEN

Bassin maritime

ANNÉES	ENTRÉES		SORTIES		TOTAL	
	NAVIRES	TONNAGE	NAVIRES	TONNAGE	NAVIRES	TONNAGE
1872 . . .	2.874	301.079	2.821	180.496	5.695	481.575
1873 . . .	1.636	347.184	1.628	165.561	3.264	512.745
1874 . . .	1.707	375.820	1.676	162.854	3.379	538.674
1875 . . .	1.739	420.431	1.640	179.988	3.379	600.419
1876 . . .	1.925	558.922	1.929	185.293	3.854	744.215

Il y a maintenant la navigation fluviale, dont le mouvement est tout aussi important, et même plus, ainsi qu'on peut en juger par le tableau suivant :

MOUVEMENT GÉNÉRAL DU PORT DE ROUEN

Bassin fluvial

ANNÉES	ENTRÉES		SORTIES		TOTAL	
	NAVIRES	TONNAGE	NAVIRES	TONNAGE	NAVIRES	TONNAGE
1872 . . .	2.029	298.869	1.832	233.483	3 854	531.352
1873 . . .	2 408	361.310	2.329	326.979	4.737	688.289
1874 . . .	2.727	365.491	2.585	314.871	5.312	680.362
1875 . . .	2.515	383.916	2.498	336.416	5.013	720.352

Pour l'année 1876, les résultats ne sont pas encore parvenus à la Chambre de commerce ; mais, par la progression des chiffres connus, on voit qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter de l'avenir, et que la ville de Rouen peut compter à bon droit sur un accroissement de commerce maritime lorsque tous les obstacles qui entravent encore la navigation de la Seine auront disparu.

Et tenez, voici un tableau qui démontre que ces temps sont proches; c'est celui du tirant d'eau des navires de long cours. montés au port de Rouen pendant ces dernières années :

	1872	1873	1874	1875	1876
3 mètres et moins.	717	635	522	514	523
de 3m.01 à 3m.50.	167	194	295	253	212
de 3m.50 à 4 mètres	264	254	298	249	314
de 4m.01 à 4m.50.	176	179	201	264	365
de 4m.51 à 5 mètres	74	112	106	145	197
5 mètres et plus.	6	14	15	18	50

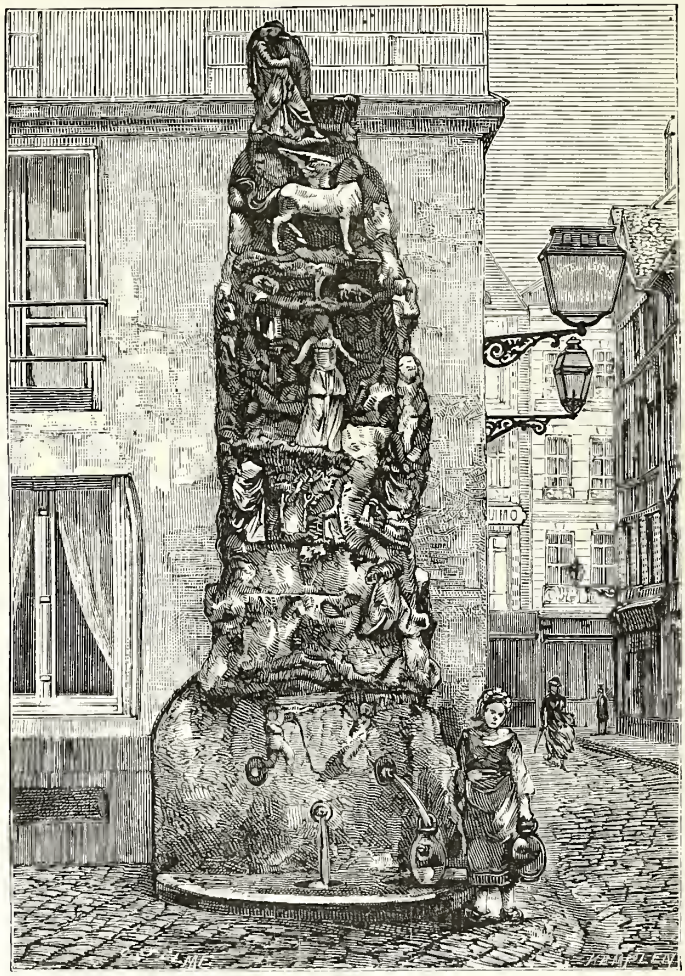
Voilà déjà, pour l'année dernière, 50 navires tirant plus de 5 mètres d'eau, quand l'année précédente il n'y en avait que 18, et ce sera bien autre chose, lorsque les importants travaux en voie d'exécution seront terminés; alors, les navires de 1.000 tonneaux pourront remonter jusque dans le port, où ils sont assurés, dès à présent, de trouver, pour recevoir leurs chargements, d'immenses docks-entrepôts, qui n'ont pas eu besoin de les attendre pour contenir des quantités considérables de matières premières, telles que houille, bois du Nord, grains exotiques, etc.

Ces docks, peu recommandables au point de vue monumental, sont situés sur la rive gauche et à peu près à la hauteur de la Douane; je vous le dis tout de suite, pour n'avoir point à y revenir quand nous serons de l'autre côté de l'eau.

Les quais; car pour avoir fait une incursion dans le domaine de la statistique, nous n'avons pas quitté leur sol; les quais ont, comme vous le pensez bien, chacun leur physionomie particulière, que nous étudierons en temps et lieu; n'oublions pas que nous sommes en ce moment sur le quai de Paris, que notre grand dessin vous a représenté bordé de ses belles maisons à cinq étages qui ne seraient déplacées dans aucune ville tirée au cordeau.

Le quai de Paris, bien que très-animé, ce qu'il doit en partie au passage fréquent des trains ou des fragments de trains de marchandises qui viennent de la gare du chemin de fer apporter ou chercher des colis, n'a pas d'originalité bien tranchée, point de navire au long cours, pas même de caboteurs; le pont suspendu

est là, malgré sa passe mobile, qui leur dit le fameux : Tu n'iras pas plus loin. On n'y voit, en fait de véhicules de navigation, que les bateaux-porteurs qui font un service régulier entre Paris et Rouen,



La Fontaine Lisieux, dessin de Saint-Elme Gautier, d'après une photographie.

lequel doit avoir un trafic considérable si l'on en juge par les magasins couverts qui lui sont réservés ; et quelques remorqueurs de la Compagnie de touage à vapeur, qu'on appelle vulgairement *la Chaîne*.

Autant vous le dire tout de suite. Ce n'est pas encore là le port de Rouen. Nous n'aurions que quelques enjambées à faire pour y

être ; mais le jalon que nous avons planté au coin de la rue du Bac nous rappelle que nous avons tout un coin à explorer avant d'arriver sur le quai de la Bourse.

Logis des Caradas (rue de la Tuile)
Dessin de G. Bordèse, d'après le croquis de M. Albert Marguery.

Je ne prétends pas vous apprendre que la rue du Bac est ainsi nommée parce que, avant que le pont suspendu ne fût construit, précisément à la place où était l'ancien pont de bateaux que les Rouennais devaient depuis 1110 à l'impératrice Mathilde, elle aboutissait juste à un bac dans lequel on traversait la Seine ; c'est l'enfance de l'art étymologique.

La rue du Bac est une de celles du vieux Rouen, j'entends de celles qui font une figure convenable dans la ville moderne, qui se sont le moins modifiées; dans le haut surtout, les maisons, d'un âge respectable, ont l'air de disputer à qui avancera le plus sur la voie publique, et chaque étage se croirait déshonoré s'il ne surplombait pas encore celui qui le porte ; il semblerait que tous ces pignons pointus qui s'étouffent l'un l'autre, se penchent curieusement pour regarder sur le pavé très-irrégulier qu'ils abritent un peu trop.

Dans le bas, il y a un peu plus d'espace ; mais il y a surtout deux maisons que le touriste ne peut se dispenser de regarder.

Nous les avons fait graver pour la commodité des voyageurs qui n'aiment pas à sortir de leurs fauteuils.

Ces deux maisons en pierre de taille qui portent aujourd'hui les n°s 28 et 30 sont naturellement accolées l'une à l'autre. Je commence par vous dire que je ne sais rien de précis sur leur histoire, mais tout me porte à croire qu'elles ont été bâties par des gens riches ; car la pierre de taille n'était pas commune à l'époque de leur construction ; l'une d'elles, le n° 28, porte la date de 1632 ; l'autre qui a été grattée, nettoyée, poncée avec une sollicitude coupable de lèse-archéologie, doit avoir été élevée en même temps, car il n'y a pas traces de raccords dans le mur mitoyen. Bien que leur façade soit de même largeur, leur style décoratif n'est peut-être pas tout à fait le même, et c'est justement ce qui me fait supposer que ce sont deux frères qui, à l'envi l'un de l'autre, ont décoré les demeures qu'ils faisaient construire en même temps sur un terrain partagé.

La petite place qui est presqu'en face les deux maisons est la place Gaillarbois, qu'on appelait jadis la place du Gaillard-Bois, et voici pourquoi :

On y pendait alors, et à l'époque des guerres de religion et de la Ligue, le gibet (bois de justice) était si souvent occupé que les Rouennais, qui ne détestent pas le mot pour rire, l'avaient surnommé le gaillard bois, parce qu'il prenait tous les jours un homme au collet.

Cette étymologie n'est peut-être pas aussi rigoureusement comique que celles que les savants mettent journellement dans la circulation ; mais vous m'avouerez qu'elle en vaut bien une autre.

A l'angle de cette petite place, est un étroit renfoncement, aventurez-vous y sans crainte : c'est une rue, large de quatre-vingts cen-

timètres, c'est vrai, mais toutes proportions gardées, elle est très-convenable, car elle n'a guère que vingt mètres de long ; d'ailleurs elle nous mène *directement* à la fontaine Lisieux, ainsi nommée parce qu'elle est appuyée à l'hôtel Lisieux où on loge aujourd'hui à pied et à cheval, mais qui était autrefois l'hôtel de Lisieux où ne logeaient que messeigneurs les évêques de cette ville, quand ils se rendaient à Rouen pour assister aux séances de l'Échiquier.

Vous observerez peut-être que ce pied-à-terre était bien considérable pour si peu de séjour; sans doute, si ce n'eût été qu'un pied-à-terre, mais vous savez qu'au bon vieux temps, les évêques résidaient fort peu, et quand leurs relations ou leur fortune ne leur permettaient pas de suivre la Cour, ils habitaient de préférence dans les grandes villes.

Mais revenons à la fontaine : c'est une espèce de pyramide fort curieuse du reste, mais qui le serait encore bien plus si l'on pouvait, à première vue, distinguer quelque chose de ses sculptures décapitées par les Vandales, calvinistes ou révolutionnaires, ébréchées par la vétusté et rongées par les gouttières de l'hôtel Lisieux.

Cependant, tout le monde vous dira, les livres surtout, qu'elles représentent un Mont Parnasse, parce que le massif en pierre est surmonté de la statue d'Apollon jouant de la harpe, au-dessous de laquelle on voit le cheval Pégase.

Oui, je vois bien un fragment de monsieur ou un fragment de dieu, qui touche d'un fragment de harpe. Je veux que ce soit Apollon. Je distingue un fragment de quadrupède qui aurait pu être un éléphant du temps qu'il était entier. Je veux bien encore que ce soit Pégase, je tiens même à ce que ce soit Pégase, mais je cherche les neuf Muses, sans lesquelles un Parnasse ne saurait être complet.

L'Opéra nouveau de Paris peut se contenter de huit Muses parce que celle de la musique ne lui paraît pas nécessaire et que décorativement elle n'aurait pas de pendant, mais un Parnasse, halte-là ! il me faut mes neuf Muses ou au moins des fragments de mes neuf Muses.

Eh bien ! je n'en vois pas du tout, j'aperçois des arbustes, des moutons, des accessoires ; mais en fait de personnes du sexe à qui nous devons les filles de Mémoire, je ne vois qu'une femme, il est vrai qu'elle a trois visages.

Et cela me fait dire que la fontaine en question n'est pas un mont Parnasse, mais bien un monument en l'honneur de la ville de Rouen, et voici pourquoi :

Ancienne église Saint-Étienne-des-Tonneliers
Dessin de G. Bordèse, d'après les croquis de M. Albert Marguery.

La femme aux trois visages qui occupe le centre de la composition, en est évidemment le personnage principal puisqu'elle est de proportions plus grandes que les autres. Eh bien ! cette femme représente la ville de Rouen, et ses trois visages s'expliquent tout naturellement par ses nationalités successives : Rouen normande, Rouen anglaise, Rouen française, qui ne l'empêchèrent pas de rester

toujours elle-même. Tous les autres bonshommes, animaux et accessoires allégoriques, complètent l'idée du sculpteur qui avait bien le droit de couronner par la statue d'Apollon l'édifice élevé à la gloire d'une ville qui avait tant fait pour les arts.

Ancienne église Saint-Pierre-du-Chatel (rue Nationale)
Dessin de Dosso, d'après le croquis de M. Albert Marguery.

Voilà mon opinion ; j'en suis bien fâché pour les archéologues, mais j'en ai encore une autre au sujet de la fontaine.

On nous dit qu'elle a été construite en 1518, tout simplement parce qu'elle est adossée à l'hôtel Lisieux qui ne date que du commencement du XVIe siècle ; mais qui prouve qu'elle n'était pas

placée ailleurs avant ? Qui prouve même qu'elle n'était pas là et que ce n'est pas l'hôtel Lisieux qui est venu planter son mur derrière elle ?

En tous cas, elle me paraît plus vieille que cela. Je ne puis pas fixer son origine à cent ans près, mais je suis certain, et tout le monde, après examen, sera certain comme moi, qu'elle n'est pas de cette époque de la Renaissance où Jean Goujon faisait révolution dans la sculpture par ses formes sveltes et gracieuses ; ou si l'on veut que Jean Goujon n'ait été connu que quinze ans plus tard, elle n'est pas non plus de cette époque où les imagiers rouennais fouillaient si délicatement la Tour de Beurre et sculptaient les mièvreries délicieuses du Palais-de-Justice.

C'est au n° 4 de la rue de la Savonnerie que se trouve cette fontaine dont je discute l'origine et le sujet, mais dont je suis loin de contester l'intérêt ; bien au contraire. La rue de la Savonnerie est évidemment ainsi nommée parce qu'elle était occupée par les fabricants de savon, au temps où chaque industrie se parquait dans un quartier spécial, ce qui était surtout d'usage à Rouen, ainsi qu'on le voit par les appellations des anciennes rues Sainte-Croix-des-Pelletiers, Saint-Étienne-des-Tonneliers, de la Renelle des Maroquiniers, etc. ; elle est assez riche en maisons en bois des XVe et XVIe siècles qui, dans une autre ville, seraient originales, mais qui, à Rouen, se noient dans le nombre.

Il en est cependant une qui mérite les honneurs de la gravure : c'est celle qui, à deux pas de la fontaine Lisieux, fait le coin de la rue de la Tuile sur laquelle elle a sa façade principale, façade si considérable pour le temps, que son étendue seule serait une curiosité quand bien même ses ornements gothiques, un peu frustes, ne lui donneraient pas une physionomie d'un pittoresque tout spécial.

Cette maison, connue sous le nom de Logis des Caradas, n'était d'ailleurs pas celle des premiers venus ; Caradas Dequesne, qui la fit vraisemblablement construire, fut nommé bailli de Rouen le 16 décembre 1409, en remplacement de Jean Davy, et laissa des souvenirs de son administration. Ce fut lui qui institua des gardiens à demeure à toutes les portes de la ville et elles étaient nombreuses, comptez un peu : portes Martainville, Saint-Hilaire, Beauvoisine, de Bouvreuil, Cauchoise, Guillaume-le-Lion, du Bac, de la Vicomté, Saint-Éloi. J'en oublie peut-être, eh parbleu ! celle de Jean-le-

Cœur ; je devrais pourtant la connaître, celle-là, car on l'avait rétablie fort ingénieusement lors de la fameuse cavalcade de 1858, représentant l'entrée solennelle de Louis XIV, dont j'ai eu le fatigant plaisir de faire partie.

Caradas Dequesne fut la souche d'une nombreuse famille, qui conquit sa noblesse dans les charges municipales, et son illustration relative dans la magistrature ; elle s'éteignit, je crois, avec Antoine de Caradas, sieur du Heron, qui mourut conseiller du roi et président à la Cour des aides, le 4 avril 1600 (l'année du grand hiver), et fut inhumé dans l'église Saint-Laurent.

Et qu'on dise encore que les monuments ne profitent pas à ceux qui les font ! Les Caradas, quelques services qu'ils eussent rendus à leurs concitoyens, ne seraient vraisemblablement pas connus de la postérité sans leur maison.

La petite place de laquelle on la voit le mieux est la place des Arts, car la rue de la Tuile, qui commence à la rue de la Savonnerie et finit au quai, s'y absorbe presque complétement ; elle n'a rien d'extraordinaire, et cependant pas un touriste ne vient à Rouen sans la voir, non pas autant à cause des omnibus qui y stationnent que parce que c'est la seule où l'on trouve, dans la capitale de la Normandie, de ces établissements de bienfaisance qu'on est quelquefois si heureux de visiter en secret et même en voyage, surtout en voyage.

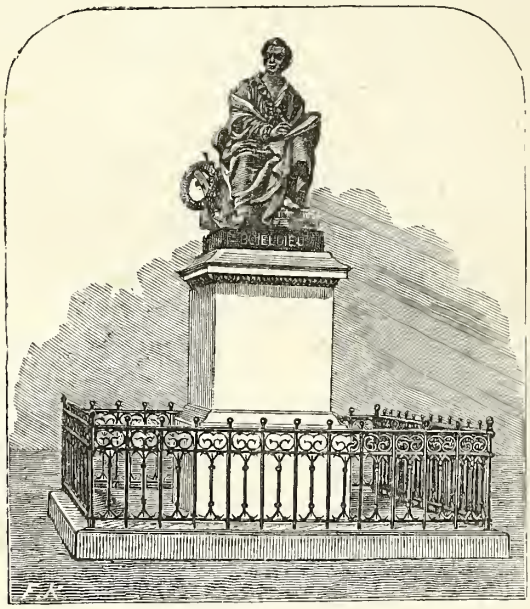
Elle débouche dans la rue Grand-Pont et presque en face de ce qui était naguère encore le Théâtre-des-Arts.

Le 24 avril 1876, les portes allaient s'ouvrir pour une représentation d'*Hamlet*. L'incendie qui éclata, terrible, indomptable, heureusement encore avant l'entrée du public, les fit fermer pour jamais. Trois heures après, le malheureux théâtre, restauré en 1859 pour contenir 2.000 places, n'était plus qu'un amas de décombres, engloutissant, chose horrible, huit cadavres qu'on n'en put retirer qu'à moitié carbonisés. Je ne compte point les quinze personnes qui n'en sortirent que plus ou moins estropiées ; les blessés se soulagent, mais les morts se pleurent !

Pauvre théâtre ! il eut ses heures de gloire tout comme un autre, et mieux qu'un autre, car son niveau artistique, qui l'avait longtemps fait considérer comme la première scène de province, avait tellement relevé le goût des Rouennais, qu'ils ont encore la

réputation, méritée d'ailleurs, d'être très-délicats en fait de pièces, et absolument difficiles en matière d'interprétation.

Il a fini après un siècle juste d'existence, comme finissent, hélas ! presque tous les théâtres, par l'incendie ; il reste, cependant, les quatre murs, et il est probable que la ville, qui en était devenue tout récemment propriétaire, pense déjà à le faire relever.



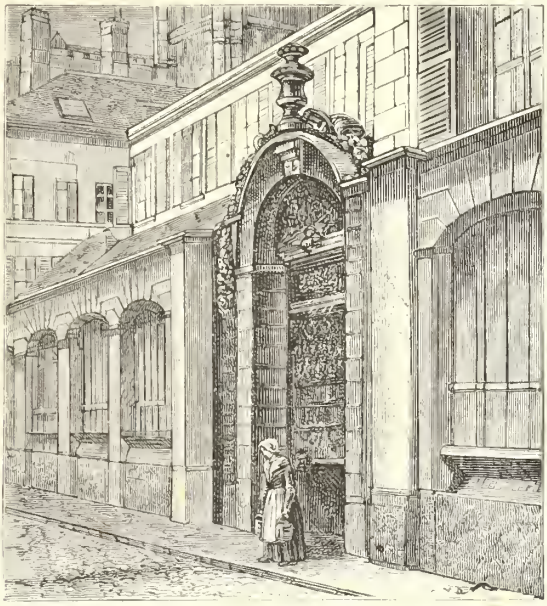
La statue de Boïeldieu
Photographie gravée sur bois par Kemplen.

Puisse-t-il, comme le Phénix, renaître bientôt de ses cendres !

Ce désastre ne fait pas, architecturalement parlant, un trop grand vide, sur la place du théâtre, les boutiques de la rue Grand-Pont sont fermées, c'est vrai ; le café de la Comédie, qui n'a plus ni fenêtres, ni toiture, n'existe naturellement plus ; mais la façade du théâtre, œuvre de François Guéroult, architecte de la ville de Rouen (1775), est à peu près intacte. Elle n'a, il faut en convenir, rien de monumental : la grande marquise de l'entrée en était tout l'ornement, car il fallait se reculer notablement pour voir dans son

ensemble le péristyle avec colonnes d'ordre ionique, supportant un entablement sur lequel étaient sculptés le médaillon de Pierre Corneille et les figures de Melpomène et de Thalie.

Franchement, c'était peu décoratif, et cette entrée était bien mesquine pour un théâtre de premier ordre ; aussi y a-t-il lieu d'espérer que la municipalité, avec les ressources dont elle dispose



Fontaine de Saint-Caude-le-Jeune (rue aux Ours)
Dessin de Lehmert, d'après les croquis de M. Albert Marguery.

et le terrain qu'elle peut utiliser, construira un monument à la fois digne d'elle et de la réputation artistique de la ville de Rouen.

Avant de descendre sur le quai que nous touchons presque, il faut remonter un peu la rue Grand-Pont, jusqu'à la rue Saint-Étienne-des-Tonneliers, où se trouve une vieille église qui vaut la peine de se déranger.

La rue Grand-Pont jusque-là et dans tout son parcours, offre les mêmes particularités que la rue du Bac : les maisons y sont aussi vieilles à leur sommet, mais les rez-de-chaussée sont tous

convertis en boutiques brillantes. Avant le percement de la rue Jeanne-d'Arc, la rue Grand-Pont avait à peu près le monopole du haut commerce de détail : elle n'en est pas moins encore très-riche en magasins. On y vend de tout, excepté de la librairie; en revanche il y a plusieurs marchands de parapluies. Cette industrie, d'ailleurs, a de nombreux représentants dans la ville et ce n'est pas autant par tradition que par besoin, il faut l'avouer : l'influence de la marée se fait sentir à Rouen d'une façon très-appréciée des jardiniers, mais très-désagréable au promeneur; il y pleut à peu près tous les jours, et c'est cet inconvénient qui lui a valu le surnom malsonnant de « pot de chambre de la Normandie. » Il est vrai de dire que ce désagrément a son côté pratique, on compte sur l'ondée quotidienne pour laver les rues, je crois même qu'on y compte trop.

Je ne sais si l'administration emploie encore, comme du temps où j'habitais Rouen, pour enlever les tas d'ordures que chacun dépose sans façon devant sa porte, ces bons vieux embrigadés qu'on appelait les *quatorze sous*, du taux de leur salaire journalier, mais on ne s'en douterait guère le dimanche; après cela, peut-être que ce jour-là les bons vieux se reposent, et ne se croient pas obligés de faire semblant de traîner dans les rues les petites voitures toutes spéciales auxquelles ils avaient l'air de s'atteler.

Quant à l'église Saint-Etienne-des-Tonneliers, qui fait le coin de cette rue à laquelle elle a donné la première partie de son nom, et de la rue Jacques-Lelieur, qu'on appelait encore il n'y a pas bien longtemps des Iroquois, c'est un monument assez curieux et qui mérite certainement mieux que l'abandon qu'on en a fait à des industriels, qui l'ont mutilé, démembré et coupé de refends pour en faire des magasins de toiles et d'autres choses, que j'apprécierais volontiers partout ailleurs.

C'est la première église construite sur les *terres neuves*, conquises sur le lit de la Seine par les endiguements intelligents de Guillaume Longue-Épée; elle était alors sous l'invocation de saint Léger, rival célèbre du maire de palais Ebroïn, dont elle conserva les reliques jusqu'en 1562, époque à laquelle les calvinistes, en train de piller tous les monuments religieux de la ville de Rouen, les réduisirent en cendres.

L'église, qui était d'une certaine importance, puisque, d'après

une vieille charte de Guillaume le Bâtard, on voit qu'elle était paroissiale dès l'année 1063, souffrit beaucoup de ce pillage, d'autant plus regrettable que c'était alors presque un monument neuf ; on l'avait reconstruite entièrement dans les dernières années du XVe siècle. Le portail n'avait été fini qu'en 1530, et sa nouvelle dédicace, au nom de Saint-Étienne, auquel on ajouta des Tonneliers pour la distinguer de Saint-Étienne, la grande église, qui avait été la métropole de Rouen, ne datait que de 1537.

Ce sont les restes de cette construction de seconde main, qui n'est plus affectée au culte depuis 1783 et qui fut définitivement déclassée en 1791, que nous avons fait graver ; il n'y a plus, comme je vous l'ai dit, que les murailles, mais elle renfermait jadis de très-beaux vitraux dont nous retrouverons les plus importants dans l'église Saint-Romain, ainsi que des fonts baptismaux extrêmement curieux.

On y voyait aussi les tombeaux de quelques Rouennais de distinction, entre autres les sieurs de Bellegarde, de Franqueville, de Malevendre, de Quintanadoine, de Radeval et surtout, aux places d'honneur, ceux de MM. de Tilly, bienfaiteurs de l'église, qui en avaient fait construire la voûte et qui l'avaient dotée de plusieurs vitraux.

Leur dernier descendant fut aide de camp de Dumouriez, général de la République et de l'Empire, député du Calvados pendant les Cent-Jours et mourut en 1822.

En cherchant bien dans ce qui était l'église Saint-Étienne-des-Tonneliers on trouverait encore des vestiges de leurs armoiries qui étaient : trois léopards d'or sur champ d'azur chevronné d'argent (deux au-dessus du chevron et un dessous), par exemple, il faudrait bien chercher.

Nous ne pouvons plus quitter maintenant la rue Jacques Lelieur sans jeter un coup d'œil sur une vieille maison dont la toiture est assez originale.

Je voudrais pouvoir vous affirmer que cette maison est celle qui a vu naître le Nicolas Flamel du vieux Rouen ; mais je n'en sais absolument rien, et je le regrette d'autant plus que Jacques Lelieur est une illustration qui n'est pas à dédaigner.

Ce poète, qu'on appelait de son temps écrivain, surtout parce qu'il était doublé d'un calligraphe et même d'un peintre, est né à

Rouen vers la fin du XVe siècle ; seigneur de Bresmetot et de Bosc-Benard, il devint, en 1519, conseiller échevin de sa ville natale, à laquelle il offrit, en 1525, le produit de ses loisirs artistiques, c'est-à-dire un manuscrit en parchemin enrichi de très-curieuses miniatures, que la bibliothèque conserve aujourd'hui sous le nom de *Livre des Fontaines*. En effet l'ouvrage de ce poète qui, deux fois couronné par les Palinods de Rouen, fut élu, en 1545, prince de cette Académie célèbre, est destiné à conserver le souvenir des sources ainsi que les cours souterrains des anciennes fontaines de Rouen.

Nous verrons ce livre-là quand nous serons à la bibliothèque. Redescendons maintenant la rue Grand-Pont jusqu'au cours Boïeldieu.

Le cours Boïeldieu est la promenade la plus fréquentée de la ville, je pourrais même dire que c'est la seule. Rouen a la Forêt-Verte, qui pourrait devenir son bois de Boulogne, si on la perçait de voies carrossables ; le Cours-la-Reine, qui devrait être ses Champs-Élysées, si l'on se donnait la peine d'y aller, mais le beau monde préfère les cinquante mètres de bitume qui séparent le bas de la rue Grand-Pont de la grille de la Bourse. Je conviens que de là on a une vue charmante sur le quai, extrêmement animé, sur le fleuve dont les bords sont couverts par des navires portant les pavillons de toutes les nations civilisées, et sur le faubourg Saint-Sever, dont l'aspect n'est pas absolument beau, mais qui fait un excellent fond pour ce tableau vivant.

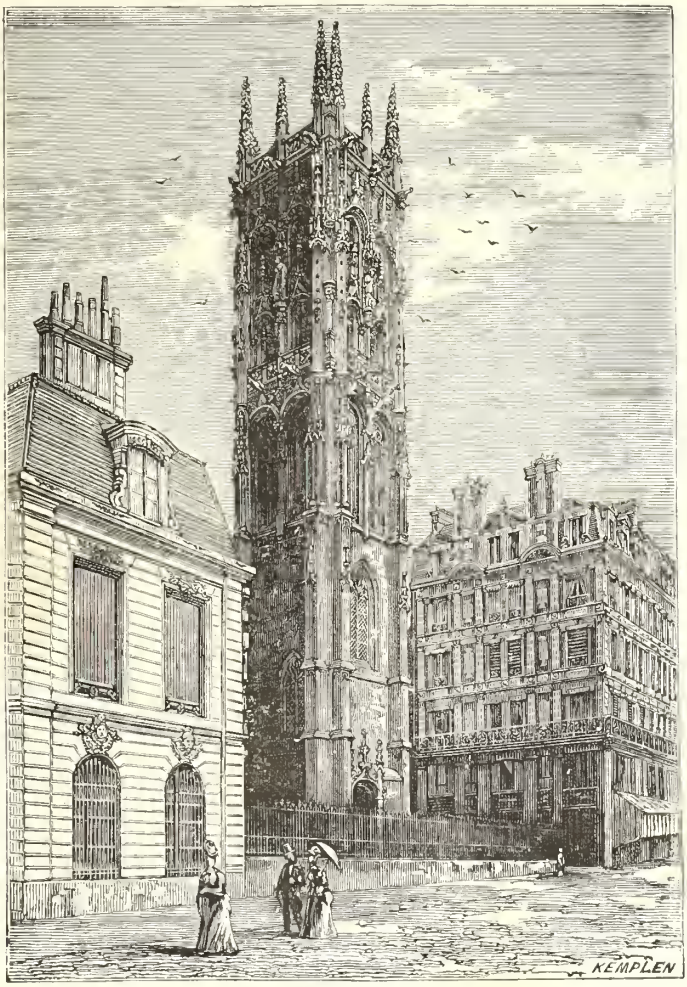
Et puis là, sont les grands cafés et restaurants, et l'on y fait de la musique deux fois par semaine. Je ne vous dirai pas que c'est en l'honneur de Boïeldieu, car l'orchestre militaire se tient dans la cour de la Bourse quand le temps est beau, et à l'intérieur du monument quand la marée fait des siennes.

D'ailleurs Boïeldieu a tant fait de musique excellente dans sa vie, qu'il peut se passer de la médiocre que les régiments de la garnison pourraient lui faire entendre, d'autant plus qu'il n'est pas rare, le dimanche soir et même le lundi, d'y voir des pochards chanter isolément le fameux chœur de la *Dame Blanche*, tout comme s'ils ambitionnaient les lauriers de Poultier.

Le compositeur inimitable, que la ville de Rouen s'honore à juste titre d'avoir vu naître, et pour lequel elle a organisé l'année dernière ces fêtes du centenaire qui, pour n'avoir pas eu un succès complet, n'en ont pas moins été très-brillantes, est représenté là

par une fort belle statue en bronze, dont le modèle est une des œuvres capitales de Dantan jeune.

Ce monument, que nous avons fait graver (ce qui nous dispense



La Tour Saint-André, photographie sur bois de Montalti gravée par Kemplen.

d'une description), fut inauguré en 1839, époque à laquelle fut créé, par la plantation d'une rangée d'arbres continuée jusque devant la Bourse, le cours qui porte le nom de l'auteur de la *Dame blanche* et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

Nous voici maintenant dans la cour de la Bourse ou, pour

nous exprimer mieux, dans la *Bourse découverte*, jolie petite place, bien plantée d'arbres et entourée d'une grille ouverte au public toute la journée, excepté de 4 heures 1/2 à 5 heures 1/2, moment auquel les négociants de Rouen s'y réunissent pour traiter de leurs affaires.

C'est en plein air que se concluent les opérations les plus considérables, excepté pourtant quand la Bourse ouvre à l'heure de la pluie; dans ce cas, la réunion a lieu dans la galerie du rez-de-chaussée du palais qui s'étend jusqu'à la rue des Charrettes.

J'ai dit palais, parce que je n'avais pas d'autre expression sous la main; mais, franchement, la Bourse de Rouen, érigée en 1735 et restaurée dans ces dernières années, est loin d'être un palais : c'est un monument très-sobre d'ornements architecturaux, mais, d'ailleurs, convenablement aménagé pour les services qu'il renferme.

Le rez-de-chaussée est tout entier employé par la galerie dont j'ai déjà parlé.

Vers le milieu de cette galerie s'ouvre un escalier assez monumental, divisé en deux volées à partir du premier palier, et décoré de la statue de Louis XV; qui conduit au Tribunal de commerce, dont la salle d'audience est ornée d'un très-beau Christ, de Dumont.

A côté du Tribunal consulaire, se trouve la salle de réception, où l'on peut voir quatre grands tableaux, dont trois de Schoppin et un de Lemonnier; le même étage renferme aussi la salle des réunions de la Chambre de commerce, dont le fond est à moitié couvert par un tableau tout allégorique de Lemonnier.

La Chambre de commerce de Rouen est une des plus importantes et des plus anciennes de France. Créée en 1703, un peu après celles de Marseille, Dunkerque et Lyon, et en même temps que celle de Toulouse, elle fut naturellement supprimée, comme toutes les autres, par décret de l'Assemblée nationale du 27 septembre 1791, et naturellement aussi rétablie par l'arrêté consulaire du 3 nivôse an XI, puis réglementée par des ordonnances ou décrets à tous les changements de gouvernement, qui modifièrent ses droits et devoirs vis-à-vis du pouvoir établi; mais ses attributions locales sont toujours à peu près les mêmes. Elle est mandataire du commerce pour la gestion de ses intérêts collectifs, elle est chargée de l'administration de la Bourse (formation du budget des recettes et

des dépenses, location et entretien des bâtiments, rémunération du personnel, nomination des agents, etc.), elle administre de la même manière les établissements créés pour l'usage du commerce, tels que magasins de sauvetage, entrepôts, cours publics pour la propagation des connaissances commerciales et industrielles, etc., etc.

Le moment est venu de dire quelques mots, sinon du commerce de Rouen qui est multiple, comme celui de toute grande ville et de tout port de mer, et dont nous aurons occasion de parler quand nous serons à la Douane, mais tout au moins de son industrie qui, si elle s'étend à peu près à toutes les branches de fabrication, a deux spécialités, dont l'une lui est tellement propre que ses produits sont connus et appréciés du monde entier, sous le nom de *Rouenneries*.

L'autre, c'est la filature et le tissage du coton qui a un peu perdu de son importance depuis la crise cotonnière dont les effets ont été si désastreux pour la population ouvrière de la vallée de Rouen, mais qui a occupé 150.000 à 200.000 ouvriers. A cette époque de prospérité exceptionnelle, 1.800.000 broches, tant dans la ville que dans les environs, filaient chaque année 30 millions de kilogrammes de coton de tout calibre que le tissage employait entièrement.

Aujourd'hui, les chiffres, pour être un peu moindres, sont encore très-respectables puisque la seule fabrication des indiennes consomme un million de pièces de calicot de 105 mètres de longueur.

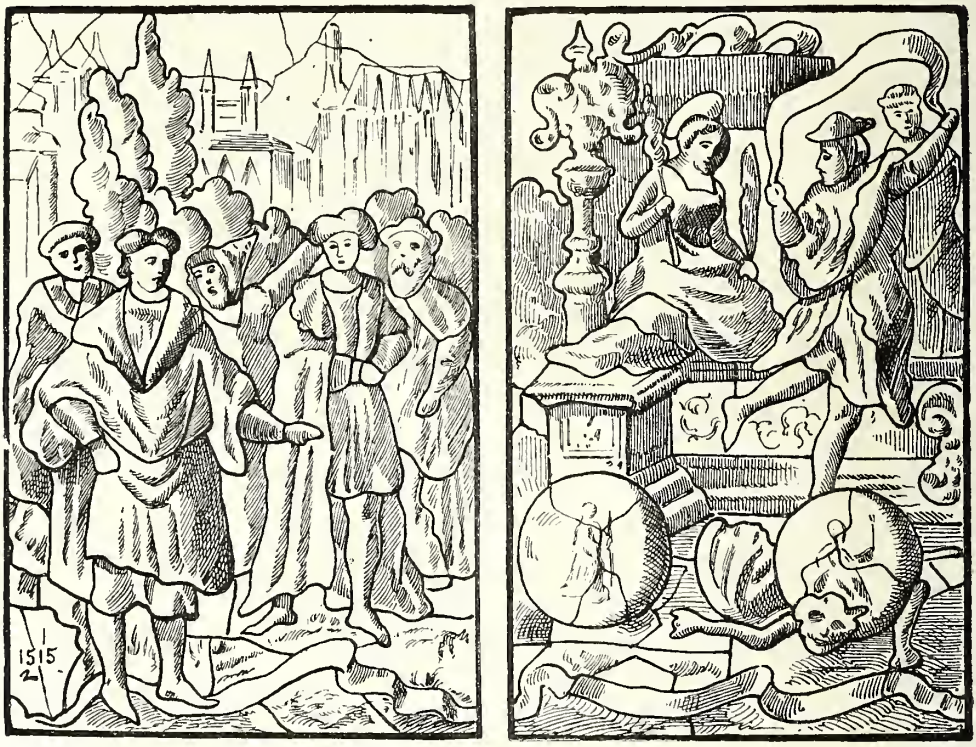
La filature et le tissage du lin ont pris au contraire de l'extenmais la fabrication est bornée, cette industrie restée indigène se consacrant seulement à la consommation de Rouen et de ses environs.

La rouennerie, dont la fabrication (tissage à la main) se subdivise en rouennerie proprement dite et en *article campagne*, fait une production annuelle d'une valeur de 80 millions répartie à peu près également entre les deux articles ; le premier compte environ 200 manufacturiers qui livrent au commerce 600.000 pièces par an ; l'*article campagne*, dont les prix sont presque identiques, doit être représenté à peu près par les mêmes chiffres.

Maintenant, sortons de la Bourse, jetons, si vous voulez, un coup d'œil à la fontaine des Consuls, qui alimente très-abondamment les

ménagères de la rue des Charrettes, mais qui n'offre ni intérêt particulier au point de vue architectural, ni souvenir historique que je puisse évoquer, et engageons-nous dans la rue Nationale que nous allons monter dans toute sa longueur.

Au n° 4, se trouve l'ancienne chapelle des Cordeliers. Ce mo-

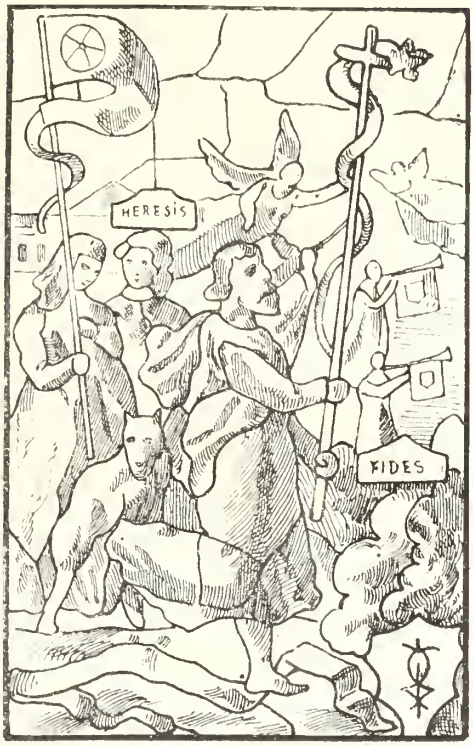


Fragments d'un vitrail de l'église Saint-Vincent, d'après les croquis de M. Albert Marguery.

nument, originaire du XIIIe siècle, a été tant de fois réparé et pourtant si mal entretenu qu'il n'offre plus aucun intérêt. Il est occupé maintenant tant sur cette façade que sur celle qui donne rue des Cordeliers aux n°s 2, 4 et 6 par un entrepôt de vins et les magasins de décors du Théâtre des Arts.

Passons outre et marchons jusqu'au numéro 43, où se trouve l'ancienne église Saint-Pierre-du-Châtel, ainsi nommée parce qu'elle fut édifiée (au XVe siècle) sur l'emplacement d'un petit château que Rollon s'était fait construire.

Bien que détournée de sa destination primitive depuis 1741, et restaurée pour les besoins de l'industrie de son nouveau propriétaire, elle est encore aujourd'hui très-pittoresque avec sa fausse abside qui fait mine de s'avancer dans la rue, et son charmant clocher quadrangulaire, qui sert maintenant à la fabrication du plomb de chasse; nous l'avons fait graver telle qu'elle est.



Fragments d'un vitrail de l'église Saint-Vincent, d'après les croquis de M. Albert Marguery.

Nous avons pris le même soin pour l'ancienne église Saint-Caude-le-Jeune, qu'il faut aller voir à deux minutes de là dans la rue aux Ours, nos 24 et 26. Là, par exemple, vous ne retrouverez plus rien de cette église du XVIe siècle, qui rappelait aux anciens le souvenir du chevalier Du Plessis, tué en duel judiciaire dans l'endroit même où on l'avait construite, pour avoir mal parlé de la noble dame de Tancarville; il ne reste plus que la tour sans grand intérêt qui lui servait de clocher, mais comme on n'en aperçoit que le sommet, converti en une espèce de belvédère, le reste étant caché par la

maison n° 26, qui borde la rue aux Ours, nous avons préféré conner, pour rappeler ce monument, la fontaine actuelle, replâtrée d'une architecture plus moderne, mais qui me fait bien l'effet d'avoir été jadis un faux-portail de l'église.

Revenons un peu sur nos pas. Dans cette même rue aux Ours, au n° 46, nous trouvons la maison où est né Dulong, reconnaissable à cette inscription :

« Pierre-Louis Dulong, chimiste et physicien, est né dans cette « maison, le 13 février 1786. »

Mais ce que l'inscription ne nous dit pas, c'est que ce savant, dont la municipalité a donné le nom à une de ses rues modernes, fut l'inventeur du chlorure d'azote, dont la préparation lui coûta un œil et deux doigts (1812), de l'acide hypophosphoreux et de bien d'autres combinaisons chimiques.

Sa réputation, qu'on peut qualifier d'impérissable, s'est surtout faite dans les sciences physiques. Chargé, avec Arago, de fournir en 1825 les données nécessaires à la rédaction de la loi sur les machines à vapeur, c'est lui qui imagina, pour déterminer les tensions maxima de la vapeur d'eau à toutes les températures supérieures à 100 degrés, de graduer un manomètre à air comprimé par une colonne de mercure dont la hauteur fut portée jusqu'à 24 fois celle de la colonne barométrique ; ce qui permit aux deux savants, après leurs expériences faites dans la cour du collége Henri IV, de déterminer toutes les tensions de la vapeur jusqu'à 212 degrés environ.

Ce fut encore Dulong qui, pour mener à bonne fin des études sur les dilatations des liquides et des solides, inventa le précieux instrument connu sous le nom de *Cathétomètre*, ainsi que le thermomètre à poids.

Dulong mourut à Paris en 1838, sans avoir eu le temps de laisser un livre; ses mémoires sont épars dans les *Annales de chimie et de physique*, dans le *Journal de l'École polytechnique*, et dans d'autres recueils scientifiques, et je crois que la main pieuse qui les rassemblerait trouverait des sympathies chez les Rouennais.

Un peu plus loin que cette maison, de l'autre côté de la rue, au n° 60, est l'habitation qui a vu naître Boïeldieu, le 16 décembre 1773.

Comme je ne pourrais en quelques lignes rien apprendre à personne sur l'immortel auteur de la *Dame Blanche*, du *Nouveau*

seigneur du Village, des *Voitures versées*, du *Calife de Bagdad*, de *Ma Tante Aurore,* de *Jean de Paris,* du *Petit Chaperon rouge* et de cinquante autres œuvres, qui pour être moins connues n'en ont pas moins une grande valeur, et qu'une biographie ne rentre pas dans le cadre de cette publication, je ferai seulement remarquer que la ville de Rouen qui a fait des funérailles magnifiques au cœur du grand maëstro, un mois après sa mort, en novembre 1834, qui a voté 12.000 francs pour l'érection de sa statue, qui a fait de nouveaux sacrifices pour la fête de son centenaire, devrait bien remplacer par du bronze le petit buste en plâtre qui orne la façade de sa maison, occupée aujourd'hui par un menuisier, d'autant que ce buste s'effrite singulièrement et que, s'il gelait un peu fort, il lui manquerait bientôt le nez.

Il manque déjà quelque chose, non pas au buste proprement dit, mais à son piédestal, il n'y a pas de tréma sur l'I, ce qui saute d'autant plus aux yeux, que sur la plaque commémorative en marbre blanc, qui est juste au-dessous, les deux points s'étalent orgueilleusement au-dessus de l'I.

Ce n'est pas une chicane que je fais à l'artiste en lettres qui a gravé le piédestal du buste; mais enfin quand on a l'honneur de posséder une illustration de cette importance, on peut bien mettre les points sur les i, l'orthographe est assez riche pour payer la gloire de Boïeldieu.

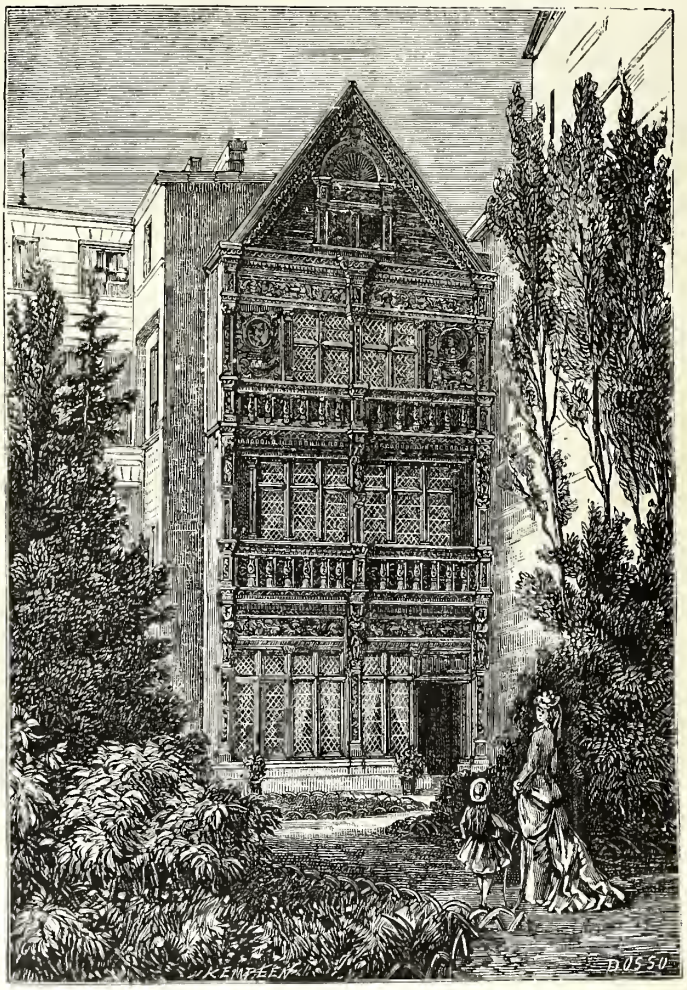
Nous en avons fini avec la rue aux Ours, et, continuant notre promenade, nous débouchons maintenant dans la rue Jeanne-d'Arc. presque en face la tour Saint-André.

La rue Jeanne-d'Arc est, comme je crois l'avoir dit, une voie neuve, bien percée, bien bâtie, bien habitée, mais qui n'offre rien de remarquable qu'une vague ressemblance avec la fameuse Cannebière de Marseille ; elle commence, comme elle, par un boulevard, et finit par le port.

La tour Saint-André lui doit en partie son existence, car non-seulement, avant son percement, on ne la voyait pas, mais on n'aurait probablement pas pensé à la restaurer.

Ce monument qui rappelle beaucoup la tour Saint-Jacques de Paris et qui a son pendant à Rouen même, dans la tour Saint-Laurent, est, il faut bien le croire, puisque tout le monde le dit et que je ne peux pas prouver le contraire, ce qui reste d'une ancienne

église, et cependant j'ai du mal à m'y soumettre, car malgré les trente-sept paroissiales dont Rouen religieux était pourvu avant la Révolution, l'église Saint-Vincent est si proche, les églises Saint-



Maison de Diane de Poitiers (square Saint-André), dessin de Dosso d'après une photographie.

Pierre-du-Châtel et Saint-Éloi sont si peu éloignées qu'il me paraît difficile qu'on eût encore construit un temple catholique en cet endroit, d'autant plus qu'il en serait bien resté quelque chose, et que rien dans la base de la tour, dont l'isolement paraît natif et qui a été élevée entre 1526 et 1557, n'indique qu'elle ait fait partie d'une construction plus importante.

Quoi qu'il en soit, elle est fort gracieuse et son intérêt architectural l'a fait classer dans les monuments historiques. Sa hauteur est à peine de 43 mètres, mais ses proportions sont si bien prises que l'œil lui en accorderait volontiers davantage ; elle est décorée à son dernier étage de quatre statues, une pour chaque face. Saint-André regarde dans la rue aux Ours ; du côté de la rue Jeanne-d'Arc est

Église Saint-Vincent, photographie sur bois de Montalti, gravée par Kemplen.

un chevalier armé de toutes pièces, qui pourrait très-bien être saint Georges ; sur les deux autres faces, on voit saint Pierre et saint Jean.

Le couronnement de l'édifice est une rampe de pierres sculptée à jour et ornée de clochetons en ogive.

A l'angle du petit square qui l'entoure, on a reconstruit morceau par morceau, avec beaucoup d'habileté, la façade d'une vieille maison de bois, qui était jadis rue de la Grosse-Horloge, à l'endroit même de la percée de la voie nouvelle.

Ce spécimen des plus belles constructions bourgeoises de l'époque de la Renaissance, si fertile en jolies choses, est connu sous le nom de « maison de Diane de Poitiers; » vraisemblablement la maîtresse de François Ier, de Henri II, de Montgomery et de bien d'autres seigneurs qui avaient leurs raisons pour désirer garder l'anonyme, l'a fait bâtir par-dessus le marché du monument qu'elle élevait dans la cathédrale de Rouen à la gloire de son bon mari, le sénéchal de Normandie. L'a-t-elle habitée ? c'est ce que l'histoire ne s'est pas souciée de nous apprendre ; en tout cas, si l'intérieur répondait à l'extérieur, elle était digne de la recevoir.

A deux pas de là est l'église Saint-Vincent, qui a dû, elle aussi, son dégagement, et peut-être sa restauration, à la percée de la rue Jeanne-d'Arc (ne disons donc pas trop de mal des voies nouvelles).

L'église Saint-Vincent, qui est entourée de quatre rues : la rue Jeanne-d'Arc devant, la rue de la Vicomté derrière et les rues Saint-Vincent et Fleurus-Vivier de chaque côté, est un monument historique qui ne paraît pas avoir été fait d'un seul jet ; la plus grande partie appartient à la Renaissance, mais le reste est de la fin du XVIe et même du milieu du XVIIe siècle.

Son portail principal, précédé d'un porche de style gothique, porté sur deux colonnes sculptées, est décoré des vestiges d'un bas-relief qui a dû être fort curieux à l'époque où il représentait encore le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange ; mais les déprédations calvinistes ou révolutionnaires n'en ont presque rien laissé.

Je ne vous décrirai point, d'ailleurs, l'extérieur de Saint-Vincent. La photographie que nous en avons fait reproduire vous en donnera une idée plus nette que tout ce que je pourrais vous dire; je vais seulement vous précéder dans l'église pour vous montrer quelques vitraux dignes d'attention.

Ne remarquons pas que la nef est petite et basse, en comparaison du chœur qui est haut et spacieux, mais trop chargé d'ornements ; ne nous arrêtons pas non plus aux deux chapelles de la nef qui sont toutes modernes, nous ne sommes venus que pour voir des verrières.

Au-dessus de la porte d'entrée, par la rue Jeanne-d'Arc, est encore un *Jugement dernier;* les élus triomphent naturellement, pendant que les damnés se convulsionnent dans les flammes : dans le haut, des anges exterminateurs sonnent les trompettes légendaires ;

au milieu un autre pèse dans une balance des hommes et des femmes qui sont si peu habillés qu'ils seraient peut-être mieux placés dans un établissement de bains que dans une église; mais l'art du XVIe siècle n'avait pas les scrupules que nous affichons aujourd'hui. Ce qui était beau était partout admiré, et le costume importait peu.

Dans le bas-côté de gauche, la première fenêtre contient toute la légende de saint Jean-Baptiste jusqu'à la décollation; sur la seconde est peinte toute l'histoire de saint Pierre. Les trois fenêtres de l'abside (chapelle Saint-Nicolas) représentent la légende de saint Antoine de Padoue et une grande composition mystique et allégorique, montrant la Richesse, la Pauvreté, l'Aumône, etc.

Le pendant de cette composition, pendant bien supérieur par exemple, se trouve en face, dans l'abside de droite (chapelle de la Pietà); il est connu sous le nom de *vitrail des Chars*. M. Marguery, notre habile et dévoué correspondant à Rouen, nous en a envoyé toute la partie inférieure, regrettant bien de ne pouvoir dessiner tout l'ensemble, mais les échafaudages élevés pour la restauration du petit portail et qui masquent une partie de la verrière l'en ont empêché matériellement.

Nous avons fait graver ces quatre panneaux. Je m'en vais détailler les autres.

L'ensemble de ce vitrail, qui date de 1515, et qui a été restauré depuis avec un si grand respect des parties anciennes que presque toutes les draperies et ciels un peu étendus sont fêlés, représente le triomphe de la Religion dans la ville de Rouen, dont les principaux monuments sont figurés sur le passage de la procession.

Dans le cintre on voit la création : Adam et Ève ayant sous leur puissance une assez riche collection d'animaux. Au-dessous, dans huit panneaux, s'étend le cortége allégorique dont les groupes principaux sont deux chars traînés par les Vertus, sur lesquels le Christ et la Vierge s'avancent chassant devant eux l'erreur, l'hérésie, l'esclavage, la douleur, enfin tous les maux qui ont été la suite et la conséquence du péché originel.

Je le répète, ce vitrail est absolument à voir; le dessin en est très-élégant pour l'époque, et les couleurs, notamment le jaune, le bleu et le rouge qui dominent dans la composition, sont au-dessus de toute comparaison.

L'église Saint-Vincent renferme encore d'autres verrières ; mais elles pâlissent tellement devant l'éclat du *vitrail des Chars*, que je ne les mentionne plus que pour mémoire.

Au chevet, dans le collatéral de gauche, deux fenêtres : la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa Passion. — Un crucifiement dans la fenêtre absidiale. — Collatéral de droite : Résurrection de Jésus-Christ et martyre de saint Vincent. — Dans le bas-côté de droite : la vie de la sainte Vierge, les Vertus théologales et cardinales, et les attributs de la Passion.

Sortons maintenant de l'église et longeons-la extérieurement jusqu'à la rue de la Vicomté, où nous avons quelque chose à voir.

Cette rue tire son nom de la Vicomté de l'Eau, espèce de douane du moyen âge, qui y avait au numéro 45 son hôtel, où elle percevait jadis les droits de navigation, d'importation et bien d'autres moins appréciables et qui ne prouvaient guère que l'imaginative des gouvernants. Il a été reconstruit récemment et ne présente rien de remarquable qu'un souvenir littéraire.

C'est là que Piron, alors qu'il n'était rien, pas même académicien, composa sa *Callisthène*, pauvre tragédie qui n'enrichit pas l'auteur et qui ennuya tout le monde, lui peut-être encore plus à la faire que ses contemporains à l'entendre.

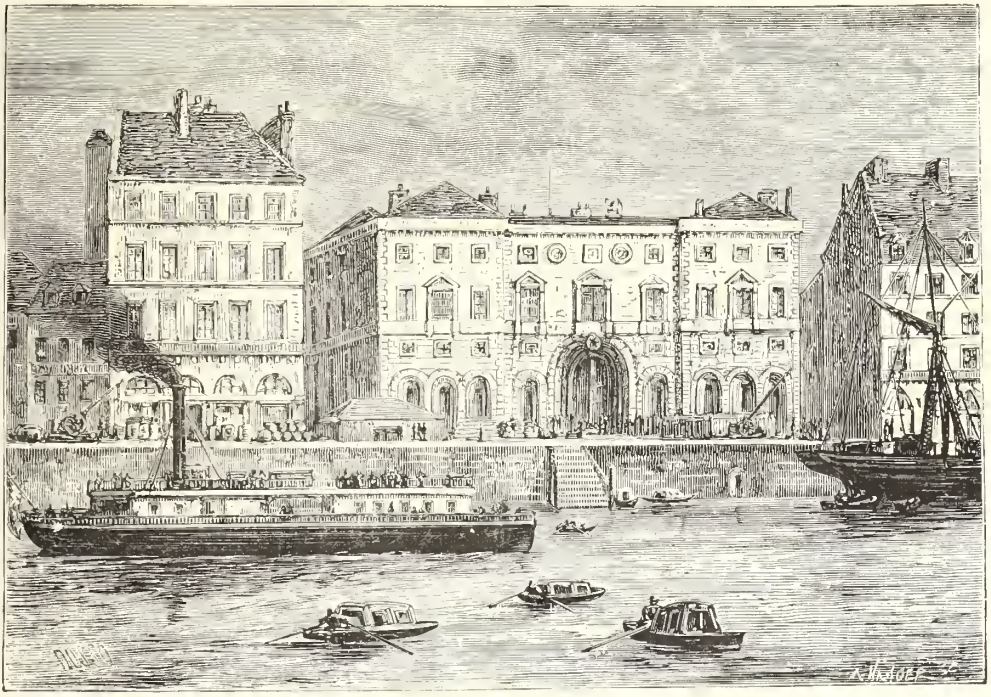
Un peu plus bas, au numéro 54, est une maison du XVIe siècle qui ne présente pas un intérêt bien particulier, mais que le touriste doit regarder comme type, une fois donné, de l'architecture spéciale aux maisons urbaines de cette époque dont Rouen renferme encore un si grand nombre.

En descendant quelques pas, nous nous retrouvons pour un moment sur le port. Là, par exemple, c'est le vrai port de commerce avec sa forêt de mâts aux flammes multicolores et ses quais encombrés de marchandises de toutes sortes, sur lesquels circulent affairés, dans un dédale de camions et de haquets pliant sous les colis, les consignataires des navires, les commis réceptionnaires, les matelots aux costumes pittoresques, les déchargeurs aux larges épaules, les vérificateurs de la douane et les employés des contributions indirectes et de l'octroi.

Voici la calle Saint-Éloi d'où l'on découvre la Seine dans toute sa largeur : car les navires se rangent d'un côté et de l'autre, pour laisser de la place au bateau à vapeur, système américain, qui fait

le service régulier entre Rouen et la Bouille, et surtout pour donner facilité aux promeneurs et aux gens d'affaires de traverser la Seine sur une flottille de petits bateaux qui ont la spécialité, sinon le monopole du passage.

Ces bateaux d'une forme particulière et qui ressembleraient



La Douane et la calle Saint-Eloi, dessin de Dosso, d'après un croquis de M. A. Marguery.

aux gondoles vénitiennes s'ils étaient un peu moins larges et beaucoup plus allongés à l'avant et à l'arrière de la tente en bois plein, percée de fenêtres et aménagée, moins les coussins, à peu près comme les omnibus, n'en sont pas moins extrêmement commodes pour les voyageurs.

Les amoureux le savent bien, allez ! et la statistique des rendez-vous discrets qui se donnent dans les gondoles rouennaises serait bien curieuse à faire.

C'est si facile : on s'arrange pour descendre l'escalier en même temps ; on est assuré que le batelier n'attend jamais et qu'il part

même pour un seul passager; on est assez éloigné de lui pour pouvoir tout se dire sans qu'il l'entende ; de plus, le bruit de ses avirons, qui frappent régulièrement les ondes, amortit celui des baisers ; on s'embarque donc en toute sécurité, et vogue la galère...

Ces petits bateaux me font souvenir d'une anecdote quasi légendaire et que j'appellerai avec votre permission : la Légende de la belle Écaillère.

Il y avait à Rouen une écaillère, qui était si belle, si belle, que les huîtres s'ouvraient rien qu'à la pression de sa main ; les bourgeois de ce temps mangeaient de ces mollusques si chers aux palais des gourmets et à leur bourse, pour le seul plaisir de se les faire apporter par elle, car les écaillères de Rouen vont en ville : oh ! en tout bien, tout honneur.

Mais voilà qu'un jour la pauvre fille eut des peines de cœur ; elle se jeta à l'eau en passant en gondole. Naturellement, on la repêcha ; elle fit gagner vingt-cinq francs à un nautonier robuste qui l'aurait bien sauvée pour rien, mais elle y perdit toute sa poésie ; elle était toujours belle et toujours écaillère, mais les bourgeoises avaient l'œil et les huîtres se méfiaient.

Aujourd'hui la belle écaillère ne mérite probablement plus que la moitié de ce titre, car il y a bien vingt-cinq ans de cela, et vous pensez qu'on n'en parle plus.

C'est tout à côté de la calle Saint-Éloi que se débarquent, entre autres choses, les caisses nombreuses de ces belles oranges de Portugal qu'on appelle à Paris de la Valence, de la *bonne Valince*, et que les marchandes rouennaises, plus consciencieuses sur la provenance, en même temps que moins éclectiques sur la destination, crient comme *sucrerie*.

A Rouen, d'ailleurs, toutes les oranges sont de la *sucrerie*, par la même raison que les crevettes sont de la *salicoque*, que la groseille à grappes s'appelle de la *garde* et que la moule devient du *cayeux ;* mais à l'égard de ces huîtres du pauvre, les marchands déploient des trésors d'hyperbole. Vous entendrez l'un crier du veau : « *Que beau veau! qué beau veau!* » un autre vous offre du poulet : « *En v'là du poulait! en v'là du beau poulait!* » ne vous dérangez pas, ce sont toujours des moules.

Il y a comme cela, dans la patrie de Corneille, quelques appellations toutes particulières qui font partie d'un vocabulaire local qui

ne manque pas d'un certain pittoresque, mais qui étonne d'autant plus au premier abord, qu'on n'est qu'à deux heures et demie de Paris.

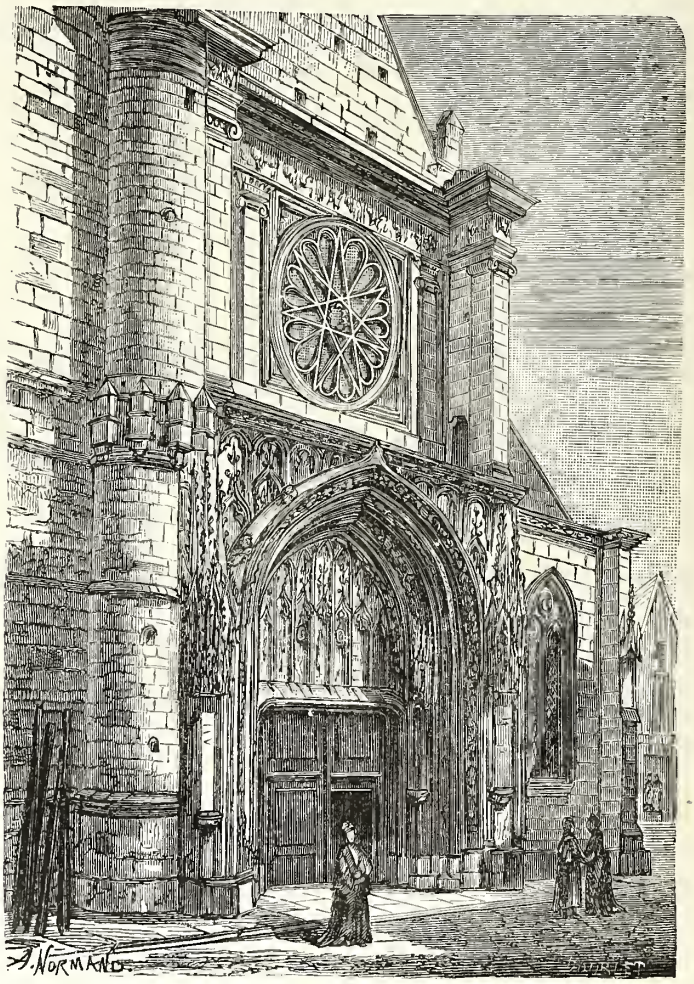
Ainsi le pain — je ne parle pas du pain ordinaire, qui entre parenthèses n'est pas excellent, mais de certains petits pains dits de luxe qu'on est d'usage de manger le matin, — cela s'appelle de la *régence*. Il y a des demi-régences, des quarts de régence, et notez que ce n'est pas un produit spécial comme le *chemineau*, qui a droit d'entrée dans les meilleures maisons, et le *douillon*, qui est le régal populaire et qui ne s'étale orgueilleusement que sur la voie publique.

Le chemineau, sorte de petit pain sans levain qui a la forme et le volume d'une brioche de deux sous, aplatie à son sommet, s'emploie avec agrément dans le café au lait ou le chocolat, surtout quand on y aura introduit un fort morceau de beurre que l'on fera bien de faire fondre sur le feu, malgré la prétention, un peu exagérée, qu'a le chemineau d'être toujours *tout chaud*.

Le douillon est une poire cuite au four, dans une enveloppe très-légère, de pâte plus ou moins levée ; on n'a pas besoin de l'offrir, lui, il est suffisamment connu et apprécié ; c'est le dessert du prolétaire, et quelquefois même son premier plat ; mais le chemineau se crie, et quand vous rencontrez dans la rue une femme portant un grand panier dont le contenu est caché par une épaisse couverture de laine, et qui chante d'une voix aussi nasale que lamentable un refrain que vous entendez à peu près ainsi : *Deche meun teun cheun*, soyez sûr que vous avez affaire à une marchande de chemineaux... tout chauds.

Question de cri ! direz-vous. Sans doute, chaque pays, chaque façon de proposer sa marchandise : aussi à Rouen, la limande n'est pas *à frire, à frire*, comme à Paris, c'est de la *bonne limande dure ;* le maquereau est comme partout, *il arrive, il arrive; la raie est toute en vie ;* mais le hareng est toujours *de la nuit*. Je parle, bien entendu, du hareng frais, dont on fait une très-grande consommation : le mariné jouit aussi d'une certaine estime ; mais le saur est peu apprécié, et pour prononcer son nom on aspire l'H avec un si profond dédain, qu'on a l'air de dire un Rareng. Cette prononciation ne s'étend pas jusqu'au mot Raricot, par la raison qu'il n'y a pas de haricots, ce sont des fèves (il est vrai que ce que nous appelons

fèves sont des gourganes), et je la crois d'autant plus spéciale au hareng, qu'on dit parfaitement une *hattignole* pour désigner un produit culinaire tout rouennais, que je ne recommande pas aux

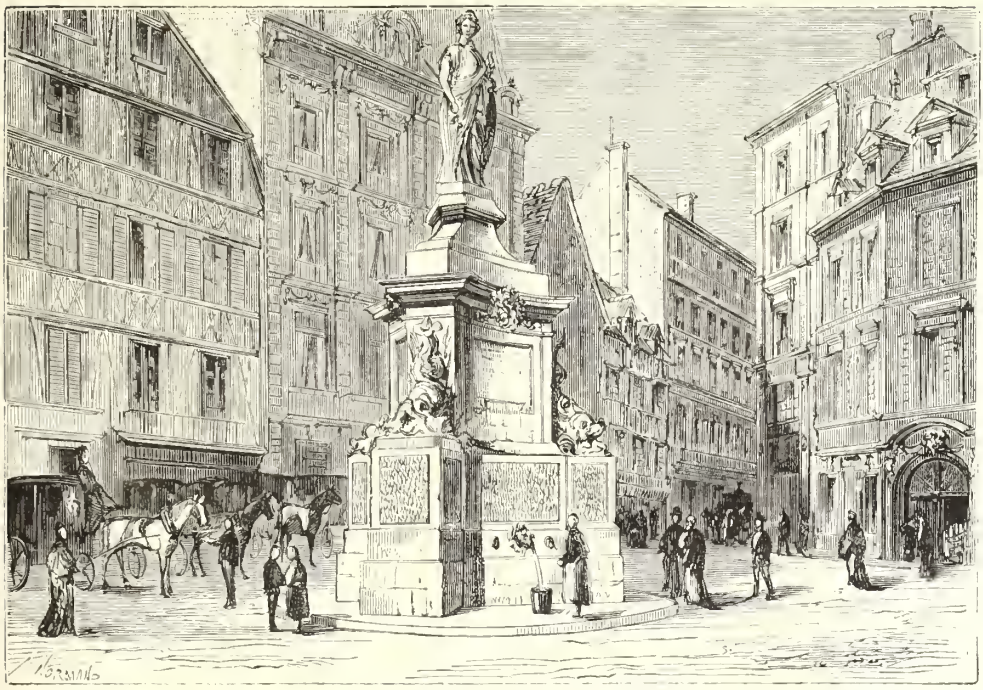


Portail de Saint-Éloi, dessin de Normand, d'après le croquis de M. A. Marguery

délicats, par exemple; cela se fait avec les raclures des billots de charcutiers, les déchets du fromage d'Italie, boulangés et roulés en boule sur un lit de saindoux, avec beaucoup de mie de pain et un peu de lait; mais, dame! aussi ça ne coûte qu'un sou.

Il est entendu, n'est-ce pas, que ces façons de prononcer appartiennent surtout au populaire et vous auriez raison de ne pas me

croire, si je vous disais que les citadins disent un *kien* pour un chien, un *kà* pour un chat, *raque* pour vache, *k'và* pour cheval, *èfant* pour enfant, *souliban* pour gourmand, etc., etc. Cependant il y a des expressions qui se sont généralisées comme, par exemple, d'appeler *brument* l'homme qui se marie, par la raison que sa future se nomme



Place de la Pucelle. — Dessin de A. Normand, d'après une photographie.

la *bru* : de dire de quelqu'un qui a bien déjeuné qu'il est en *riolle*, et quand avec cela il a trop bien dîné, qu'il est *sà*.

Il y a aussi des manières de parler qui sont devenues communes à presque toutes les classes de la société, parce qu'elles font en quelque sorte partie de l'accent du pays : c'est ainsi qu'à Rouen on ne s'embrasse pas, *on se fait boujou* (pour bonjour) ; on ne se donne pas le bras, on se *croche*.

Mais je m'aperçois que je vous entraîne un peu loin ; nous sommes pourtant toujours à la calle Saint-Éloi, c'est-à-dire devant la façade de l'hôtel de la Douane, qui, bien que peu développée, ne

manque pas d'un grand caractère qu'elle doit à la sévérité de son architecture.

La grande porte d'entrée est décorée, ainsi que le couronnement de l'édifice, des attributs du commerce ; de chaque côté et au milieu de la façade se voient deux bas-reliefs de David d'Angers, représentant, sur 2 mètres 80 de hauteur : le génie du Commerce et celui de la Navigation.

On pénètre dans l'intérieur du monument, dont la grande cour octogonale est couverte par une coupole de fonte, soit par le quai, soit par deux autres portes, ouvertes, une sur chaque face latérale ; le touriste doit se donner la peine d'entrer, ne fût-ce que pour admirer un très-beau bas relief de Coustou, qui provient de l'ancien hôtel. Nous profiterons de ce moment pour dire quelques mots du commerce de Rouen.

L'*importation* a pour objets principaux : d'Angleterre, les cotons, les charbons et les fers ;

D'Italie, les marbres, les huiles et les fruits secs ;

D'Espagne, les plombs et les laines ;

De Hollande, les zincs et les fromages ;

Du Hanovre, le bois et le zinc.

Le commerce d'*exportation*, d'après le *Dictionnaire de la navigation et du commerce*, se décompose en :

Matières animales. — Peaux et pelleteries, laines en masse, suif brut, graisses de poissons, etc.

Matières végétales. — Froments, fruits de table, plantes oléagineuses et tourteaux, résines indigènes, sucres, huiles d'olives, huiles de graines et de palme, bois du Nord, bois français de construction, bois d'ébénisterie, chanvres et lins, garances, etc.

Matières minérales. — Marbre, granit, pierres ouvrées, plâtre et matériaux à bâtir ; pierres et terres pour arts et métiers ; soufre, houille, fontes brutes, fers, aciers, cuivre, plomb, étain, zinc, etc.

Matières fabriquées. — Sel marin, produits chimiques, teintures préparées et tannins, vins, eaux-de-vie, cidre et poiré, poterie et verrerie, tissus de laine, de coton, de lin et de chanvre, savons, etc., etc.

On se fera une idée de l'importance de ce commerce, quand on saura que la douane de Rouen vient, pour les produits des droits,

immédiatement après celles du Havre, Marseille, Nantes, Bordeaux et Dunkerque.

Voici d'ailleurs les chiffres officiels des cinq dernières années, que M. le secrétaire de la Chambre de commerce a bien voulu me communiquer :

RECETTES FAITES PAR LA DOUANE DE ROUEN.

	1872	1873	1874	1875	1876
Droits de douanes. . . .	4.601.791 27	9.715.100 14	8.385.933 75	11.080.645 10	11.663.080 02
Droits de navigation . .	70.978 45	92.356 98	104.733 87	117.525 65	163.316 20
Droits sur les sels. . . .	106.338 40	111.503 75	126.650 26	132.329 78	141.381 44
Totaux. . . .	4.779.103 12	9.918.960 87	8.617.317 88	11.330.500 53	11.967.777 66

Il ne faudrait cependant pas conclure de ces chiffres que le commerce avec l'extérieur ait triplé depuis 1872; malheureusement non, ce sont les droits qui ont plus que doublé, néanmoins il y a une progression satisfaisante... surtout pour le gouvernement.

Immédiatement derrière la Douane est l'*Entrepôt réel*, dont la façade sans caractère qui borde la rue des Charrettes est de 1826.

A deux pas de là, dans cette même rue des Charettes, est la place Henri IV; petite place s'il en fut, mais qui aboutissait jadis au Vieux-Palais construit vers 1420 par Henri V, le vainqueur de Rouen, et démoli en 1710, il n'en reste pas trace aujourd'hui. On en a ôté aussi une chose bien plus récente, le buste d'Henri IV, surmontant la fontaine qui avait donné son nom à la place ; la fontaine elle-même paraît avoir disparu, mais en cherchant bien on la retrouve dans la colonne d'un candélabre à gaz.

Il est d'ailleurs question de débaptiser ce petit triangle et de l'appeler place Nétien, pour faire passer à la postérité le nom du maire de Rouen pendant l'occupation prussienne, qui a là sinon sa maison d'habitation, tout au moins sa maison de commerce.

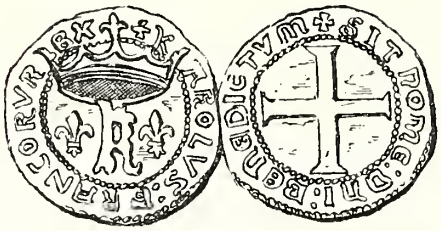
Eh bien, mais cela ne serait déjà pas si bête, et bien que les Rouennais ne l'aient pas renommé député, ils devront toujours savoir gré à M. Netien de n'avoir pas voulu recevoir officiellement

l'empereur de toutes les Allemagnes ; ne pouvant y être accueilli qu'en vainqueur, le monarque au mysticisme panaché de cruauté n'a pas cru devoir montrer à Rouen la pointe de son casque ; ce fut toujours une humiliation de moins, et c'est bien quelque chose dans l'histoire d'une cité.

PIÈCES FRAPPÉES PAR LA MONNAIE DE ROUEN.

Monnaies gallo-romaines en bronze au coin de Posthumus.

Grand aignel ou agnus d'or de Jean le Bon.



Écu d'or à la couronne de Charles VIII.

Petit aignel de Charles IV.

Montons maintenant la rue Saint-Éloi jusqu'au n° 30, où nous jetterons un coup d'œil sur une grande construction qui date, croit-on, du XIVe siècle, mais dont la façade restaurée à diverses reprises est aujourd'hui badigeonnée d'un blanc jaunâtre.

Ce fut le dernier hôtel des Monnaies de Rouen, le précédent ayant été installé à Saint-Sever, dans le local où est aujourd'hui la caserne des douaniers.

L'hôtel des Monnaies de Rouen a eu d'ailleurs quatre époques caractéristiques :

L'époque gallo-romaine dont il reste de nombreuses médailles. (J'en ai fait graver deux, qui, à défaut d'autre mérite, ont celui d'une origine indiscutable.)

PIÈCES FRAPPÉES PAR LA MONNAIE DE ROUEN.

Monnaie de François Ier (monnaie d'essai en or).

Douzain de Henri II.

Monnaie frappée à l'effigie du pseudo-roi de la Ligue Charles de Bourbon, cardinal, archevêque de Rouen.

Monnaie de Henri IV, en argent.

Quart d'écu aux trois couronnes de Louis XIV.

L'époque carlovingienne, qui commença à sa réorganisation par Charles le Chauve et se prolongea, cahin-caha, avec des moyens de fabrication toujours élémentaires jusqu'à la Renaissance.

L'époque moyenne, qui part des édits de François Ier, et l'époque moderne qu'on peut dater du règne de Napoléon Ier, attendu que c'est lui qui installa à Rouen des balanciers nouveau modèle, fabriqués avec du bronze des canons d'Austerlitz ; il est vrai que,

depuis, on a rendu à César ce qui appartenait à César ; car l'hôtel des Monnaies de Rouen ayant été, comme beaucoup d'autres, supprimé en 1857, on a fondu les balanciers pour en édifier la statue de l'Empereur que nous retrouverons sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Jusqu'en 1645, il y eut à Rouen un *maître des Monnaies* qui se faisait adjuger la fabrication des espèces à la condition d'offrir, en l'audience de la Cour des Monnaies, des conditions meilleures que celles de ses concurrents ; mais à partir du 8 mars de cette année il n'y eut plus, par ordonnance du roi, qu'un fermier général pour toute la France, lequel prit à bail la fabrication des monnaies d'or et d'argent par la voie du moulin, à charge par lui « de faire fabriquer pendant neuf années dans les hôtels des Monnaies qui seraient établis par Sa Majesté, des écus d'or, louis d'or et louis d'argent du poids et du titre portés par les ordonnances ; de payer à Sa Majesté les faiblages et écharsetés ; de payer 10.000 livres pour chaque année et de satisfaire aux autres clauses ordinaires des baux des monnaies. »

En 1662, ce fermage général était déjà de cent mille livres par an et Colbert trouvait, avec juste raison, que l'État y perdait encore ; aussi, par déclaration du 28 janvier 1666, les monnaies furent mises en régie, pour le compte de l'État avec, un directeur général « qui avait pouvoir de commettre telles personnes que bon lui semblerait pour y recevoir les matières d'or et d'argent, les fondre et convertir en espèces de poids et titres ordinaires. » Il y eut alors pour chaque hôtel un directeur qui fabriquait et vendait avec les fonds et pour le compte du roi, moyennant un prix fixe qui lui était alloué par marc de matières fabriquées.

La Cour des Monnaies se montra très-hostile à ce système et fit si bien que la régie fut abandonnée dès le 28 septembre 1672 ; il est vrai que cinq ans après on y revenait pour ne la plus quitter, car c'est encore le système qui est en vigueur aujourd'hui, modifié pourtant une première fois par la suppression, en 1791, de la Cour des Monnaies qui fut remplacée par une commission nombreuse, réduite bientôt à trois administrateurs généraux, puis par la loi du 30 mai 1803, qui déclara en outre que les « sommes allouées au directeur pour la fabrication lui tiendraient lieu de traitement, de tous frais de bureau quelconques ainsi que de ceux de fonte, de dé-

chet et tous autres », et enfin par l'ordonnance du 26 décembre 1827. qui remplaça l'administration des monnaies par une commission composée d'un président et de deux commissaires généraux.

Chaque hôtel des Monnaies possédait autrefois un graveur particulier qu'on appelait *tailleur de monnaies*, dont la mission était de faire les poinçons et coins nécessaires à la fabrication des espèces; il en résultait peut-être un peu plus de fantaisie dans la forme, mais une grande irrégularité dans l'exécution; c'est pour faire cesser cet état de choses que François Ier, qui s'occupait d'autant plus de monnaies qu'il en faisait personnellement une grande consommation, institua, par édit du mois d'août 1547, un tailleur général chargé de fournir des types uniformes à tous les hôtels de France qui ne distinguèrent plus leur fabrication que par la lettre initiale qui servait en quelque sorte de contrôle ou de garantie à leurs espèces.

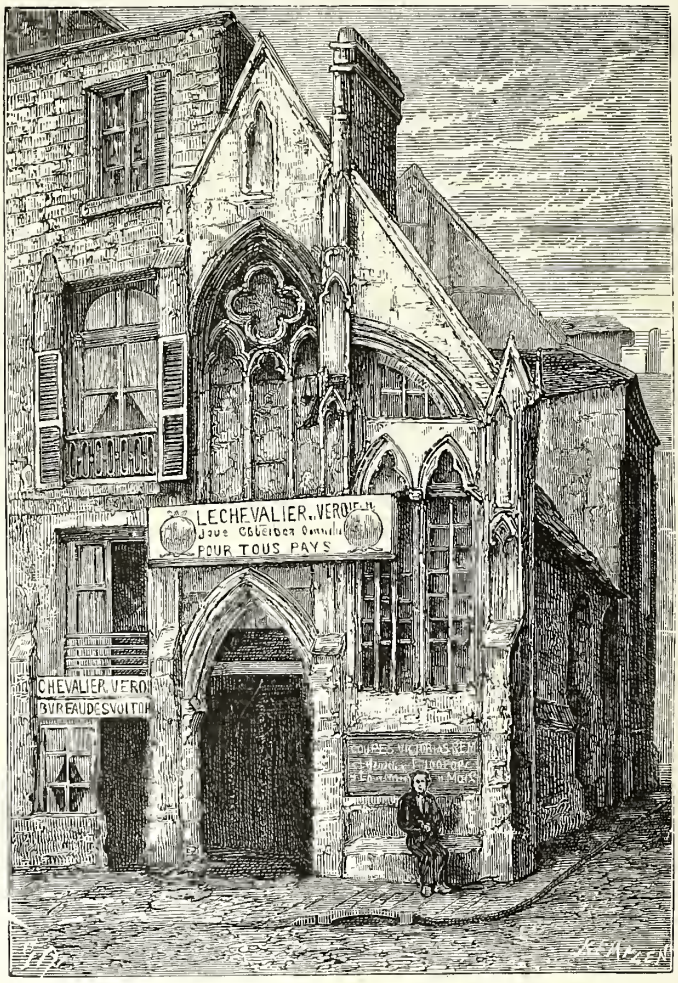
L'initiale de Rouen était B, ce qui indique suffisamment l'importance de son hôtel, le premier après Paris, qui marquait à la lettre A.

Jusqu'à cette époque, et même un peu plus tard, les monnaies se fabriquaient par le procédé du *moulage;* on coulait les pièces en lentille, et après les avoir fait rougir au feu, on les plaçait entre deux coins de bronze, gravés en creux, et encastrés dans une chemise en fer sur laquelle on frappait avec un marteau, pour donner l'empreinte aux monnaies.

Sous le règne de Henri II, un tailleur général des monnaies, nommé Nicolas Briot, inventa le balancier, mais naturellement ne put le faire adopter en France et se retira en Angleterre, où il mit facilement en pratique ce système, que nous sommes encore censés avoir repris aux Anglais en 1645. Il est vrai que depuis il a subi de telles améliorations chez nous que personne ne songera à nous en discuter l'origine.

En somme, l'hôtel des Monnaies de Rouen, qui n'existe plus que par le souvenir, n'offre rien de remarquable, sinon toutefois sa situation, justement dans une rue qui porte le nom du grand monétaire de France, sous le roi Dagobert, saint Éloi, que sa connaissance des métaux et son habileté dans l'art de les mettre en œuvre appelaient à donner une seconde vie à la fabrication des espèces monnayées.

Ce n'était pas le premier venu que cet homme simple et bon, qui, parti de sa boutique d'orfévre, devint ministre par son talent, évêque par la reconnaissance du roi et saint par la grâce de Dieu;



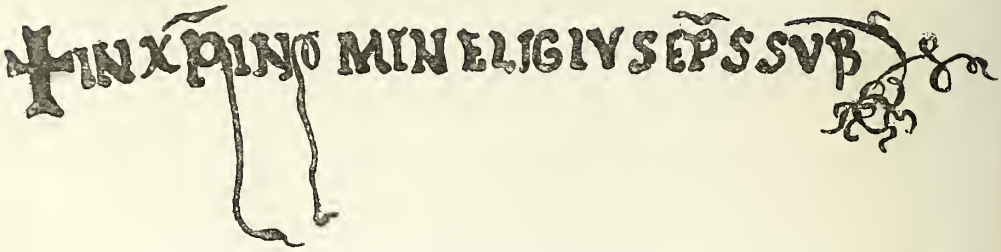
Ancienne chapelle Saint-Georges. — Dessin de G. Bordèse, d'après le croquis de M. Alb. Marguery.

il savait écrire, ce qui était rare pour son temps, et surtout pour son extraction; nous en donnerons pour preuve la reproduction fac-simile de la signature qu'il apposa, en plus de sa croix, sur la charte de fondation de l'abbaye de Solignac.

Mais ce qui était meilleur encore, il savait faire le bien; toute sa vie il fut la providence des pauvres et le consolateur des affligés,

Supplice de Jeanne d'Arc, d'après le tableau de H. Bellange.

ce qui lui valut l'amitié du vénérable saint Ouen, en faveur de laquelle les Rouennais lui dédièrent l'église que nous allons trouver à deux pas.



Signature de saint Éloi. — In Christi nomine Eligius episcopus subscripsi.

Ce ne fut pas d'origine celle que nous avons fait graver, dont l'abside à trois pans et toute l'architecture sont du XVIe siècle, mais à la place de celle-là, déclassée en 1791, quand la Révolution supprima la moitié des églises paroissiales de Rouen, et qui est affectée depuis 1803 au service du culte protestant; il y en avait une autre, et si ancienne qu'elle s'élevait au milieu d'une île de la Seine; on y remarquait, à la place où est le chœur actuel, un puits public duquel on tirait de l'eau avec une chaîne en fer, et c'est même ce qui a donné naissance au vieux dicton rouennais : « Froid comme la corde de saint Éloi. »

L'église, ou pour être plus correct, le temple d'aujourd'hui est à voir comme monument; il ne renferme plus ses belles verrières que nous retrouverons au Musée d'antiquités, mais il a encore un autel en marbre du XVIIIe siècle et un très-bel orgue de la même époque.

La place Saint-Éloi, jadis le cimetière de la paroisse, est reliée par une rue de cinq à six maisons à la portion du Vieux-Marché d'autrefois, qu'on appelle aujourd'hui place de la Pucelle, et qui mériterait mieux, pour perpétuer le souvenir de celle qui sauva la France, que ce monument d'un goût douteux dont on a cru devoir remplacer la jolie petite fontaine triangulaire, détruite au XVIIIe siècle.

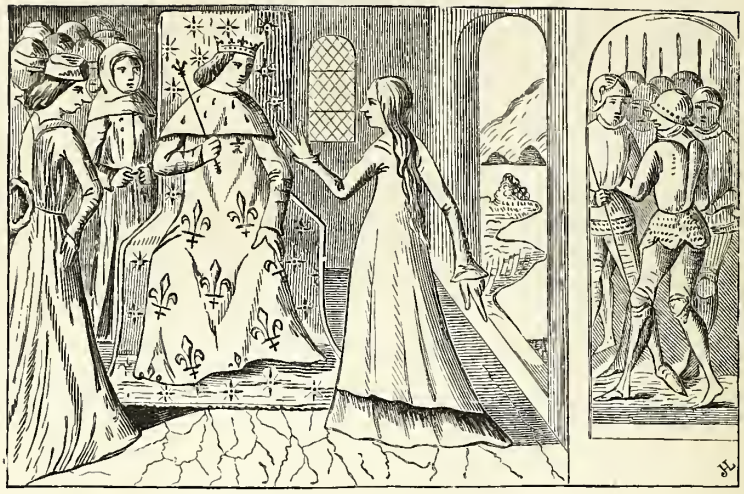
C'est à peu près à l'endroit où s'élève cette statue ridicule, qui fait de notre Jeanne d'Arc une Bellone mythologique, tenant d'une façon si équivoque un casque si peu dessiné, qu'on est tenté de se demander sur quel bras elle porte son enfant (c'est du reste une plaisanterie ayant cours forcé à Rouen, mais qui ne porte

absolument atteinte qu'à l'œuvre du sculpteur Paul Slodtz); c'est là, dis-je, que l'héroïne qui est une des gloires les plus pures de la France monarchique, a payé de sa vie son amour pour la patrie, sa religion pour son roi et sa foi dans ses visions célestes.

Je n'oserais, même en quelques lignes, retracer son histoire sublime qui a été si admirablement racontée par Michelet, si richement par M. Wallon, et que tout le monde connaît d'ailleurs par tradition et par devoir ; mais je vais en emprunter l'alpha et l'oméga à un manuscrit presque contemporain (il fut offert à Charles VIII en 1484), dont la poésie est souvent pleine de charmes dans sa naïveté expressive. Nous en avons fait reproduire les miniatures avec une fidélité de fac-simile, et bien que l'artiste ait passé par-dessus la délivrance d'Orléans et le sacre de Reims, cela vaudra encore mieux que ce que je pourrais vous dire.

Comment la Pucelle vint devers le Roy.

En ceste saison de douleur,
Vint au Roy une bergerelle,
Du baillage de Vaucouleur,
Qu'on nommoit Jehanne la Pucelle.
C'étoit une poure bergère
Qui gardoit les brebis ès-champs.
D'une doulce et humble manière,
De l'aage de dix-huit ans.
Devant le roy on la mena
Ung ou deulx de sa coïgnoissance,
Et alors elle s'inclina
En luy faisant la révérence.

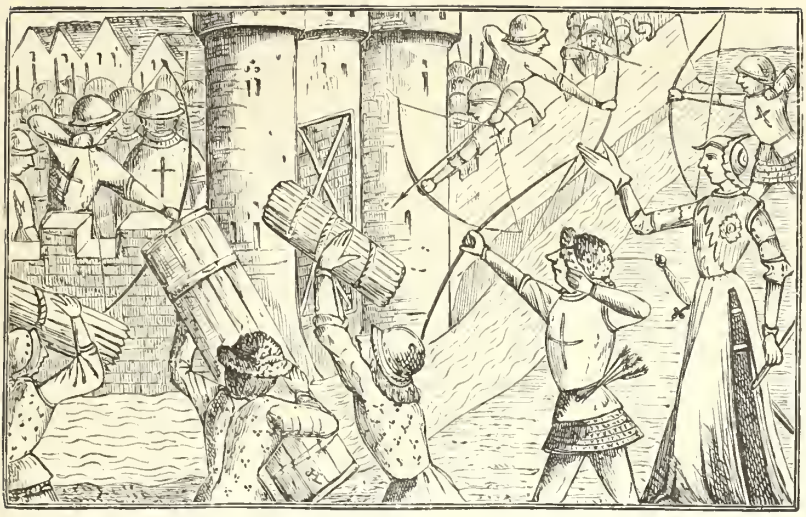


Comment la Pucelle fit tirer l'armée à Troyes, nonobstant que le Conseil feust d'oppinion que le roy s'en debvoit retourner.

Si fut envoyée querre en l'ost,
Et après qu'elle feust venue,
Leu lui récita aussitôt
L'oppinion dessus tenue.
Si dist qu'on ne devoit ce faire
Exhortant chacun de penser
Et à l'entreprise parfaire,
Pour aller le roy couronner.
Au nom de Dieu, se disoit elle,
Gentil roy ; dans deux jours entrerez
Dans votre ville de Troyes belle,
Et par force ou amour l'aurez.

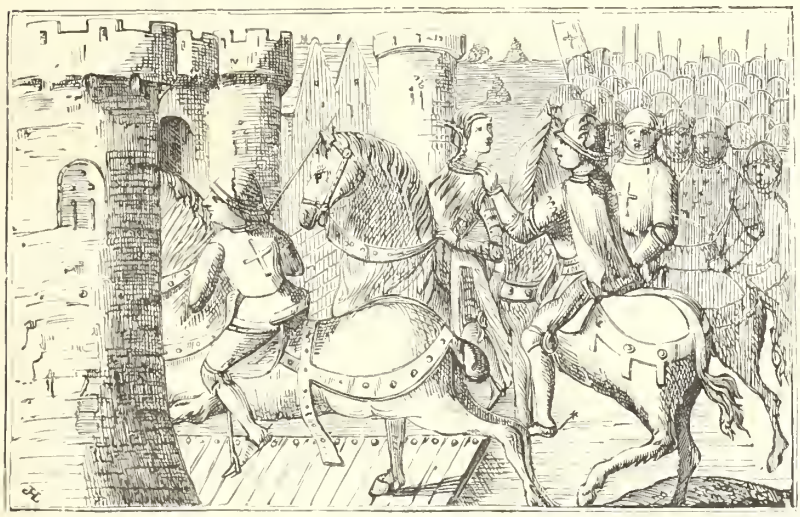
Comment ceulx de Troyes se redduisirent au Roy.

Puis vindrent prendre appoinctement
Aveeques le feu roy de France
En lui rendant entièrement
La ville en son obéissance.
Mais il fut dit que les Anglois
Et gens de guerre s'en iroient
Aveeques leurs biens et harnois,
Et leurs prisonniers emmèneroient.



Comment la Pucelle et les François vindrent devant Paris.

Le landemain, grand compagnie
De l'ost des Françoys à Monceaulx
S'en vindrent faire une assaillie
Jusques au marché des pourceaulx.
Sous la Montaigne s'embûchèrent
Pour illec estre à couvert.



Comment la Pucelle fut prinse devant Compiègne et vendue aux Anglois.

Lors au conflict et par surprise,
Comme chacun tiroit arrière,
La dicte Pucelle fut prinse
Par un Picard près la barrière.
Ledict Picard si la bailla
A Luxembourg lès assistant,
Qui la vendit et rebailla
Aux Anglois pour argent contant.

Comment les Anglois amenèrent la Pucelle prisonnière et la firent mourir.

A tant les Anglois s'en allèrent
Non pas en joyeuse manière,
Et à Rouen en emmenèrent
La Pucelle pour prisonnière.
Elle estoit très-doulce, aymable,
Moutonne, sans orgueil, envye,
Gracieuse, moult serviable,
Et qui menoit bien belle vie.
Presque souvent se confessoit
Pour avoir Dieu en protecteur.

Ce fut le 30 mai 1431 que ce crime, auquel l'histoire n'accordera jamais même une apparence juridique, se commit, je ne dirai pas sous les yeux des Rouennais, on leur avait dérobé la procédure, et ils ne voulurent pas voir un supplice qui leur faisait horreur, mais pour la misérable vengeance des Anglais.

Casimir Delavigne, le poète normand, a si bien détaillé cette journée funèbre, que je ne saurais me refuser la bonne fortune de lui emprunter au moins une strophe :

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

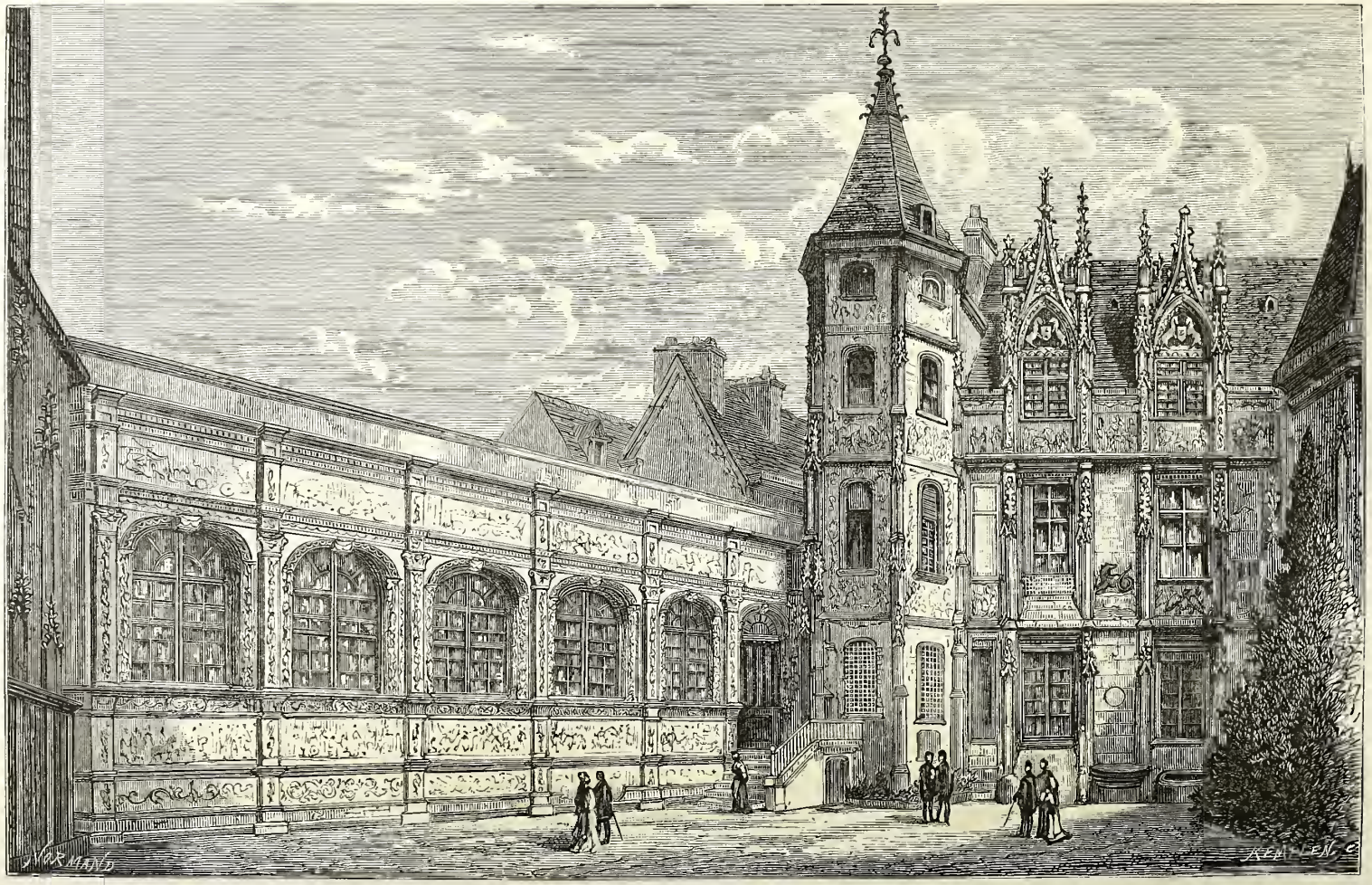
Il faut le répéter, il n'y eut qu'eux, eux seuls. Aucun Rouennais, aucun Français n'eût consenti volontairement à se souiller d'une apparence d'approbation en assistant à ce spectacle horrible commandé par la haine à un clergé, en même temps trop ambitieux pour ne pas mettre ses intérêts au-dessus de son honneur, trop docile pour n'être pas lâche, trop anglais pour n'être pas criminel.

Il faut relire les noms de ces prétendus juges, qui n'ont pas assez marchandé avec la honte pour n'appartenir pas à tout jamais au pilori de l'histoire. Ce furent d'abord : Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, le plus coupable de tous; celui-là, non-seulement parce qu'il réclama le droit de conduire la procédure, mais encore parce que, pour arriver à prononcer une condamnation capitale, il eut recours aux perfidies les plus infâmes et ne recula ni devant les demandes les plus captieuses, ni devant les suppositions d'aveux, ni devant les réponses altérées ; puis, Jean, évêque de Noyon; Gilles, abbé de Fécamp; Nicolas, abbé de Jumiéges; Guillaume, abbé de Courcelles.

Il y avait encore le cardinal Winchester et Louis de Luxembourg; mais ceux-là, étant Anglais, ne relevaient que de leur conscience et ne commettaient pas, comme les autres, le crime de lèse-nation.

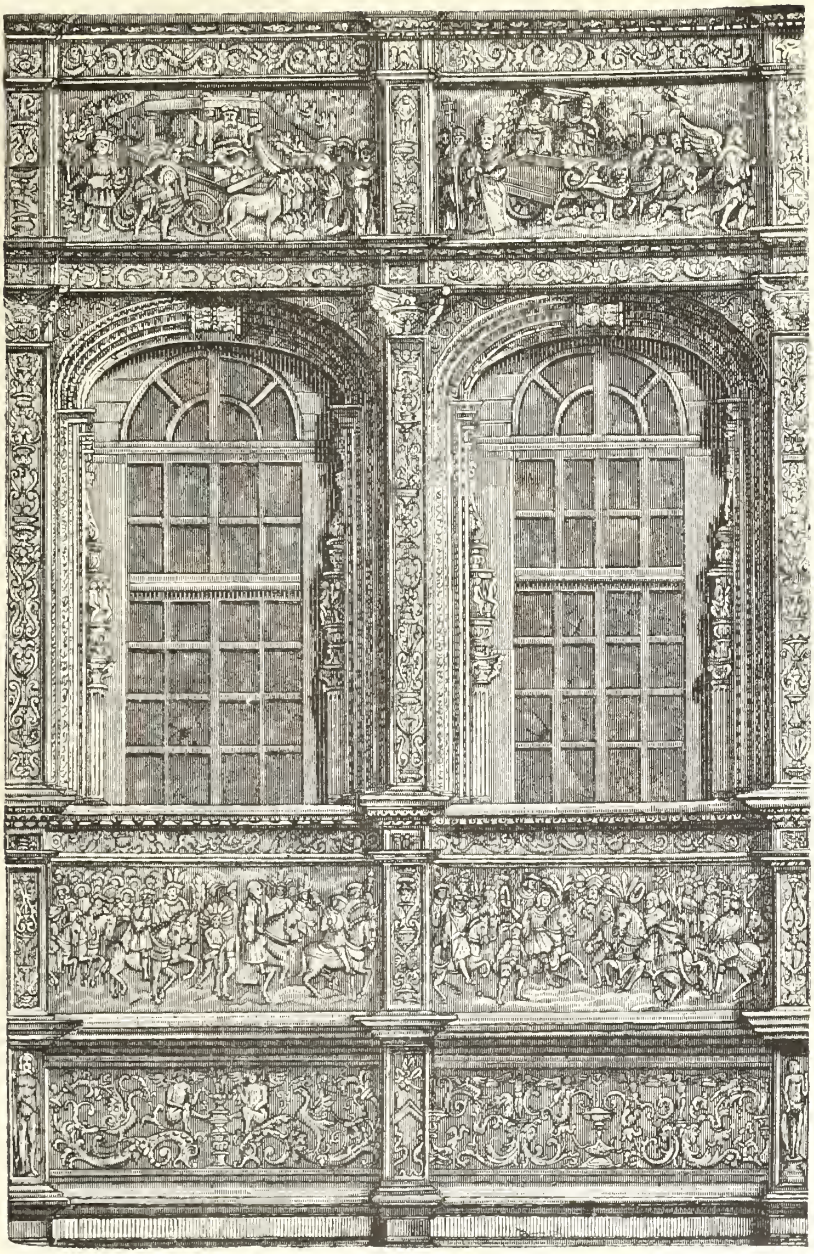
Qui l'eût dit pourtant qu'une action si abominable ait pu être commise par des chrétiens, par des prêtres? Qui eût pensé qu'il se pût rencontrer un évêque français capable de jeter la glorieuse innocente dans un feu de joie allumé à la louange de l'Angleterre? Il exista pourtant; à la vérité ses ouailles le déposèrent, le pape l'excommunia et ses cendres furent jetées au vent, mais il est mort dans son lit, tandis qu'il eût dû être étouffé par la honte.

Il faut rendre cet honneur aux légistes rouennais qui, au milieu de cette société à moitié vendue à l'étranger, avaient conservé dans toute leur majesté la force et l'intégrité de la loi, de reconnaître que tous refusèrent avec horreur de prêter l'autorité de leur parole et de leur assentiment à ce procès inique. L'un d'eux, maître Jean Sohier, consulté par l'évêque de Beauvais, lui répondit « que ce procès était infâme, que rien n'était respecté, ni le fond ni la forme; que la défense n'était pas libre, que le chef d'accusation n'était pas un crime, et que c'était grande pitié et grande douleur de voir cette



Cour de l'Hôtel Bourgtheroulde, dessin de Normand, d'après une photographie.

pauvre fille exposée aux questions et aux ambages de pareils docteurs. »



Détails de la galerie Sud de l'Hôtel de Bourgtheroulde (2e et 3e travée), d'après une photographie.

Il faut reconnaître aussi que tout le clergé n'était pas avili : l'évêque d'Avranches et l'évêque de Lisieux refusèrent de siéger

pas mi les juges de la prétendue sorcière, et le chapitre de Rouen, peu jaloux de partager cette honte sanglante, fit tellement attendre sa décision, qu'on fut obligé de faire venir de l'Université de Paris, achetée d'avance par Bedford, la *preuve* que Jeanne d'Arc était possédée du démon.

Ce serait à se demander qui l'emporte, de l'horreur ou de l'imbécillité, si l'imbécillité n'avait pas été jouée ; l'horreur restera d'autant plus grande que les Anglais eux-mêmes ne purent conserver leur sang-froid en présence de la créature si héroïque dans sa simplicité qui allait être leur martyre.

Des six échafauds préparés sur la place, l'un était occupé par le cardinal d'Angleterre, les autres par les juges, le bailli, les prédicateurs. Quand la condamnée y arriva sur le chariot funèbre, escortée par huit cents Anglais, des larmes jaillissaient de ses yeux, larmes de honte plutôt que d'effroi, car on ne lui entendit pas prononcer une plainte ; elle répéta seulement deux ou trois fois : « O Rouen ! ô Rouen ! je devais donc mourir dans tes murs ! »

Le supplice commença par un sermon prononcé par un homme de l'Université de Paris, nommé maître Nicolas Midy ; sermon, non, car le sermon exige de la charité, ou tout au moins des paroles de paix ; mais bien plutôt réquisitoire d'un juge qui oublie que l'arrêt une fois rendu, une accusation de plus est une insulte à un mort.

Jeanne fut maudite en trois points avec toute l'éloquence apprêtée d'un docteur en théologie, lumière de l'Université de Paris, et au milieu des imprécations de toute l'armée ; mais pas une de ces malédictions n'arriva jusqu'à elle. A genoux, les mains jointes, elle n'écoutait pas le fougueux prédicateur ; elle s'entretenait avec ses visions célestes. « Priez pour moi, » disait-elle aux saints et aux saintes qui l'entendaient ; « priez pour moi ! » Et sa voix était si touchante, son attitude si résignée, son regard si pénétré, que les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. Cauchon lui-même pleurait.

Ce fait étant authentique, on peut dire avec Michelet que dix mille hommes pleuraient, car la soldatesque avait le cœur moins dur que l'évêque de Beauvais.

Cependant, quelques capitaines, craignant de voir échapper leur proie, commençaient à gronder. — Comment, prêtres, s'écria

l'un d'eux, nous ferez-vous dîner ici ? et perdant toute patience, il envoya deux sergents pour arracher Jeanne aux mains du clergé et la livrer au bourreau, sans attendre l'ordre du bailli, qui seul pourtant avait autorité pour l'envoyer à la mort.

Quand elle se vit entre ces Anglais qui portaient les mains sur elle, Jeanne frémit et s'écria de nouveau : « O Rouen, tu seras donc ma dernière demeure ! »

Le bourreau avait été pris de compassion ; il réclamait contre la hauteur inusitée du bûcher, véritable montagne de bois et de soufre qu'on avait dressée tout exprès pour prolonger les tortures de la victime, et lui laisser, espérait-on, le temps d'accuser la France et son roi.

Jeanne y monta pourtant ; elle fut liée sous un écriteau qui portait quatre mots infâmes, autant de mensonges : « Hérétique, relapse, apostate, ydolastre. » Alors, le bourreau mit le feu. Elle le vit d'en haut et poussa un cri. — Pour un moment, la femme l'emportait sur le héros (elle n'avait pas vingt ans), mais elle se remit bien vite, et comme le frère Martin Ladvenu, qui l'exhortait, ne faisait pas attention à la flamme, elle eut peur pour lui et le fit descendre ; puis elle pria pour que la ville n'eût pas à souffrir de sa mort, et demanda la croix. Un Anglais rompit un bâton et lui en fit une, en attendant celle qu'on était allé chercher en face, à la chapelle Saint-Georges.

La flamme monta, et bientôt la voix de Jeanne s'éteignit dans une dernière prière, qui s'élança vers le ciel comme le *Gloria in excelsis* de cette martyre.

Ce n'étaient plus des larmes qu'on voyait sur le visage des assistants, c'était de l'épouvante ; tous ces êtres, qui étaient venus là comme au spectacle, étaient envahis de remords, et un secrétaire du roi d'Angleterre s'écria : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. »

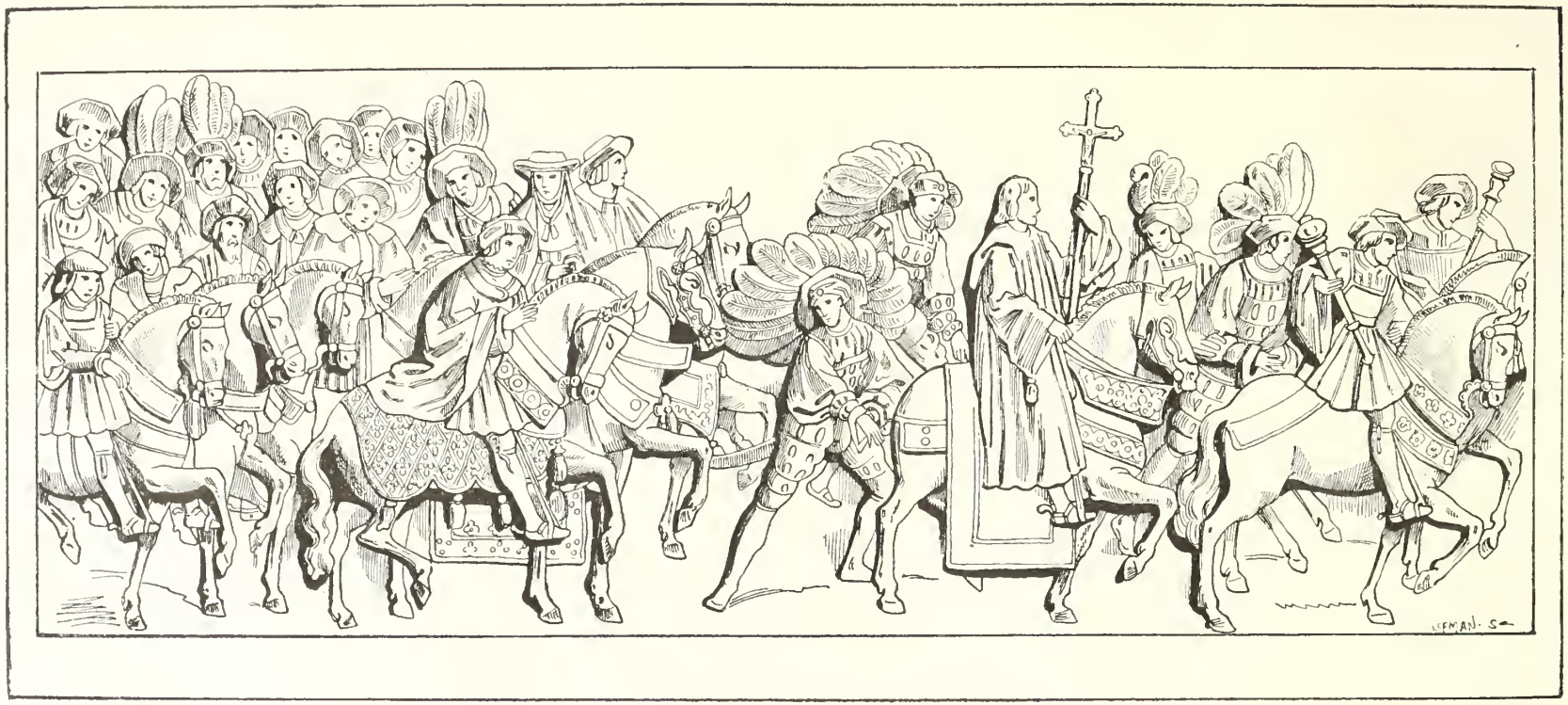
C'était une sainte, en effet ; car ce fut la première âme chrétienne qui, en ces temps de malheur, ait pris en pitié le peuple de France.

La place de la Pucelle va nous offrir des souvenirs plus gais. Nous avons là l'hôtel de Bourgtheroulde ; mais avant de visiter en détail cette merveille architecturale, mettons-nous en règle avec

1er BAS-RELIEF DE L'HOTEL DE BOURGTHEROULDE (d'après une photographie).

Le Camp du Drap d'or. — Sortie des Anglais de Guines, dessin de Lafosse.

2° BAS-RELIEF DE L'HOTEL DE BOURGTHEROULDE (d'après une photographie).



Le Camp du Drap d'or. — Chevauchée anglaise, dessin de Lafosse.

l'ancienne église Saint-Georges, qui fait le coin de la rue de la Vicomté, de la rue Saint-Georges et de la place où nous sommes.

On l'appelle église, c'est peut-être à tort. Ce n'était qu'une chapelle romane, construite vers le XIe siècle, qui fut restaurée, peut-être même rebâtie en entier vers 1354 ; sa façade ou du moins ce qui reste de sa façade, car il y a des fenêtres modernes qui s'ouvrent maintenant à côté de la rose du portail, est toute du XIVe siècle.

Cette église, qui fut enlevée au culte par la Révolution, est aujourd'hui convertie en écuries et remises par un loueur de voitures ; elle n'en mérite pas moins un regard, et même le dessin que nous en avons fait faire.

Entrons maintenant au n° 6 de la place de la Pucelle, non pas au Comptoir d'escompte, où je ne suis guère de nature à avoir affaire, mais dans l'hôtel de Bourgtheroulde qu'il a la bonne fortune d'occuper.

Cette merveilleuse habitation fut commencée vers la fin du XVe siècle, si l'on s'en rapporte à l'inscription gravée sur une plaque de cuivre que l'on voit à gauche au fond de la cour, par Guillaume Leroux, seigneur de Bourgtheroulde et de Sainte-Beuve, écuyer, conseiller en la cour de l'Échiquier de Normandie, et terminée vers 1537 par un de ses fils.

A cela je n'ai rien à dire. Guillaume Leroux mourut au printemps de 1520, et naturellement n'a pas dû penser à réserver des compartiments de la galerie sud de sa maison pour y faire sculpter les splendeurs de l'entrevue du Camp du Drap d'or, qui ne s'étalèrent que le 7 juin de la même année. Ces bas-reliefs, aujourd'hui célèbres et que nous avons fait graver parce qu'ils sont autant de pages d'histoire, seraient évidemment l'œuvre de son fils ; mais pourquoi ce fils aurait-il consacré toute l'ornementation intérieure de son hôtel à ce fait, capital jusqu'à un certain point, quoiqu'il n'aboutit à rien, dans la vie de François Ier, mais qui devait être d'un médiocre intérêt dans la sienne ?

Il y a certainement là un problème à résoudre, car le Camp du Drap d'or n'est pas seulement rappelé là par les bas-reliefs ; au-dessus de la porte intérieure de l'hôtel, sont les médaillons de François Ier et de Henri VIII, et l'on voit encore sur la façade principale la salamandre du roi chevalier que surmontait jadis l'écusson de France, effacé lors de la Révolution pour crime de fleur de lys.

Ne serait-ce point plutôt le roi de France qui aurait acquis de la succession de Guillaume Leroux cette maison inachevée, pour la faire terminer à sa guise, ou même — ce qui ne pècherait pas par l'improbabilité — la séduisante Diane de Poitiers, qui, comme on sait, était très-encline à faire bâtir et avait d'autant plus de raisons d'aimer Rouen, que son mari y était enterré ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que François Ier fut, en 1540, le premier hôte de cette habitation magnifique, et que son fils Henri II y demeura aussi quand il vint à Rouen, le 1er octobre 1550, où il fut reçu avec tant de pompe, que « la déduction du somptueux ordre, plaisants spectacles et magnifiques théâtres dressés et exhibés par les citoyens de Rouen à sa sacrée Majesté et à très-illustre dame Katharine de Médicis, la royne son espouse », fit l'objet d'un livre très-curieux imprimé à Rouen en 1551.

Il faut lire quelques détails de cette entrée, ne fût-ce que pour se donner une idée du cérémonial usité alors dans la « ville métropolitaine du pays de Normandie. »

Le défilé devant le roi commença par les archers, honorablement montés et vêtus de la livrée de l'amiral, gouverneur de Normandie sous M. le dauphin, cinquante hommes accoutrés de cottes de maroquin blanc sur pourpoint de satin jaune.

Venaient ensuite les quatre ordres mendiants : cordeliers, jacobins, carmes et augustins ; puis les vingt-quatre mesureurs de grains, à cheval, vêtus de casaques de taffetas gris ; les courtiers de vins, vêtus de damas noir ; les quarante courtiers auneurs de drap, vêtus de satin noir, l'épée bien dorée dans le fourreau ; les vendeurs de poisson, les auneurs de toile, les gens de la Monnaie, en vestes de damas noir, les deux peseurs, les quatre sergents du vicomte de l'eau, en longues robes de satin noir doublées de velours noir ; les cinquante arbalestriers de la ville, les hoquetons d'icelle d'argent, puis le lieutenant général du bailli de Rouen, les six conseillers-échevins modernes, les anciens conseillers accompagnés de quatre quarteniers.

A la longueur de deux piques, marchaient, de grâce hardie et belliqueuse, quinze cents soldats de cinq à chaque rang, distribués en trois bandes ; trois chars triomphants et leur suite d'excellente richesse et beauté ; puis le char de Religion, sur le train de der-

3e BAS-RELIEF DE L'HOTEL DE BOURGTHEROULDE (d'après une photographie).

Le Camp du Drap d'or. — Entrevue de Henri VIII et de François Ier, dessin de Lafosse.

4e BAS-RELIEF DE L'HOTEL DE BOURGTHEROULDE (d'après une photographie).

Le Camp du Drap d'or. — Chevauchée française, dessin de Lafosse.

5e BAS-RELIEF DE L'HOTEL DE BOURGTHEROULDE (d'après une photographie).

Le Camp du Drap d'or. — Sortie des Français d'Ardres, dessin de Lafosse.

rière duquel étaient assises trois dames d'un maintien gracieux ; celle du milieu se nommait Vesta, déesse de Religion.

« Après avoir humblement salué le Roy, commencèrent ensemble à chanter mélodieusement, chacune tenant sa partie de musique, et plusieurs cantiques de louange. »

Mais dans tout ce brillant cortége où il y avait jusqu'à des éléphants au nombre de six, *approchant fort près* du naturel, ce que l'on remarquait le plus était la suite aussi grave que magnifique du Parlement, composée de « quatre présidents, accompagnez « de quarante conseillers, de deux avocats du roy et du procureur « général, du greffier civil et criminel et des requestes d'ycelle « court, tous vêtus de leurs robbes d'écarlates rouges, doublées de « velours, le chaperon d'escarlate, fourrez d'hermines, estendues « sur l'espaule, excepté que les présidents avoient une épitoge d'es- « carlate semblablement fourrée d'hermines estendue sur leurs « espaules, leurs bonnets de velours noir, moullez en façon de « mortier, le rebras aussi fourré, et que les greffiers portoient un « chaperon de fin drap d'or noir à bourlet et longue cornette.

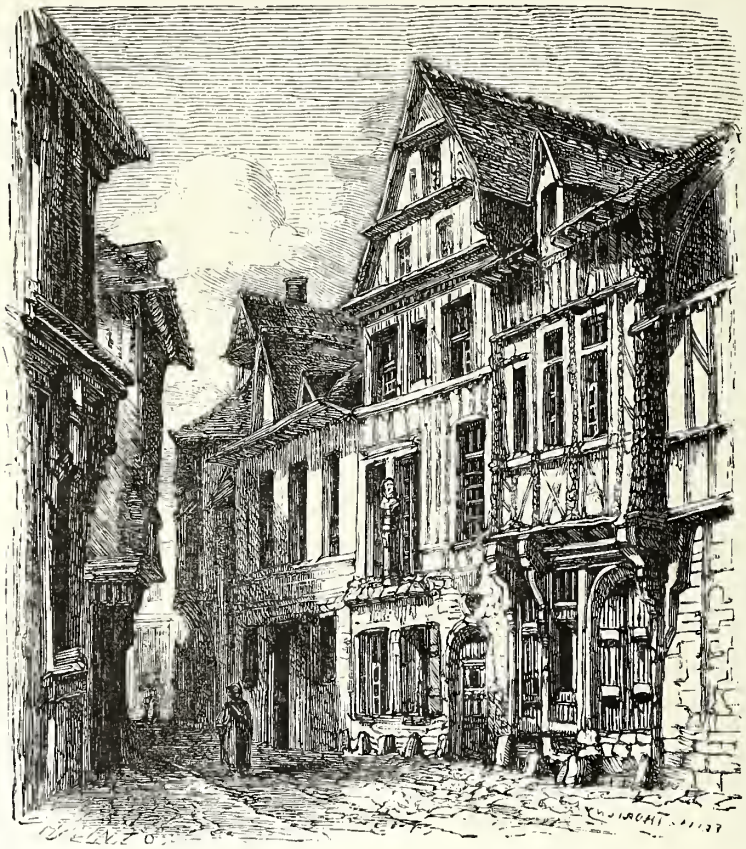
« Ceste tant honorable compagnie estoit précédée des huit « huissiers de la dite court, portant robbes de brune escarlate, le « chaperon de drap noir à longue cornette, la verge pollie à la « main. Et pour la différence du premier huissier aux aultres ses « compaignons, il avoit le chef couvert de son mortier de drap « d'or, le rebras fourré d'hermines.

« Les mulles de mesdictz seigneurs, les présidents, conseillers « et de leur suytte estoient richement houssez et harnachez de « noir, embellys de garnitures dorez... leurs laquais bravement « accoutrez de leur livrée... A la suytte de laquelle court de Parle- « ment estoient les advocats et procureurs, chascun honorablement « vestu, et montez sur leurs mulles, houssez et enharnachez con- « formément à leurs habits et que l'estat de judicature le reque- « roit qui marchoyent troys à troys d'une espace entre eulx « moyennement distante. »

Certes ce devait être là un beau cortége enrichi encore, il n'en faut pas douter, par les seigneurs de la cour, qui n'avaient pas eu le temps d'oublier les traditions du Camp du Drap d'or, traditions luxueuses jusqu'à la folie, jusqu'à la ruine même ; ce qui fit dire à l'historiographe Du Bellay, qu'à cette chevauchée magnifique,

beaucoup de courtisans portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules.

Pour en revenir à l'hôtel de Bourgtheroulde, que nous n'avons du reste pas quitté, ce qui me porte à croire qu'il fut long-



Maison de Pierre Corneille, autrefois rue de la Pie.

temps encore propriété de l'État, de la couronne, ou du roi, c'est que le cardinal de Florence, de la famille des Médicis, et qui était en France, comme légat du pape, l'habita en 1590; c'est que le comte de Shrewsbury, ambassadeur envoyé par la reine d'Angleterre auprès de Henri IV, pour lui apporter l'ordre de la Jarretière, y fut logé le 16 octobre 1596; et que plus tard encore, lors du voyage de Louis XIV, enfant, à Rouen, il fut assigné comme habitation à MADEMOISELLE, sa cousine germaine, qui n'ayant pas

pu, comme elle l'espérait, devenir reine de France, dut se contenter de rester duchesse de Montpensier et d'épouser M. de Lauzun.

Je ne décris point l'extérieur de ce monument, pour ne pas

Pierre Corneille, d'après le portrait de Gigoux.

faire de double emploi avec nos gravures; l'intérieur est, comme je l'ai dit, aménagé pour les services du Comptoir d'escompte; il y a cependant une pièce au premier étage qui mériterait d'être visitée : c'est un cabinet dont les boiseries et le plafond sont enrichis de dorures et de peintures fort intéressantes.

En quittant la place de la Pucelle, encombrée tous les matins par une réunion de petites voitures de laitières des environs de Rouen, qui ne manque pas de pittoresque, nous n'avons que deux pas à faire pour nous trouver sur la place du Vieux-Marché.

Bien nommée celle-là, car c'est peut-être le plus ancien marché, non pas seulement de Rouen, mais de toute la France; on a des preuves de son existence au XIe siècle, et à cette époque il était sinon plus considérable, du moins bien plus étendu qu'aujourd'hui, puisqu'il comprenait la place Saint-Éloi et la place de la Pucelle. Ce n'est qu'au commencement du XVe qu'on l'a partagé par des constructions en deux parties inégales.

Au XIe siècle, on s'en doute bien, les marchés n'étaient pas permanents comme aujourd'hui; c'étaient plutôt des foires où se rendaient à époques fixes tous les marchands de la ville et de la contrée, ce qui explique pourquoi il fallait un si vaste emplacement.

Il y avait, comme pour toutes sortes de choses à cette époque, un cérémonial tout spécial pour ces foires. C'étaient le prieur et les chanoines de Notre-Dame, montés sur des grands chevaux, qui en faisaient l'ouverture, et tant qu'elles duraient on ne pouvait vendre et acheter que là.

Chacun des jours de cet immense marché était consacré à une marchandise spéciale : les étoffes, les cuirs, les peaux, les draps, les cristaux, etc...; on y vendait même des chevaux, le dernier jour, quand toutes les étales étaient parties.

Aujourd'hui la place du Vieux-Marché n'a de remarquable que ses halles couvertes, réduction des Halles centrales de Paris, commencées en 1860 et qui ont coûté 236.000 francs : 140.000 francs pour la serrurerie et 96.000 francs pour les travaux de maçonnerie.

Il ne faut cependant pas s'en éloigner sans donner un coup d'œil au Théâtre-Français, dont, il faut l'avouer, le péristyle est moins orgueilleux que le nom, si toutefois on peut appeler péristyle les trois étroites arcades qui lui servent d'entrée.

Cette salle, construite en 1793, et qui peut contenir quinze cents spectateurs, est toujours plus que pleine le dimanche; du reste elle a de tout temps fait la fortune de ses directeurs.

Comme si la prédestination des mots nous poussait, nous allons parler de Corneille immédiatement après le Théâtre-Français, car

c'est tout près, rue de la Pie, qu'est né ce génie, qui n'est pas seulement l'orgueil de Rouen, mais encore une de nos gloires nationales.

Sa maison et celle contiguë qu'habita son frère Thomas n'existent plus; démolies il y a quelques années, elles ont été remplacées par l'inscription suivante :

« Ici étaient les maisons où sont nés les deux Corneille. Pierre, le 6 juin 1606; Thomas, le 21 août 1625. »

Mais nous les avons fait graver telles qu'elles étaient, comme un souvenir de ce qui aurait peut-être dû rester impérissable, ainsi qu'un très-beau portrait de Pierre, et en cela nous ne montrons pas de partialité contre son frère.

Sans doute Thomas avait beaucoup de talent, assez de talent même pour se faire un nom, s'il ne se fût pas appelé Corneille ; mais il n'avait pas assez de génie pour porter ce nom si lourd, rendu à jamais illustre par l'auteur du *Cid*.

Leur père, ou plutôt son père, — car je ne vais décidément parler que de Pierre — son père était avocat du roi à la Table de marbre ; c'en était assez pour qu'il suivît cette profession. Ayant fait ses études au collége des Jésuites de Rouen, il se fit recevoir avocat, et suivit quelque temps le barreau, mais sans goût, sans vocation surtout.

Il parlait mal, d'ailleurs; il nous l'apprend lui-même :

J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Il n'y a pas là de fausse modestie. Corneille avait un extérieur simple et même commun, et sa conversation était pesante et sans agréments.

Un incident décida de son avenir. Il rencontra un jour, dans une de ces vieilles rues de Rouen qui poussent tant à la poésie, la jeune fille aux grands yeux bleus que rêve tout jeune homme, que célèbre tout poète. Elle se nommait Mlle Millet. Il l'aima sans le lui dire, sans y penser même; mais un jour un de ses amis, fiancé avec elle, le lui présenta. Il voulut d'abord parler pour son ami, car

malgré ses vingt ans il n'avait pas l'égoïsme du cœur; mais il fut tellement encouragé qu'il parla bientôt pour lui-même.

Ce bel amour, qui donna au songeur le sujet de sa comédie de *Melite* (anagramme de son héroïne), n'aboutit pas. Mlle Millet épousa un M. Dupont ou Moreau ou Dubourg, quand elle aurait pu être la femme du grand Corneille, dont elle avait été la muse.

Melite fut jouée en 1629. Ce n'était pas grand'chose, mais le théâtre était dans un tel chaos avant Corneille qu'elle fit quelque bruit. *Clitandre, la Veuve, la Galerie du palais, la Place Royale, l'Illusion comique* suivirent, et voilà le poète enrégimenté avec L'Estoile, Boisrobert, Colletet et le vieux Rotrou dans les *cinq auteurs* chargés de mettre en vers les élucubrations dramatiques du cardinal de Richelieu.

Cela ne suffisait ni à la gloire, ni à l'ambition de Corneille : un M. de Chalon, un Rouennais, qui avait été secrétaire de Marie de Médicis, lui ouvrit des horizons nouveaux; il lui fit lire les romans et les œuvres dramatiques espagnoles, et le *Cid* sortit tout armé du cerveau du grand homme.

Ce fut une révélation et une révolution. *Beau comme le Cid*, fut un proverbe de la vieille France. Aussi que de haines ! que de jalousies ! Richelieu inventa l'Académie tout exprès pour critiquer la pièce nouvelle.

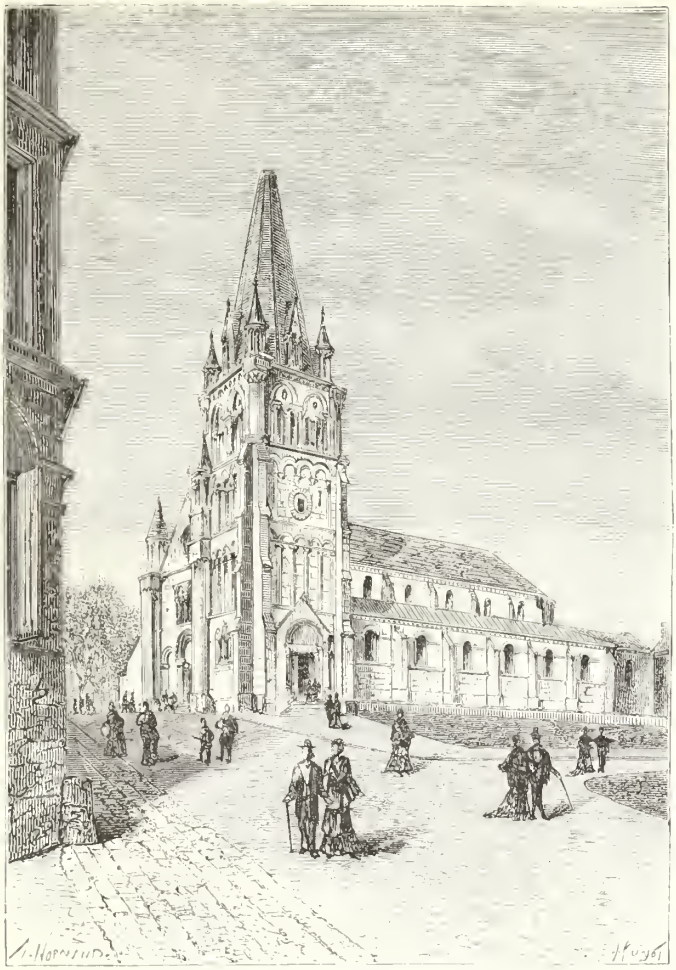
Mais le vrai Corneille était né : il avait la conscience de sa valeur, et il se défendit avec une hautaine supériorité qui n'était pas de nature à imposer silence à ses envieux.

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue :
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit;
Mon travail sans appui monte sur le théâtre,
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre,

dit-il dans son *Excuse à Ariste*, qu'il termine ainsi en parlant de ses vers :

Par leur seule beauté ma plume est estimée;
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense, toutefois, n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Il était, et il est encore dans le vrai ; car si Racine le surpassa quelquefois dans l'exécution poétique, ce fut lui qui inventa la forme et le type de la tragédie classique qui sera l'éternel honneur de la scène française.



Église Saint-Gervais, dessin de Normand, d'après les croquis de M. Alb. Marguery.

Et quelle force dans les conceptions, quelle noblesse dans les personnages, quelle sublimité dans les expressions! Il faut convenir ici, puisqu'il faut toujours trouver des taches au soleil, que Corneille n'atteignit pas toujours le sublime, qu'il ne resta pas toujours à la hauteur de son génie ; mais il faut tenir compte de

l'époque à laquelle il vint, et reconnaître que si le feu sacré lui manqua quelquefois, le talent ne lui fit jamais défaut.

Certes, ses dernières pièces : *Othon, Agésilas, Attila,* sont des productions malheureuses, et qu'il faudrait peut-être retirer de ses œuvres complètes, avec *Pulchérie* et *Suréna,* qui pourraient être du premier tragique venu; mais quel autre que lui eût pu faire *Horace, Cinna, Rodogune,* et ce merveilleux *Polyeucte,* qu'il entreprit plutôt pour faire une œuvre religieuse qu'une œuvre de théâtre?

A cette époque, la question importante, la question terrible qui avait inquiété les derniers jours de puissance de Richelieu, qui préoccupait même le jeune Louis XIV au milieu de ses plaisirs, de sa gloire et de ses amours, était de savoir ce que deviendrait la croyance chrétienne au milieu de la transformation intellectuelle qui préludait au grand siècle.

Corneille voulut répondre à cette question en se reportant aux premiers temps de l'ère chrétienne, et comme il avait fait revivre dans *Horace* les Romains, sinon tels qu'ils étaient, du moins tels qu'ils devaient être, il fit revivre les premiers martyrs, tels que l'Église se les figurait.

Polyeucte fut lu d'abord chez la marquise de Rambouillet où se rassemblaient les beaux esprits, et il y fut naturellement condamné d'une unanime voix. Voiture fut même député auprès de l'auteur pour lui conseiller de ne pas faire représenter cet ouvrage, ou du moins de ne pas le donner au public sans y avoir introduit quelques petites excursions sur le fleuve du *Tendre* que Voiture se proposait d'indiquer; on trouvait d'ailleurs que Pauline aimait beaucoup trop son mari et pas assez son amant, ce qui est un défaut au théâtre. Mais Corneille répondit comme sa Pauline : *Je vois, je sais, je crois,* et la représentation de la pièce mit le comble à sa réputation.

Malgré tous ses succès, il ne fut jamais riche ; une pièce se vendait pour un prix donné ; un chef-d'œuvre ne rapportait pas plus que les œuvres de Pradon, et les droits proportionnels n'étaient pas encore inventés ; mais qu'avait-il besoin d'être riche? Corneille n'était pas M. Scribe, Corneille était Corneille, et sa modeste aisance lui suffisait pour élever ses enfants, et aider ceux de son frère Thomas, qui avait épousé la sœur de sa femme et avec lequel il ne faisait qu'une seule famille.

Il vécut simple comme il le savait, aimé comme il voulait

l'être, et sa mémoire qui est impérissable est naturellement l'orgueil de sa ville natale.

Orgueil bien placé, mais pour lequel on n'a peut-être pas assez fait ; une statue, c'est bien, un théâtre serait mieux : l'occasion va se présenter, il faut que la ville reconstruise sa salle incendiée. Pourquoi ne pas la placer sous l'invocation du maître du théâtre? Je sais bien que ce grand nom sera lourd à porter; mais noblesse oblige.

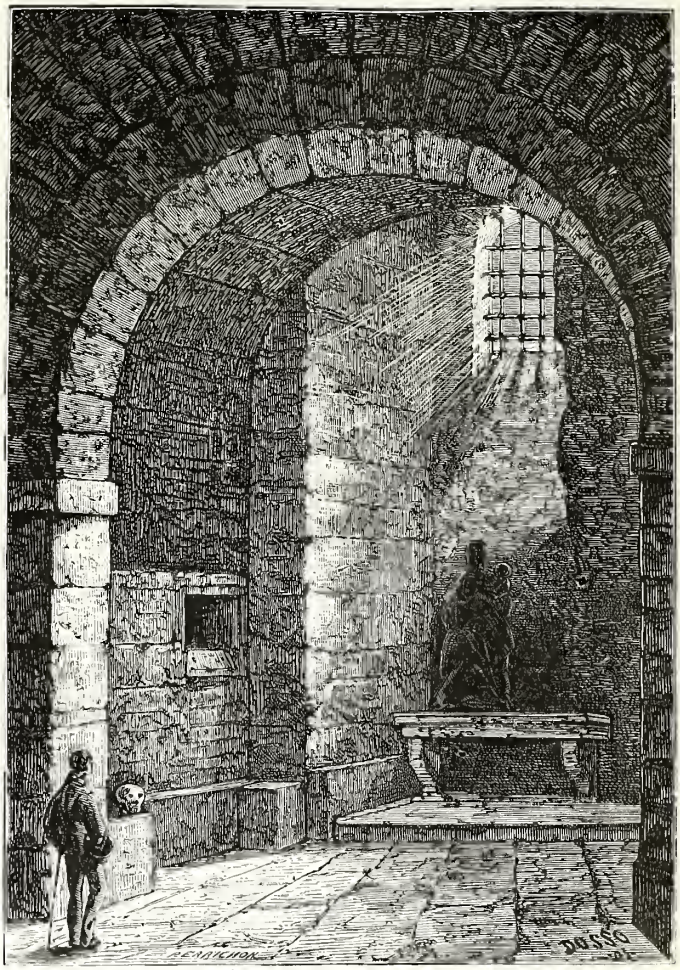
En quittant la rue de la Pie, nous nous trouvons dans une voie assez droite et assez large pour une rue du Rouen de la moyenne époque. Elle porte le nom d'un neveu de Corneille, Fontenelle, l'un des plus aimables philosophes du XVIIIe siècle, mais illustration un peu effacée à côté de la gloire de celui qu'on surnomma le Grand, un peu pour ne pas le faire confondre avec son frère, mais surtout pour le distinguer des autres hommes.

Il faut descendre cette rue jusqu'à l'hôtel de la Préfecture, jadis hôtel de l'Intendance, monument moderne peu intéressant, dont la reconstruction, interrompue par la guerre, a été reprise en 1872. Mais il faut tout voir, et c'est seulement en application de ce principe que je vous recommande dans la salle du Conseil général une fort belle cheminée en marbre griotte des Pyrénées, moderne comme le jardin, fort beau d'ailleurs et qui donne sur le boulevard Cauchoise.

Montons ce boulevard jusqu'au premier grand carrefour ; à notre droite nous avons la rue de Crosne qui mène au Vieux-Marché, et la rue de Crosne hors ville à l'extrémité de laquelle on aperçoit l'Hôtel-Dieu. Je n'ai point envie de vous conduire à cet établissement qui ressemble à tous les hôpitaux du monde; je ne vous ai d'ailleurs parlé de la rue de Crosne que parce qu'elle sera un jour une curiosité de la ville.

Dans cinquante ans, devant une maison dont je n'ai pas remarqué le numéro, le cicerone dira aux visiteurs : Ici, demeurait un homme qui a bien mérité de la patrie. J'ai nommé M. Pouyer-Quertier. Et ce sera vrai, car indépendamment des services que cet habile financier a pu nous rendre comme ministre, il a surtout travaillé pour la postérité qui lui en sera, n'en doutons pas, plus reconnaissante que ses contemporains, en disputant à la rapacité prussienne, village par village, et pour ainsi dire pied à pied, les lambeaux de notre malheureuse Alsace.

Sans doute, tout honnête homme en eût fait autant, mais il ne fallait pas là que du patriotisme, il fallait beaucoup de ténacité, une habileté un peu malicieuse et un tempérament de fer pour

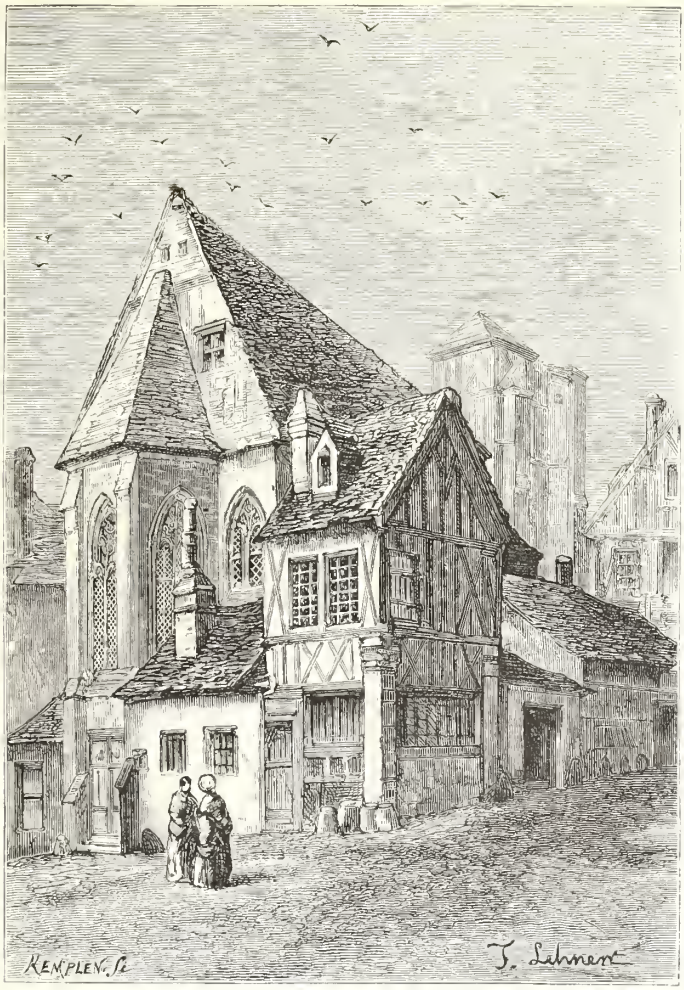


La crypte de Saint-Gervais, dessin de Dosso, d'après un croquis de M. Alb. Marguery.

arracher au pantagruélique Bismarck quelques kilomètres de territoire après chaque grand dîner, et ne nous en eût-il sauvé qu'un hectare, que M. Pouyer-Quertier mériterait encore la reconnaissance de tous ceux qui aiment leur pays.

Continuons à monter le boulevard Cauchoise pour arriver à

l'église Saint-Gervais, la plus ancienne de Rouen, non pas intrinsèquement, car le monument que nous avons fait graver, bien que construit dans le plus pur style roman, ne date que de 1868 ; mais



Ancienne église Sainte-Marie-la-Petite. — Dessin de Lehuert, d'après les croquis de M. Alb. Marguery.

on a conservé toutes les anciennes parties, non pas précisément de la chapelle construite en 386 par saint Victrice, mais au moins de celle qui fut élevée par les moines de Fécamp en 1026, notamment les colonnes de l'abside ; et la crypte, dont nous parlerons tout à l'heure, est restée intacte.

La vieille église, que la nouvelle reproduirait exactement aujourd'hui, si l'ouragan du 12 mars 1876 n'avait pas découronné la flèche en pierre qui domine le portail, a subi bien des vicissitudes.

Elle fut d'abord chapelle d'un prieuré, ainsi que l'atteste l'inscription suivante gravée à la façade actuelle sur une plaque de marbre blanc :

ICI ÉTAIT LE GRAND-PRIEURÉ
DE SAINT-GERVAIS
OU MOURUT
GUILLAUME-LE-CONQUÉRANT
LE IX SEPTEMBRE MLXXXVII

—

Acad. Roth. posuit anno 1846.

Il faut d'autant plus louer cette inscription qu'elle est en français ; l'Académie de Rouen paraît être la première à comprendre que les inscriptions sont faites pour être lues par le commun des mortels ; il est vrai qu'elle a mis sa signature en latin ; mais ce sacrifice à la routine savante ne lui enlève presque rien de son mérite.

C'est en effet dans le prieuré de Saint-Gervais que vint finir ses jours, gravement compromis par une chute de cheval, qu'il fit en incendiant Mantes-la-Jolie, le duc de Normandie qui ne se trouvait pas assez apanagé par la couronne d'Angleterre et qui rêvait déjà celle de France.

Le roi Philippe ayant plaisanté de son embonpoint, en répondant à son ambassadeur qu'il lui rendrait le Vexin quand il aurait fait ses couches : — « Par le ciel ! s'écria Guillaume, à qui le propos fut rapporté, mes relevailles se feront à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges. » Et il partit. Mais le pommeau de sa selle sur lequel il tomba rudement l'arrêta en chemin, et on eut toutes les peines du monde à le transporter jusqu'à Rouen.

Son agonie fut longue pourtant, son ancien médecin, Gislebert

Mamerot, qu'il avait fait évêque de Lisieux, le disputa à la mort pendant six semaines.

Et quelle agonie pour ce roi qui avait créé sa puissance de toutes pièces et qui laissait pour se la partager trois fils dont l'aîné, Robert, était en guerre ouverte avec lui !

Mais laissons parler le continuateur de l'historien presque contemporain, Robert Wace, et empruntons à Jules Janin la traduction française de ses petits vers romans.

« Le roi *Conquérant,* chargé d'honneurs, s'inquiète de l'avenir, il veut savoir ce que vont devenir, lui mort, les enfants qu'il laisse après lui.

« Voilà pourquoi il envoie chercher les plus grands clercs et les hommes les plus doctes et tous les habiles et prévoyants des deux côtés de la mer.

« Eux arrivés, il les réunit, leur disant merci d'être venus !... Je veux, Messires, savoir ce que deviendront mes trois fils après ma mort. Et ce que vous saurez, dites-le-moi vraiment.

« Les voilà réunis, chacun parlant et discutant et pas un ne disant le même avis. Si bien que l'un d'eux, plus sage que les autres, se mit à dire :

« Seigneurs, à quoi bon tant de discours, faites paraître devant nous les enfants du roi et nous saurons bien les juger.

« On les fait mander, ils arrivent. Robert seul vient le premier.— Beau fils, lui disent-ils, répondez-nous. Si Dieu, qui est tout-puissant, eût fait de vous un oiseau volant, quel oiseau auriez-vous voulu être ?

« — J'aurais voulu être un épervier, dit Robert ; c'est un bel oiseau ; il vole à tire-d'ailes, il est animé à la proie, il est le bienvenu des princes, des chevaliers, des chasseurs, de toutes gens.

« Robert parti, arrive Guillaume le Roux, — chacun se lève. Le Roux salue un chacun. — Beau fils, si Dieu, qui peut tout, eût fait de vous un oiseau de l'air, quel eût été votre pareil parmi les oiseaux ?

« — Parlez-moi de l'aigle, dit Guillaume, il est le roi des airs ; il est fier et puissant et redouté ; je voudrais être roi comme lui.

« Le troisième était Henri, lettré et savant. — Pour moi, dit-il, si Dieu eût voulu faire de moi un oiseau, j'aurais voulu être un

étourneau. C'est un bon et débonnaire petit oiseau ; il est content pourvu qu'il trouve un peu de grain chaque jour. S'il est en cage, il amuse l'homme par ses chants joyeux ; il vit de peu, et il ne fait de mal à personne.

« Ceci dit, Henri se retira comme avaient fait ses frères. Eux partis, les discours des sages recommencèrent de plus belle et l'assemblée s'entendit un peu moins qu'auparavant.

« Alors le dernier conseiller se mit à expliquer les destinées des trois fils du roi. et à prévoir ce que leur annonçait l'avenir.

« Robert sera en effet l'épervier, l'oiseau brillant, honoré, fêté, chéri, mais lié aux pieds, serf et mourant dans sa cage.

« L'aigle sera Guillaume le Roux, puissant, terrible, malfaisant, ni aimé, ni chéri, et mourant d'une cruelle mort.

« Mais pour Henri le second des frères, il sera en effet l'étourneau qui voyage, qui parcourt bien des royaumes, qui cherche sa vie à grand'peine et qui meurt de sa belle mort. »

Ce serait, si l'on en croyait la chronique, le résultat de cette conférence qui aurait dicté le testament du roi Guillaume.

Il laissa le duché de Normandie à son fils Robert.

« Quant au royaume d'Angleterre, ajouta-t-il, je ne le lègue en « héritage à personne, ne l'ayant point reçu en héritage, mais « l'ayant acquis au prix du sang. Je le remets entre les mains de « Dieu, me bornant à souhaiter que mon fils Guillaume, qui m'a « toujours été soumis en toutes choses, l'obtienne s'il plaît à Dieu et « y prospère. »

Henri, qui veillait au lit de mort de son père, s'aperçut qu'il était oublié et réclama.

« Je te donne, répondit le mourant, 5.000 livres de mon trésor. — Mais que ferai-je de cet argent si je n'ai ni terre ni demeure? — Sois tranquille, mon fils, et mets ta confiance en Dieu ; souffre que tes aînés te précèdent, ton temps viendra après le leur. »

Le bâtard de Robert le Diable fut bon prophète. Henri régna en effet sur l'Angleterre et la Normandie, et son fils en y ajoutant l'Anjou et l'Aquitaine fut la tige de ces Plantagenets, qui jetèrent tant d'éclat sur leur siècle.

Mais revenons à notre église. Rasée presque complétement au XVe siècle pour les besoins de la défense de la ville, elle était à peine réédifiée que les Calvinistes la dévastèrent en 1591. Fermée en

L'Auberge Normande (Grand Hôtel), rue des Bons-Enfants, dessin de Dosso et Gilbert, d'après le croquis de M. Alb. Marguery.

1793 pour cause de révolution, elle fut rendue momentanément au culte en 1806, servit bientôt après de dépôt d'artillerie et ce n'est qu'en 1846 qu'elle redevint enfin paroisse ; mais cette suite non interrompue d'infortunes avait si complétement épuisé le trésor paroissial qu'il devint une habitude rouennaise de dire « désargenté comme le crucifix de Saint-Gervais. » Ce dicton restera populaire.

Quant à la crypte, placée immédiatement sous le chœur de l'église, c'est un monument historique qui mérite la visite de tous les archéologues : on y descend par 28 degrés de pierre, elle a 11 mètres 36 de longueur, 5 mètres 19 de large et 4 mètres 87 de hauteur.

L'ancienneté de son origine ne peut faire aucun doute ; car les rangées de briques et de tuiles légères qui alternent avec les assises de pierres sont des preuves irrécusables d'une construction romaine. Les murailles n'ont subi aucune modification, seulement on a profité de la reconstruction de l'abside polygonale, pour restaurer la voûte.

Si l'on en croit les anciens historiens, l'évêque saint Mellon aurait été inhumé en 311, dans cette chapelle souterraine ; maintenant est-elle l'œuvre du fondateur de la chrétienté à Rouen? c'est possible et même fort probable ; on sait que les premiers chrétiens se réunissaient dans des souterrains pour célébrer les mystères de la nouvelle religion ; d'un autre côté, les chroniqueurs normands disent que l'illustre évêque fut le créateur de l'église métropolitaine de Rouen, et que les magistrats romains, comme le peuple, le laissèrent sans encombre jeter les fondements de la première cathédrale.

Or, pour bâtir cette église, il fallait qu'il en ressentît le besoin et qu'il en comprît la possibilité, c'est-à-dire qu'il eût des adeptes en assez grand nombre pour emporter d'assaut l'autorisation des maîtres du sol ; car il n'est guère supposable, pour qui connaît un peu les Romains, qu'à la seule considération de ses vertus et même de ses talents, on lui ait laissé élever un temple au nouveau Dieu.

Donc, il avait depuis longtemps une église secrète, et cette église était évidemment la crypte de Saint-Gervais.

Quoi qu'il en soit, on vous montrera à gauche en entrant non pas le tombeau de saint Mellon, mais la place où il fut enterré; à droite est le tombeau de saint Avitien, mort en 325.

La pierre sépulcrale de ce saint évêque a, croient les mères rouennaises, et surtout celles de la campagne, la propriété de rendre les enfants forts, et le mardi des Rogations, c'est toute une procession de braves femmes qui viennent à tour de rôle coucher quelques instants leurs bambins sur la tombe de saint Avitien.

Si cela ne leur fait pas de bien, cela ne peut toujours pas leur faire de mal.

Près de l'église se trouve le cimetière qui, d'après l'abbé Cochet, le savant antiquaire de la Normandie, est aussi vieux que Rouen lui-même. On y a d'ailleurs trouvé de nombreux tombeaux fort anciens, formés d'une pierre creusée et d'un couvercle aplati, et notamment six cercueils qui remontent au moins à l'époque franque ; nous retrouverons deux de ces spécimens funéraires dans la collection du musée d'antiquités.

Nous nous sommes un peu éloignés de notre centre d'opérations ; mais nous n'avons plus rien à voir du côté de Saint-Gervais et nous allons rentrer dans la ville par la place Cauchoise et la rue des Bons-Enfants.

La première chose qui nous arrête dans cette rue est la maison de Fontenelle, reconnaissable à cette inscription :

FONTENELLE
EST NÉ DANS CETTE MAISON
le 14 février 1657.

Comme je l'ai dit, il était neveu de Corneille ; son père, Le Bovier de Fontenelle, avocat à Rouen, ayant épousé Marthe Corneille, sœur du grand poète. Savant, philosophe, poète, écrivain polygraphe et surtout homme aimable, il vécut cent ans moins un mois, et mourut après avoir occupé, pendant soixante-six ans, son fauteuil à l'Académie, sans s'être fait ni envieux, ni ennemis. Cela tenait surtout à sa philosophie prudente qu'on a quelquefois qualifiée d'égoïsme, et dont Delille a fait un tableau si exact dans les vers suivants :

Fontenelle, toujours craignant quelque surprise,
Aux passions sur lui ne donne point de prise,
Soigne attentivement son timide bonheur,
Même dans l'amitié met en garde son cœur ;
Ami des vérités, par crainte les enchaîne,
Et s'abstient du plaisir pour éviter la peine.

C'est en effet Fontenelle qui a dit : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. » Mais on lui a prêté tant de mots qui ont été depuis reconnus apocryphes, que celui-là pourrait bien n'être pas plus vrai que les autres.

Le plus authentique est son dernier ; au milieu de son agonie, pendant laquelle, en vrai philosophe, il conserva sur son visage l'heureuse sérénité qu'on y avait toujours vue, son médecin croyant l'entendre articuler une plainte, lui demanda s'il souffrait. — Non, répondit-il, je sens une difficulté d'être.

C'était vrai ; Fontenelle ne souffrit jamais ; ce fut l'homme heureux par excellence : jusqu'à ses derniers jours il fut l'ornement et l'étonnement de la brillante société du XVIIIe siècle. On le trouvait toujours ailleurs que dans sa maison et principalement chez Mme de Tencin et chez Mme Geoffrin, de sorte que Piron put s'écrier avec vérité en voyant passer son convoi : — Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville.

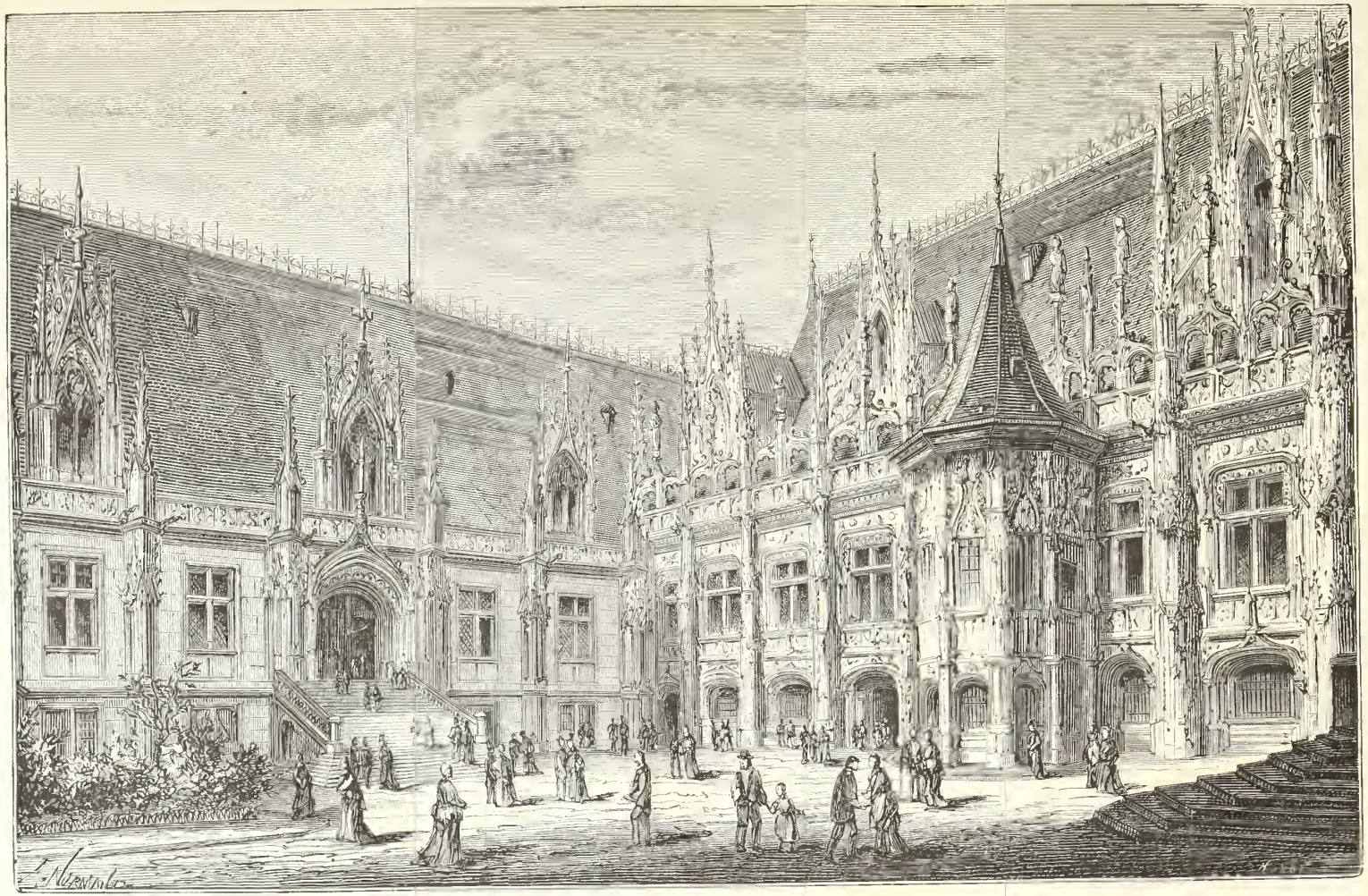
C'était une singulière oraison funèbre, mais elle peint si bien la vie de cet aimable épicurien que je n'en chercherai pas d'autres.

Dans cette même rue des Bons-Enfants, au n° 73, et au coin de celle de la Prison, se trouve l'ancienne église Sainte-Marie-la-Petite, enlevée au culte en 1791 et qui est occupée aujourd'hui d'un côté par un magasin de liquides et de l'autre, je crois, par une école de quartier.

Cet édifice, du XVIe siècle, que nous avons fait graver, non à cause de son importance, mais parce qu'il est appelé à disparaître un jour ou l'autre, a conservé intact tout son flanc méridional.

Un peu plus loin, nous allons voir une vraie curiosité, sinon dans l'acception étroite du mot, du moins relativement à sa situation au cœur d'une ville de cent mille âmes.

Au n° 37, est une grande porte cochère, décorée de cette inscription aussi courte qu'orgueilleuse : Grand Hôtel. Franchissez-en



Le Palais de Justice, dessin de Normand d'après une photographie.

le seuil, si vous voulez voir le type achevé de la vieille auberge normande.

La cour est pleine d'allants et venants amenés par le départ d'une de ces diligences d'autrefois que les chemins de fer n'ont pas encore totalement fait disparaître ; entre les jambes des chevaux qu'on attelle, des bataillons de volailles piaillantes picorent les grains d'avoine que les prévoyants garçons d'écurie distrayent des doubles litres qu'ils servent à leur clientèle toujours affamée.

A gauche, est le hangar où se remisent les *bocs* (à Rouen un cabriolet sans capote s'appelle un boc) et les carrioles des fermiers des environs ; au fond, la cuisine tapissée de casseroles en cuivre luisantes de propreté et accaparée aux trois quarts par un immense fourneau économique sur lequel se fait entendre constamment ce concert de bouillonnements, de mijotements et de frissonnements si chers aux estomacs fatigués.

A droite, c'est l'auberge proprement dite, avec sa salle à manger et son estaminet au rez-de-chaussée, son escalier extérieur et surplombant à la manière suisse sa galerie ouverte, qui sert à la fois de corridor, de vestibule et de balcon à toutes les chambres des voyageurs.

Pour un touriste, c'est une chose à voir ; pour les Parisiens, c'est une chose à copier dans les petites maisons en carton qu'ils font bâtir dans leurs campagnes d'opéra-comique.

Arrivés à la rue Jeanne-d'Arc, il faut la descendre un peu jusqu'à la place jadis du Marché-Neuf, et qu'on appelle aujourd'hui place Verdrel, du nom d'un maire de Rouen qui a laissé de grands souvenirs de son administration.

Cette place, même en tenant compte de son obélisque-fontaine qui remplace une statue de Louis XIV, démolie depuis longtemps, n'aurait rien de bien recommandable si elle n'avait pour décor de fond le Palais de Justice, cette merveille des merveilles.

Mais ce n'est pas de ce côté qu'il faut la voir si l'on veut éprouver la sensation attendue. Le Palais de Justice doit être admiré de sa grille d'honneur, qui borde la rue aux Juifs.

Ce magnifique chef-d'œuvre de l'architecture gothique et de la Renaissance dont Roger Ango fut l'auteur, sous la direction éclairée du cardinal d'Amboise, est dû à la pensée du roi Louis XII, qui voulait loger d'une façon digne de lui et de cette cour souveraine

l'Échiquier de Normandie qu'il venait de rendre perpétuel par son édit du mois d'avril 1499.

« Le roi, est-il dit dans cette ordonnance, désirant bon ordre « être établi pour l'universel bien du pays, ordonne que la cour « souveraine de l'Échiquier sera tenue ordinairement et continuel- « lement au public de Rouen par quatre présidents, dont deux « ecclésiastiques et huit conseillers clercs et laïques, vertueux, « justes, sachant et connaissant les lois. »

Les traitements du premier et du second président étaient fixés à sept cents livres tournois par an, ceux du troisième et du quatrième à cinq cents ; les conseillers clercs touchaient deux cent soixante-cinq livres quinze sous, et les laïques trois cent quinze livres.

Cet Échiquier dont la première séance fut ouverte par le premier président, Geoffroy Hebert, évêque de Coutances, s'installa, le 1er octobre de la même année, dans le bâtiment de l'aile gauche, qu'on appelle aujourd'hui *salle des procureurs,* et que le cardinal d'Amboise avait fait construire dès 1493 pour servir de lieu de réunion aux marchands. Le corps de logis principal ne fut commencé qu'en 1499 ; quant à l'aile droite, elle ne fut élevée qu'au siècle dernier et dans un style qui contrastait si horriblement avec celui du reste du monument, que ce fut presque un bonheur quand elle s'écroula en partie le 1er avril 1812. Trente ans plus tard on pensa à la réédifier dans le style des autres bâtiments, et depuis 1852 l'édifice, pour n'être pas tout à fait celui de Roger Ango, n'en est que plus complet.

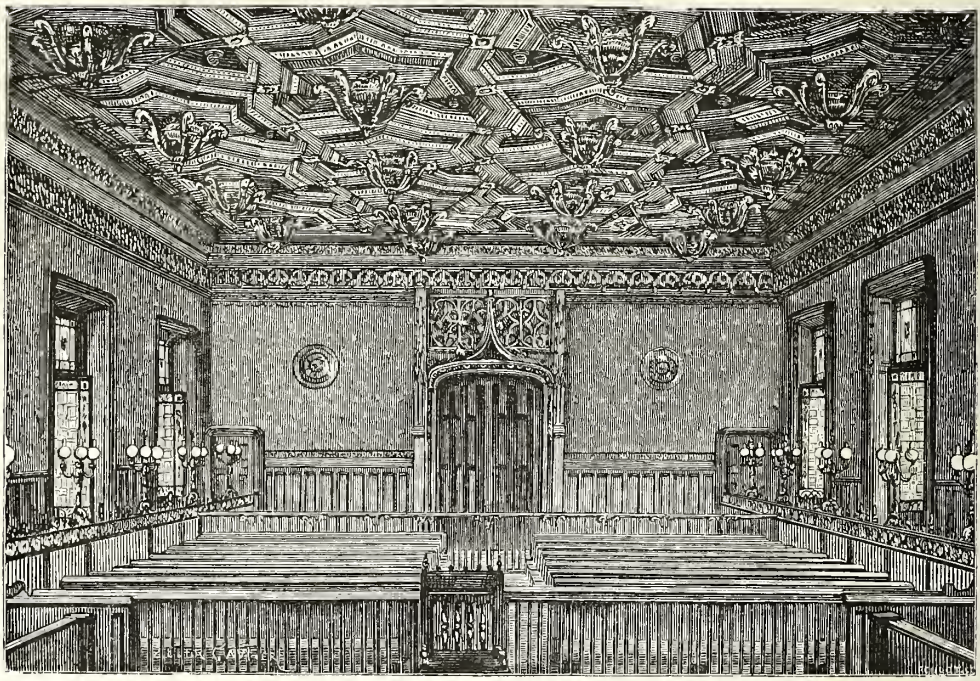
A la vérité, sa façade, qui étale son luxe décoratif sur 66 mètres de longueur, n'avait pas été faite pour supporter deux retours d'équerre, mais elle est si gracieuse et si noble à la fois, si délicate et si imposante, qu'elle ne peut rien perdre à être encadrée.

L'architecture du XVe siècle n'a rien produit de plus riche ni de plus élégant que l'ornementation de cette façade, coupée au milieu par une charmante tourelle octogonale qui arrête le regard par un relief nouveau et rompt la monotonie de la ligne droite.

Tout est à voir en détail dans ce fouillis de broderies de pierre : on admire également les piliers angulaires des trumeaux chargés de dais, de clochetons ou de statues, les sculptures des fenêtres, la série d'arcades en forme de galerie qui règne sur toute la longueur

de l'entablement; et tout cela est si bien terminé par l'élégante balustrade de plomb qui couronne le toit, qu'on reste bouche béante devant l'effet magique de l'ensemble.

Quant aux statues de la façade, je parle des modernes qui sont de M. Brun, elles représentent naturellement Louis XII et le cardinal d'Amboise, les fondateurs du Parlement, naturellement encore



La salle de la Cour d'assises (Palais de Justice). — Dessin de Normand, d'après une photographie.

la Justice qui est ici chez elle, puis Anne de Bretagne, François Ier, un laboureur, une villageoise, un seigneur, un moine, un artiste; en un mot toutes les différentes classes de la société à l'époque de la construction de l'édifice.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur en commençant par la salle des Procureurs, l'escalier par lequel on y monte a été établi en 1607; il cache une partie de la Conciergerie et des prisons établies dans le sous-sol de l'aile gauche.

La salle a 55 mètres de longueur et 17 mètres de largeur, d'élégantes niches en relief en décorent les murs de distance en distance,

à l'extrémité qui touche la rue aux Juifs se voit le modèle de la statue de Corneille, que nous trouverons plus tard sur le terre-plein du pont de pierre.

Derrière ce fort beau plâtre de David d'Angers, l'œil d'un archéologue peut distinguer, dans une embrasure de fenêtre, des dorures

Portail des Sociétés savantes, dessin de Lehnert,
D'après un croquis de M. Alb. Marguery.

effacées et ternies recouvrant des sculptures d'un caractère religieux. c'est qu'il y avait là jadis et formant encorbellement sur la rue aux Juifs, une chapelle où se célébraient chaque année les offices pour Messieurs du Parlement (qu'on appelle aujourd'hui messe du Saint-Esprit), et plus particulièrement la messe Rouge de la Saint-Martin et la messe du prisonnier qui levait la fierte de Saint-Romain.

Cette chapelle a été démolie en 1794, mais on voit encore sur les dalles la trace imprimée par la grille du sanctuaire.

A l'autre extrémité de la salle, dont je n'ai pas encore signalé la voûte, d'autant plus remarquable pourtant qu'elle n'est soutenue par aucun pilier, se trouvait la Table de marbre sur laquelle s'exerçait la juridiction des Eaux et forêts.

Ce mot n'était pas employé au figuré, la Table de marbre existe encore. On peut la voir maintenant debout à l'un des angles de cette belle salle des Pas-Perdus, et constater que son écusson remonte au 26 avril 1555.

Une porte qui s'ouvre au fond de la salle des Procureurs donne accès à la fameuse salle de la Cour d'assises, récemment restaurée et qui fut inaugurée par le roi Louis XII, qui voulut y tenir un lit de justice avant même qu'elle fût terminée.

Le trône royal fut dressé dans cette salle immense aux lambris de chêne sculptés et aux pendentifs dorés, tout éblouissante de peinture, toute chargée de moulures, portraits, arabesques légères et gracieuses. Le roi avait, à sa droite, le légat et les princes ; à sa gauche, la noblesse ; au pied du trône, le peuple, et au fond de la salle, toute l'armée des artistes : peintres, doreurs, imagiers, vitriers, français et étrangers, venus de l'Italie ou de l'Allemagne pour apporter le contingent de leur talent aux embellissements de l'œuvre rêvée par Georges d'Amboise.

Depuis elle servit de grand'chambre au parlement de Normandie, qui remplaça d'autant plus naturellement le célèbre échiquier que si, d'après les nouvelles ordonnances du roi, l'archevêque de Rouen et l'abbé de Saint-Ouen en étaient *conseillers-nés*, les barons et les prélats, qui ne pouvaient jadis se dispenser d'assister aux séances sous peine d'une amende considérable, n'avaient plus à la nouvelle cour que le droit de s'asseoir à leur gré, stérile honneur auquel ils renoncèrent d'autant plus vite qu'on y parlait un langage auquel ils n'étaient pas absolument habitués, celui du droit et de la loi.

Le premier président du parlement de Normandie fut Jean de Selves, plus qu'un magistrat, un patriote, qui avait tenu tête à Charles-Quint dans ses projets de démembrement de la France et devant lequel François Ier, fier pourtant de ses prérogatives, se levait quand il entrait chez lui ; ce fut une des gloires de Rouen oubliées comme tant d'autres.

Le parlement de Normandie, qui fut souvent supprimé par l'omnipotence des rois, prit fin à la Révolution de 1789 ; le nouvel état de choses le remplaça par la magistrature actuelle, et sa grand'-chambre devint naturellement la salle de la Cour d'assises.

Elle eut ses causes célèbres, sans parler même de l'assez récent

procès Janvier de la Motte, qui causa par ricochet la retraite administrative de M. Pouyer-Quertier.

C'est là que se jugea, en mars 1846, cette affaire Dujarrier-Beauvallon, qui occupa tant l'opinion publique et dans laquelle Alexandre Dumas, appelé comme témoin, commit toutes les vantardises que son immense succès excusait presque; une d'elles fut très-spirituellement relevée par le président. A sa première question, l'auteur de *Monte-Cristo* déclara être : Alexandre Dumas, marquis Davy de la Pailleterie, et ajouta pour faire un effet : « Je dirais auteur dramatique, si je n'étais pas dans la patrie de Corneille; » ce à quoi M. Letendre de Tourville répondit : « Il y a des degrés à tout. »

Après la salle de la Cour d'assises, il faut visiter la chambre du conseil ; sa simplicité majestueuse reposera des dorures et des caissons décorés de rosaces et d'ornements en bronze; elle n'est décorée que d'un tableau, très-beau d'ailleurs, quoique donné jadis par Louis XII, représentant le Christ en croix et les saintes femmes à ses pieds. On y voit aussi les portraits beaucoup plus modernes de quelques présidents et conseillers du parlement de Normandie.

Dans l'aile droite, dont la reconstruction a été faite sous l'habile direction de M. Grégoire, nous trouverons la salle où la Cour nationale tient ses séances, ainsi que la salle des appels de police correctionnelle qui renferme deux vrais tableaux, un *Christ*, de Philippe de Champaigne, et un *Jugement de Salomon*, de Mignard.

C'est à peu près tout pour le Palais de Justice; cependant je ne conseille pas au touriste de le quitter sans envelopper dans un dernier regard et son ensemble merveilleux, et les milliers de détails qui sollicitent son attention.

Traversons maintenant la voûte sous laquelle est établi le poste des soldats de service au palais; nous sommes dans la rue Saint-Lô, juste en face le portail d'un hôtel, qu'il me semble bien avoir entendu appeler jadis Cour des comptes, mais qui sert maintenant de lieu de réunion aux Sociétés savantes de Rouen.

Et elles sont nombreuses, vous allez voir :

En première ligne vient l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts,* qui a remplacé les *Palinods* normands, ces fameux palinods fondés au XIIe siècle par Guillaume le Conquérant et qui se sont perpétués d'âge en âge jusqu'au XVIIIe siècle par le renouvellement

de leurs quatorze membres qui se réunissaient solennellement, tous les ans, le jeudi d'avant Noël.

L'Académie en a cinquante (je ne parle pas des membres correspondants dont le nombre est illimité) qui se réunissent en séance particulière tous les vendredis soir de sept à neuf heures et en séance publique une fois l'an à l'Hôtel de ville pour décerner des prix sur des sujets relatifs aux sciences, aux lettres et aux arts, proposés en concours général.

Fondée en 1744, cette réunion de savants et d'amateurs amis des belles-lettres et restés assez fidèles au culte de l'art pour consacrer mieux que leurs loisirs à l'enseignement perpétuel des plus nobles idées, et qui s'est placée sous l'invocation puissante de deux génies normands : Corneille et Poussin, sans rivaux dans la poésie et les arts, fut supprimée comme toutes choses en 1793 ; elle ne put reprendre ses travaux qu'en 1803, mais depuis ils n'ont pas été interrompus et les soixante-six volumes de la collection de ses Mémoires prouvent qu'ils n'ont pas été infructueux.

La *Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie*, créée en 1803, et qui s'est fusionnée en 1855 avec la Société libre du commerce et de l'industrie, tient ses séances particulières le 1er et le 15 de chaque mois, et sa séance solennelle à l'Hôtel de ville tous les ans, le 6 juin. Elle s'occupe avec intelligence et succès de tout ce qui intéresse le progrès des arts et de l'industrie.

La *Société d'agriculture*, fondée en 1819, distribue tous les ans, vers la fin d'octobre, des prix et des médailles d'encouragement. Elle publie tous les trois mois, sous forme de bulletin, le résultat de ses travaux, qui n'ont d'autre but que la propagation des connaissances relatives à l'agriculture théorique et pratique.

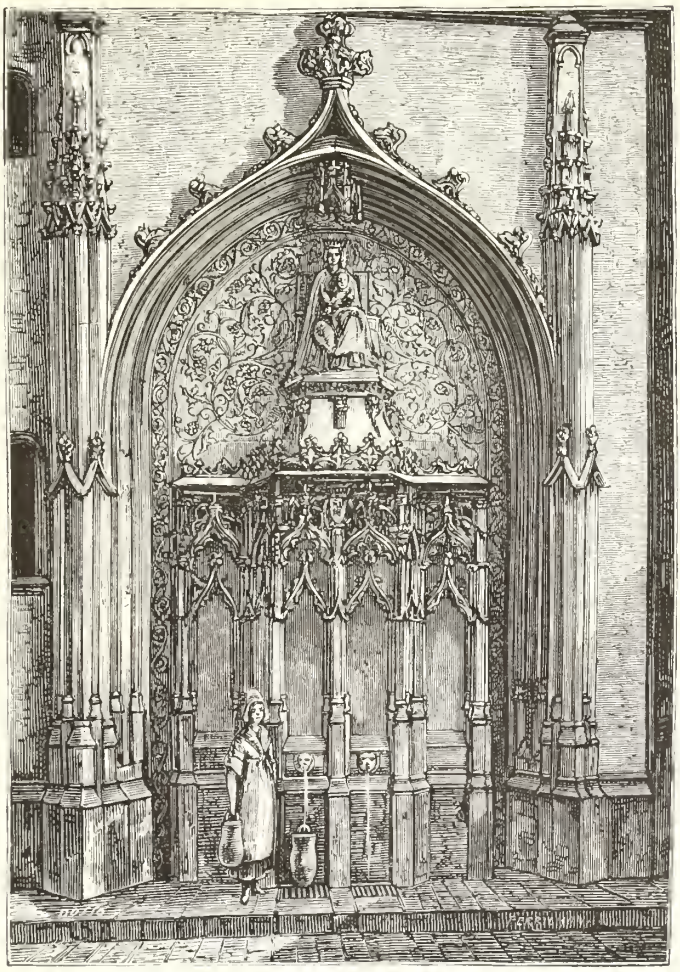
La *Société d'horticulture*, organisée en 1836, obtient des résultats excellents au moyen des deux expositions qu'elle fait tous les ans, l'été dans le jardin de Saint-Ouen, l'hiver dans la grande salle des Consuls, de fleurs et de fruits cultivés dans la région rouennaise.

Nous trouverons encore là, la *Société de médecine* qui tient ses séances toutes spéciales le 2e et le 4e mardi de chaque mois, et la *Société des pharmaciens*, qui ne se réunit que le premier mardi de chaque mois.

Je n'oublie pas la *Société des amis des sciences naturelles ;* mais

comme elle est de fondation toute récente, j'ai donné le pas à ses aînées.

Il y a encore à Rouen la *Commission des antiquités* qui s'occupe ac-



Fontaine de la Crosse, dessin de Dosso, d'après une photographie.

tivement de la recherche des antiquités et surtout de la conservation des monuments anciens dans le département de la Seine-Inférieure ; mais celle-ci, quelque peu officielle, se réunit à la Préfecture.

Toutes ces associations sont absolument excellentes, surtout dans une grande ville industrielle où tout est bruit, passion, mouvement, où l'ambition exclusive de faire fortune l'emporterait peut-

être sur toute autre considération si la louable vanité de faire partie de ces quelques hommes d'élite passionnés pour les belles œuvres de l'antiquité et du génie moderne, qui se réunissent autour d'un tapis vert pour parler avec un honnête amour de la plus sincère passion de leur vie, n'arrachait momentanément quelques notabilités industrielles à la soif du lucre et au naïf orgueil du thésauriseur.

Et notez que ces savants, que l'on plaisante si facilement, bien qu'ils ne soient pas tous obscurs, accomplissent une œuvre commune dont l'utilité est aussi incontestable que le dévouement qu'ils y apportent.

« Patients et zélés — a dit Janin, qui s'y connaissait — ils recherchent dans toutes sortes de débris, de poussières, de vanités, les titres épars de la patrie commune ; à qui veut les consulter, ils donnent un bon conseil, une indication précise ; ils le conduisent, comme par la main, dans les sentiers perdus du moyen âge et du monde féodal. Sage et savante façon d'employer ses heures de repos et de loisir ! De ces associations excellentes chaque ville importante de la France s'honore à bon droit. Grâce à ces académies locales, l'histoire nationale marche chaque jour de découvertes en découvertes ; elle s'agrandit, elle se complète, elle revient de tous ses préjugés, elle répare toutes ses erreurs, elle met à profit une médaille, une inscription, un fragment de tuile, les débris de l'urne des morts, des poussières.

« Toute récompense vient de l'Académie ; elle donne son premier prix aux jeunes poètes, son premier encouragement à l'artiste qui doute de lui-même, ses premiers avis dans les arts à l'artiste de génie ; surtout, ces corps savants, d'une science si dévouée, ont cela de charmant et d'utile qu'ils entretiennent le respect pour les génies passés ; ils sont chargés de rappeler les noms glorieux de la province aux générations qui arrivent ; ils ont en dépôt les renommées illustres, et ils ne craignent pas que jamais la reconnaissance des peuples vienne à manquer à leurs grands hommes. »

J'ai copié ces quelques lignes, parce que j'éprouvais le besoin de dire tout cela et que je n'aurais pas su le dire aussi bien. Le lecteur qui veut bien me suivre ne s'en plaindra pas.

Je m'aperçois maintenant que nous avons quitté trop tôt la rue aux Juifs ; il nous faut y revenir pour voir la maison où est né

Jouvenet. Cela nous procurera le plaisir de traverser une fois de plus la belle cour du Palais de Justice.

A la vérité, cette maison, qui occupe le n° 9 de la rue, n'est plus celle où l'illustre peintre rouennais a jeté son premier cri ; elle a été reconstruite en 1860, mais la reconnaissance du souvenir ne nous y appelle pas moins, car ce serait une ingratitude profonde que Jouvenet, qui occupa une si grande place dans l'histoire de la peinture, n'en tînt pas au moins une petite dans celle de sa ville natale.

Issu d'une famille de peintres en 1647, il avait assez de talent à dix-sept ans pour faire oublier son père et son aïeul, et à vingt-six ans quand il fit son premier chef-d'œuvre (*Jésus guérissant un paralytique*), maintenant à Notre-Dame de Paris, il n'avait plus besoin de le signer Jean Jouvenet, il n'y avait déjà qu'un Jouvenet dans le monde des arts.

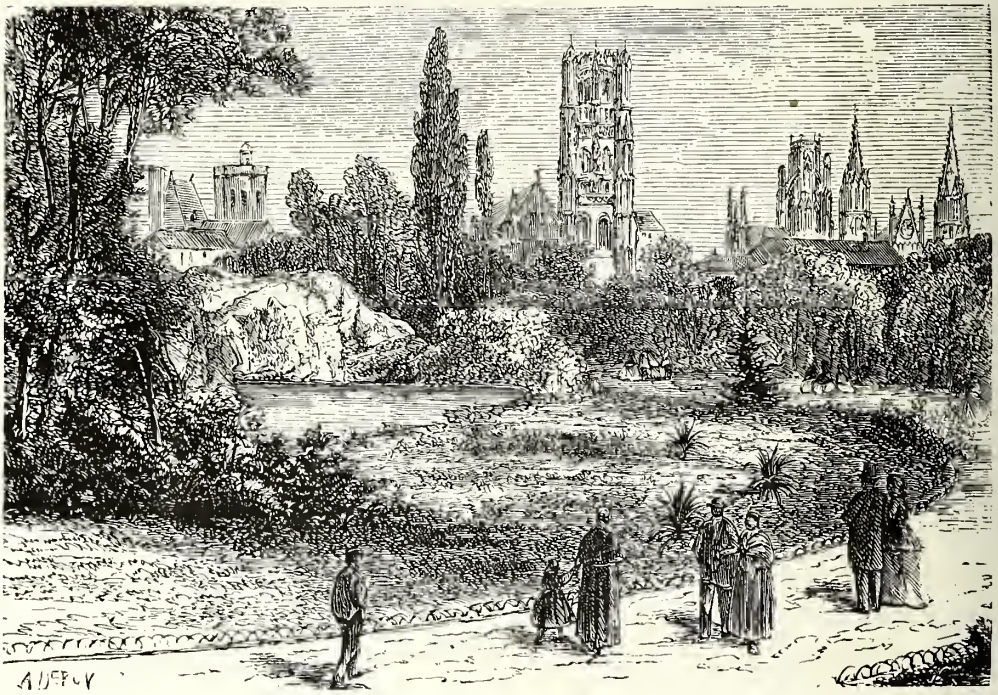
Ce tableau eut un tel succès que Lebrun lui-même, pourtant *premier peintre du Roi*, vint l'en féliciter et lui ouvrir les portes de l'Académie, en lui faisant présenter son *Esther évanouie*, très-belle sans doute, mais de beaucoup inférieure au *Paralytique ;* il se rattrapa bientôt avec sa *Descente de Croix*, une des merveilles du salon carré du Louvre, avec son *Jésus guérissant les malades* et sa *Pêche miraculeuse*, dont la manufacture des Gobelins a fait de si admirables copies.

Si l'on peut à la rigueur refuser le génie à Jouvenet, il faudra reconnaître que ce fut un grand, un très-grand artiste ; sans doute il n'eut pas la puissance de Poussin, l'austère poésie de Philippe de Champagne, ni la fougueuse imagination de Lebrun, mais l'influence de sa peinture fut si considérable en France qu'on ne lui discuta jamais le titre de directeur de l'Académie qu'il avait gagné par ses talents et non par la brigue.

Il révéla, dans ses premières œuvres surtout, la magie de l'effet, les grands partis pris de lumière, et le charme de la couleur ; il est vrai qu'en vieillissant il perdit peu à peu son talent de coloriste ; mais il lui resta toujours, même dans ses tableaux de chevalet, qui sont pour la plupart un peu lâchés, la richesse de la composition, la fermeté du dessin et la puissance de l'effet.

Sa décadence, si toutefois on peut appeler décadence les faiblesses d'un artiste qui n'était grand que dans le grand, et qui fut

sublime au moins deux fois dans sa vie, sa décadence ne date que de 1713 ; elle fut déterminée par une cause physique. A cette époque il fut paralysé du bras droit, et comme il aimait plus son art que sa gloire, plutôt que de s'endormir sur ses lauriers, il continua à peindre de la main gauche. C'est ainsi qu'il acheva la *Visitation de*



Square Solférino, dessin de A. Deroy.

la Vierge, qui appartenait jadis à la grande salle du Parlement de Rouen et qui est maintenant à l'église Notre-Dame de Paris, et nombre d'autres toiles, notamment un *Ex-Voto* que nous trouverons au Musée de peinture, au milieu d'une assez riche collection de ses productions. C'est d'ailleurs tout ce qui reste à Rouen pour rappeler la mémoire de cet artiste qui mourut grand et honoré en 1717 et qui aura toujours cet honneur de rester un des maîtres de l'École française.

Remontons maintenant jusqu'à la rue des Carmes, la rue Saint-Lô, où nous chercherions vainement les débris de l'ancienne église, ou plutôt de l'ancien temple, consacré jadis à ce dieu ou à cette déesse

nommée Roth, qui a causé tant d'insomnies aux antiquaires, d'abord parce que son sexe n'a jamais été défini, ensuite parce qu'on a voulu dans ce nom chercher et trouver la racine de celui de Rothomagus ; mais la nuit des temps recouvre encore cette étymologie de ses nuages.

Tour Saint-Laurent, photographie sur bois de Montalti.

La rue des Carmes, prolongement naturel de la rue Grand-Pont, est une des plus brillantes et des plus commerçantes de Rouen. C'est là que se trouve l'Hôtel de France, où le général de Manteuffel, de si désagréable mémoire, s'empiffrait tous les soirs avec son état-major, du temps de l'occupation prussienne, et où il ne manquait pas de casser toute la vaisselle quand il avait trop bien dîné et qu'on lui apprenait un progrès de l'armée de Faidherbe.

Et s'il peut y avoir une consolation du fléau qui pesait alors sur Rouen, c'est de constater que la vaisselle de l'Hôtel de France fut souvent renouvelée.

Tout à côté se tient le Marché aux fleurs, sur une petite place

qui décrit un angle droit, pour aboutir à la rue de l'Hôpital ; de là nous n'avons plus que quelques pas à faire pour voir la fontaine de la Crosse, point central du Rouen actuel, quoique limite des fortications d'autrefois.

Ce petit monument tout gracieux de la fin du XVe siècle, remarquable par le fini de la statue de la Vierge qui le couronne autant que par l'extrême délicatesse et la légèreté des sculptures ornementales qui le décorent, est adossé à la façade d'une maison qui fait le coin des rues de l'Hôpital et des Carmes.

Il fut construit avec le produit d'une rente que la ville servait à Loys d'Harcourt, patriarche de Jérusalem et évêque de Bayeux, qui à cette intention en avait abandonné les arrérages et le fonds.

Naturellement la fontaine fut enrichie des armoiries du prélat dont l'un des supports était tout aussi naturellement une crosse, et il me paraît assez probable que c'est de cette crosse que la fontaine et le carrefour qu'elle embellit, tirent leurs noms.

Cependant ce n'est pas l'avis de M. Périaux, auteur du *Dictionnaire des rues et places de Rouen*, qui croit que le carrefour de la Crosse a emprunté son appellation à une espèce de grande armoirie, chargée de divers emblèmes au milieu desquels se détachait comme pièce principale une crosse d'évêque, laquelle armoirie décorait jadis la façade d'une maison appartenant à l'abbaye de Notre-Dame de l'Isle-Dieu.

Malheureusement ces étymologies ne sont pas aujourd'hui plus contrôlables l'une que l'autre. La maison dont parle M. Périaux a été détruite en 1791 et les armes de Loys d'Harcourt ont été effacées de sur la fontaine et remplacées par les armes royales de France.

Ce démarquage de monuments si fréquent sous le règne de Louis XVIII, qui n'a pas craint, même au Louvre, cette page magnifique de notre histoire nationale, de faire effacer les N de Napoléon Ier pour les remplacer par ses L, s'imaginant sans doute qu'elles pourraient le faire voler à la postérité; ce démarquage, dis-je, n'a pas été réparé à la dernière restauration de la fontaine, qui eut lieu en 1861. C'est plus qu'une négligence, plus qu'un oubli, c'est un déni de justice à la mémoire de l'évêque de Bayeux et un crime de lèse-archéologie.

Je sais bien qu'on peut m'objecter que les travaux de 1861 n'ont été qu'un simple grattage, mais il était d'autant plus facile d'effacer

les fleurs de lys, qu'à cette époque on ne s'en gênait guère ; seulement il ne suffisait pas de gratter les fleurs de lys, il fallait mettre autre chose.

Eh mon Dieu ! cela a toujours été, cela sera toujours la grande question : grattez les fleurs de lys, grattez les abeilles, grattez tout ce que vous voudrez, mais mettez autre chose à la place.

Comme nous n'avons plus rien à voir dans la rue des Carmes, ni dans son prolongement qui s'appelle la rue Beauvoisine, nous allons gagner la rue de l'Hôtel-de-Ville, une voie neuve qui a seize mètres de largeur, et qui, partant de la place Saint-Ouen, s'en va rejoindre la place Cauchoise en coupant à angle droit la rue Jeanne-d'Arc.

Leur point d'intersection est marqué par un petit square à la mode anglaise de Paris, qu'on appelle le square Solférino.

C'est, comme toutes les simili-promenades de ce genre, un petit jardin anglais, ornementé d'un simili-lac et de simili-rochers. Il n'y a guère que les corbeilles de fleurs et les pièces de gazon qui soient naturelles. Je n'oublie pas les bancs *pour s'asseoir*, car lesdits bancs sont si peu nombreux que ce sont des simili-reposoirs, et que si l'on veut entendre assis la musique militaire qui y joue pendant l'été à certains jours, on est obligé de se payer une chaise — toujours à la mode anglaise de Paris.

On préférerait peut-être des modes plus écossaises ; mais que voulez-vous, on ne peut pas tout avoir, et puis cela ne prend pas du tout, les modes écossaises, surtout en ce qui a quelque rapport avec l'hospitalité.

Comme vous voyez, les Rouennais ont un square pour faire jouer leurs enfants ; je ne sais pas si leurs chiens ont le droit de s'y promener et d'y vaquer à l'exercice de leurs fonctions, sans muselière et sans tenir leurs propriétaires en laisse ; je n'ai pas vérifié le cas, mais j'en doute très-fort. En cela, comme en bien d'autres choses, on a dû se conformer à la mode de Paris.

On m'objectera que, du moment où il y a des fleurs et du gazon, il faut les respecter ; d'accord, mais pourquoi y a-t-il des fleurs et du gazon ? Pourquoi surtout n'y a-t-il presque que de cela ? Et alors quel intérêt voulez-vous que j'aie à me promener dans des allées étroites où il faut que je musèle mon enfant et que je tienne mon chien en laisse ? Vous comprenez que j'aime bien mieux marcher

Procession de la Fierte de Saint-Romain dans le château de Rouen, vitrail de Saint-Godard, fac-simile d'une ancienne gravure

Assassinat de Prétextat par l'ordre de Frédégonde, vitrail de Saint-Godard, fac-simile d'une ancienne gravure.

dans les rues qui sont plus larges, où mon enfant pourra patauger dans le ruisseau sans friser un procès-verbal, et où mon chien pourra braver la morale publique et même les *appariteurs* (à Rouen on appelle appariteurs les agents de la police municipale, probablement parce qu'à l'instar de Paris ils apparaissent toujours quand la tranquillité n'est plus troublée).

Non loin du square Solférino se trouve la tour Saint-Laurent, et ce qui reste d'une vieille église bâtie de 1444 à 1554, où se retirait l'abbé de Saint-Wandrille quand il venait à Rouen pour assister à l'Échiquier, et qui fut supprimée en 1791. Il y avait jadis là un jubé qui passait pour un chef-d'œuvre ; il fut démoli en 1681, et à sa place il y a maintenant un magasin de carrosserie, la remise d'un loueur de voitures, un atelier de reliure, et peut-être d'autres industries que je n'ai pas remarquées.

L'église est maintenant isolée des vieilles maisons qui en masquaient la vue, et sa tour, bâtie en 1501, restée intacte et toute gracieuse dans la pureté de son style, lui donne un aspect très-pittoresque que nous n'avons pas manqué de faire graver.

De la tour Saint-André à l'église Saint-Godard il n'y a que quelques enjambées, tant il est vrai que les églises de Rouen se faisaient autrefois par grappes.

Extérieurement, Saint-Godard ne présente rien de bien extraordinaire ; c'est un monument du XVIe siècle composé de trois nefs d'égale hauteur, dont la centrale se termine par une abside à trois pans ; mais ces nefs renferment des peintures murales dignes d'attention et des verrières dont la réputation n'est plus à faire, puisque, si l'on en croit Le Viel, auteur très-estimé de l'*Art de la peinture sur verre*, on disait jadis à l'aspect d'un vin d'un rouge riche et velouté : « Il est couleur des vitres de Saint-Godard. »

Le rouge n'est pas la seule couleur qui brille dans ces verrières : entrons seulement, et nous n'aurons que l'embarras du choix.

Au-dessus du portail principal, voici d'abord des épisodes de la vie de saint Louis. Dans le bas, la Prise de Damiette par le fils de Blanche de Castille ; dans le haut, une Assemblée de barons du royaume, présidée par saint Louis avant son départ pour sa dernière croisade.

Suivons le bas côté droit, nous trouvons :

1° L'histoire de saint Vincent de Paul ;

2° L'histoire de saint François d'Assise ;

3° Jésus prêchant sur le lac de Génézareth, vitrail moderne exécuté d'après les cartons de M. Le Henaff, et offert à l'église par M. Floquet père ;

4° Conversion de sainte Marie-Magdeleine et de sainte Marie Égyptienne, pendant moderne du vitrail de la sixième fenêtre, et donné à l'église par M. Carbonnier ;

5° Baptême de Clovis et de Rollon, donné par la ville ;

6° La conversion de saint Paul et la conversion de saint Augustin ; un sujet de chaque côté de la verrière qui est de toute beauté ;

7° La vie de la Vierge : quelques épisodes ont été refaits à neuf et intercalés avec une grande habileté d'imitation parmi les anciens panneaux en partie détruits ;

8° Généalogie de la Vierge, vitrail très-curieux et admirablement conservé, exécuté en 1506 par Arnoult Delapointe, et donné à l'église par Robert Delamarre et ses enfants.

Nous voici maintenant au chœur, dont toutes les verrières, offertes à la fabrique par Mme Worrel, sont modernes, mais très-belles.

Elles représentent : à droite, l'histoire de saint Laurent ; au fond, le triomphe de la Croix et de l'Évangile ; à gauche, l'histoire de saint Godard, et ont été exécutées à Paris, d'après les cartons de M. Jollivet, dans les ateliers de M. Marquis.

Jetons un coup d'œil sur les peintures murales de M. Le Henaff : elles représentent en forme de triptyque le sacerdoce chrétien prédit, exercé et transmis.

D'abord c'est le grand prêtre Melchisédech offrant le pain et le vin ; puis, l'institution de la Cène ; et enfin Jésus donnant aux apôtres le pouvoir d'enseigner et de baptiser.

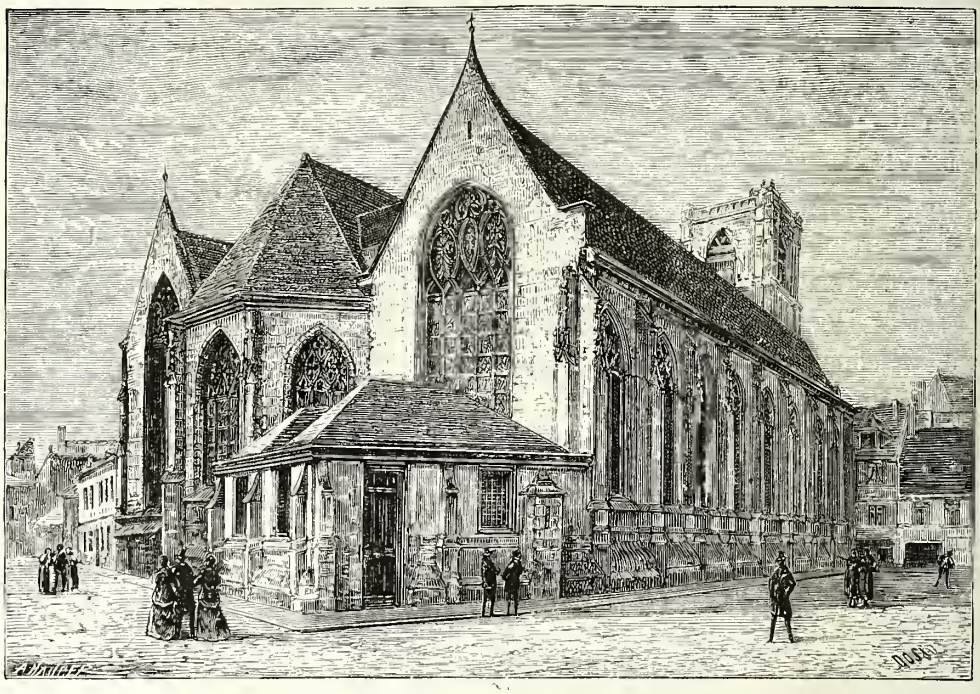
Comme on le voit, ceci est presque un musée religieux. Mais nous n'avons pas fini, nous avons encore tout le bas côté gauche et ses huit vitraux à visiter.

1° Épisodes de la vie de saint Romain.

2° Apparitions évangéliques ; il y a dans cette verrière quelques panneaux neufs au milieu des autres d'une très-grande ancienneté ; et quel que soit le talent de l'artiste, cela se voit.

3° Procession du Corps Saint, de la cathédrale à Saint-Godard (don du Conseil de fabrique).

4° Procession de la fierte de Saint-Romain au château, en présence de Charles VIII; et institution de l'Échiquier perpétuel. Nous avons fait graver ce vitrail (donné par la ville), bien qu'il ne soit pas an-



Église Saint-Godard, dessin de Dosso, d'après une photographie de Marguery.

cien, de préférence aux autres qui présentent autant et peut-être plus d'intérêt général, parce que le sujet en appartient à l'histoire locale; c'est la même raison qui nous a guidés dans le choix du suivant.

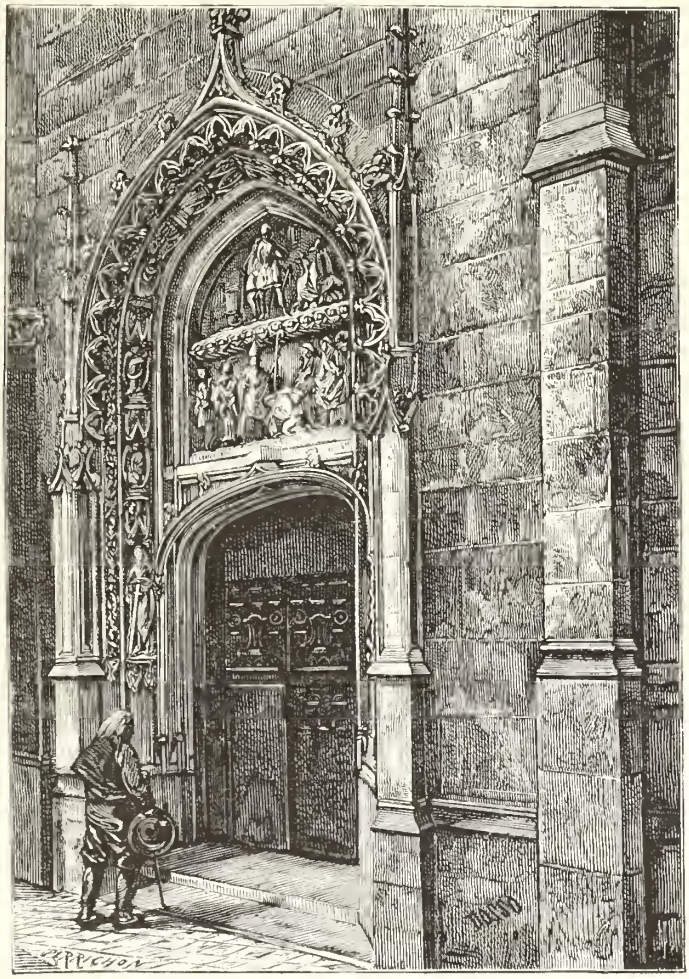
5° Meurtre de Prétextat, évêque de Rouen, assassiné par les ordres de Frédégonde.

6° Quatre sujets divers en une seule verrrière donnée par les dames de la Société de charité maternelle : — Moïse sauvé des eaux, — Sainte Anne apprenant à lire à la Vierge, — Sainte Ursule, — et Blanche de Castille instruisant saint Louis enfant.

7° Saint Louis, saint Thomas d'Aquin et Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. — Le panneau représentant saint Thomas est moderne, les deux autres sont très-vieux.

Et 8° Saint Grégoire et Sainte Cécile.

Telle est la gloire de l'église Saint-Godard; on y voit aussi dans la chapelle de la Vierge les tombeaux de deux illustrations rouen-



Portail de l'église Saint-Patrice, dessin de Dosso, d'après les croquis de M. A. Marguery.

naises, évidemment bienfaiteurs de l'église; ce sont : Charles de Bec-de-Lièvre, mestre de camp dans les armées de Louis XIII, et son fils qui mourut premier président de la Cour des aides de Normandie.

Il y a cependant encore quelque chose de curieux à visiter à Saint-Godard. C'est la crypte.

Évidemment ce n'est plus celle qui reçut en 530 la dépouille mortelle du vénérable saint Godard et, en 646, celle du bienheureux saint Romain, qu'elle conserva jusqu'en 1079, époque à laquelle on la transféra dans la cathédrale; la crypte actuelle ne remonte pas au delà du XVIe siècle, à l'exception pourtant des vestiges d'un banc de pierre situé derrière un autel assez insignifiant et sur lequel s'asseyaient les pèlerins qui venaient faire leurs dévotions à saint Romain, qui datent de l'époque primitive; ce qui me porte à croire que le tombeau du saint évêque était précisément à la place qu'occupe aujourd'hui l'autel.

« Ce sépulchre, que, d'après Farin, le diable n'a jamais sceu al-« térer par les années, ébranler par les guerres, et qui restera jus-« qu'à la consommation des siècles, » a été transporté en 1804, sous le maître-autel de la chapelle des Carmes-Déchaussés, qui, par le fait même de cette translation, est devenue l'église Saint-Romain.

En sortant de Saint-Godard, il faut que nous allions voir l'église Saint-Patrice, bâtie à quelques minutes de là, sur l'emplacement d'un autre édifice religieux, qui disparut en 1535.

Le monument n'offre rien de bien remarquable; sa façade principale lourde, et qui paraît d'autant plus nue qu'elle est inachevée, est cependant ornée d'un fort joli bas-relief, que nous avons fait graver, bien qu'il soit restauré et peut-être même refait à neuf; là encore les richesses de l'intérieur compensent pour le visiteur les pauvretés architecturales.

Voici d'abord une chaire à prêcher, du style de la Renaissance, qui provient de l'ancienne église Saint-Lô, complétement disparue, comme je l'ai déjà dit, puis le maître-autel qui est couvert par un grand baldaquin en bois doré, formé d'anges soutenant des draperies, assez hardiment sculptés.

Mais ce sont surtout les vitraux qui méritent l'examen des connaisseurs, non pas seulement parce qu'ils ont fait classer l'église dans les monuments historiques, mais encore, parce que, malgré quelques réparations assez malheureuses, surtout dans le collatéral de droite, ils sont de toute beauté.

Commençons notre visite par ce côté, puisque nous y sommes tout porté. Voici la *Femme adultère*, six panneaux magnifiques et dans un état de conservation assez satisfaisant. Nous avons fait

graver ce vitrail, non parce qu'il présente plus d'intérêt que les autres, mais surtout parce qu'il ne l'a jamais été.

Daté de 1549, il provient de l'église Saint-Godard et porte, dans le premier panneau de la travée inférieure, cette inscription :

Honorable homme Maître Nicole Leroux, licencié ès-lois, advocat, et Marie Brunot, sa femme, ont donné cette vistre au moy de may l'an de graace 1549.

PRIEZ POUR EULS

Ensuite vient l'*Adoration des Mages*, l'histoire de *saint Jean-Baptiste*, dans laquelle quelques tableaux médiocres ont été ajoutés en 1839 ; puis en montant au chœur quatre grisailles : *Jésus enfant*, la *Sainte Vierge*, un *Saint Jacques*, daté de 1624, et un *Saint Jean* de 1625.

Le chœur contient l'histoire de Jésus-Christ : Passion, Mort et Résurrection, se continuant jusqu'à l'épisode des disciples d'Emmaüs.

Le collatéral de gauche commence par un chef-d'œuvre qu'on attribue à Jean Cousin — les cartons du moins. C'est un grand vitrail allégorique qui a beaucoup d'analogie avec celui que nous avons déjà décrit dans l'église Saint-Vincent.

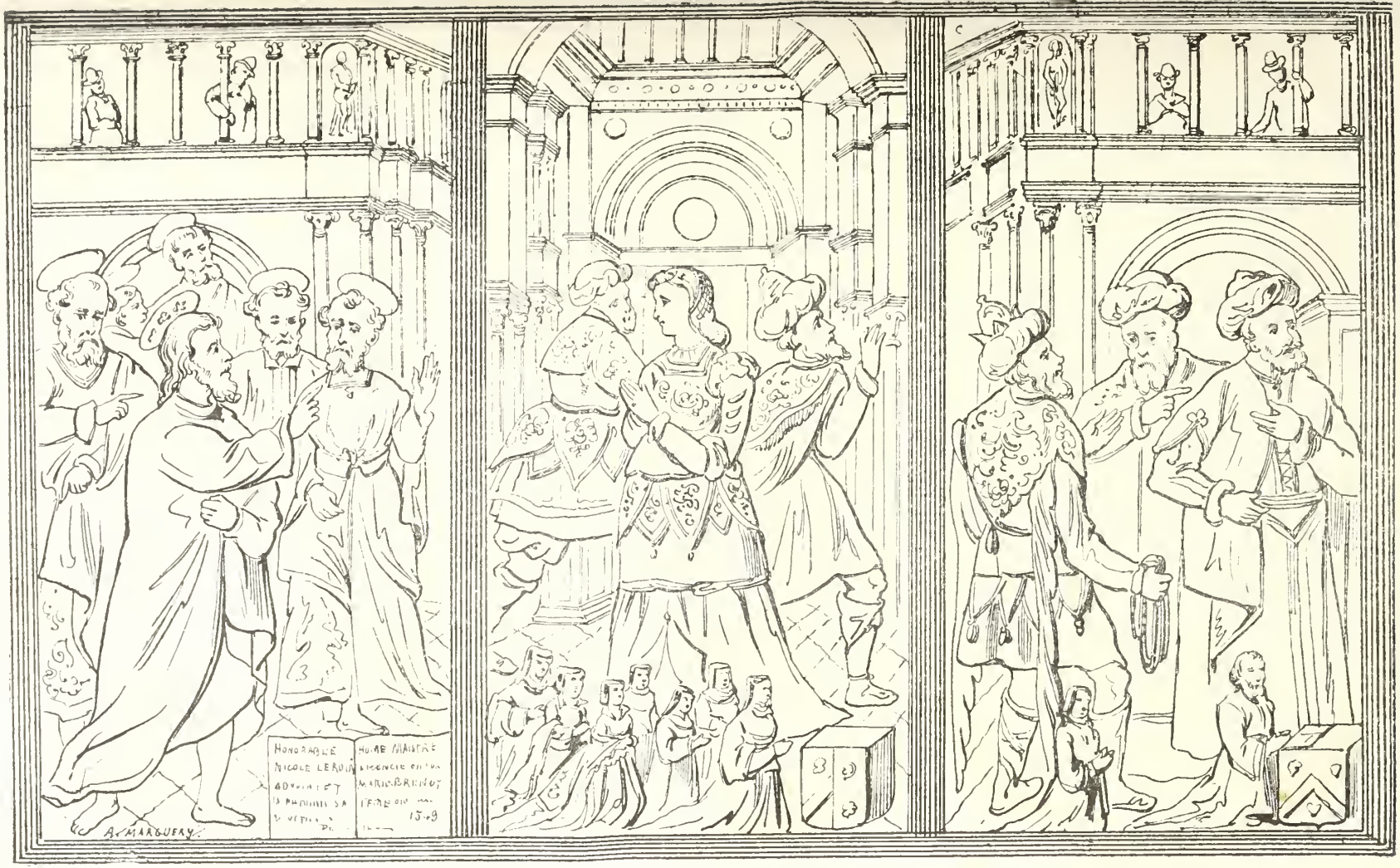
Il représente, avec la mise en scène en usage au moyen âge, « le *Triomphe de la loi de grâce.* »

En redescendant nous trouvons la vie de saint Faron, évêque de Meaux et de saint Fiacre, dans une seule verrière datée de 1540 ; la vie de saint Louis (1583) ; celle de saint Eustache (1543) ; l'Annonciation (1580) ; saint Patrice et sainte Barbe (1540), et l'histoire de Job faisant pendant à la femme adultère et provenant comme elle de la riche vitrerie de Saint-Godard (1570).

L'église Saint-Patrice renferme aussi quelques tableaux ; il en est un, notamment, qu'on attribue au Poussin et qui représente « les Apôtres sortant du temple et saint Pierre guérissant un boiteux qui demande l'aumône. »

Quand vous aurez regardé cela, vous n'aurez plus rien à voir dans l'église Saint-Patrice, à moins que vous ne teniez à savoir ce que renferme le caveau qui est dans la chapelle de Saint-Joseph. Le suisse vous dira que ce sont six cercueils en plomb contenant les

LA FEMME ADULTÈRE. — Vitrail de Saint-Patrice (travée supérieure), dessin de A. Marguery.



LA FEMME ADULTÈRE. — Vitrail de Saint-Patrice, (travée inférieure), dessin de A. Marguery.

restes mortels des membres de la famille de Romure, évidemment bienfaitrice de l'église.

Pour nous mettre en règle avec les monuments religieux de ce côté de Rouen, nous allons maintenant nous diriger vers l'église Saint-Romain en faisant une petite halte sur le boulevard qui a beau changer son nom de Beauvoisine pour celui de Bouvreuil, au point même où nous le rencontrons, il n'en est pas plus gai pour cela, et l'on peut y chercher à loisir les vestiges des anciennes fortifications de la ville, ce ne sont pas les passants qui gênent, en temps ordinaire, bien entendu ; mais, par exemple, si vous y allez pendant la foire Saint-Romain, qui dure un mois (presque tout le mois de novembre, parbleu), c'est un tout autre aspect.

Depuis la place Cauchoise jusques et plus loin même que la place Beauvoisine, jusqu'au Boulingrin, les boulevards sont bordés de boutiques de toutes sortes, de saltimbanques de toutes provenances, de montreurs de curiosités de toutes natures, de phénomènes *vivants et animés* de tout calibre, et si littéralement pavés de curieux que le dimanche, quand il fait un temps raisonnable, il est à peu près impossible de s'y mouvoir.

La foire Saint-Romain est aussi célèbre, aussi religieusement suivie à Rouen, malgré la saison légèrement hasardeuse dans laquelle elle tient ses bruyantes assises, que l'était jadis l'assemblée de la Saint-Vivien qui se tient au mois de septembre, dans la banlieue de Rouen, au Bois-Guillaume, ou plus exactement aux *Trois-Pipes*.

Ah ! du temps que j'allais m'y ébattre deux ou trois fois par semaine — car elle durait aussi un mois cette petite fête-là — un Rouennais se fût cru déshonoré s'il n'y eût fait au moins une fois son pèlerinage à l'autel de la gaîté qui s'y installait en plein vent.

Le jour de l'inauguration les magasins fermaient de bonne heure : tout Rouen gravissait les pentes de la colline joyeuse, les employés du Mont-de-Piété en savaient quelque chose. Ce qu'ils recevaient ces jours-là de nantissements de première nécessité, même de matelas, est incalculable.

Que voulez-vous ! il fallait faire la Saint-Vivien. Cela n'arrivait qu'une fois par an. Les dépositaires avaient tout le mois d'octobre pour faire des économies sur leur nourriture, quittes à retourner au Mont-de-Piété pour faire bonne figure à la Saint-Romain.

Mais je parle de tout cela au passé, comme s'il n'y avait plus de jeunesse à Rouen. On s'habitue si bien à voir avec ses propres lunettes, qu'on ne pense jamais qu'il y en a d'autres qui voient avec leurs yeux. Il est donc probable que la Saint-Vivien est encore ce que je l'ai connue, je l'espère du moins, tout en faisant mes réserves sur le chapitre du Mont-de-Piété.

Quant à la foire Saint-Romain, je suis sûr qu'elle n'a rien perdu de sa foule; je l'ai constaté *de visu* il n'y a pas bien longtemps. J'ai même remarqué que si les banquistes ne faisaient que croître et agrandir... leurs baraques, les marchands, qui ne diminuent pas non plus, surtout leurs prix de vente, affichaient sinon plus de luxe, au moins plus de décorum.

C'est qu'il ne faut pas croire qu'ils soient mélangés sur le champ de foire avec les horribles femmes géantes et les vulgaires avaleurs de sabres; il y a une démarcation, et c'est justement cette petite place où nous sommes qui sépare les commerçants, qui d'ailleurs s'installent discrètement dans la contre-allée, d'avec les saltimbanques qui campent brutalement en plein boulevard et assourdissent les passants de leur musique enragée.

La place a d'ailleurs sa physionomie particulière. C'est là que se tiennent les grilleuses de *harengs d' la nuit*, tout laités et le plus souvent tout brûlés : avec ce qui s'en consomme, *coram populo*, chaque dimanche de la foire Saint-Romain, on pourrait donner à dîner à un régiment de ligne, qui en serait d'autant moins fâché que cela le changerait un peu du pot-au-feu quotidien.

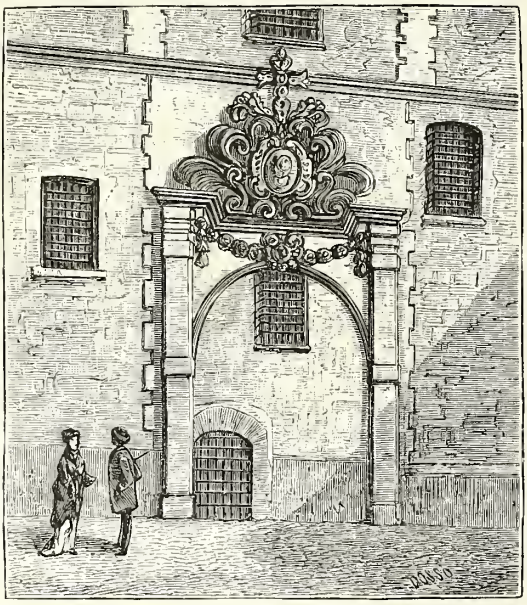
Traversons le boulevard, comme si nous voulions nous diriger vers la gare de la rue Verte, et cherchons la rue Morand, dans laquelle nous avons à voir, au n° 6, un très-bel hôtel de l'époque de Louis XIII. Un coup d'œil suffit, car l'architecture de ce temps a rarement consenti à sortir de son moule. Cependant le portail, que nous avons fait graver, ne manque pas d'originalité dans sa partie ornementale.

Deux pas maintenant jusqu'à l'église Saint-Romain. C'était, comme je l'ai dit, la chapelle du couvent des Carmes-Déchaussés, très-spacieuse pour une chapelle, mais médiocre de grandeur et surtout de majesté pour une paroissiale.

Bâti vers 1676, cet édifice d'un style vulgaire a la forme d'une croix grecque, il est surmonté d'un clocher qui est loin d'être beau,

mais qui le serait peut-être un peu plus s'il n'était pas platement couvert en ardoises.

L'intérieur vaut cependant mieux qu'une visite distraite; je ne parle pas du tombeau de saint Romain, qui devrait être la curiosité du temple à qui il a donné son nom, car on l'a si singulièrement enseveli dans le maître-autel que la table le cache entièrement;



Porte de l'Hôtel Louis XIII de la rue Morand, dessin de Dosso, d'après le croquis de M. A. Marguery.

mais il y est, je vous en réponds, et d'ailleurs c'est surtout en matières de reliques, qu'il n'y a que la foi qui sauve.

Ne pouvant pas voir le tombeau du saint, regardez le dôme de la nef, les principaux épisodes de sa vie y sont peints en cinq fresques assez belles.

Il y a aussi des vitraux : l'histoire d'Adam et d'Ève, sainte Geneviève, Tobie ensevelissant les morts, Job sur son fumier, la Cène, etc. ; mais il en est deux que je vous recommande particulièrement, ce sont : dans la chapelle Saint-Joseph, un Saint Étienne devant ses juges ; et dans celle de la Vierge, un Saint Etienne lapidé. Ces deux verrières, fort belles et fort anciennes, proviennent de l'église abandonnée de Saint-Étienne-des-Tonneliers.

Visitez aussi en détail la deuxième chapelle à gauche en entrant; elle contient une petite statue en marbre de saint Louis, et un bas-relief représentant Tobie ensevelissant les morts, qui ne fait pas le

La tour Jeanne d'Arc dans son état actuel, photographie sur bois de Montalti.

moindre double emploi avec le vitrail du même sujet; mais surtout ne vous en allez pas sans demander à voir les fonts baptismaux, le plus joli souvenir de l'ancienne église de Saint-Étienne-des-Tonneliers.

Sur le couvercle de ces fonts est reproduite, avec une naïveté qui n'exclut pas le talent, la Passion de Jésus-Christ, et dans l'espèce

de lanterne qui les surmonte un artiste ingénieux a trouvé moyen de figurer la Résurrection.

Ces sculptures sont infiniment curieuses par leur exécution et par leur date qui remonte aux premières années du XVIe siècle.

Revenons maintenant sur le boulevard et arrangeons-nous de façon à y déboucher par la rue Verte, comme si nous arrivions de la gare du chemin de fer; ce conseil n'est pas une perfidie, bien qu'à la vue de la tour restaurée de Jeanne d'Arc, qui fait presque l'angle de la rue qui porte le nom de l'héroïne, vous pourriez croire que j'ai voulu vous donner une mauvaise impression.

Est-ce ma faute à moi si l'on a réparé si malheureusement cét édifice, qui par lui-même n'est pas beau, mais qui a l'heureux mérite d'être non-seulement un souvenir historique, mais encore presque un monument expiatoire ?

Enfin on l'a réparé, c'est déjà quelque chose; mais il a fallu pour en arriver là tout un concours de circonstances que je vais raconter de mon mieux.

Cette tour est tout ce qui reste du château-fort bâti par Philippe-Auguste en 1205, sur la colline de Bouvreuil et qu'on appelait à cause de cela le château de Bouvreuil, ou même plus simplement Bouvreuil. J'en parlerai tout à l'heure.

En démolissant le château au XVIe siècle, on avait laissé subsister la *grosse tour* ou *tour du Donjon,* probablement parce qu'elle se reliait avec les murailles des fortifications; en 1781 on en détruisit une partie, puis quand la tourmente révolutionnaire fut passée, le gouvernement qui s'était fait propriétaire de ces ruines, on ne sait pas trop pourquoi, les revendit en 1796, avec le terrain avoisinant, comme biens nationaux.

En 1809, les Dames Ursulines d'Elbeuf, qu'on appelle à Rouen les Dames Cousin, achetèrent la propriété pour y installer leur communauté, et n'eurent rien de plus pressé que de faire démolir ce qui restait du couronnement de la tour, qu'elles firent raser presque au niveau du mur de clôture.

Il n'y avait encore que demi-mal; mais voilà qu'en 1840, les Dames Ursulines manifestent l'intention d'abattre complétement le donjon, sous prétexte qu'il menaçait ruines. L'opinion publique s'alarma; les Rouennais, avec un respect historique qui les honore, ne

voulaient pas voir disparaître le dernier souvenir de Jeanne d'Arc, et grâce aux démarches actives de M. Deville, obligèrent presque le gouvernement à voter des fonds pour la conservation du monument.

La tour fut réparée, consolidée et prit cet aspect assez imposant que nous avons fait reproduire d'après une ancienne photographie.

Ce n'était là qu'une demi-mesure, car la tour restaurée aux frais de l'État, appartenant encore aux Dames Cousin, rien ne les empêchait dans l'avenir de renouveler leurs tentatives de démolition ; tout le monde sentait qu'il y avait autre chose à faire, mais personne n'osait attacher le grelot.

Enfin, M. Ernest Morin, jeune professeur plein d'idées généreuses, d'un patriotisme éprouvé, et admirateur passionné de Jeanne d'Arc, revendique en faveur de l'héroïque Pucelle une réparation nouvelle, et demande qu'on transforme en monument national la Tour de Rouen, témoin du martyre de cette grande fille du peuple.

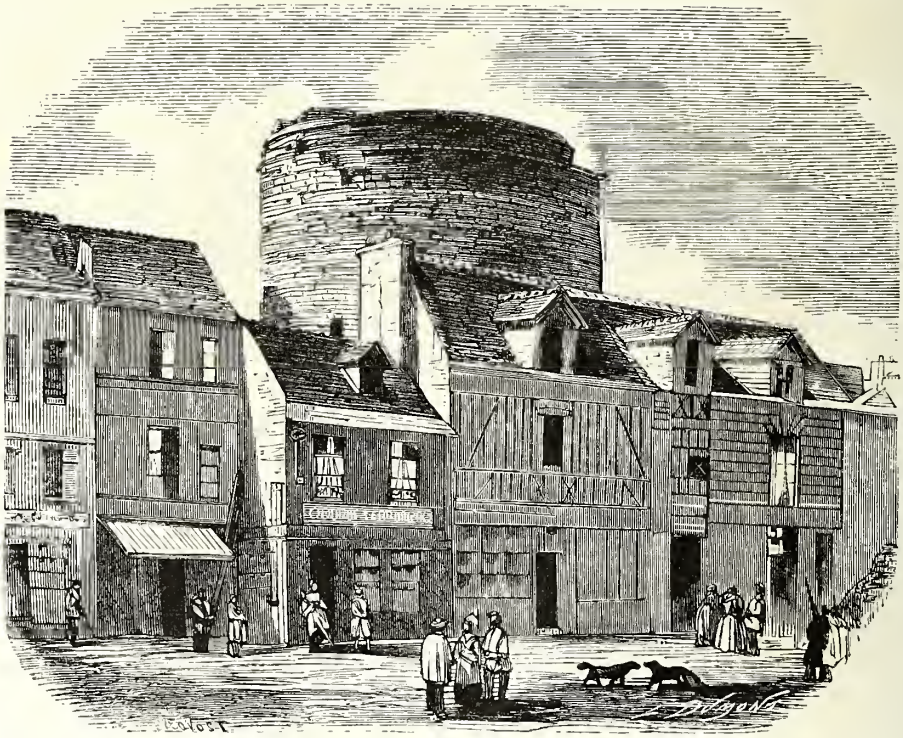
Armé seulement de son talent et de sa conviction, il agite tout le pays pour la réalisation de cette idée patriotique. Il organise des conférences où il plaide la cause de Jeanne avec un enthousiasme qui est partagé par ses auditeurs, et soutenu par les encouragements de la presse. Il est acclamé à Paris, à Orléans, à Rouen, au Havre et fait si bien par sa chaleureuse éloquence, que deux conseils généraux, celui des Vosges et celui de la Seine-Inférieure, demandent à l'unanimité le rachat de la tour.

Mais M. Morin sait que les affaires administratives traînent toujours un peu, il veut mieux que cela. Le 10 septembre 1865, jour de la fête de la Pucelle, il court à Domremy, parle deux heures à la foule émue et attendrie, et avec des accents de patriotisme, d'admiration, on pourrait presque dire de tendresse et d'amour, il enlève son auditoire.

La population de Domremy-la-Pucelle envoie une adresse au conseil municipal de Rouen, qui, le 26 janvier 1866, sur un éloquent rapport de M. Deschamps, décide à la presque unanimité qu'une « souscription nationale serait ouverte sous le patronage de « la ville de Rouen pour le rachat de la Tour du Donjon, dernier « vestige du château de Philippe-Auguste où Jeanne d'Arc fut in- « terrogée et mise en face des instruments de torture. »

Le produit de cette souscription permit à la ville de devenir propriétaire de la tour et d'en commencer une restauration à peu près historique.

On devait d'abord la réédifier dans son état primitif d'après les anciens plans restitués par les recherches de M. Fouché, statuaire,



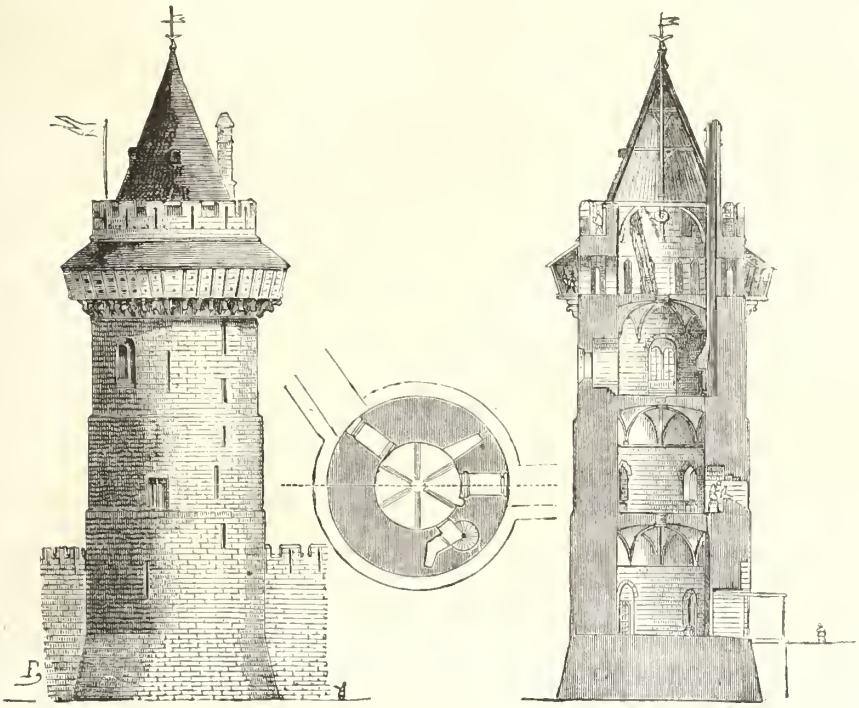
La tour Jeanne d'Arc avant sa dernière restauration.

et dont nous n'avons pas manqué de faire faire une reproduction ; mais on s'est arrêté en chemin et la tour, privée de son couronnement de créneaux, a maintenant l'air d'un immense éteignoir posé sur une chandelle des six.

Franchement, le monument de Jeanne d'Arc manque de majesté, et quelque attendrissement qu'on éprouve au souvenir de cette merveilleuse fille, il ne saurait faire oublier le ridicule aspect de sa prison.

J'ai dit prison, j'ai eu tort; le cachot où Jeanne d'Arc fut pour

ainsi dire scellée à un bloc de pierre et enchaînée par les deux jambes, n'était pas dans la Tour du Donjon, mais c'est là que le 21 février 1431 elle subit son premier interrogatoire ; c'est là que l'astuce de l'évêque Cauchon, la mauvaise foi du vicaire de l'inquisition et le besoin de vengeance du cardinal de Winchester furent



La tour Jeanne d'Arc dans son état primitif. — Plan et coupe.

battus en brèche par la candeur et la sublimité des réponses de l'héroïne.

La sainte fille qu'on traînait pourtant de prison en prison, d'Arras à Drugy, de Drugy à Eu, de Eu à Dieppe et de Dieppe à Rouen, depuis le 24 mai 1430, ne perdit pas un instant le calme de l'innocence et la patience de la martyre. On la mit dans une cage de fer, en plein mois de décembre; elle ne se plaignit pas. On lui donna pour gardiens des soldats choisis dans un corps de bandits qu'on appelait les *houspilleurs ;* elle eut à souffrir tous leurs mauvais traitements, toutes leurs insultes et même des tentatives de

viol, et pareil spectacle ne révoltait pas ses juges! Au contraire, ils tenaient à mériter le titre de bourreaux.

« De nuyct elle estoit couchée ferrée par les jambes de deux « pièces de fer à chaisne, et attachée moult étroitement d'une « chaisne traversante par les pieds de son lict, tenente à une « grosse pièce de boys de longueur de cinq ou six pieds et fermente « à clef, par quoi ne pouvoit mouvoir de la place. »

Eh bien! cela ne suffisait pas à ces lâches; ainsi enchaînée, ainsi gardée par les hommes les plus scélérats de l'armée, elle était encore soumise à une surveillance de tous les instants. Cauchon et Winchester arrivaient à l'improviste dans sa cellule comme s'ils pensaient y découvrir quelque mystère qui pût excuser leur infamie.

Bien plus horrible encore : ils avaient imposé à la sainte fille un confesseur à leurs gages, misérable qui, quand l'innocente allait lui révéler comme au représentant de Dieu sur la terre ses pensées les plus cachées, apostait des secrétaires pour écrire sa confession et la faisait parler plus haut pour que rien ne fût perdu par les écoutants.

Ce monstre, qui connaissait mieux que personne la pureté de sa pénitente, fut pourtant un des trois conseillers qui voulaient que Jeanne d'Arc fût appliquée à la torture.

Il n'y en eut que trois; les autres n'osèrent pas : peut-être craignèrent-ils, vu l'état de faiblesse où les jeûnes et la séquestration avaient réduit cette fille des champs, habituée au rude labeur de la vie, d'arracher une victime au bûcher qu'ils préparaient déjà; toujours est-il que la vierge ne fut pas mise à la torture. On la lui présenta, on lui montra les fers déjà rougis, les tenailles ardentes, les chevalets sinistres; mais sa contenance calme en imposa aux plus sanguinaires, et elle ne subit pas de mutilations.

Ses interrogatoires furent aussi nombreux qu'insensés et barbares. Ils furent d'abord publics, mais l'évêque de Beauvais comprit bientôt que l'opinion était contraire à l'infamie qu'il avait promis de commettre et décida qu'ils auraient lieu à huis-clos dans la tour du Donjon. Jeanne y montra une présence d'esprit et on pourrait presque dire une habileté, qui seraient inexplicables dans une fille, qui, au dire de Perceval de Cagny, un des témoins de son procès, ne savait ni A ni B, si l'immense foi qu'elle avait en elle et

en ses visions ne lui eût tenu lieu de science et même d'esprit. Tout d'abord elle offrit à Cauchon de l'entendre en confession; la demande n'était peut-être que naïve et touchante, l'évêque la crut adroite et perfide, et lui qui voulait être ennemi, qui était payé pour être bourreau, il refusa d'être le père spirituel, c'est-à-dire le témoin de l'innocence de sa victime.

Ses réponses, toujours candides, furent quelquefois sublimes.

C'est ainsi que, harcelée par des questions insidieuses qui se répétaient tous les jours, elle dit à l'évêque de Beauvais :

« Je viens de par Dieu, je n'ai que faire ici ; renvoyez-moi à Dieu, d'où je suis venue.

« Vous dites que vous êtes mon juge : avisez bien à ce que vous ferez, car vraiment je suis envoyée de Dieu; vous vous mettez en grand danger. »

Elle en eut de tellement concluantes, qu'elles coupaient court à toute procédure.

Interrogée sur ce qu'elle savait de sa religion, elle répondit simplement :

— J'ai appris de ma mère, *Pater Noster, Ave Maria, Credo*, elle seule m'a instruite en ma croyance.

Pas moyen avec cela de trouver une place pour les subtilités des théologiens.

Ils essayèrent de l'embarrasser autrement en l'interrogeant sur ses apparitions, sur les voix qu'elle prétendait entendre; elle répondit avec simplicité ce qu'elle croyait être la vérité, avoua qu'elle avait des visions, qu'elle entendait des voix, mais en évitant d'entrer dans les détails où l'on voulait l'engager.

— Saint Michel était-il nu quand il vous apparaissait ?

— Pensez-vous que Notre-Seigneur ne soit pas assez riche pour le vêtir ? répondait-elle, et il n'y avait plus rien à dire sur ce sujet.

D'autres fois elle rendait balle pour balle aux ergoteries de ses accusateurs.

— Savez-vous être en état de grâce ? lui demande-t-on.

— C'est grand'chose de répondre à cette question.

—Savez-vous être en état de grâce ? répète durement l'accusateur.

— Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette ; si j'y suis, Dieu m'y maintienne.

Comment continuer après cela? Mais le tribunal, si l'on peut appeler ainsi cette assemblée de vendus qui ne cherchait qu'un moyen de livrer avec des apparences juridiques la proie qu'on leur avait payée d'avance ; le tribunal, dis-je, avait mille cordes à son arc ; tous les moyens lui étaient bons, ruses et infamies, il ne recula devant rien; il tenait surtout à faire avouer à Jeanne qu'elle s'était servie de sortiléges ; car les Anglais, qui n'étaient pas venus en France pour se faire battre par une fille des champs, ne voulaient pas admettre qu'on les eût vaincus par des moyens naturels.

A ce sujet les questions se multiplièrent, la sainte fille y répondit avec un à-propos, un sang-froid, une logique, une ironie même que l'on ne saurait trop admirer.

— Les saintes vous parlaient-elles en anglais ?

— Comment parleraient-elles cette langue puisqu'elles ne sont pas du parti des Anglais?

— Sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent-elles les Anglais ?

— Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime et haïssent ce qu'il hait.

— Dieu hait-il les Anglais ?

— D'amour ou haine que Dieu a pour les Anglais, et ce qu'il fait de leurs âmes, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'ils seront mis hors de France, sauf ceux qui y périront.

— Vous disiez que les pennonceaux faits à la ressemblance de votre étendard portaient bonheur.

— Je disais aux soldats français : Entrez hardiment dans les rangs des Anglais, et j'y entrais moi-même.

Qu'on fasse bien attention à cette réponse, elle contient peut-être tout le secret de la mission et du triomphe de Jeanne d'Arc.

Aide-toi, je t'aiderai, a dit le Ciel, et toute la vie de l'héroïne a été la mise en action de ce précepte divin.

Mais les juges prétendaient trouver autre chose, ils voulaient faire convenir à Jeanne, qu'à son étendard était attaché un sortilége.

— Pourquoi, demandèrent-ils, votre étendard fut-il porté à l'église de Reims au sacre, plutôt que ceux des autres capitaines ?

— Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.

Arrestation de Charles le Mauvais dans le château de Rouen, par Jean le Bon.
Fac-simile d'une miniature des Chroniques de Froissart.

Toutes réponses admirables et qui n'ont pas été arrangées pour les besoins de l'histoire.

De guerre lasse, les bourreaux, menacés d'ailleurs par les Anglais qui commençaient à s'impatienter des lenteurs de la procédure et

qui ne comprenaient rien aux piéges dont elle était hérissée, les bourreaux qui n'avaient pu convaincre Jeanne d'aucune culpabilité, décidèrent entre eux qu'elle était devineresse, blasphématrice, hérétique obstinée, et la livrèrent à la justice séculière.

Le procès allait recommencer, non sur nouvelles informations — les juges n'étaient pas changés, — mais sur nouvelles infamies ; car il était impossible de condamner Jeanne, si elle ne faisait une rechute dans l'hérésie.

On profita de ce qu'elle ne savait ni lire ni écrire, pour lui faire signer d'une croix une espèce de rétractation, fort courte d'abord, mais dont on développa ensuite les termes, de telle façon qu'il lui fût impossible de ne pas retomber dans ses prétendues erreurs.

Un piége infâme hâta le dénouement. Parmi les chefs d'accusation portés contre Jeanne, il y avait celui d'avoir revêtu des habits d'homme; c'était même le plus grand et le seul crime dont on ait pu la convaincre. Par son abjuration, elle avait naturellement promis de ne plus s'en revêtir, et elle avait fort docilement accepté les habits de son sexe, d'autant que depuis près d'un an qu'elle gémissait dans les cachots les siens devaient être fort usés; mais il arriva qu'un matin, elle ne trouva plus dans sa cellule ni cotte, ni robe, et pour ne par rester exposée aux insultes des *houspilleurs* anglais, elle fut bien obligée de se couvrir avec ses habits d'homme, qu'on avait par précaution placés à sa portée.

On entra dans sa prison, on constata le crime. Dès lors elle était *rechue* ou *relapse* et n'était plus bonne qu'à brûler.

Je maîtrise mon indignation, car j'ai déjà raconté la fin de la martyre et ne veux pas revenir sur ce sujet.

Si pourtant, car la tour en éteignoir ne suffit pas plus pour perpétuer à Rouen la mémoire de Jeanne d'Arc, que le ridicule monument de la place de la Pucelle ; il nous faut une statue, pas une Bellone, une femme, pas un cuirassier comme celui qu'on a campé sur un cheval de labour à la place des Pyramides de Paris ; mais un héros.

Je ne verrais même aucun inconvénient à ce qu'on gravât, sur le socle du piédestal, ces quatre vers qu'on attribue à Mlle de Gournay, bien qu'ils me paraissent d'une tournure bien moderne pour des contemporains de Corneille, mais dont, en tous cas, le sentiment est parfait :

Comment concilier, vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et le glaive en fureur défend sa liberté.

Disons maintenant quelques mots du château.

Bien qu'il n'en reste plus que la tour dont nous venons de parler, et qui, d'après Farin, était « grosse et haute à merveilles, » il évoque certains souvenirs qu'il est difficile de passer sous silence.

Ce fut la forteresse de Rouen, ville française, et la résidence des Dauphins de France, sitôt qu'ils furent ducs de Normandie.

C'est là que le roi Jean donna un démenti à l'histoire, qui l'a surnommé le Bon, quand elle aurait dû l'appeler le Fou, en commettant une félonie qui n'était pas du roi chevalier qu'il prétendait être, quand il n'était d'ailleurs qu'un de ces chevaliers qui vont bravement se battre contre les moulins à vent qui tournent et les troupeaux qui passent.

Ce Don Quichotte couronné, fort amoureux de la poésie au milieu même d'une guerre qui ébranlait son trône, et qui gaspilla toute sa vie son courage et l'argent de ses sujets, n'entendait en aucune façon qu'on ne se contentât pas de ses promesses et de ses serments solennels.

« Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, lui fait-on dire dans toutes les histoires, on la retrouverait du moins dans le cœur des rois. » Cela ne l'empêcha pas un beau jour de l'année 1355, alors que son fils le duc de Normandie, depuis Charles V, donnait à dîner au roi de Navarre, à son ami le comte d'Harcourt et à quelques autres seigneurs, de venir lui-même (il daignait opérer lui-même) arrêter les hôtes de son fils qui, paraît-il, avaient fait quelques observations au sujet d'un nouvel impôt qu'on exigeait d'eux.

Il arriva au château par la porte des champs, sans entrer dans la ville, et malgré les prières et les larmes du dauphin, qui paraissait avoir attiré les victimes dans un guet-apens, il fit ce pourquoi il était venu.

« Lors, dit Froissart, aux Chroniques duquel nous avons emprunté la miniature que nous avons fait copier, alla dîner le roy de France, puis monta à cheval avec tous ceux de sa suite, et allèrent en un champ derrière le château, appelé le *Camp du pardon*, où le roy fit mener

en deux charrettes ledit comte d'Harcourt, le seigneur de Gravelle, monseigneur Maubuée et Olivier Doublet, et là leur furent les têtes coupées; et après furent tous quatre traînés jusques au gibet de Rouen et leurs têtes mises sur le gibet. »

Ce *bon* roi aimait, paraît-il, cette justice sommaire; il n'osa pourtant s'en servir envers le roi de Navarre, qui dut s'estimer très-heureux d'en être quitte pour une dure prison.

Faut-il s'étonner outre mesure qu'un roi, qui traitait ainsi sa noblesse, ait été abandonné par elle à la bataille de Poitiers?

Dame! le patriotisme n'existait pas encore en ce temps du chacun pour soi.

Voilà une triste page de l'histoire du château de Rouen; effaçons-la bien vite par un souvenir meilleur, et disons qu'il servit aux séances solennelles du parlement de 1499 à 1506, c'est-à-dire jusqu'au jour où le Palais de Justice put être mis à la disposition de la cour suprême de Normandie.

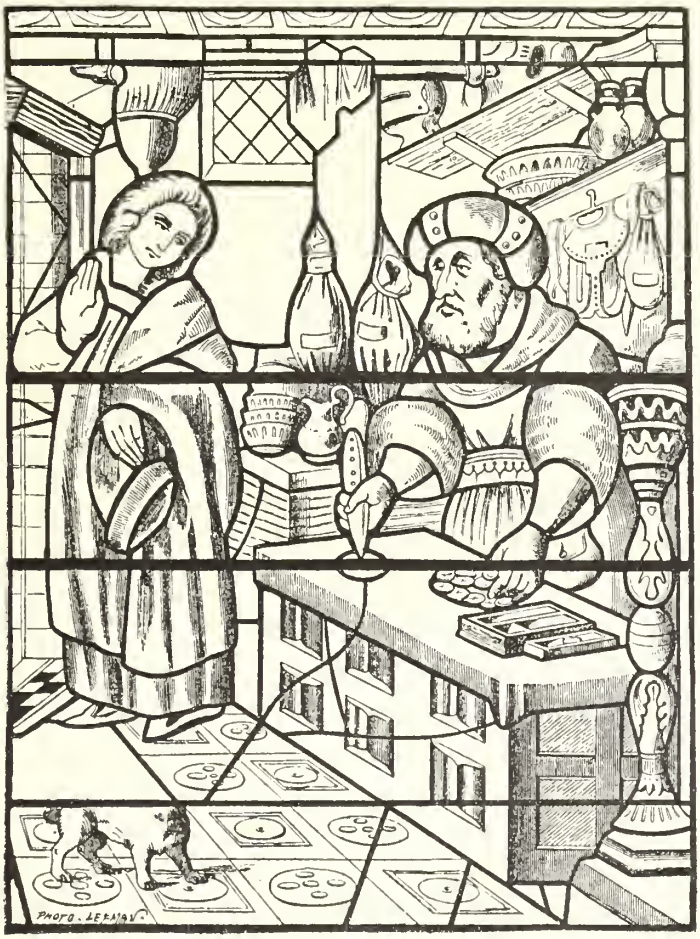
Depuis, le vieux château n'eut plus d'histoire; il fut habité par les gouverneurs de la ville jusqu'au jour où Henri IV le fit démolir pour se venger, dit-on, de la longue résistance qu'il avait opposée à ses armes, lors du siége qu'il en fit en 1593.

Je ne défends pas le roi vert-galant, je le crois parfaitement capable d'avoir inventé le mot qu'Alexandre Dumas a prêté plus tard à son Antony : « Elle me résistait, je l'ai assassinée; » mais il me semble qu'un militaire comme Henri IV, qui avait été obligé de conquérir son royaume pièce à pièce, n'était pas homme à démolir pour une simple question d'amour-propre une forteresse qui était maintenant à lui. Je crois plutôt que les huit mois de siége qu'elle avait subis l'avaient tellement endommagée, que Sully, qui était l'économie faite ministre, persuada au roi qu'elle coûterait trop cher à rétablir.

Suivons maintenant le boulevard comme si nous voulions gagner le haut de la rue de la République; mais, avant d'y arriver, détournons-nous un peu pour entrer, par l'ancienne rue Poussin, aujourd'hui enclave Sainte-Marie, au Musée départemental d'antiquités établi, en 1832, dans un ancien couvent de Visitandines qui date du XVIIe siècle et qui n'a rien autre chose de remarquable que les richesses qu'il renferme. Nous ne l'avons pas fait graver

pour cette raison, préférant de beaucoup mettre sous les yeux de nos lecteurs le plus possible de preuves de l'antiquité de Rouen.

Ce Musée, fondé par M. Deville, s'est tellement augmenté depuis que l'intérieur des salles ne lui suffit plus et que la cour comme la



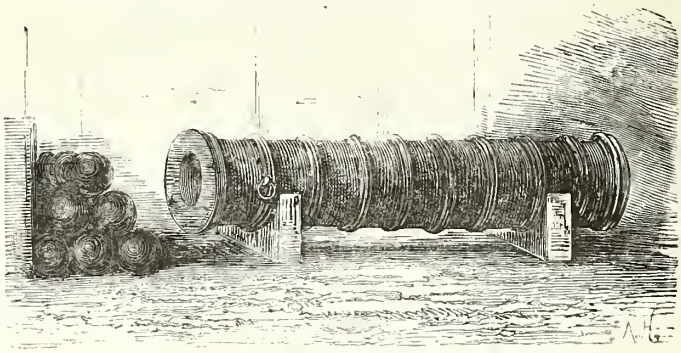
Le Juif de la rue des Billettes, vitrail du Musée d'antiquités de Rouen.

rue sont entourées de statues des XIIIe et XIVe siècle, provenant de la cathédrale de Rouen, et plus ou moins mutilées par le temps ou les restaurations qu'on en a faites avec du plâtre ; c'est aujourd'hui un des plus riches et des plus intéressants de France.

Entrons-y, mais je vous préviens d'avance que nous ne l'étudierons qu'au point de vue de l'histoire locale.

La porte que nous franchissons, beau type de la sculpture sur pierre des premières années du XVIIe siècle, est surmontée d'une très-jolie statue de la *Diane chasseresse* également en pierre; elle provient de la maison de la Mesangère, qu'on admirait jadis dans la rue de la Grosse-Horloge, aux n°s 115 et 117, et qui fut démolie en 1861, comme la maison dite de Diane de Poitiers, pour le percement de la rue Jeanne-d'Arc.

Le Musée a aussi une autre porte qui ouvre dans le jardin, mais qui ne sert pas au public. C'est une belle sculpture de la Renaissance appartenant à l'ancienne abbaye de Saint-Amand, on l'a couronnée d'un cintre provenant des anciens Chartreux de Rouen, et qui renferme un très-beau bas-relief représentant la Femme adultère.



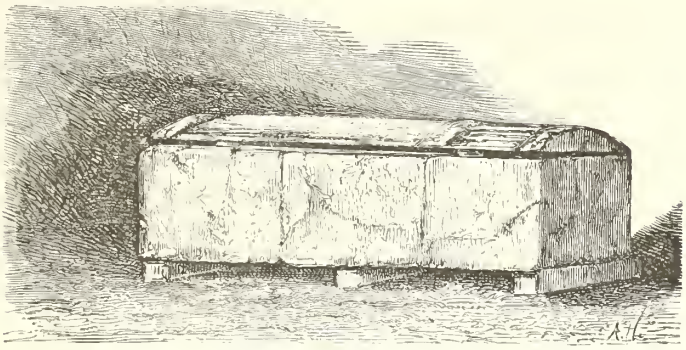
Canon d'Honfleur (n° 86 du Catalogue).

Le vestibule est consacré à l'époque romaine et au moyen âge, on y voit par exception cinq cercueils en pierre de l'époque franque parce que leur poids ne permettait pas de les loger dans les salles; les objets de cette collection sont des inscriptions, des pierres tumulaires, des tablettes obituaires, des bustes, des statues; on y voit, dans un petit cabinet fermé par une porte en chêne ornée de sculptures du XVe siècle, les moulages des cinq bas-reliefs fameux de l'hôtel de Bourgtheroulde.

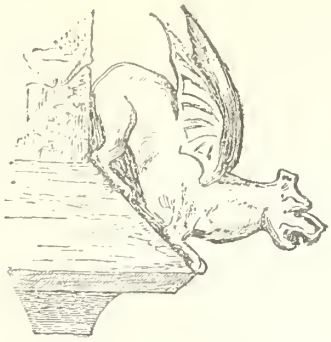
La cour renferme des objets de même nature que le vestibule, de ceux surtout qui ne redoutent ni le froid ni la pluie; nous en avons gravé quelques-uns.

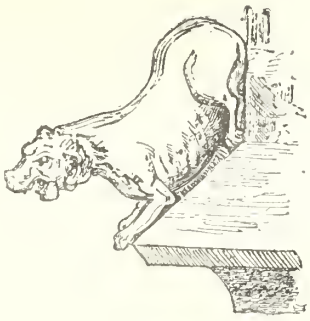
Voici (n° 86 du Catalogue publié par M. l'abbé Cochet, le savant archéologue normand) un canon en fer forgé du XVe siècle, il a 1 mètre 87 centimètres de long, est renforcé de dix cercles ou anneaux de fer; il était jadis muni de quatre anses, mais il ne lui

en reste plus que deux. Ce canon monstre pour l'époque a été trouvé à Honfleur en creusant le bassin



Voici (n° 106) un des cercueils mérovingiens trouvés en 1869 dans le cimetière de Saint-Gervais et dont j'ai déjà parlé; il est en pierre de Vergelé, et son couvercle a l'aspect d'une colonne antique. Il fut donné au Musée par la mairie de Rouen.





Et deux grandes gargouilles en pierre qui proviennent ou de Saint-Ouen, ou de la cathédrale, ou peut-être même du Palais de Justice.

Ne quittons pas la cour pour entrer dans les galeries du Musée, sans remarquer aux clefs des arcades les huit têtes, en mascarons de pierre, qui viennent de l'ancien bâtiment de la Douane de Rouen, — on les attribue à Coustou, — et les six autres clefs de pierre toujours en forme de mascarons qui faisaient partie de l'aile du Palais de Justice démolie en 1844.

Il faut aussi regarder attentivement toute la façade du côté Est de la cour qui est ornée de nombreux bas-reliefs provenant des

vieilles maisons de Rouen sur lesquelles je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

Chapiteaux de l'église Saint-Georges de Bocherville (nº 155, vestibule).

Entrons maintenant dans la galerie Cochet, la plus grande du Musée, d'autant qu'elle se compose de deux parties, mais si bien raccordées et reliées ensemble par cinq arcades de pierre affectant la forme ogivale, qu'on ne se douterait pas que la première est la portion du cloître Sainte-Marie, qui a sa façade au midi, et la

Chapiteaux de l'église Saint-Georges de Bocherville (nº 99, Galerie Cochet).

seconde un vestibule moderne savamment approprié à sa destination.

Cette galerie est éclairée par dix fenêtres, toutes garnies de vitraux du XVIe siècle provenant des anciennes églises de Rouen,

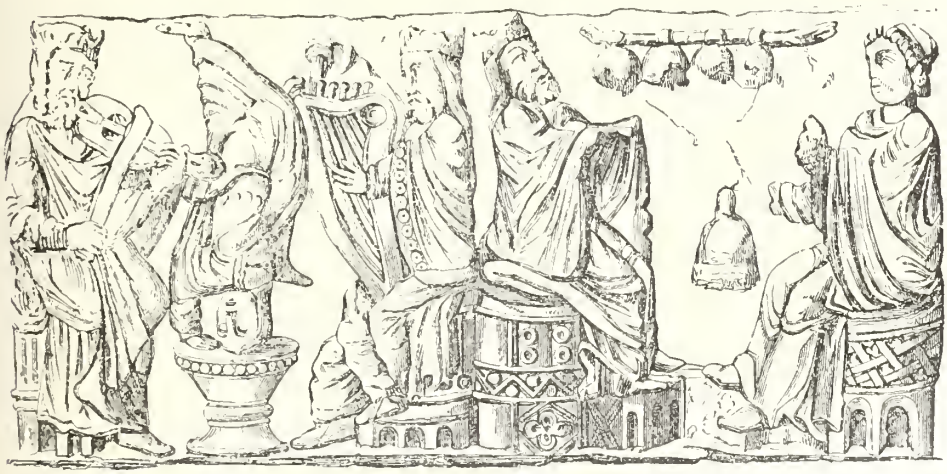
notamment de Saint-Éloi, qui tous présentent un grand intérêt : mais les plus curieux de tous sont ceux qui ornent les septième,

Chapiteaux de l'église Saint-Georges de Bocherville (nº 155, vestibule).

huitième et neuvième fenêtres, parce qu'ils retracent en six grands panneaux la légende fameuse du Juif de la rue des Billettes.

Vous souvient-il de cette légende, et faut-il vous la raconter ; ce sera vite fait :

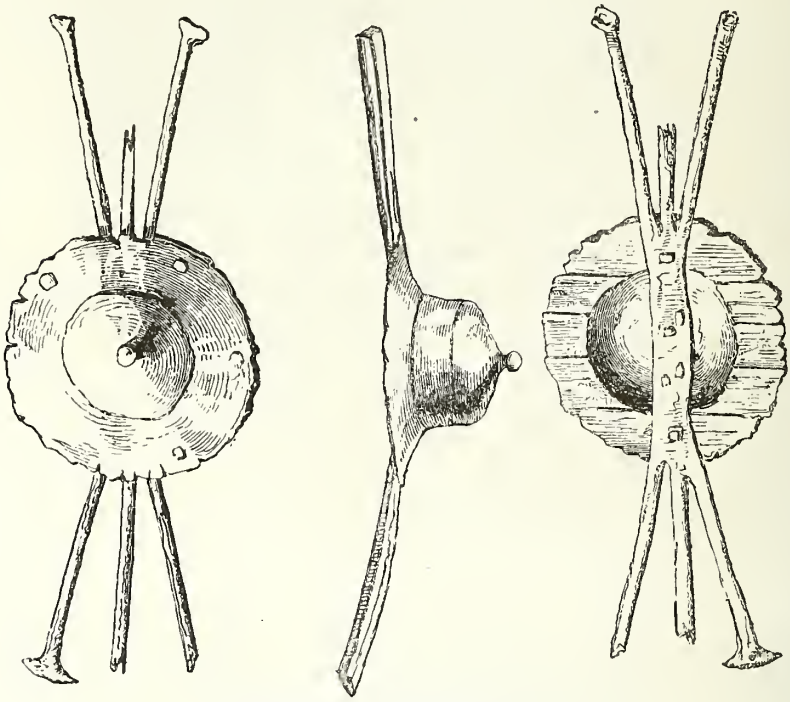
« En 1290, une femme de Paris procura une hostie consacrée à un Juif, nommé Jonathas. Celui-ci, après l'avoir percée à coups de



Chapiteaux de l'église Saint-Georges de Bocherville (nº 99, galerie Cochet).

canif et en avoir vu couler le sang, après l'avoir jetée au feu et l'avoir vue voltiger dans les flammes, la mit dans une chaudière d'eau bouillante qu'elle rougit sans être altérée. Une indiscrétion

du fils de Jonathas et la curiosité d'une voisine firent connaître cette tentative sacrilége. La voisine recueillit l'hostie et la porta au curé de Saint-Jean-en-Grève. Jonathas fut arrêté par l'évêque de Paris, avoua son crime, fut brûlé vif et sa maison rasée de fond en comble. »



Bouelier franc de Londinières (nº 6).

Telle est l'anecdote que le moyen âge a rendue célèbre par son empressement à la représenter, agrémentée par l'imagination de ses artistes, sur de nombreux monuments.

Le verrier qui en avait orné la vieille église Saint-Éloi accompagna son travail de quatrains explicatifs, qui sont d'autant meilleurs à citer que la plupart sont effacés.

7e FENÊTRE

Comment la bourgeoise porta
Sa robe au Juif pour mettre en gage,
Puys croyant au mauvais langage
Du Juif, de sens se transporta.

Comment la bourgeoise seduicte
Par le Juif a Dieu maledict,
Luy accorda sans contrediet
De livrer l'hostie sans conduicte.

8e FENÊTRE

Comment la bourgeoise sans crainete
La sainte hostie au Juif livra,
Qui puis après luy delivra
L'habit sans argent ni contraincte.

Comment la mit dessus la table
Et puys frappa l'hostie au sang,
Et de sa daigue détestable
Trois fois en fit sortir du sang.

9me FENÊTRE

Comment la fame en la maison
Du Juif pénétra par surprise
Au temps qu'il dort oultre raison
Et puis la sainte hostie a prise.

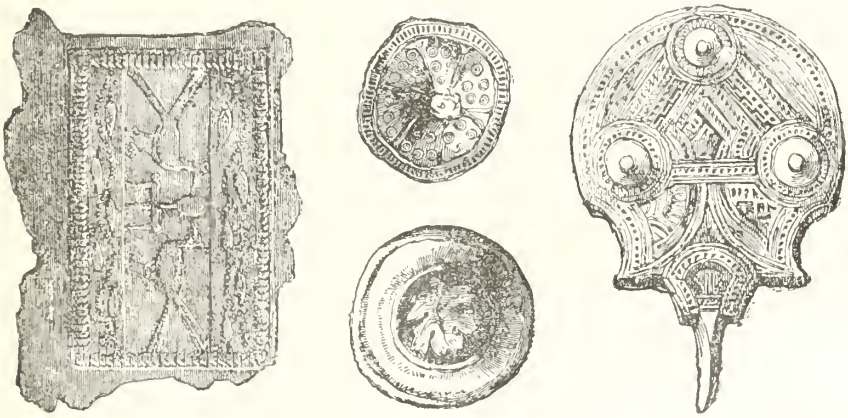
Comment la fame a droit plaignante
Contre le Juif, de sens rassis,
Porta l'hostie non plus saignante
Au prévost dans sa chaire assis.

Il est probable qu'il y avait un dénouement, mais il a été perdu ; ce qui est fâcheux à tous égards.

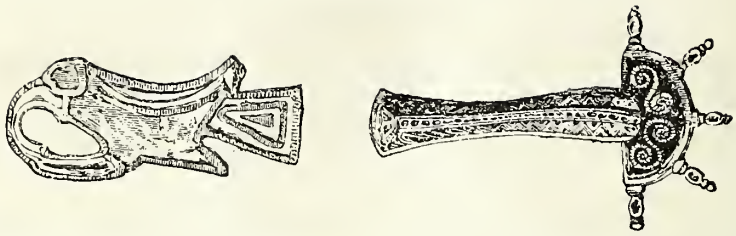
La galerie Cochet contient, en des montres et vitrines nombreuses, de précieux objets de l'époque mérovingienne et du moyen âge. Nous en avons gravé quelques-uns.

Montre n° 6. — Un bouclier franc ou plutôt son armature, trouvé à Londinières. Nous l'avons représenté sous toutes ses faces pour qu'on se rende mieux compte de cette arme défensive de nos ancêtres.

Montre n° 12. — Des boucles en bronze pour ceinturons et pour lanières de toutes sortes ; elles ont été recueillies à Sainte-Marguerite-sur-Saane.

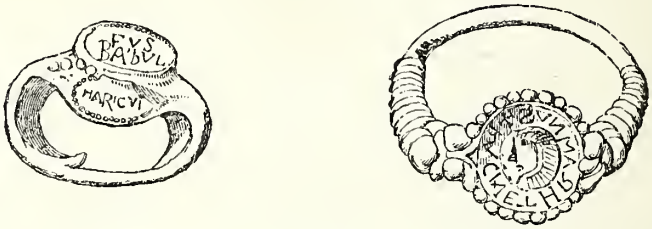


Montre n° 15. — Des plaques ornées pour la terminaison des ceinturons et des boutons ou clous destinés à les décorer, trouvées dans la vallée de l'Eaulne.

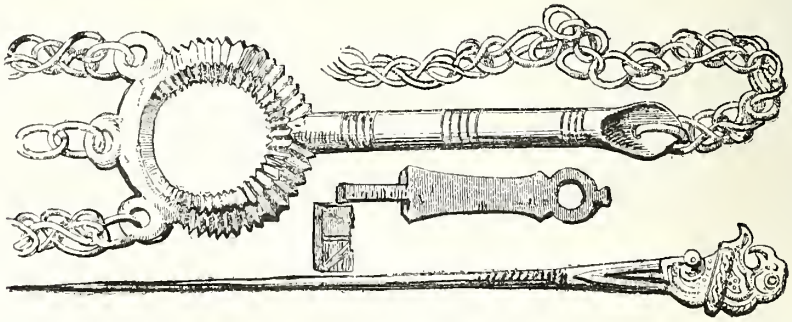


Montre n° 16. — Deux broches ou fibules provenant de Douvrend.

Des boucles d'oreilles trouvées dans la vallée de l'Eaulne.

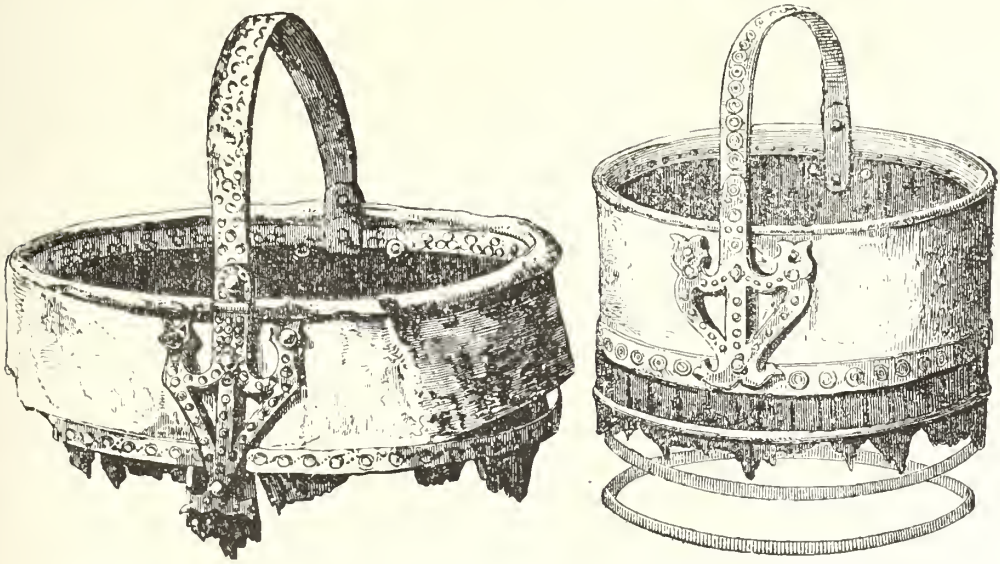


Montre n° 16 *bis*. — Bagues ou anneaux trouvés à Sainte-Marguerite-sur-Saane.

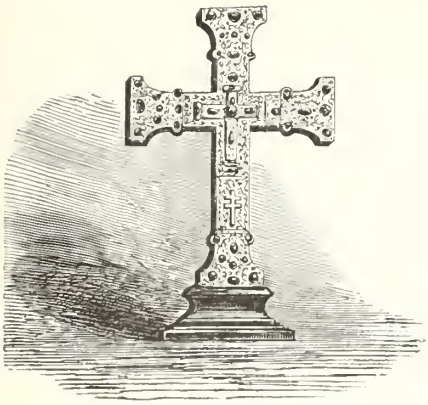


Montre n° 17. — Chaînette, clef et style à écrire, provenant des fouilles faites dans la vallée de l'Eaulne.

Montre n° 18. — Vases de terre noire, trouvés à Londinières.



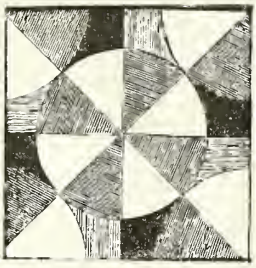
Montre n° 19. — Deux seaux ou fragments de seaux en bois garnis de bronze et de fer, provenant du cimetière d'Envermeu.



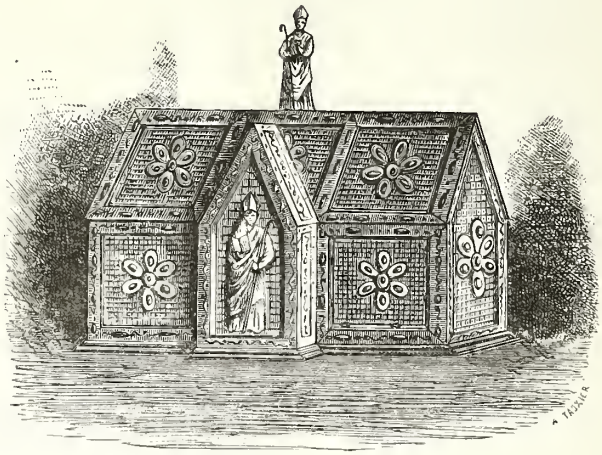
Montre n° 28. — La croix reliquaire de l'abbaye de Gruchet-le-Valasse, qui n'existe plus depuis la Révolution.

Haute de 47 centimètres et large de 33, elle est en bois d'ébène revêtu d'une feuille d'argent doré, décorée de filigranes d'une délicatesse admirable et enrichie de cristaux colorés et de pierres précieuses. Au centre est une petite croix en or du même travail, dans laquelle on plaçait une relique de la vraie croix.

Le revers de cette magnifique pièce d'orfévrerie qui fut donnée, croit-on, à l'ancienne abbaye par l'impératrice Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, est également très-orné; cependant les filigranes sont plus simples et il n'y a pas de pierres précieuses.



Montre n° 45. — Pavés en terre cuite du XIIIe siècle, dits plombés, à dessins incrustés ; ils proviennent de l'ancienne abbaye de Sainte-Catherine de Rouen.



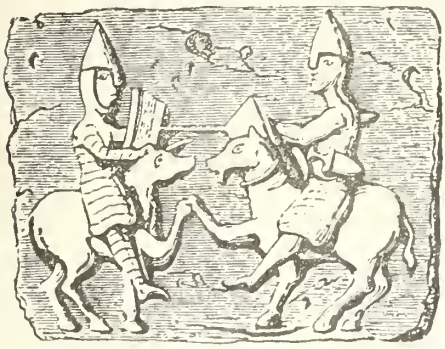
Montre n° 53. — Châsse de saint Sever ; c'est, avec celle de saint Romain, la seule qui reste aujourd'hui des nombreux reliquaires du même genre que possédait jadis la cathédrale.

D'une longueur de 1m 06 centimètres, cette châsse, qui affecte la forme d'une église, a 48 centimètres dans sa plus grande largeur et 62 centimètres de haut ; elle est en bois de chêne, revêtue de lames de cuivre doré et argenté, à dessins estampés et garnie de bordures ornées de cristaux colorés.

Sur ses quatre portails sont placées autant de statues argentées

d'évêques ; celle du saint qui est dorée occupe le faîte central de la châsse.

Ce précieux monument, qui remonte aux dernières années du XIIe siècle, puisqu'il a été fait sous le règne de Richard Cœur de Lion, a été donné au Musée par MM. Ch. et Antoine-Élie Lefébure, de Rouen.



Chapiteau de Saint-Georges de Bocherville (n° 155, vestibule).

N° 99. — Chapiteau gémellé, provenant de l'ancienne église de Saint-Georges de Bocherville (XIIe siècle). Cette sculpture célèbre que les experts dans la matière regardent comme le morceau le plus curieux et le plus intéressant que le moyen âge nous ait laissé, représente une suite de musiciens jouant de la harpe, du violon, de l'organistrum, du psaltère, de la lyre d'amour, du syrinx, de la cithare et du tintinnabulum, et tout cela pour faire danser une jongleresse qui a pour le moment la tête en bas.

Elle provient du cabinet de M. Hyacinthe Langlois.

Il y aurait bien autre chose à dessiner dans la galerie Cochet, mais j'aime mieux dire avec le poète :

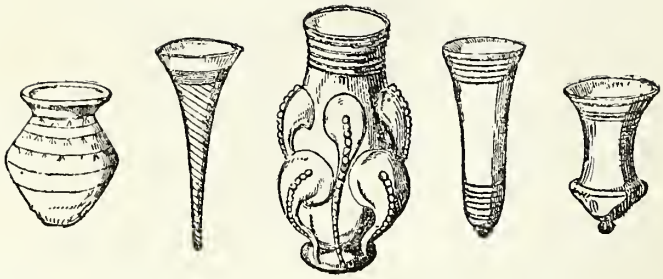
J'en passe, et des meilleurs,

et entrer un instant dans la salle Deville, la mieux décorée de toutes celles du Musée ; elle est presque entièrement consacrée aux antiquités romaines, trouvées la plupart en Normandie : c'est pourquoi nous y rencontrerons quelques objets nous intéressant.

Voici, dans l'armoire 2, une série de petits vases trouvés dans la vallée de l'Eaulne.

Dans l'armoire 5, quelques petites coupes en cristal et autres menus objets de verrerie, provenant des fouilles de Londinières.

Dans l'armoire n° 1 qui contient une collection de deux cents pièces



appartenant à la céramique antique, étrusque, grecque et romaine, se trouve le fameux vase découvert à Berthouville, dans le département de l'Eure.

Enfin, dans la montre n° 10, consacrée aux bronzes gaulois et gallo-romains et dans laquelle toutes les formes de hachettes de combat sont à peu près représentées, nous avons choisi un moule à hache de bronze qui nous a paru assez intéressant pour le faire représenter ouvert et fermé ; il fut recueilli à Quettetot en 1827.

Dans la salle de la mosaïque où nous entrons maintenant, nous avons surtout à voir la pièce capitale qui lui a donné son nom.

C'est une mosaïque gallo-romaine découverte le 13 septembre 1838, dans la forêt de Brotonne, par M. Charlier, inspecteur des forêts, relevée et transportée à Rouen en 1844 par M. Deville, directeur du Musée d'antiquités, et complétée en 1861 par les soins éclairés de M. Pottier, son successeur.

Cette pièce, que son importance rend unique, mesure près de cinq mètres sur chacun de ses côtés ; naturellement il en manquait beaucoup de morceaux enlevés par les racines du hêtre qui avait dû employer la force pour trouver sa vie au milieu de ce précieux par-

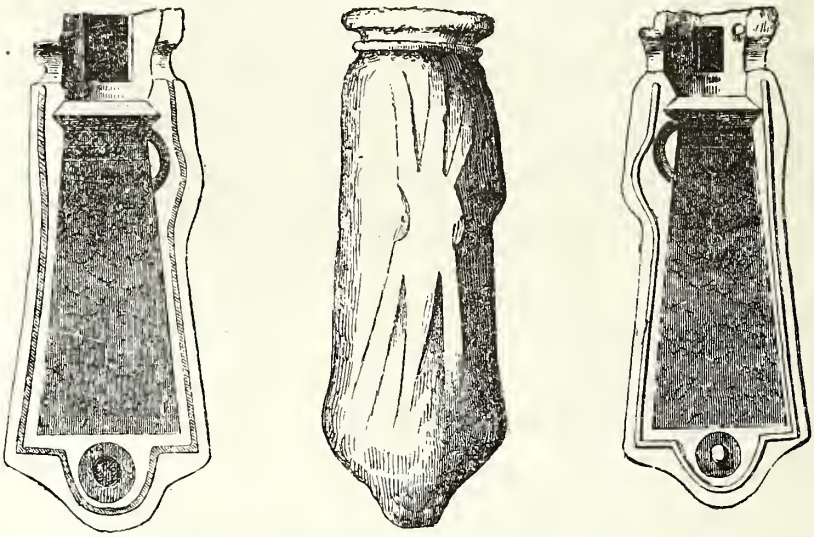
quet. Sur le dessin que nous en a envoyé M. Marguery, nous avons fait griser les parties neuves afin que nos lecteurs se rendent bien compte de la difficulté de la réparation.

La grande mosaïque trouvée dans la forêt de Brotonne.

Sans doute, il était facile de voir que le centre de la mosaïque était occupé par Orphée assis sur un siège, la tête nue et jouant de la lyre; il devenait probable que les animaux représentés sur chaque face, et dont il restait des parties suffisantes à leur reconstruction totale, figuraient les bêtes féroces que le demi-dieu apprivoisait et charmait avec sa musique, mais qui y avait-il dans les médaillons

des quatre coins ? Il ne restait qu'une femme couronnée d'épis qu on avait le droit de prendre pour Cérès.

C'est ce que fit d'abord M. Pottier; mais pendant qu'il s'occupait à restituer ce sujet, qui devenait d'autant plus mystérieux qu'il n'était guère facile de donner précisément trois pendants à Cérès, le hasard, ou le dieu de l'archéologie, fit découvrir en Algérie, à Guel-



Moule à haches trouvé à Quettetot (N° 10).

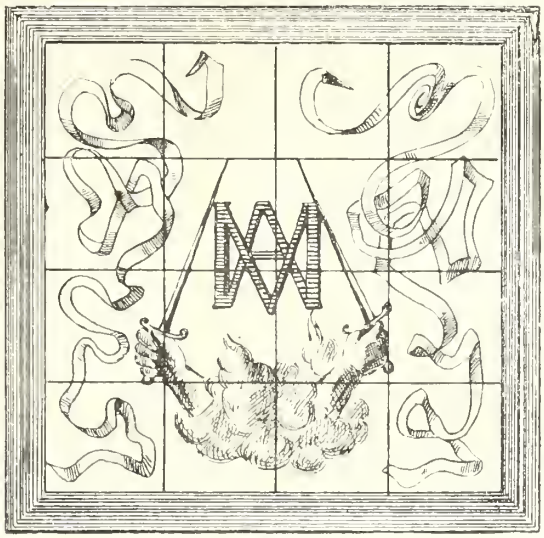
ma, une mosaïque parfaitement analogue dans son ornementation ; elle était complète celle-là, et les quatre médaillons des angles représentaient les quatre saisons.

Il devint alors évident que la femme couronnée d'épis n'était point Cérès, mais tout simplement la personnification de l'été, et il fut très-facile de lui donner ses pendants naturels en s'inspirant de la mosaïque de Guelma.

La salle de la mosaïque contient nombre de choses extrêmement curieuses, notamment la fameuse statue de femme découverte en 1828, dans une salle du balnéaire de Lillebonne, et que tout le monde connaît maintenant par la gravure ; mais nous devons borner notre choix, sans cela il nous serait impossible de sortir de la galerie Langlois, qui n'a pas moins de 112 numéros, tous consacrés au moyen âge, à la Renaissance et à l'ancien régime.

Meubles, objets mobiliers, armes, tableaux, sculptures, sont représentés là par des spécimens aussi curieux que riches ; entre autres pièces historiques de grand intérêt, je vous recommande :

Dans l'armoire n° 1, une épée d'élève de l'école de Mars, ayant appartenu au célèbre antiquaire normand M. Langlois, une épée de théâtre provenant de Talma, et la canne à double poignard avec



Pavage du château d'Ecouen.

laquelle le girondin Roland, le mari de madame Roland, se suicida sur le territoire de la commune de Radepont, le 10 novembre 1793.

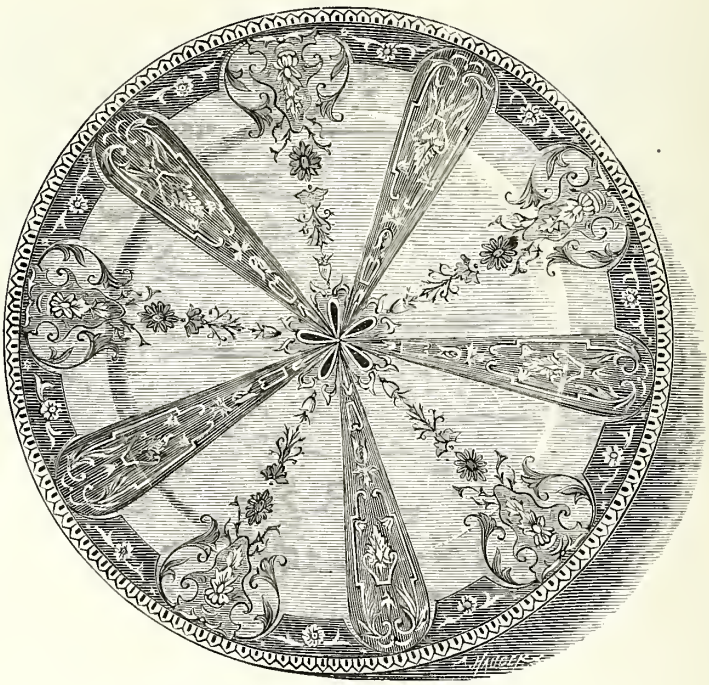
N° 26. Le masque en plâtre d'Henri IV moulé sur nature, le 14 octobre 1793, alors qu'on viola, dans les caveaux de Saint-Denis, les sépultures de nos rois.

N° 58. La cotte de mailles d'Enguerrand de Marigny, que ce ministre, célèbre surtout par son supplice, avait donnée à l'église collégiale d'Écouis, fondée par lui en 1310.

Et une charte de Guillaume le Conquérant.

Bien que nous en ayons fini avec le Musée d'antiquités, nous ne sortirons pas encore tout de suite de l'enclave Sainte-Marie, où nous avons encore à visiter le Musée de céramique.

Nous allons y entrer par la porte de la maison de Corneille, garnie encore de sa serrure et de son marteau ; elle a été donnée au Musée par M. Leroyer, propriétaire de la maison de la rue de la Pie, n° 2, lors de sa démolition en 1860 ; c'est ce qui reste à Rouen de l'habitation du grand poète tragique dont le buste en plâtre, placé au-dessus, appelle l'attention du touriste distrait.



Plat de faïence de Rouen (genre rayonnant).

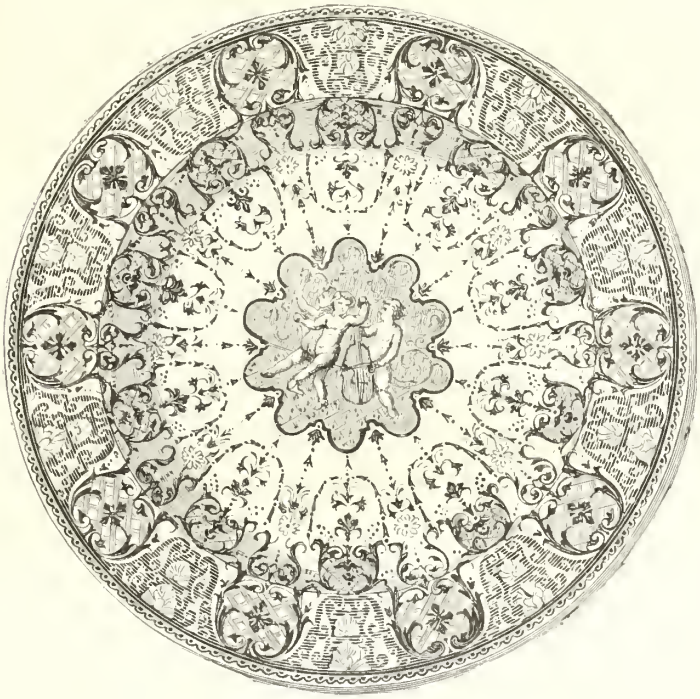
Le Musée de céramique fut fondé en 1864 par M. Pottier, et eut pour premier fonds la riche collection de poteries rouennaises que le savant archéologue, qui mourut en 1867, conservateur de la bibliothèque et directeur du Musée d'antiquités, céda à la ville de Rouen.

Dans la formation de ce Musée, M. Pottier s'est particulièrement attaché à reproduire les phases successives de la fabrication de la faïence de Rouen, à faire saillir les contrastes qu'elle offre à ses diverses époques afin d'en faire sortir un utile enseignement.

Hélas ! ces richesses resteront une exposition rétrospective et

la collection n'aura pas de suite, car l'art de la faïence a complétement disparu de Rouen depuis le commencement du siècle.

Est-ce à cause de cela que les produits en sont si recherchés, qu'il n'y a pas encore quatre ans, un plat en faïence de Rouen a été payé en vente publique la bagatelle de 6.500 francs et qu'une mal-



Plat faïence de Rouen (splendeur).

heureuse assiette à la corne, même ébréchée, coûte aussi cher que tout un service de porcelaine?

Oui et non; il y a surtout une affaire de mode, car la main sur la conscience cela n'est pas beau et intrinsèquement ça n'est pas riche: la pâte en est commune; les ornements, d'un goût souvent douteux, sont toujours de couleurs criardes; mais c'est précisément ce que l'on recherche : il est d'usage d'avoir de la faïence chez soi pour ne pas s'en servir, et dame, on ne saurait payer trop cher le plaisir de l'accrocher le long de ses murs et la gloire de faire de son

salon une *Épinalerie* fragile, mais par contre, très-désagréable à l'œil.

Bien entendu, je ne parle que des collectionneurs qui n'ont pas le moyen de payer la terre de pipe au prix du diamant ; car si dans les grandes collections il y a des pièces qui n'ont d'autre

Faïence de Rouen. — Buire de Saint-Romain.

mérite que leur rareté, il y en a aussi qui seront belles partout, toujours et quand même, si peu de goût que l'on ait pour les faïences en général, et pour le Rouen en particulier ; il n'est pas besoin de sortir du Musée où nous sommes pour s'en convaincre.

On dit que la faïence nous vient d'Italie et que nous lui donnons ce nom de la petite ville de Faënza, où l'on en fabriquait jadis beaucoup. Cette étymologie paraît très-claire ; malheureusement il y a aussi en Provence une petite ville qui s'appelle Faïence et dans laquelle on faisait si bien de cette poterie vernissée que l'historien Mézeray prétend que c'est de là qu'elle a tiré son nom.

J'avoue qu'au point de vue national je préfère cette origine, et

je m'y crois d'autant plus autorisé que les Italiens appellent la faïence *Majolique,* parce qu'elle leur vient de l'île de Majorque.

Voilà pour le mot, mais pour la chose il faut remonter beaucoup plus haut, car il est certain que les Chinois, les Assyriens et même les Persans connaissaient ce système de poterie des siècles

Faïence de Rouen. — Fontaine genre rocaille.

avant qu'on en eût l'idée en Europe. Ce furent d'ailleurs les Musulmans, alors qu'ils se répandirent sur l'Afrique et sur l'Espagne, qui nous en apportèrent le procédé ou du moins les éléments du procédé employé par les Persans. On vous montrera dans le Musée de céramique de Sèvres des spécimens de cette fabrication qui remontent, croit-on, au IXe et au Xe siècle; cependant les plus anciennes pièces auxquelles on puisse donner une date certaine sont celles qui proviennent de l'Alhambra de Grenade, et comme il n'est pas probable qu'elles soient antérieures au monument à la décoration duquel elles concouraient, elles sont donc de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle.

Il est bien vrai que déjà, à cette époque, la fabrication des

faïences avait fait de grands progrès en Allemagne, puisque dans le couvent de Saint-Paul, bâti à Leipzig en 1207, on a trouvé des briques émaillées qui supposent des connaissances céramiques assez

Faïence de Rouen (époque splendeur).

grandes. De plus, en 1290, on éleva à Breslau, à la mémoire du duc de Silésie, Henri IV, un monument funéraire construit entièrement en terre cuite émaillée.

Nuremberg acquit dans ce genre une réputation et une supériorité qu'elle conserva pendant un siècle, et qui ne fut éclipsée que

vers 1415, lorsque Luca della Robbia introduisit dans la fabrication italienne, qui végétait depuis le commencement du XIIe siècle, la glaçure stannifère, en usage déjà chez les potiers de l'île Majorque.

Faïence de Rouen. — Assiette à musique.

Après, ce fut le tour de la Hollande. Delft commença à produire avec éclat en 1480; la France paraissait rester étrangère à ce mouvement artistique et industriel. Bernard Palissy vint et ses efforts la mirent au premier rang; mais le grand potier qui dépensa sa vie à la poursuite de son but, brûlant jusqu'à ses meubles pour chauffer ses fourneaux, mourut dans la misère, emportant dans la

tombe un secret que nos faïenciers d'aujourd'hui ont à peu près retrouvé.

Dans le même moment, et même quelques années plus tôt, florissait la fabrique d'Oiron ; mais était-ce bien une fabrique ? n'était-ce point plutôt une industrie d'amateur, une fantaisie d'artiste? Elle s'est éteinte avec son fondateur et n'a jamais produit que

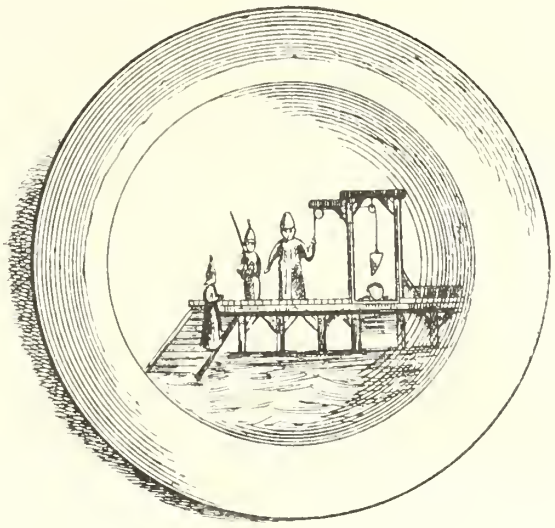
Faïence de Rouen. — Assiette à la Corne.

des objets de luxe, dont on ne connaît, sous le nom célèbre de faïences de Henri II, que cinquante-cinq spécimens, dont vingt-huit seulement sont en France.

Jusque-là d'ailleurs la poterie émaillée n'avait été mise, sauf à Delft peut-être, qu'au service de l'art, et il n'y eut pas en France, à proprement parler, de fabrique de faïence. Des artistes italiens, originaires de Faënza, obtinrent du roi Henri II un privilége pour établir à Lyon une manufacture de poteries, en usage dans leur pays ; l'établissement eut un heureux commencement, mais si l'on ne peut lui retirer l'honneur d'avoir mis les faïences à la mode, on ne peut pas non plus le considérer comme un établissement national. Le premier ne date que de 1608, alors qu'un gentilhomme savonais nommé Contade, passé en France à la suite de Mancini, duc du Ni-

vernais, remarqua, aux environs de Nevers, une terre analogue à celle qu'on employait en Italie, et obtint l'autorisation de créer la fabrique de Nevers.

Alors seulement on fit en faïence française des objets usuels. Trente-huit ans plus tard, le 3 septembre 1646, Nicolas Poirel, sieur de Grandval, ayant fait venir des ouvriers de Delft, demanda un



Assiette à la Guillotine.

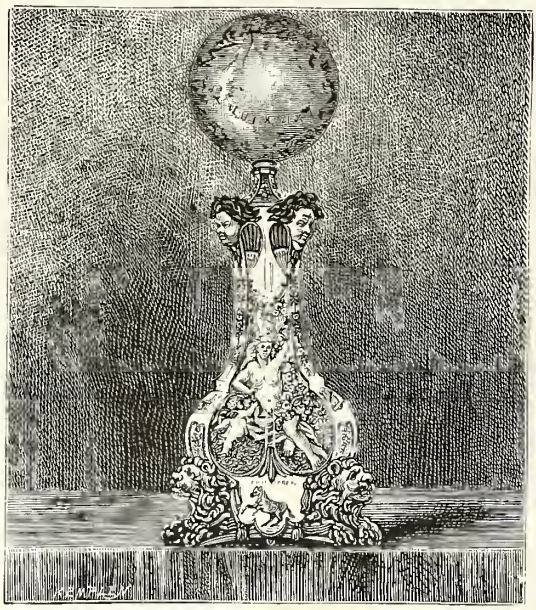
privilége pour établir une fabrique de faïence à Rouen, dont Esmon Poterat, sieur de Saint-Étienne, inventeur du genre sino-français, eut la direction.

Voilà donc établie la priorité de la fabrique nivernaise sur la fabrique normande. Mais attendez la fin, il n'y a là qu'une question de privilége, un droit d'exploitation industrielle; mais l'art existait déjà, et il ne devait rien ni à Delft, ni à l'Italie ; il était lui-même, il était Rouennais, et ses preuves étaient faites depuis un siècle.

M. le duc d'Aumale possède en céramique deux tableaux admirables qui avaient été placés comme pavage dans le château des Montmorency à Écouen; ces tableaux représentent l'un Curtius, l'autre Mucius Scævola, et ils sont bien l'œuvre des faïenciers

rouennais, puisque sur l'un des deux cent trente-huit carreaux qui les composent on peut lire cette inscription :.« *Fait à Rouen en 1542.* »

Le Musée de Rouen n'a qu'un spécimen de cette mosaïque curieuse, dont M. Marguery nous a envoyé le dessin.



Faïence de Rouen. — Sphère du Musée de céramique.

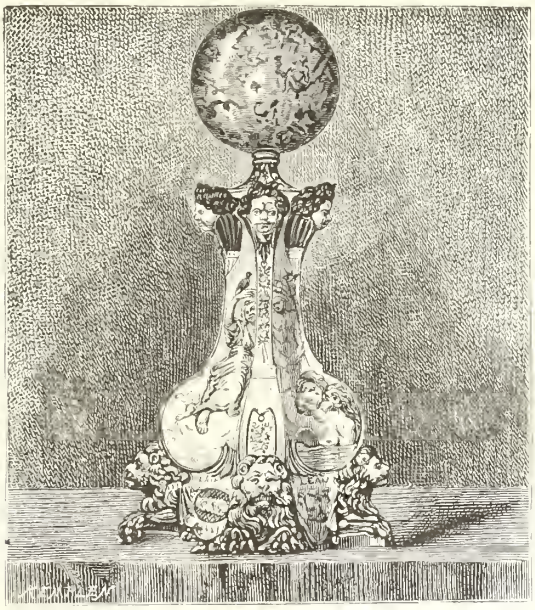
On peut m'objecter alors que cette industrie n'a pas produit autre chose pendant ce long siècle qui précéda son installation officielle; à cela je n'ai à répondre qu'une chose, c'est qu'alors ce n'était pas une industrie, c'était un art, et c'est précisément au fait de l'existence préalable de cet art à Rouen, que l'industrie doit cette originalité qui donne à ses produits la supériorité sur tous les autres.

La fabrique dirigée par Esmon Poterat prospéra si bien que son fils Louis Poterat songea qu'il y avait de la place pour deux, et demanda, en 1673, l'autorisation « de cuire la porcelaine, la faïence « violette, peinte de blanc et de bleu, et d'autres couleurs à la forme « de celle de Hollande. »

Cette rivalité amena une louable émulation entre les deux éta-

blissements, et l'industrie devint si prospère, que d'autres fabriques se fondèrent dans le faubourg Saint-Sever, et qu'à la fin du siècle elles occupaient déjà plus de deux mille ouvriers.

Louis XIV n'avait pas été étranger au succès des produits rouennais, mais l'industrie faïencière ne lui en doit aucune obligation ;



Faïence de Rouen. — Sphère du Musée de céramique.

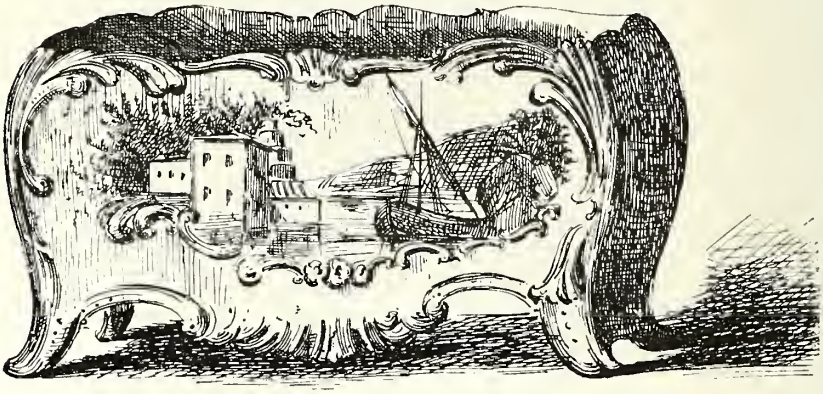
s'il la protégea efficacement, ce fut sans le vouloir, et voici comment :

A la suite des guerres de la succession d'Espagne, les finances étaient si complétement épuisées que le roi envoya sa vaisselle d'or à l'hôtel des Monnaies, esperant être imité par ses courtisans ; il le fut en effet, et pendant que le roi mangeait seulement dans de la vaisselle d'argent, les plus riches familles, à l'exemple du duc d'Antin, achetèrent de la faïence. « Tout ce qu'il y eut de grand et de considérable se mit en huit jours à la faïence, dit Saint-Simon dans ses Mémoires. Ils en épuisèrent les boutiques et mirent le feu à cette marchandise. »

Rouen ressentit le contre-coup de cet engouement, et grâce au

zèle des courtisans le débit des faïences augmenta dans une proportion considérable.

Ce ne fut cependant pas la grande époque de la fabrique rouennaise, elle ne commença guère qu'en 1725 avec Pierre Capelle, l'inventeur du genre rayonnant qui atteignit son apogée vers 1736 sous Claude Borne. Ces deux faïenciers eurent d'ailleurs de dignes émules et successeurs, en Dieu, Guillebeaud, Vavasseur, Hugue,



Faïence de Rouen. — Jardinière de Levavasseur.

Gardin et tant d'autres dont les produits sont célèbres et recherchés.

On classe généralement les faïences de Rouen en cinq catégories qui diffèrent par le style et le décor.

A la première appartient le pavage du château d'Écouen.

Dans la seconde sont placés les essais des deux Poterat et les produits des faïenciers du XVIIe siècle, qui se sont inspirés comme eux des principes de l'école normande des émailleurs sur cuivre. Les pièces de cette époque sont très-variées : s'il y a beaucoup de camaïeu bleu, on en voit qui ont des bordures bleues et jaunes, d'autres où le cobalt le plus brillant s'unit dans le décor à un rouge de fer intense, d'autres enfin dont le fond est granulé ou fouetté de violet.

La troisième catégorie comprend les pièces à style rayonnant. C'est certainement la plus belle phase de la fabrication rouennaise et elle mériterait peut-être mieux que la suivante le nom de *splen-*

deur qu'on lui donna; on range dans cette famille toutes les pièces produites dans la première moitié du XVIIIe siècle, elles sont généralement bleues et couvertes de lambrequins délicats, de guirlandes de fleurs et de corbeilles. Les pièces à figure rentrent dans cette catégorie, ainsi que les assiettes à musique, dont on ne s'expliquerait peut-être pas l'excessive rareté, étant connu l'usage adopté à Rouen de répéter à satiété les sujets une fois trouvés, si M. Champfleury, une autorité dans la matière, n'en avait découvert le motif.

Il faut savoir d'abord que, malgré les recherches des collectionneurs, on n'a pas pu constater l'existence de plus d'une douzaine d'assiettes à musique, dans les Musées nationaux et dans les collections particulières. Eh bien, M. Champfleury croit, et ma foi il y a tout lieu de partager son opinion, qu'elles n'ont été faites que sur commande, pour un musicien d'une des plus célèbres maîtrises de Rouen, qui voulait rappeler son art, même dans son service de table.

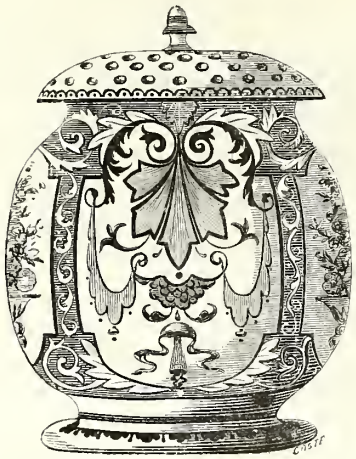
En tous cas, elles sont fort belles; on en jugera par le spécimen que nous en avons fait graver : toutefois ce n'est pas la notation d'airs de brunettes ou de couplets bachiques et galants qui en fait le prix, c'est aussi le décor du marli dans lequel les jaunes, les verts, les bleus, et le rouge d'œillet sont magistralement appliqués à une ornementation bien ordonnée, et dont l'harmonie est augmentée encore par le fond légèrement bleuté de l'émail.

La quatrième catégorie (la splendeur) comprend les pièces produites de 1760 à 1780, et dont la décoration se rapproche un peu du genre chinois; il n'est pas rare de trouver de cette époque des faïences ornées de pagodes et bordées de quadrillés vert de cuivre, ou bien encore peintes en bleu lapis sur fond lapis. — On en voit aussi avec des décorations en polychrome simple.

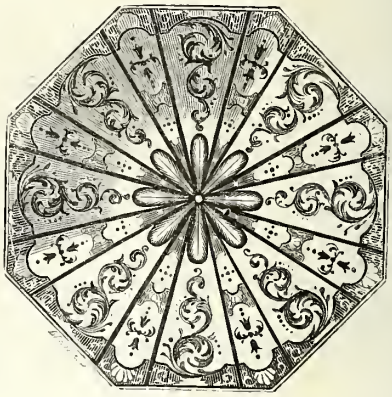
La cinquième catégorie, style rocaille, va de 1780 à la Révolution. Elle comprend les scènes galantes et champêtres, les trophées, les carquois; c'est de ce genre que font partie les faïences à la corne en polychrome vif, ainsi nommées des cornes d'abondance qui en sont le principal sujet. Quelquefois cependant le décor est changé, il n'y a plus ni corne ni carquois, les faïences sont alors couvertes de fleurs étalées, mais on y retrouve toujours la même vivacité des couleurs et l'emploi du jaune citrin qui suffirait au besoin à caractériser le genre.

La Révolution vint. A cette époque il y avait encore à Rouen dix-huit faïenciers, mais déjà l'introduction des faïences anglaises avait fait le plus grand tort à leur industrie, la vulgarisation de la porcelaine la ruina; peu à peu les fours se fermèrent, il en restait encore sept en 1802, aujourd'hui il n'y en a plus du tout.

Ce serait peut-être le moment de discuter avec M. Champfleury l'existence de ces fameuses assiettes à guillotine qu'il nie absolument; le Musée de céramique de Rouen en possède une pourtant,



Brûle-Parfums (genre splendeur).



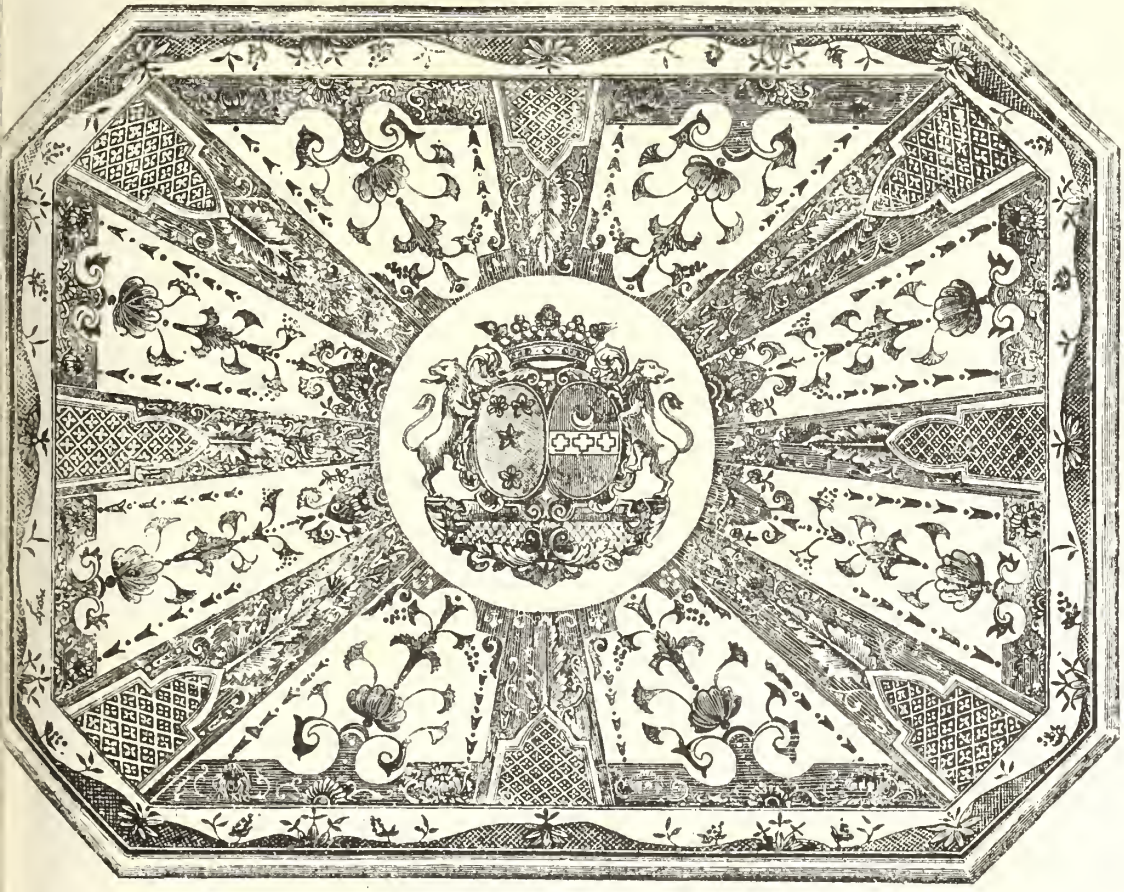
Assiette octogone (genre rayonnant).

non pas une, s'il faut préciser, mais la photographie d'une, que nous avons fait dessiner; elle fait partie de la riche collection de M. Gouellain ; il est vrai qu'elle n'est pas de fabrique rouennaise, elle a été faite à Ancy-le-Franc.

Je n'ai pas dit, — j'ai pensé que c'était inutile, puisque, grâce au crayon de M. Marguery, nous pouvons offrir à nos lecteurs les spécimens les plus variés, — que l'industrie faïencière de Rouen avait embrassé toutes les formes possibles et fabriqué des objets correspondant à la plupart des usages domestiques. Cela va de soi; le Musée qui est riche en pièces ordinaires des services de table : plats, assiettes, sucriers, huiliers, cruchons, seaux à rafraîchir, réchauds, soupières, possède aussi des objets d'ameublement, tels que consoles, chambranles de cheminées, poêles, tabourets, fontaines, jardinières, lampes, pupitres, lanternes, bougeoirs, bénitiers, coffrets, tabatières,

flacons de poche, cadrans solaires... il y a même jusqu'à des sphères : par exemple, ce sont des pièces uniques, et que je recommande à l'attention des visiteurs.

Et maintenant, c'est à regret que je vous arrache à ce mu-



Faïence de Rouen. — Grand plat (genres : Rayonnant et splendeur).

sée; mais nous avons encore bien du chemin à parcourir, et des curiosités d'un autre genre nous appellent.

Descendons la rue de la République; nous voici en face du lycée admirablement aménagé, d'une part dans l'ancien collége des Jésuites et dans un grand bâtiment de l'ancien séminaire fondé par le cardinal de Joyeuse. Le lycée n'a pas seulement une chapelle, mais une véritable église, dont la première pierre fut posée en 1614 par

la reine Marie de Médicis; le portail, qui s'ouvre sur la rue du Bourg-l'Abbé, est orné des statues de saint Louis et de Charlemagne; l'intérieur n'a de remarquable qu'un fort beau mausolée, élevé en l'honneur du cardinal de Joyeuse.

Presque en face du lycée est la place de la Rougemare où se tient le marché au beurre, et qui n'a rien de curieux que son nom, auquel se rattache un souvenir historique cher aux Normands.

C'était en 945, Louis d'Outre-mer, roi de France en expectative, ayant si bien échoué dans son projet de s'emparer de la Normandie, qu'il avait été fait prisonnier par le comte de Rouen ; son allié, Othon, empereur d'Allemagne, accourut pour le délivrer, mais Richard Ier, le fils de Rollon, n'y mit aucune espèce de bonne volonté, au contraire : il attira les Allemands jusque sous les murs de Rouen, et en fit un tel massacre que les eaux d'une grande mare, qui était alors la place actuelle, devinrent rouges de sang ennemi.

Cette mare prit naturellement le nom de Rougemare, qu'elle a donné à la place qui nous occupe.

On a remarqué que, pendant l'occupation étrangère, messieurs les Prussiens se montraient fort peu dans ces parages; mais est-ce bien à cause du souvenir de la Rougemare, qui doit toucher bien peu les conquérants d'aujourd'hui ? N'était-ce point plutôt le voisinage de la statue du Petit-Caporal, qui caracole sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qui les éloignait de ce côté ?

Pour si orgueilleux, pour si heureux que l'on soit, on n'aime pas à voir son maître, et celui-là fut bien leur maître, il fut même quelque chose de plus, et nous savons ce qu'il nous en coûte.

La place de l'Hôtel-de-Ville est la plus vaste de Rouen ; bordée du côté sud par les bâtiments de l'Hôtel de Ville et l'église Saint-Ouen, elle mesure près de deux cents mètres de longueur sur cent vingt-cinq de large. La statue de Napoléon Ier érigée dans l'axe de la nouvelle rue de l'Hôtel-de-Ville, en occupe presque le milieu, flanquée, à peu près à égale distance , d'un côté par la prison municipale, de l'autre par l'église Saint-Ouen.

Une prison ! une église ! il y a peut-être là plus qu'un hasard ; en tous cas on peut en tirer cette déduction qui n'est pas neuve, mais qui n'est pas plus consolante pour les mânes du héros : c'est que sans le martyre, il n'aurait pas eu l'apothéose.

Qui peut dire, en effet, ce que serait devenue la mémoire de Napoléon, s'il n'était pas mort à Sainte-Hélène ?

Quoi qu'il en soit, le monument qu'on lui a élevé, par souscription, à Rouen, le 15 août 1865, est bien médiocre ; la statue, fondue, comme je l'ai dit déjà, avec les balanciers de l'Hôtel des Monnaies, dont le bronze provenait des canons d'Austerlitz, est l'œuvre de M. Vital Dubray; le piédestal, qui a près de six mètres de hauteur et qui a été construit sous la direction de M. Desmarets, architecte en chef du département, porte sur ses quatres faces six panneaux, dont un seul est intéressant pour l'histoire de Rouen; c'est un bas-relief en bronze qui regarde l'entrée de l'Hôtel de Ville, reproduction exacte d'une sépia d'Isabey, qu'explique d'ailleurs l'inscription suivante :

Le premier Consul
Visite les manufactures
Du faubourg Saint-Sever,
Et récompense le plus ancien ouvrier
De l'Industrie Rouennaise,
2 novembre 1802.

Ce souvenir est bon, malheureusement il n'est pas suffisamment topique : les souverains auront beau récompenser les plus anciens ouvriers, il faudra que cela change beaucoup pour que les plus jeunes pensent à autre chose qu'à les détrôner.

Je ne voudrais pas vous faire entrer à l'Hôtel de Ville avant d'avoir visité l'église Saint-Ouen, parce que ce vaste monument, qu'on a modernisé pour les besoins de son appropriation, était tout simplement jadis le dortoir des religieux de l'abbaye de Saint-Ouen. Cependant vous pouvez donner un coup d'œil à sa façade, dont la monotonie est heureusement rompue au milieu par un péristyle orné de colonnes corinthiennes et d'un fronton sur lequel les armes de la ville, supportées d'un côté par Mercure (dieu du commerce) et de l'autre par Minerve (déesse de l'industrie), ont été sculptées par Dantan ; je vais pendant ce temps demander à mes vieux papiers l'histoire de la municipalité de Rouen, sans pourtant remonter plus haut que la Charte aux Normands, octroyée par Philippe-Auguste, en 1207, aux villes de Rouen, Falaise et Pont-Audemer.

Elle se composait alors de cent pairs nommés par les citoyens de chaque ordre. Ces cent élus présentaient au duc de Normandie

une liste de trois candidats, parmi lesquels il devait choisir le maire de la ville. Pour assister le maire, l'assemblée nommait vingt-quatre de ses membres. Les douze premiers élus étaient les échevins, les autres avaient le titre de conseillers; le mandat des uns comme des autres ne devait durer qu une année, mais ils étaient rééligibles.

Tous juraient en entrant en fonctions de défendre les droits de l'Église, de servir fidèlement le prince et de rendre à chacun la justice suivant la loi et leur conscience.

C'était très-beau, cette magistrature populaire assise sur la loyauté, le bon sens et le courage, pour faire respecter les lois, pour protéger, défendre, embellir la cité qui lui donnait par l'élection cette grande preuve de confiance et de respect; trop beau même, car cela ne put pas durer.

Les fonctions de maire, difficiles, délicates par leur essence même, devinrent bientôt impossibles dans leur application; placés entre l'autorité royale et les volontés de leurs administrés, comme entre l'enclume et le marteau, les maires se trouvaient dans une situation souvent périlleuse; aussi arriva-t-il quelquefois que la personne désignée pour remplir ces fonctions refusait de les accepter.

Ces refus devinrent de plus en plus fréquents, en raison de l'indifférence qu'affectait de plus en plus l'autorité royale pour les franchises de la vieille Charte aux Normands.

Charles IX mit fin à ces difficultés; par son édit de 1654, il supprima la participation communale dans l'élection des maires, prévôts, échevins, jurats, consuls, et s'en attribua exclusivement la nomination; cela fut ainsi jusqu'à Louis XIV, qui, plus pratique et surtout plus besoigneux, rendit toutes ces fonctions vénales et en fixa le taux par l'édit du 5 décembre 1693.

Eh bien! chose difficile à croire, cette opération commerciale ne réussit pas; il ne se trouva pas, même dans les villes, suffisamment de gens éprouvant le besoin d'être maires à beaux deniers comptants, et l'on fut obligé, le 29 janvier 1715, de supprimer tous les offices municipaux vendus depuis 1693. Par exemple, le rédacteur de ce nouvel édit se montra vraiment épique, en accordant aux communes le droit de nommer *librement* leurs magistrats, à charge par elles de rembourser aux acquéreurs le montant des offices qu'ils avaient payés.

La place de l'Hôtel-de-Ville. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Ainsi c'était le roi qui avait encaissé, et ce furent les communes qui furent obligées de rendre la recette; naturellement il y en eut de trop pauvres pour rembourser les titulaires, et qui durent conserver leurs maires à charges privilégiées; ce furent d'ailleurs les mieux avisées, car si l'État gagna une douzaine de millions à cette petite conversion, les villes qui les fournirent n'en tirèrent aucun profit; car chacun sait que cette prétendue liberté d'élection fut absolument illusoire jusqu'à la Révolution.

Et même au delà, mais nous ne faisons pas ici une histoire des municipalités en général; celle de Rouen même ne nous tente pas, et pourtant elle serait facile à faire, car il nous suffirait d'entrer dans l'Hôtel de Ville pour voir les noms des titulaires gravés sur des tables de marbre, monuments plus impérissables et cependant bien plus fragiles que la mémoire des administrés.

Mais il a été convenu que nous ne franchirions pas le seuil du palais municipal avant d'avoir parlé de Saint-Ouen.

Saint-Ouen, voyez-vous, c'est la deuxième merveille de ce grand art religieux si admirablement représenté à Rouen. Je ne sais même pas jusqu'à quel point ce n'est pas la première. Sans doute Notre-Dame est belle, Notre-Dame est grande, Notre-Dame est tout un musée d'archéologie, et c'est justement parce que c'est un musée, qu'elle ne présente pas dans sa construction cette unité de plan et d'exécution qui fait les chefs-d'œuvre et qui recommande précisément Saint-Ouen à l'attention émerveillée des visiteurs.

Ce fut d'abord la chapelle de l'abbaye, fondée en 558 par Clotaire Ier, roi de France, qui changea son nom de Saint-Pierre contre celui de Saint-Ouen, quand les cendres de ce pieux évêque, qui avait été ministre du roi Dagobert, y furent déposées en 663. Bien entendu, il ne reste pas vestige de cette première construction, l'église actuelle est la cinquième élevée au même endroit; laissez-moi vous parler d'abord des autres.

L'église Saint-Pierre fut pillée, brûlée et démolie de fond en comble, ainsi que le monastère, en 841, par les Normands, ayant à leur tête Oscher, dit *Côte-de-Fer*, et Hastings, qui n'avait pas besoin de surnom pour être redoutable.

Leur successeur, Rollon, n'eut pas plutôt courbé sa tête sous les eaux du baptême, que, pour se conformer aux paroles que

l'évêque de Reims, saint Remy, avait dites à Clovis en le faisant chrétien, il se mit à adorer ce qu'il avait brûlé, et réédifia l'église Saint-Ouen que son fils Richard Sans-Peur acheva vers 976.

Ce n'était là qu'une restauration. On n'avait relevé que les gros murs. Sous le règne de Guillaume le Conquérant, Nicolas, quatrième abbé de Saint-Ouen, et qui était de sang ducal, puisqu'il était fils de Richard II, entreprit la reconstruction du monastère, et pour lui donner une majesté jusqu'alors inconnue, recommença, en 1042, l'église sur un nouveau plan. Hulgot, son successeur, continua son œuvre, qui ne fut achevée que par Guillaume Palot.

Enfin, le 27 octobre 1126, l'archevêque Geoffroy en fit la dédicace. Dix ans après, elle était réduite en cendres, et il ne resta de ce chef-d'œuvre, qui avait coûté plus d'un siècle de travail, de patience et de génie, qu'une abside circulaire à deux étages que nous retrouverons dans le jardin sous le nom de « Tour Romane ».

L'église et la maison abbatiale furent relevées par Richard, roi d'Angleterre, et l'impératrice Mathilde, pour être de nouveau consumées par l'incendie de 1248 qui détruisit une partie de la ville.

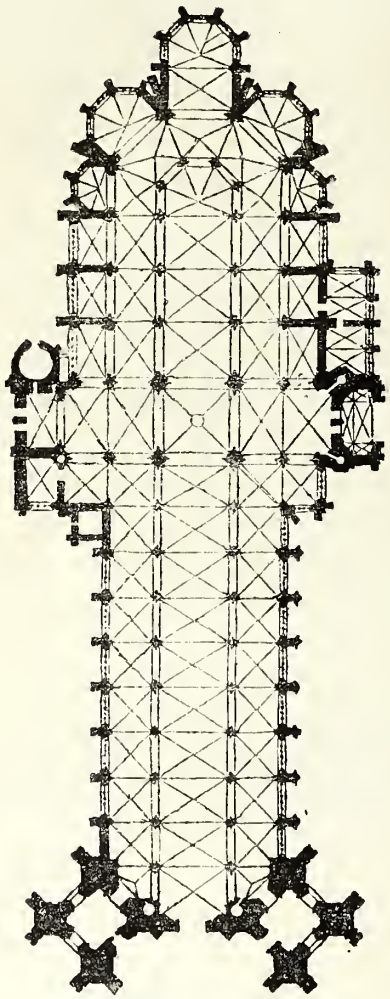
Il semblait désormais impossible de réédifier ce monument voué en quelque sorte au malheur. Jean Roussel, abbé de Saint-Ouen, connu sous le nom de l'abbé Marc-d'Argent, le tenta pourtant, et il eut la gloire de commencer en 1318 l'église actuelle qui ne fut achevée qu'en 1614 et dans laquelle, malgré les suspensions fréquentes des travaux, on respecta toujours le plan arrêté par la volonté et le génie du fondateur.

Le premier de ses continuateurs célèbres fut le cardinal d'Estouteville, qui eut l'idée de ce jubé merveilleux dont on ne parle plus que comme une curiosité, puisqu'il a été détruit par les Vandales calvinistes et révolutionnaires.

Après lui vinrent le cardinal Bohier et le cardinal Cibo, tous deux abbés de Saint-Ouen et réputés comme *grands bastisseurs*. Le premier acheva la nef, dont la moitié avait coûté cent cinquante ans; le second termina l'œuvre de l'abbé Marc-d'Argent, à l'exception du grand portail qui ne fut en quelque sorte complètement achevé que lors de la grande restauration de 1846-1852. Peut-être faudrait-il dire reconstruction, mais les parties neuves appartiennent si rigoureusement au style général de l'édifice, que je préfère enlever quelque chose à la gloire de l'architecte, qui n'est pas à cela près,

que de déprécier archéologiquement un monument qui n'est vraiment complet que maintenant.

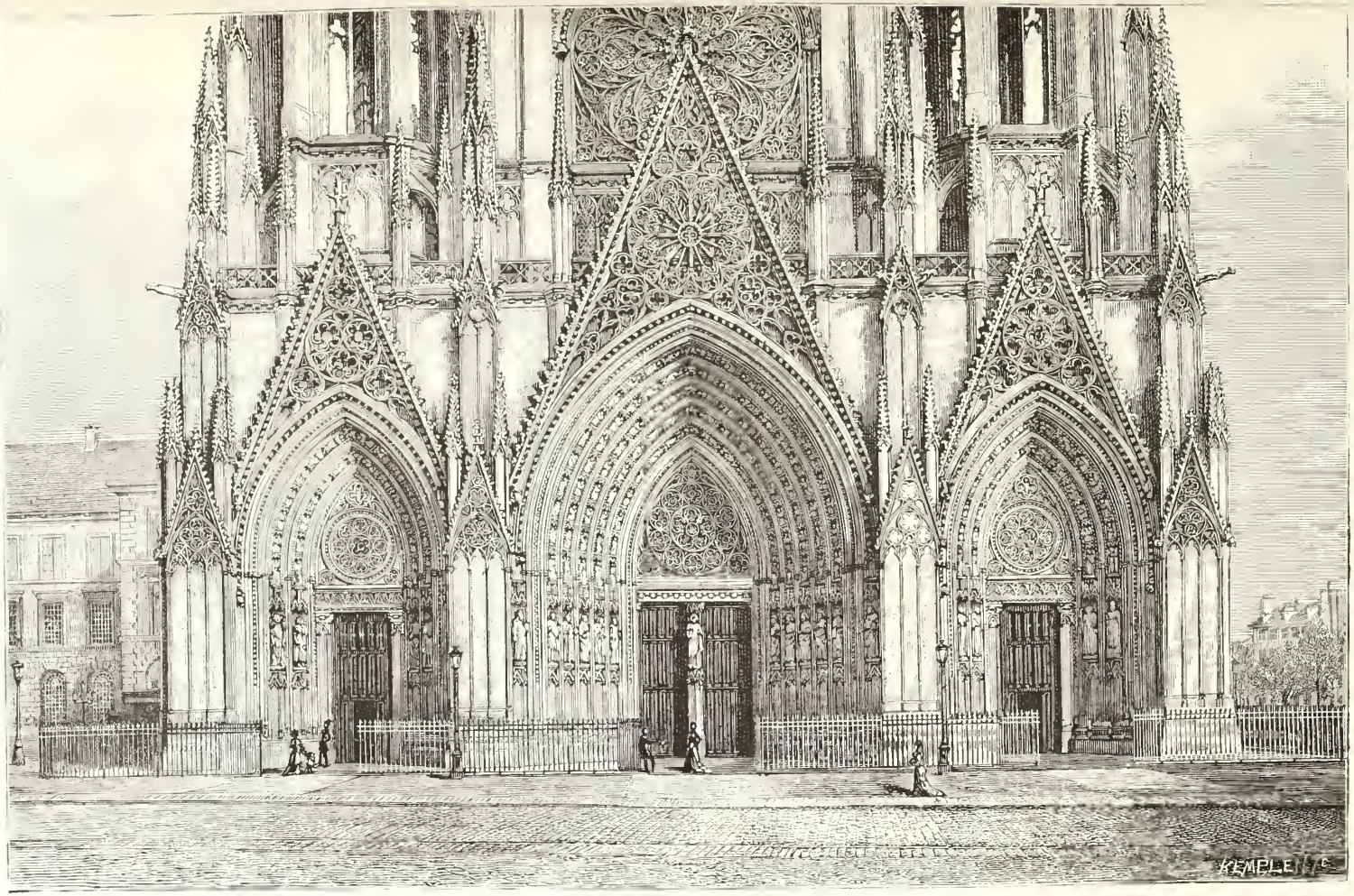
Encore le serait-il bien plus si sa façade nord n'était pas



Plan de l'église Saint-Ouen.

cachée par les bâtiments de l'Hôtel de Ville, dont le style un peu caserne jure à côté de tous ces contre-forts déguisés en colonnettes délicates par le talent prodigue des fouilleurs de pierres du XVIe siècle.

Mais ne demandons pas l'impossible : le chef-d'œuvre existe ; beau par lui-même, il est encore placé dans une position admirable,



Détails du portail de Saint-Ouen. — Photographie sur bois de Montalti.

un vaste jardin ombragé par de beaux arbres l'entoure de trois côtés, on peut l'admirer de toutes parts, tout à l'aise, à la clarté du jour.

Et on l'admire, il n'y a rien à dire de plus.

On peut dire moins en le détaillant, et c'est ce que mon état de cicerone m'oblige à faire ; mais si j'ai un conseil à donner au touriste, c'est de regarder et de ne pas lire.

Que dire en effet qui vaille l'effet magique du portail de la place de l'Hôtel-de-Ville, si merveilleusement encadré par ses deux tours pyramidales presque aussi élevées que la tour centrale ?

Donner des chiffres, eh bien! soit..., au risque de dépoétiser l'œuvre, je vais la commenter dans ses moindres détails.

Les flèches ont 77 mètres d'élévation, et la façade, plus que riche par son ornementation, mesure un peu plus de 38 mètres de large.

C'est d'ailleurs une page d'histoire, car toutes les statues qui saillissent sur la pierre brodée à jour ont un nom, une signification locale, j'en excepte naturellement celles du grand portail qui sont le symbole religieux et que je vais décrire d'abord.

Au pignon central est personnifiée la Trinité; au haut du pilier du milieu est le Christ et sur les faces latérales sont les douze apôtres caractérisés par leurs attributs les plus habituels; à droite est saint Paul tenant une épée — je regrette de commencer cette nomenclature d'apôtres par un saint qui ne fut point un apôtre du Christ, mais je décris; — après est saint Jacques le Majeur avec un bourdon de pèlerin, — saint Thomas avec une équerre,— saint Philippe avec une croix, — saint Simon portant une scie et saint Jude, une massue.

A gauche est le pendant naturel de saint Paul, saint Pierre, avec sa clef, — saint André avec la croix en sautoir à laquelle on a donné son nom, — saint Jean portant une coupe de laquelle sort un dragon, — saint Jacques le Mineur avec un outil de foulonnier — saint Barthélemy, un couteau — saint Mathieu, une hache.

Toutes ces statues pour être modernes n'en ont pas moins un très-grand caractère.

Portez vos yeux un peu plus haut, vous allez en voir du moyen âge.

Au pignon culminant est la statue de saint Ouen; au-dessous,

toute la galerie est occupée alternativement par un prélat et par un prince normands, placés dans l'ordre suivant :

Saint Wandrille. fondateur de l'abbaye de son nom

Richard Sans-Peur, duc de Normandie ;

Flavius, archevèque de Rouen ;

Richard II, duc de Normandie;

Ausberg, archevèque de Rouen ;

Guillaume le Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre ;

Maurille, archevèque de Rouen ;

Henri II, Plantagenet, roi d'Angleterre ;

Geoffroy, archevèque de Rouen ;

Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre ;

Et saint Germer, fondateur de l'abbaye de ce nom.

Il nous reste à décrire les portails latéraux.

A droite, dans le portail de retour, on a placé les statues des abbés de Saint-Ouen, fondateurs ou reconstructeurs du monastère et de l'église. Ce sont :

Nicolas de Normandie, fils de Richard II ;

Jean Roussel, dit l'abbé Marc-d'Argent ;

Hildebert, premier abbé de Saint-Ouen ;

Antoine Bohier, abbé de Saint-Ouen et cardinal.

Dans le portail antérieur sont les patrons du diocèse et du monastère :

Saint Nicaise, — saint Romain,— saint Benoist et saint Ouen.

Côté gauche, — portail de retour,— fondateurs ou bienfaiteurs laïques du monastère. Ce sont :

Clotaire Ier, roi des Francs ;

Impératrice Mathilde, fille de Geoffroy Plantagenet ;

Sainte Clotilde, reine de France ;

Charles de Valois, fils de Philippe III, roi de France.

Dans le portail antérieur sont les amis et contemporains de saint Ouen :

Dagobert Ier, roi de France ;

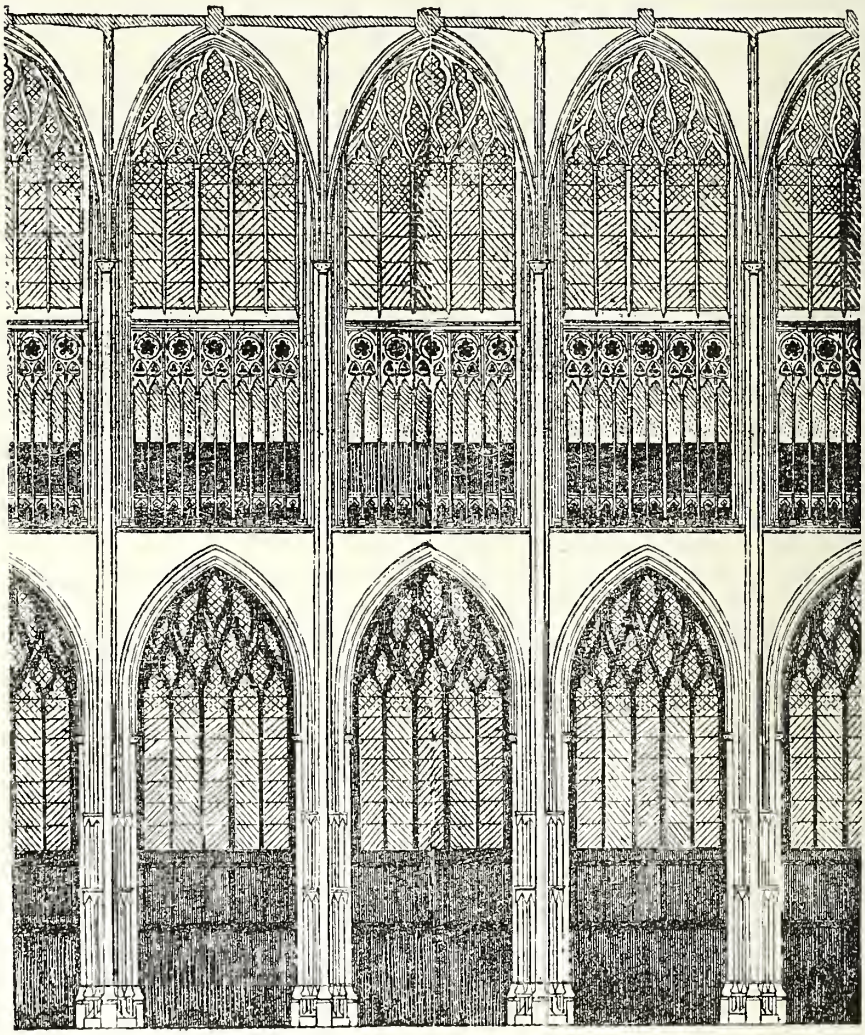
Saint Éloi, évèque de Noyon ;

Saint Philibert, abbé de Jumiéges ;

Sainte Austreberthe, abbesse de Pavilly.

Comme on le voit, la partie sculpturale de cette façade est un

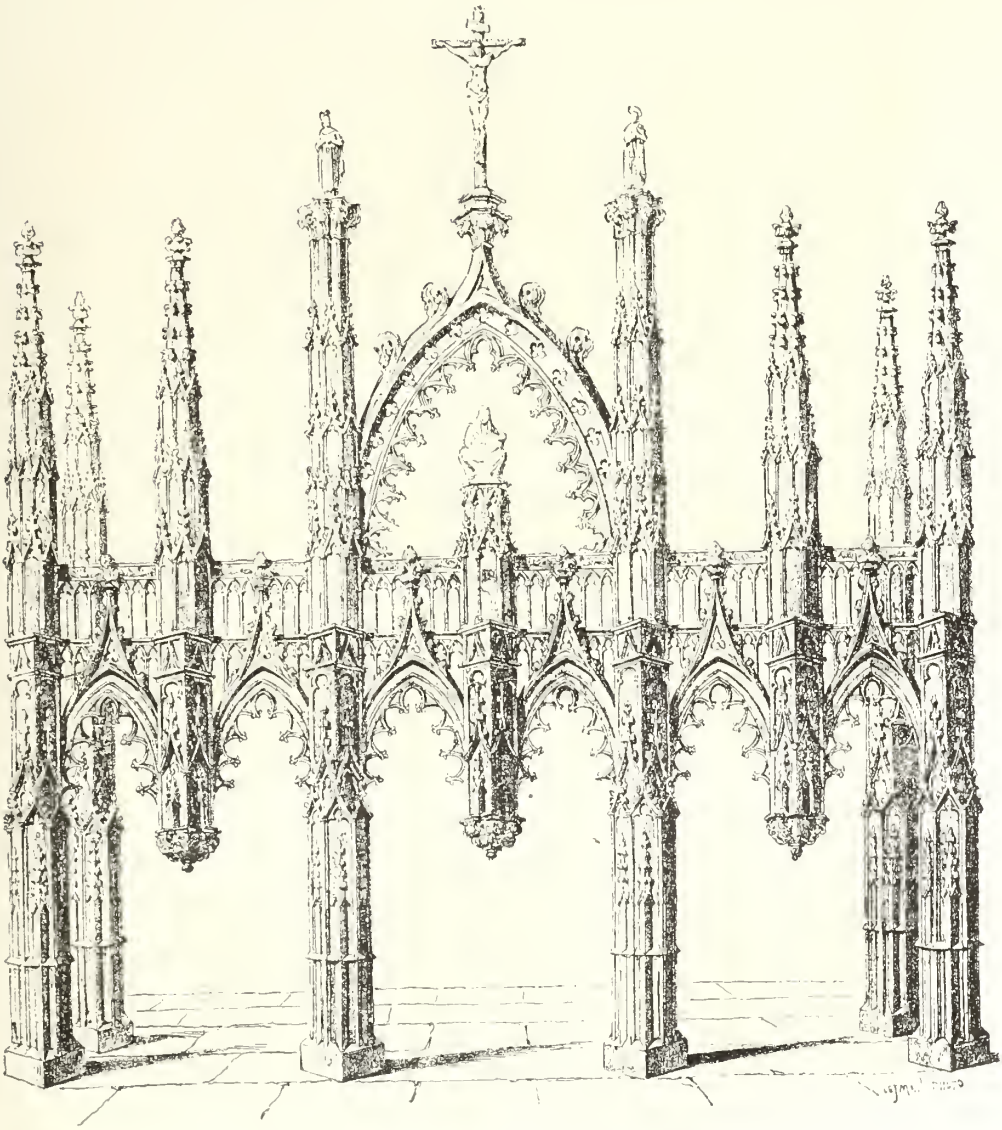
musée rétrospectif et si parfaitement choisi, qu'il motive et excuse en quelque sorte les lignes que j'ai employées à sa description, mais je n'aurai pas le même bonheur avec la façade du côté du jardin,



Travées intérieures de l'église Saint-Ouen.

dont la décoration extrêmement variée mérite d'être examinée pièce à pièce, mais n'emprunte rien à l'histoire et ne peut être racontée en détail. Je vais donc vous parler tout de suite du portail qu'on appelle portail des Marmousets; il est précédé d'un porche qui peut rivaliser avec tout ce que l'architecture gothique a produit de plus

pur et de plus charmant. Ce porche est lui-même surmonté d'une belle chambre qui était jadis le chartrier de l'abbaye, et qui n'a pas



L'ancien Jubé de l'église Saint-Ouen.

changé sensiblement de destination, puisqu'elle sert aujourd'hui de bibliothèque paroissiale.

Le bas-relief qui décore le dessus de la porte est à admirer, ou

plutôt les bas-reliefs, car ils sont trois, représentant d'abord la Vierge couchée dans son sépulcre de pierre, puis les anges qui viennent la réveiller dans sa mort, pour l'emporter au ciel, et enfin son entrée dans le séjour des bienheureux ; mais quelle naïveté, quelle poésie dans l'arrangement de ces figurines, qui sortent vivantes de la pierre ; mais quel art dans toute l'ordonnance de ce portail, qui est peut-être le chef-d'œuvre de l'architecture ogivale, et que Jules Janin appelle l'antichambre du ciel.

Puisque je parle de ce maître descripteur, empruntons-lui un peu de son lyrisme, car en vérité personne n'a su s'enthousiasmer comme lui au spectacle de ces merveilles.

« Contre un pareil chef-d'œuvre, dit-il, rien n'a pu prévaloir. Ni l'invasion de l'étranger, ni les guerres civiles, ni les guerres religieuses, ni même les abominables et stupides insultes des mauvais jours de 1793, n'ont pu abolir tout le génie qui enveloppe de sa protection divine ce monument sacré. Pourtant les calvinistes de 1562 sont entrés dans l'abbaye de Saint-Ouen ; ils ont brisé les chaires, les balustres, le grand autel ; ils ont mis en pièces cette horloge qui invitait toute une province à la prière. Avec le plomb de l'orgue ils ont fondu des balles ; ils ont brûlé les bancs, les chapes, les tuniques, les chasubles... ; ils jettent au vent les reliques de saint Ouen, échappées à tant d'orages ; ils volent, pillent, ils profanent, ils blasphèment... l'église reste debout sous les coups de ces furieux.

« Les terroristes de 1793, plus sanglants et plus ignobles, n'ont pas été plus habiles à détruire ; en vain ils ont apporté dans ces murailles sacrées l'épouvante et les orgies des révolutions ; en vain ils ont placé leur prostituée sur ces autels ! — Ils ont blasphémé contre l'Évangile sous ces voûtes solennelles, ils ont hurlé leurs cris de mort dans cette enceinte sacrée, où le son de l'orgue se mêlait naguère aux chants harmonieux des cantiques. — Tout ce qu'ils ont pu briser, ils l'ont brisé ; — tout ce qu'ils ont pu souiller, ils l'ont souillé ; ils ont fait tour à tour de l'église de Saint-Ouen une forge, un club, une place de Grève, un mauvais lieu... A l'heure où nous parlons, ces révolutionnaires, où sont-ils ?

« Ils ont été dispersés comme le sable qu'emporte le vent, l'église de Saint-Ouen reste debout toujours. »

Oui, toujours debout, et la grande tour centrale, chef-d'œuvre

digne de tout le reste, s'élève plus orgueilleuse et plus majestueuse que jamais et porte à cent pieds au-dessus du comble, c'est-à-dire à 87 mètres du sol, sa couronne ducale sculptée à jour, avec autant de grâce que de hardiesse.

Singulier couronnement d'un édifice religieux, dira-t-on ; mais il était dans la destinée de cette tour d'être aussi étonnante que belle. Quadrangulaire à sa base, elle devient octogonale dans sa partie supérieure, chacun de ses angles inférieurs est formé par un faisceau de vingt-quatre colonnettes, qui se continuent plus haut en clochetons festonnés, comme pour encadrer la partie octogonale à laquelle ils sont reliés par des arcs-boutants très-légers, dont l'extrados est orné de découpures charmantes.

Chacune des quatre faces de la tour est percée de deux grandes fenêtres surmontées de pignons à jour, du style le plus riche et le plus élégant, qui correspondent naturellement avec les fenêtres du même style qui cisèlent les huit côtés de la partie supérieure ; vu d'en bas on n'ose pas croire que le sommet est en pierre, il est tellement travaillé, tellement fouillé, tellement mis en lumière par les échappées de jour, qu'on dirait une pièce d'orfévrerie.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à pénétrer dans la basilique.

« Entrez, dit l'auteur de la *Normandie*, vous vous trouvez tout d'un coup au milieu d'une forêt de pierre. L'élégante forêt porte jusqu'au ciel ses divers rameaux tout chargés des louanges du Seigneur. A travers les mille vitraux qui resplendissent comme autant de poëmes et dont le reflet coloré se brise en mille parcelles éclatantes, depuis la voûte qui touche au ciel, jusqu'à la dalle que vous foulez aux pieds, vous distinguez dans un ensemble magnifique, irréprochable, les diverses parties du monument : la nef, le chœur, les bas côtés. Figurez-vous un immense ovale, entouré de hautes gerbes de colonnes dressées vers le ciel. Ces longues files d'arcades éclairées magnifiquement par les trois roses de l'occident, du septentrion et du midi, se prolongent dans une grande ligne lumineuse qui vous donne idée de tous les mystères. Jamais la pierre taillée par la main des hommes n'a pu rêver plus de grâce, plus de délicatesse et en même temps plus de force et plus de majesté. »

Préférez-vous une description plus précise, soit : voici celle du

célèbre voyageur anglais Dibdin ; mais je vous préviens qu'elle n'est pas moins enthousiaste :

« Du grand portail occidental, vous apercevez, quand vous entrez dans Saint-Ouen, le chœur dans tout son ensemble, dans toute sa beauté ; c'est un cercle, ou plutôt un ovale entouré de hauts piliers formés de colonnes réunies en faisceaux, et dégagé de toute espèce de cloison qui pourrait en masquer la vue ; il est impossible de rien imaginer, sous ce rapport, de plus aérien, de plus séduisant, le fini et la délicatesse de ces piliers est une chose vraiment étonnante. En général, c'est l'absence de tout ornement étranger qui donne à l'intérieur du monument cet air svelte et dégagé, tenant de la féerie, qui n'appartient qu'à lui et qui produit une sensation que je n'éprouvai jamais dans un autre édifice de ce caractère. »

Ainsi donc, c'est par le portail principal qu'il faut entrer et si vous ne voulez pas vous fatiguer à contempler l'ensemble, je vais vous donner un moyen de l'embrasser d'un seul coup d'œil sans lever la tête.

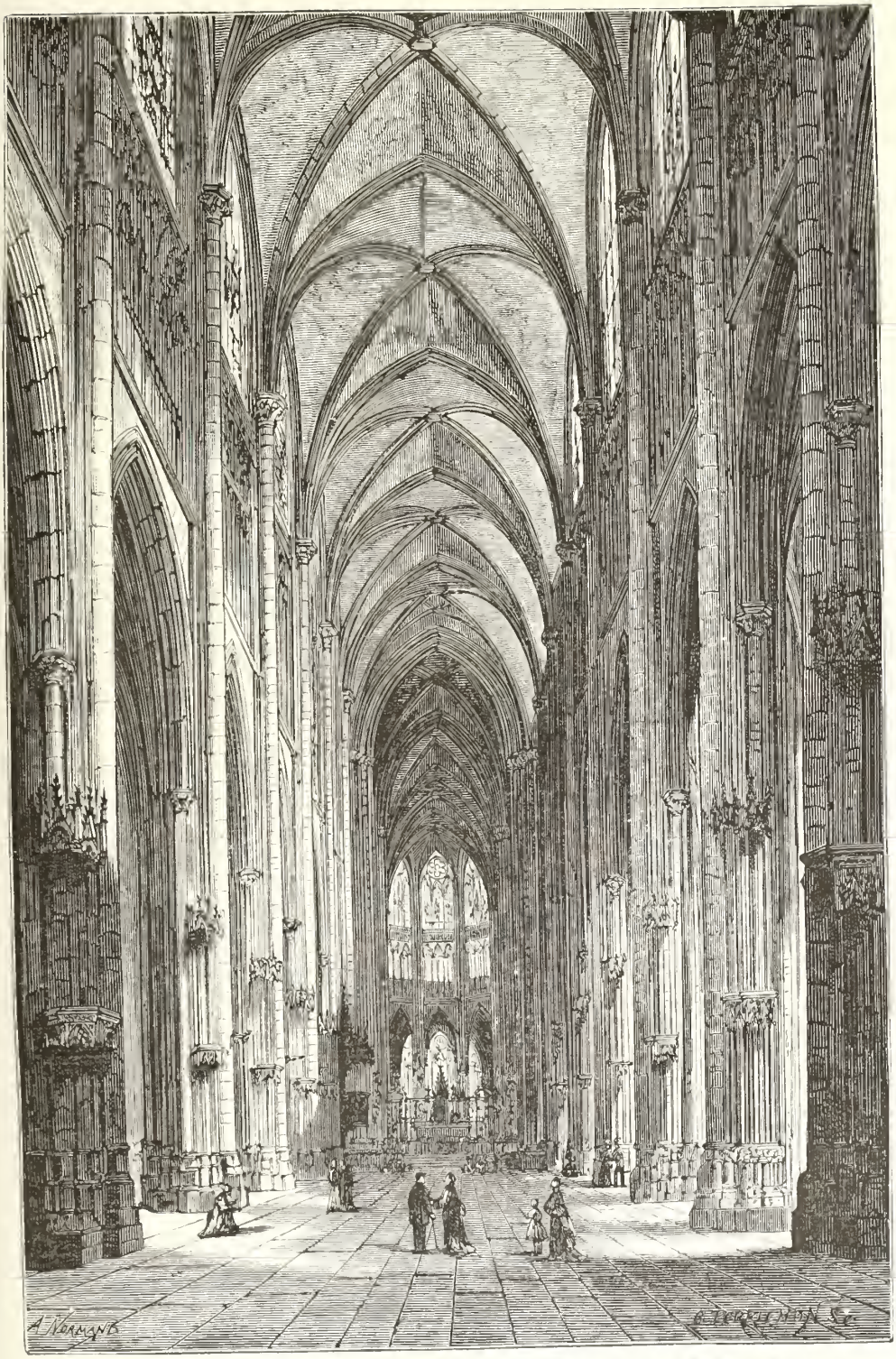
C'est de regarder dans le grand bénitier de marbre qui est accoté au premier pilier, il est disposé tout exprès pour que, par un singulier effet d'optique, presque tout l'intérieur de l'édifice vienne se refléter dans l'eau bénite, dont il est toujours rempli.

C'est une curiosité qui n'ajoute rien à la beauté de la merveille, mais enfin c'est une curiosité que je vous recommande, elle a bien son prix, et soyez bien persuadé qu'elle n'existerait pas si Saint-Ouen n'était pas éclairé tout exceptionnellement pour une église.

Elle n'a pourtant que 125 fenêtres ; ce qui n'est pas énorme pour un vaisseau de 137 mètres de longueur, 26 de large, et 33 de hauteur ; mais ces fenêtres sont disposées sur un triple rang, et de façon à ne rien laisser perdre de la lumière qui se tamise à travers les vives couleurs des vitraux. Nous avons fait graver une travée de l'intérieur de l'église pour que le lecteur qui ne voyage pas, puisse se rendre compte de cette disposition de fenêtres qui a de plus l'avantage d'être très-ornementale.

Le premier rang des vitraux est consacré, d'un côté, aux personnages de l'Ancien Testament, et de l'autre on voit les douze apôtres et plusieurs évêques et abbés de l'ordre de Saint-Benoît.

Le second rang destiné surtout à donner de la clarté à la ga-



Intérieur de l'église Saint-Ouen, dessin de Normand, d'après une photographie.

lerie qui fait le tour de l'église au-dessus des collatéraux, est moins chargé ; on y admire cependant de belles peintures sur verre et notamment une sibylle de toute beauté.

Le troisième rang est consacré aux faits de l'histoire religieuse, tant locale que générale ; la verrière la plus curieuse de cette série est celle qui se trouve dans le collatéral du sud, presque en face la grille du chœur; elle représente un événement célébré dans presque toutes les églises de Rouen : Saint Romain triomphant de la gargouille, et faisant rentrer la Seine dans son lit.

En général, quoique fort curieuse, la vitrerie de Saint-Ouen est moderne ou du moins modernisée par la restauration, pourtant fort intelligente, qu'en a faite M. Bernard, de Rouen.

Saint-Ouen n'a pas besoin d'ailleurs d'avoir des vitraux extraordinaires, il a d'autres éléments d'intérêt, d'autres motifs d'admiration.

Il a sa grande nef, qui a 77 mètres de long sur 10 mètres de largeur, et dans laquelle il faut voir une chaire, moderne, il est vrai, mais admirablement pastichée dans le style gothique du XIVe siècle, par M. Desmarets, architecte du département de la Seine-Inférieure, qui l'érigea en 1861.

Il a son chœur entouré de magnifiques grilles en fer forgé, qu'il faut remarquer, bien qu'elles ne soient pas du tout du style général de l'édifice. Ce chœur était jadis séparé de la nef par un très-beau jubé, qu'avait fait construire en 1462 le cardinal d'Estouteville ; à moitié détruit par les calvinistes, il fut achevé en 1791 ; nous l'avons fait graver comme souvenir.

Autour du chœur rayonnent onze chapelles : la première à gauche contient les fonts baptismaux ; dans la seconde est le tombeau d'Alexandre de Berneval, qui fut peut-être l'un des architectes de l'église, mais qui est certainement l'auteur des deux roses de la croisée, et l'ouvrier même de celle qui surmonte le portail des Marmousets ; il y a même à ce sujet une légende que je vais vous conter.

Berneval avait un élève très-habile en son art double de sculpteur et de peintre sur verre, si habile même qu'il crut pouvoir lui confier l'exécution de la rose, qui faisait face à celle qu'il se réservait pour lui-même.

Les deux rosaces terminées et posées, il se trouva, de l'avis de

tout le monde, que celle de l'élève était infiniment supérieure à celle du maître. Berneval alors, fou de jalousie, plutôt que de consentir à partager sa gloire avec un tout jeune homme, le tua de ses propres mains.

Le bourreau fit justice du crime de l'artiste, mais les moines de Saint-Ouen, en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour leur église, demandèrent et obtinrent son corps, qu'ils firent inhumer côte à côte avec celui de la victime, dans la chapelle, alors de Sainte-Agnès, dédiée aujourd'hui à Notre-Dame de Liesse.

C'est ce double tombeau que nous avons fait graver ; et ce qui pourrait faire douter de l'absolue véracité de la légende est qu'il ne porte qu'une inscription que je transcris ici pour vous éviter la fatigue de chercher à la lire dans les caractères gothiques de la gravure :

« *Ci gist maistre Alexandre de Berneval, maistre des œuvres de machonnerie du Roy, notre sire, du bailliage de Rouen, et de ceste église, qui trépassa l'an de grâce mil CCCCXL, le IIe jour de ianvier.*

Priez Dieu pour l'âme de lui.

Mais c'est vraisemblablement par égard pour la mémoire de leur architecte que les religieux de Saint-Ouen n'ont parlé ni de sa rivalité, ni de son crime ; car il y eut certainement un deuxième cadavre dans le tombeau, et si c'eût été le fils de Berneval, comme quelques historiens le croient, qui eût empêché de graver son nom sur la pierre ?

Non loin de ce tombeau en est un autre qui contient, dit-on, les restes mortels d'un autre architecte de Saint-Ouen, dont l'histoire n'a pas recueilli le nom.

Dans la chapelle de la Vierge, restaurée et ornée d'un fort bel autel en pierre, du style de l'édifice, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen a fait rétablir, en 1840, l'inscription tumulaire de l'abbé Marc-d'Argent ; elle est en latin, naturellement, mais je vais vous la transcrire en français :

Ci-gît frère Jean-Marc-d'Argent, appelé autrement Roussel, autrefois abbé de ce monastère. Il commença la construction de cette église, bâtit le chœur, les chapelles et les piliers de la tour ainsi que la plus grande partie de la croisée du susdit monastère.

Il mourut l'an 1339.

En face de cette inscription, on en peut lire une autre, consacrée à la mémoire de M. Marc Cartan, curé de Saint-Ouen, mort en descendant de la chaire, en 1851.

L'église Saint-Ouen renfermait d'ailleurs beaucoup d'autres sépultures, mais elles furent violées en grande partie pendant les guerres de religion. On cite pourtant encore celle du fils de Talbot, le célèbre général anglais ; celle de Jean Mordet, seigneur d'Angueherville,, bailli d'Eu et de Longueville, et celle de Pierre de Carville, du moins c'est ce que l'on en peut déduire de l'inscription suivante qu'on remarque près de la porte du chapitre :

Vous qui regardez cette lettre,
Priez Dieu qu'il veuille mettre
M'âme à la sienne compagnie
Et me doint perdurable vie.
Pierre jadis fus-je nommé,
Et de Carville surnommé.
Maître es-arts fus-je et legistre.
Or gis-je mort en ce chapistre :
L'an mil trois chens et sept sans doute,
Clorrent mes yeux, puis ne vis goutte ;
Le jour saint Marcellin et Pierre
Fus enterré sous cette pierre.
Chil qui cy gist fut sage et riche,
Onque ne fut avare ou chiche.
Trois fois fut maire de Rouen.
Il n'y ara si sage Oüen.
Or priez que merchi luy fache
Cil qu'il fut battu en l'estache.

Saint Mathieu, priez pour lui que Dieu mercy lui face.

Amen.

Tombeau d'Alexandre de Berneval (église Saint-Ouen).

Ai-je tout dit ? Non ; il nous reste à jeter un coup d'œil sur quelques bons tableaux que possède l'église Saint-Ouen, notamment sur une *Multiplication des pains* de Daniel Hallé ; une *Visition*, de Deshayes (artiste rouennais), du XVIIIe siècle, ; un *saint François d'Assise*, par Lesueur, dans la chapelle Saint-Benoît ; une *Flagellation*, peinte par Marigny, à l'âge de 22 ans, dans la chapelle Saint-Jean, et une *Ouverture de la porte sainte*, par Mauviel , derrière la chaire à prêcher.

Maintenant, sortons de l'église par le portail des Marmousets. Nous sommes dans un jardin qui était, il n'y a pas encore bien longtemps, remarquable par ses belles allées plantées d'arbres séculaires où l'on pouvait chercher l'ombrage ; on en a fait un jardin anglais — à la mode de Paris, naturellement — et les magnifiques allées, qui en étaient le plus bel ornement, ont été remplacées par des petits massifs que la municipalité fait garnir des fleurs de la saison.

Cela a moins de caractère, mais il paraît que c'est plus commode pour l'exposition d'horticulture qui se tient là une fois par an. D'ailleurs ce jardin n'est plus le jardin de Saint-Ouen, c'est maintenant officiellement le square de l'Hôtel de ville depuis le 27 avril 1872, et, à ce titre, on l'a décoré d'une statue de Rollon qu'on avait placée d'abord sur un rocher du jardin de Solferino, mais d'où on l'a enlevée, probablement parce qu'elle donnait trop d'ombrage.

Inutile de dire qu'il ne reste plus rien de l'ancien cimetière de Saint-Ouen, dont en mars 1871 on a extrait une très-grande quantité de sarcophages et de cercueils datant du VIe au XIVe siècle, et même plus loin ; il est d'ailleurs certain que le cimetière exista jusqu'au XVe siècle, puisque, d'après les écrits contemporains, c'est là que Cauchon et les bourreaux anglais, sous prétexte d'une abjuration qui ne fut sincère que pour elle, firent jouer à Jeanne d'Arc l'avant-dernière scène de l'horrible tragédie dont elle fut l'héroïne.

— Abjurez, lui disait-on, abjurez, Jeanne, et vous serez admise à la pénitence, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse.

Et la sainte fille, qui pourtant n'avait rien à abjurer, consentit à cette humiliation.

Un grand échafaud avait été dressé à la hâte dans le cimetière de Saint-Ouen, et sur cet échafaud se tenaient assis les juges et les assesseurs présidés par le cardinal de Winchester ; au pied, la foule,

au milieu de laquelle le bourreau sur sa charrette attendait la proie qui lui était promise.

Par cette lugubre mise en scène on voulait épouvanter Jeanne ; on espérait lui faire avouer qu'elle était possédée du démon, pour faire rejaillir son déshonneur jusque sur le roi de France; mais elle ne l'entendait pas ainsi ; la noble fille défendit jusqu'à son dernier soupir l'ingrat monarque qui n'avait pas songé à racheter à tout prix celle qui lui avait donné un trône ; et quand le docteur, chargé de la confondre plutôt que de la convaincre, se plaça sur le devant du théâtre pour déclamer contre elle et contre le roi hérétique et schismatique, elle arrêta tout le discours par cette rectification : « Dites le plus noble chrétien des chrétiens. »

Devant cette *obstination* il n'y avait qu'à passer outre : c'est ce que firent les bourreaux, nous avons vu comment.

Le cimetière de Saint-Ouen, bien que d'une antiquité respectable, recouvrait encore quelque chose de plus vieux que lui, car on a constaté, en enlevant les tombeaux dont j'ai parlé, les vestiges d'un temple romain ou d'une église du IIIe siècle, peut-être même de l'un et de l'autre.

Faisons le tour de Saint-Ouen pour entrer dans l'Hôtel de ville par la porte du jardin, mais avant nous avons à voir une tour romane, du XIe siècle, qui fait l'angle nord de l'église; bien qu'elle ressemble plus à un fragment de forteresse qu'à un reste d'édifice religieux, tous les archéologues rouennais, qui l'appellent d'ailleurs « la chambre aux clercs », la considèrent comme appartenant à l'ancienne église commencée par Nicolas de Normandie.

C'est dans le deuxième étage de cette tour qu'est placé le mécanisme de l'horloge de Saint-Ouen.

Nous voici maintenant dans le palais municipal, dont le vestibule est orné d'une statue en marbre de Pierre Corneille par Cortot et d'une Jeanne d'Arc sur le bûcher, par Feuchère.

Cette dernière statue, d'ailleurs fort belle, — nos lecteurs en jugeront par la gravure photographique que nous en avons fait faire — est admirablement placée là. On ne saurait trop perpétuer, à Rouen, le souvenir de l'immortelle fille qui a inventé le sentiment national, mais nous voudrions la voir, ou du moins en voir une, conçue dans le même esprit, exécutée avec le même talent, à la place de cette ridicule Bellone de la fontaine de la Pucelle , qui

est presque une honte pour la ville, et qui ne demande qu'à rentrer dans le magasin aux accessoires surannés de l'époque Louis XV, charmante dans l'art bibelot, mais trop frivole pour avoir jamais compris le drame, et nous espérons que la municipalité de Rouen comprendra qu'il y va de sa dignité.

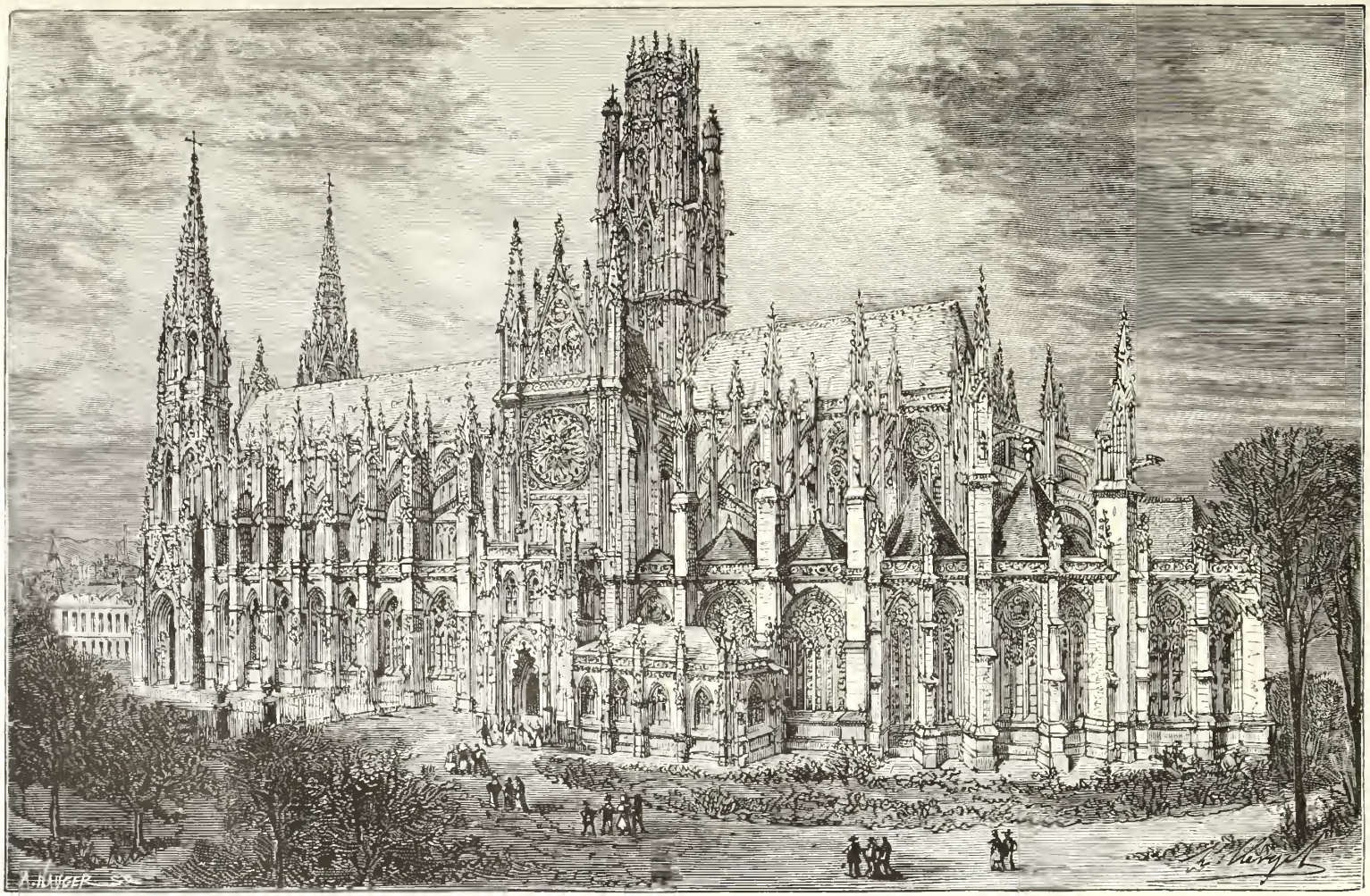
Puisque nous sommes chez elle, c'est le moment de lui adresser notre supplique. Un bon mouvement, Messieurs du Conseil municipal, mettez au concours une statue digne de la ville que vous représentez, et de l'héroïne que la France vénère ; mais surtout que le talent de M. Fremiet soit invité à rester à Paris sur la place des Pyramides ou chez les marchands de bronze dont il fait, dit-on, la fortune.

En face d'un escalier en pierre, remarquable par son élégance et sa légèreté et dont celui de l'Opéra est une fastueuse amplification, se trouve la vaste salle des cérémonies publiques, ornée des portraits de plusieurs personnages célèbres nés à Rouen.

C'est dans cette salle qui faisait alors partie de l'abbaye de Saint-Ouen, qu'en 1596 Henri IV, déjà à bout de ressources quoique bien nouvellement roi, ou plutôt parce que nouvellement roi, puisqu'il avait été obligé d'acheter à beaux deniers comptants le dévouement de presque tous les gouverneurs de province, réunit les notables de France et leur parla avec cette bonhomie brusque qui lui gagnait tous les cœurs et qu'il était le seul à ne pas prendre au sérieux.

« Si je voulais, leur dit-il, acquérir le titre d'orateur, j'aurais appris quelque belle et longue harangue et vous la prononcerais avec assez de gravité. Mais, messieurs, mon désir me pousse à deux plus glorieux titres, qui sont de m'appeler libérateur et restaurateur de cet État.

« Pour à quoi parvenir je vous ai assemblés. Vous savez, à vos dépens, comme moi aux miens, que lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne, j'ai trouvé la France non-seulement quasi ruinée, mais presque toute perdue pour les Français. Par la grâce de Dieu, par les prières et les bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes, par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue pas les princes pour être notre plus beau titre « foi de gentilhomme !), par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée de la perte ; sauvons-la à cette heure de la ruine.



Eglise Saint-Ouen, façade du côté du jardin, dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

« Participez, mes chers sujets, à cette seconde gloire avec moi, comme vous avez fait à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs pour vous faire approuver leurs volontés. Je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre ; bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux beaux titres à celui de roi, me font trouver tout aisé et honorable. »

Cette assemblée n'aboutit à rien, les plans qu'on y proposa furent impraticables. D'ailleurs Henri IV n'avait point la moindre envie d'être pris au mot, ainsi qu'il le répondit à la belle Gabrielle d'Estrées qui, ayant entendu son discours cachée derrière une tapisserie, lui manifestait son étonnement qu'il parlât de se mettre en tutelle.

— Il est vrai, dit le roi, mais, ventre-saint-gris, je l'entends avec mon épée au côté.

La vérité est qu'il ne l'entendait pas du tout, et la preuve c'est la réponse qu'il fit un jour (peu de temps après l'assemblée de Rouen) aux remontrances du Parlement.

— « Ma volonté devrait servir de raison, on ne la demande jamais au prince dans un État obéissant. Je suis roi, je vous parle en roi. Je veux être obéi. »

A la bonne heure, comme cela on savait au moins sur quel pied danser.

Et on ne dansait pas la Carmagnole !

Laissons dormir ce souvenir et allons-en chercher un d'une autre sorte au pied de l'escalier qui conduit à la bibliothèque publique.

Voici le tombeau de Géricault, ou plutôt la statue, car le tombeau est au Père-Lachaise où il recouvre les restes du grand artiste rouennais. Cette statue, due au ciseau d'Etex et dont le ministre de l'intérieur fournit le marbre, est le produit d'une souscription ouverte vers 1840. Elle fut d'abord posée sur le monument, mais n'y resta que quelques années. Quand on la transporta à Rouen, on construisit provisoirement un piédestal en bois pour l'appuyer ; le piédestal est toujours resté provisoire, on a seulement orné sa face d'un bas-relief où est copié assez fidèlement le *Radeau de la Méduse*,

ce tableau merveilleux que la gravure a popularisé et qui a rendu son auteur si justement célèbre.

Et pourtant ce ne fut pas sans peine que Géricault arriva à la gloire ; il était dans sa destinée de n'être pas compris de ses contemporains ; il est venu trop tôt avec des idées nouvelles en peinture et mort trop jeune pour voir son génie apprécié.

Né à Rouen en 1791, il fut envoyé par son père, homme de loi qui ne se souciait pas de lui voir embrasser la carrière des arts, au lycée Louis-le-Grand, où il fit d'ailleurs de très-mauvaises études, employant tout son temps à dessiner des bonshommes et surtout des chevaux. En 1808, il était dans l'atelier de Carle Vernet, qu'il quitta bientôt pour entrer chez Guérin. Ce maître, qui continuait les traditions classiques de David, était peu fait pour un tel élève, aussi voyant ses ébauches singulièrement mouvementées ne l'encouragea-t-il en aucune façon.

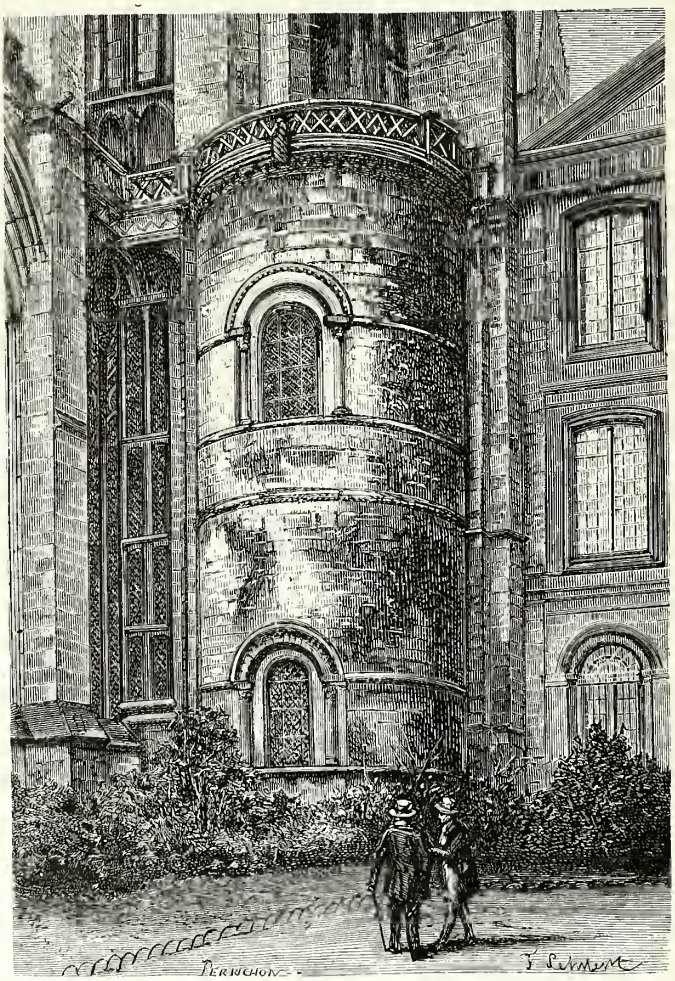
En 1812, Géricault exposa son *Chasseur de la garde*, aujourd'hui au Salon carré du Louvre ; il n'eut aucun succès, pas plus que son *Cuirassier blessé* (1814). Le *Radeau de la Méduse*, exposé au Salon de 1819, eut le même sort. A cette époque où l'on était à peine sorti de la beauté de convention du classique, personne ne comprenait cette œuvre, qui est d'un poète et d'un penseur tout à la fois et qui restera toujours, malgré ses imperfections, largement rachetées d'ailleurs par des beautés de premier ordre, l'une des grandes pages de la peinture moderne.

Jamais le dessin n'avait eu tant d'éloquence et d'énergie, jamais un drame aussi pathétique et d'une grandeur aussi simple n'avait été représenté sur la toile.

« Sur ce radeau, a dit M. Alfred Deberle, sur ce *Radeau de la Méduse* qui semble porter la France elle-même, tous les bras sont tendus vers l'espérance ; l'équipage épuisé s'abîme dans la douleur et la folie, et le seul, parmi ces désespérés, qui a conservé son énergie et sa force, celui qui, en agitant au vent de la mer un lambeau d'étoffe, signal suprême, tente un dernier effort, c'est un nègre ; à l'esclave méprisé tous vont devoir leur salut. En cet instant, il n'y a ni noirs ni blancs, ni maîtres ni esclaves ; il y a des hommes solidaires dans la lutte, égaux devant la mort et qui implorent une voile à l'horizon. L'idée est saisissante. »

Et pourtant le public resta froid, la critique et les artistes

montrèrent une malveillance unanime, et dans les régions semi-officielles on voulut voir un acte d'opposition publique dans la représentation de ce désastre.

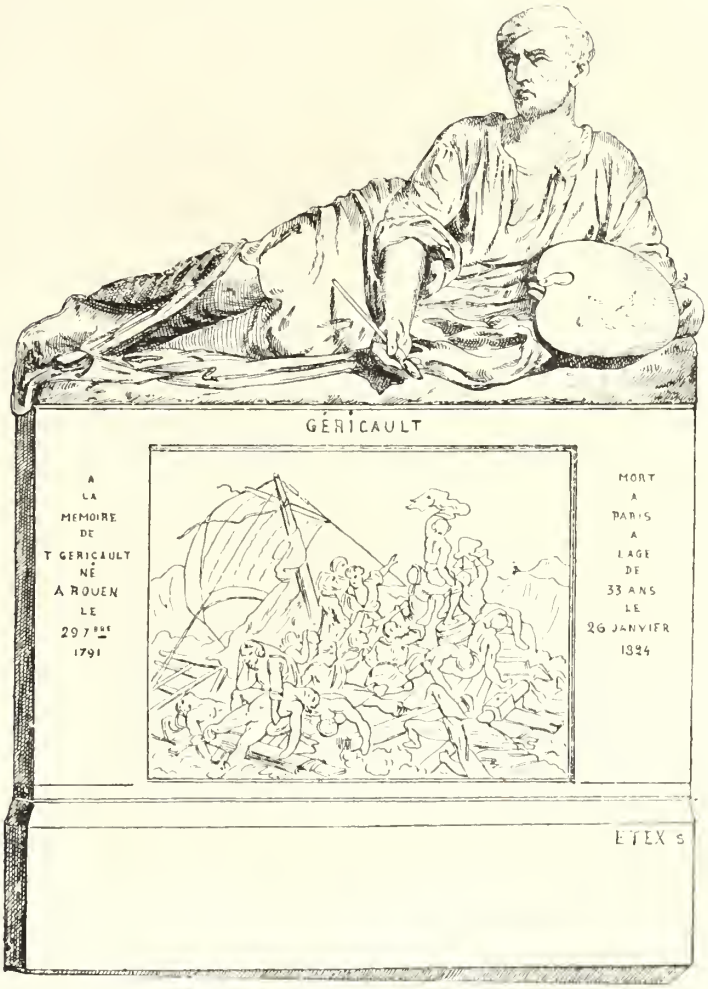


Tour Romane (jardin de Saint-Ouen), dessin de Lehnert d'après le croquis de M. Alb. Marguery.

Le tableau ne commença sa réputation qu'en Angleterre, où Géricault l'exhiba moyennant un schilling d'entrée ; il est vrai que chaque visiteur en recevait à la sortie une lithographie au trait qui contribua beaucoup à le populariser.

Eh bien, malgré cela, il fut impossible de le vendre, l'immen-

sité de la toile empêchant naturellement et fort heureusement les particuliers de s'en rendre acquéreurs. Ce fut un ami dévoué qui, voulant conserver ce chef-d'œuvre à la France, se décida, en déses-



La statue de Géricault à l'Hôtel de ville, dessin de Alb. Marguery.

poir de cause, à l'acheter 6.000 francs et il eut toutes les peines du monde à le revendre le même prix au gouvernement.

Aujourd'hui l'opinion s'est éclairée et le *Radeau de la Méduse* occupe au Salon carré du Louvre la place honorable qu'il mérite parmi les œuvres des grands maîtres

Mais Géricault ne jouit pas de sa gloire ; et s'il ne mourut pas désespéré, c'est qu'il avait conscience de son génie et qu'il trouvait dans l'exécution de son travail la récompense de ses efforts.

La mort vint l'emporter à trente-trois ans (1824), au moment où il rêvait deux grandes compositions : la *Traite des Nègres* et la *Reddition de Parga* pour lesquelles il avait déjà fait des croquis et des esquisses.

Malgré sa courte carrière, Géricault a beaucoup produit, la peinture, le dessin ne lui suffisaient pas ; comme Michel-Ange dont il s'était tellement inspiré en Italie, qu'on peut presque dire qu'il est son vrai maître, il voulut être sculpteur et peintre tout à la fois. Son *cheval écorché*, dont le moulage est dans tous les ateliers, est de l'avis de tous les connaisseurs, le plus beau cheval qui existe, c'est d'ailleurs un chef-d'œuvre complet par le choix des formes, par la science anatomique et la perfection du rendu.

Je m'aperçois que malgré moi je vais faire une biographie de Géricault, ce qui n'entrerait pas du tout dans le plan de cette étude si je n'avais mon excuse sous la main : nous sommes à l'entrée du Musée de peinture.

Entrons-y donc.

Le Musée de Rouen, qui occupe les galeries supérieures de l'Hôtel de ville, fut ouvert au public en 1809 ; il ne se composait guère, dans le principe, que de tableaux recueillis pendant la Révolution dans les églises et les couvents supprimés. Depuis il s'est continuellement enrichi d'abord de tableaux *conquis* en Italie par le général Bonaparte, ensuite de dons faits, à diverses époques, par le ministère, par les particuliers et enfin par les acquisitions importantes faites par la ville, telles que celles des collections de MM. Lemonnier et et Descamps.

Aujourd'hui c'est un des plus complets des départements, il compte 567 tableaux et toutes les écoles y sont représentées très-dignement.

Citons, par ordre alphabétique du nom des maîtres, les plus remarquables des toiles en commençant par l'École française.

N° 4. — Hippolyte BELLANGÉ. — Un Épisode de la bataille de Marengo. La fameuse charge de cavalerie de Kellermann (1847).

N° 12. — Louis BOULANGER. — Supplice de Mazeppa (1827).

N° 15. — SÉBASTIEN BOURDON. — Un Moïse sauvé des eaux, d'après le Poussin.

N° 511. — CHAPLIN. — Petites Filles jouant au loto.

N° 26. — CHARLET. — La Maîtresse d'école. Je la cite à cause du peintre, car franchement le tableau est peu remarquable.

COROT. — Environs de Ville-d'Avray.

COURT. — Artiste rouennais, né en 1797, mort conservateur du Musée de Rouen en 1865. Grand prix de Rome en 1821, il se rendit célèbre par sa *Mort de César* exposée au Salon de 1827, qui serait un chef-d'œuvre de tous points admirable, si la scène ne manquait d'air et si les groupes, saisissants d'ailleurs de passion et de vie, n'étaient un peu trop confus.

Il n'est représenté dignement au Musée de Rouen que par son *Boissy d'Anglas saluant la tête de Féraud,* qui parut au Salon de 1833 et où se retrouvent, à un degré moindre cependant, les grandes qualités de la *Mort de César*. Je ne cite que pour mémoire ses portraits de Mirabeau et du marquis de Dreux-Brézé qui sont la peinture de tout le monde. J'aimerais mieux, dans un autre genre, sa gracieuse Femme au loup de satin rose.

On a dit que Court avait vécu sur sa réputation première ; c'est, je crois, une erreur : il serait plus exact de dire qu'il en est mort ; toute sa vie, et c'est là l'écueil de ceux qui, débutant par un coup de maître, n'ont pas assez de génie pour aller toujours un peu plus loin, il fut écrasé par sa *Mort de César*. Qui sait si cela n'a pas suffi à le décourager?

En tous cas, il fut bien effacé pendant ses dernières années, et bien que maître sérieux et recommandable par un talent solide, il ne jouissait plus dans le public, trop enthousiaste jadis, que d'une notoriété de souvenir. La ville de Rouen chercha à compenser cet oubli, en lui élevant par souscription un tombeau digne d'elle et de lui ; sa mémoire seule en profitera.

N° 35. — LOUIS DAVID. — Un Portrait en pied de Mme Vigée-Lebrun.

DAUBIGNY. — Le *Matin*, très-joli paysage.

N° 37. — EUGÈNE DELACROIX. — La *Justice de Trajan,* une des meilleures productions de l'École française moderne, qui, peinte en 1840, n'a rien perdu de son harmonieux éclat. C'est une œuvre passionnée, presque fiévreuse, aussi étonnante pour la com-

position que pour la couleur et qui naturellement fut obligée de s'imposer à l'admiration publique; refusée d'abord par le jury du

Le tombeau de Court au cimetière monumental.

Salon de 1840, elle ne fut admise au Salon de 1841, qu'à une seule voix de majorité.

N° 39. — Ch. DELAFOSSE. — *Couronnement de la Vierge.*

JEAN-BAPTISTE DESHAYS. — Surnommé le Romain, né à Rouen en 1729, et mort à Paris en 1765; gendre de Boucher. Doué d'une imagination ardente, il a traduit spontanément dans quelques splendides esquisses les inspirations fiévreuses, tourmentées et jusqu'à un certain point inhabiles qui lui sont venues. Il pro-

Buste de Louis Bouilhet (Bibliothèque de Rouen).

mettait du génie, et ne s'inquiétait pas d'avoir du talent. Ses debuts furent accueillis avec enthousiasme, et sa mort prématurée fut un deuil; c'est qu'en ce temps-là Diderot faisait la critique artistique. Écoutez ce qu'il a dit de lui :

« Deshays n'est plus!.. C'est celui-là qui avait du feu, de l'imagination, de la verve!...

« C'est celui-là qui savait montrer une scène tragique et y jeter de ces incidents qui font frissonner, et faire sentir l'atrocité des caractères par l'opposition naturelle et bien ménagée des natures innocentes et douces!...

« C'est celui-là qui était vraiment poète! »

Le Musée de Rouen possède de Deshays deux toiles d'un ton superbe : la *Flagellation de saint André* et le *Martyre de saint André*, qui, bien que peu finies, sont pleines de mouvement. Elles attirent surtout les regards par une sauvage énergie du parti pris, qui est tellement individuelle à l'artiste, qu'il ne rappelle aucun maître et qu'on ne peut le comparer qu'à lui-même.

N° 45. — Desportes. — Une chasse au cerf.

N°s 57 et 58. — Géricault. — Étude de cheval blanc, tableau acquis en 1850; et Étude d'une tête de chevreuil. C'est avec deux dessins : Esclave arrêtant un cheval et une Tête d'homme, tout ce que le Musée de Rouen possède de ce maître dont la ville a le droit d'être si fière.

Jouvenet. — Encore un maître rouennais qui n'est pas représenté comme on voudrait qu'il le fût, par quelques-unes de ses toiles capitales. Pour lui, au moins, il y a la quantité.

N° 68. — Un ex-voto qu'il a peint de la main gauche, à l'époque de sa paralysie.

N° 69. — Phaéton, plafond à l'extrémité de la galerie.

De 71 à 82. — Les Douze Apôtres, esquisses faites en 1692 pour le plafond de l'hôtel des Invalides.

N° 83. — Apothéose de saint Jean;

N° 84. — Apothéose de saint Luc;

N° 85. — L'Annonciation, peinte en 1685;

N° 85. — Présentation de Jésus au temple;

N° 87. — Son portrait;

N° 88. — L'Ascension, peinte en 1716;

N° 89. — Vision de sainte Thérèse;

N° 90. — Mort de saint François, le meilleur tableau de toute la collection.

Ingres. — Portrait de la belle Zélie.

N°s 97 et 98. — Laurent de Lahire. — L'Adoration des Bergers et une Nativité qui en est le pendant.

N°s 108 et 104. — Largillière. — Un portrait d'homme et le portait d'une princesse de Rohan.

N° 107. — Mme Vigée-Lebrun. — Portrait de Mme Grassini, célèbre cantatrice italienne.

N° 120. — Lepoitevin. — Un tout petit tableau, mais charmant : Les Amis de la Ferme.

LESUEUR. — Songe de Polyphile.

MARTIN (dit l'aîné). — Une vue de Rouen au XVIIe siècle, prise du faubourg Saint-Sever ; tableau extrêmement curieux.

MIGNARD. — 144. Repos de la Sainte Famille.

— 145. Un *Ecce homo* de toute beauté.

— 146. Une tête de Christ.

MOREL FATIO. — Artiste rouennais, né en 1810 et mort conservateur des galeries de marine au Louvre en 1871, de l'émotion qu'il ressentit de voir les Prussiens y pénétrer. Ce fut l'Horace Vernet de la peinture de marines, faisant beaucoup et presque toujours bien ; il a rivalisé de popularité avec Gudin et Isabey. Le musée de Rouen ne possède de lui que son *Tombeau du Vengeur*, peint en 1840, qui est d'ailleurs un de ses meilleurs tableaux.

OUDRY. — N° 162. Chevreuil poursuivi par des chiens (1725).

POUSSIN. — Vénus offrant des armes à Énée (tableau acheté 6.000 francs).

RESTOUT. — N° 184. Présentation de la Vierge au temple, et 165, portrait de don Louis Baudouin, chartreux de Guillon.

SAINT-JEAN. — N° 177. Fleurs dans un chapeau.

SANTERRE. — N° 179. Cantatrice.

STELLA. — Deux Bacchanales, n°s 180 et 181.

DE TROY. — 187. La Duchesse de la Force.

TROYON. — Vaches (n° 193).

RIBOT. — Supplice des coins.

LE VALENTIN. — Un des plus beaux tableaux du musée de Rouen. N° 194. Conversion de saint Mathieu.

CARLE VANLOO. — N° 196. La Vierge et l'Enfant Jésus.

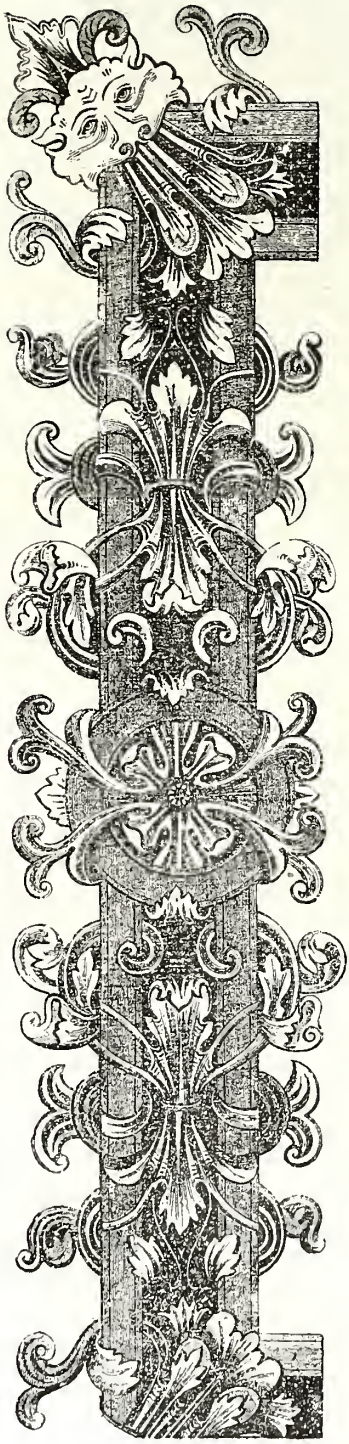
VIVIEN. — N° 202. Portrait du fameux banquier Samuel Bernard.

ZIEM. — Stamboul.

Non moins bien représentées sont les écoles étrangères.

Parmi les toiles des écoles du Nord, nous trouvons, outre un Memling de toute beauté, parfaitement authentique et bien supérieur à celui du Louvre :

Un Concert de BERGHEM (n° 223) ; une Nature morte de GUILLAUME KALF (230) ; un Portrait de l'abbé de Saint-Cyran par PHILIPPE DE CHAMPAIGNE (231) ; un Intérieur d'église de CUYP (234) ; un Estaminet hollandais d'une rare valeur de JEAN DUCK (237) ; un



Bordure du «Sacramentaire d'Æthelgar» (Bibliothèque de Rouen)

Paysage de Huysmans (257) ; Jésus chez Marthe et Marie, par JORDAENS (258) ; un Intérieur d'église gothique de PETER NEEFFS (271) ; un Torrent de RUYSDAEL (279) ; un Pâtre jouant du flageolet de SCHALKEN (281) ; une Chasse au sanglier de SNEYDERS (282) ; un remarquable tableau de STEVENS, intitulé : Un Métier de chien (284) ; un Banquet villageois de TILBORGH (285) ; deux portraits de VAN THULDEN : l'archiduc Albert d'Autriche et sa femme Isabelle (286 et 287) ; une Vierge présidant une réunion de saintes, par GÉRARD DE BRUGES, l'un des plus beaux tableaux flamands du musée (301).

J'oubliais un portrait de Pierre Corneille, par PHILIPPE DE CHAMPAIGNE, n° 477.

Les écoles du Midi comptent naturellement un Raphaël. Il n'y a guère de musée d'une certaine importance qui ne prétende posséder au moins une toile de ce grand maître. Malheureusement il y en a très-peu d'authentiques. Celle de Rouen qui provient de l'abbaye de Saint-Amand est de ce nombre ; elle n'en a pas moins une très-grande valeur, car que ce soit une copie intégrale ou simplement une répétition de la célèbre Vierge de Saint-Sixte, elle est certainement l'œuvre d'un de ces élèves de Raphaël qui sont bien vite devenus des maîtres.

Mais à côté de ce tableau (349), dont l'origine douteuse n'est pour-

Reliure du xve siècle, en matière inconnue (Bibliothèque de Rouen).

tant pas obscure, s'en trouvent, et en nombre, d'autres qui pourraient fournir leur extrait de naissance, tels que : un Intérieur de ferme par BASSAN (316) ; un Philosophe et un Saint Sébastien par Michel-Ange de CARAVAGE (321 et 322) ; l'Extase de saint François d'Assise, par Annibal CARRACHE (323) ; un Concert champêtre de GIORGIONE (332), provenant de la bibliothèque Ambroisienne, une Visitation de GUERCHIN (334) qu'il peignit en 1632 pour une chapelle de la cathédrale de Reggio ; Mars et Vénus, et Saint Nicolas de LANFRANC (336 et 337) ; un Paysage de LOCATELLI (338) ; deux Natures mortes de MICHEL-ANGE DES BATAILLES (340 et 341) ; trois petits tableaux de PÉRUGIN (345, 346, 347) qui faisaient partie jadis de la décoration d'un autel de l'église Saint-Pierre de Pérouse, que le maître de Raphaël exécuta en 1495. Le tableau principal de cet ensemble, qui représente l'Ascension, est maintenant au musée de Lyon. Les trois petits de Rouen sont l'Adoration des Mages, le Baptême de Jésus-Christ et la Résurrection de Jésus-Christ ; ils ont été donnés par le Musée du Louvre en 1803.

Nous avons encore un Saint Janvier du GUIDE (350) ; le Bon Samaritain de RIBERA (353) ; une Partie de cartes, très-réussie, de TIEPOLO (355) ; un Portrait d'homme du TINTORET (356) ; un autre portrait du TITIEN (357) ; un très-beau tableau de Paul Véronèse (360), il représente saint Barnabé guérissant les malades et provient de l'église Saint-Georges de Vérone.

Vous voyez qu'en somme les richesses ne manquent pas. La sculpture est moins bien représentée. Quand vous aurez regardé le Corneille de CAFFIÉRI, le Raphaël de FEUCHÈRES, la Bacchante de PRADIER, l'Oreste de SIMART et le buste de David par RUDE, vous aurez à peu près tout vu.

Non pourtant, il restera encore le buste de Bouilhet, mais celui-ci n'est pas dans le musée, il est à côté, dans la salle de la bibliothèque, et doit d'ailleurs être considéré plutôt comme un hommage littéraire que comme une œuvre sculpturale.

C'est que Louis Bouilhet est encore un des orgueils de la ville de Rouen, non pas qu'il y ait vu le jour (il est né en 1822, à Cany, dans le département), mais il y acquit par un long professorat ses lettres de naturalisation qu'il fit consacrer ensuite par un séjour de prédilection.

Né poète, il est resté poète jusqu'à la mort. Champion du

romantisme seulement en ce qu'il épousa ses haines vigoureuses du banal et son robuste mépris du convenu, il a constamment marché dans sa voie, sans s'inquiéter de savoir si la fortune le suivrait ou non, et alors que les théâtres lui étant ouverts par le succès de *Madame de Montarcy*, et qu'il n'avait qu'à faire quelques concessions au goût du jour pour se créer les triomphes banals, mais lucratifs, qu'on dédaigne si peu de nos jours, il préféra écrire ce qu'il sentait et comme il le sentait, plutôt que de laisser apercevoir dans ses œuvres l'ombre d'une capitulation de conscience artistique ; aussi, ni sa *Dolorès* ni sa *Faustine* ne réussirent complétement, et si sa *Conjuration d'Amboise* fut un succès d'argent, c'est que le courant des idées avait remonté, tout simplement.

Louis Bouilhet a relativement peu produit ; il semblerait d'ailleurs que c'est la spécialité des grands littérateurs rouennais ; voyez Flaubert, l'ami de Bouilhet, comme Bouilhet était l'ami de Flaubert, puisqu'ils se sont mutuellement dédié leurs premières œuvres.

Celui-là n'est pas mort, par exemple, et n'en a point la moindre envie ; eh bien, après *Madame Bovary*, il a fait *Salambô*, après *Salambô*, la *Tentation d'Antoine*, après la *Tentation d'Antoine* il se repose.

Il faut convenir aussi qu'un succès comme celui de *Madame Bovary* est bien gênant pour un écrivain qui, ne composant qu'à loisir, n'éblouit peu les premiers admirateurs, par la quantité de ses productions ; c'est le rocher de Sisyphe qui menace de vous écraser, qu'il faut sans cesse remonter, car toujours, et quoi que M. Flaubert fasse maintenant, on dira à l'apparition d'une nouvelle œuvre : Cela ne vaut pas *Madame Bovary*.

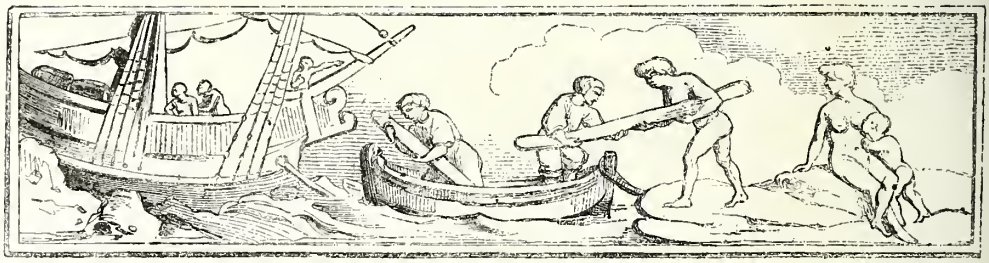
Eh bien ! non, cela ne vaut pas *Madame Bovary*, et cela ne peut pas le valoir, puisque, dans son genre, *Madame Bovary* est un chef-d'œuvre absolu et complet, mais est-ce une raison pour décourager l'auteur ?

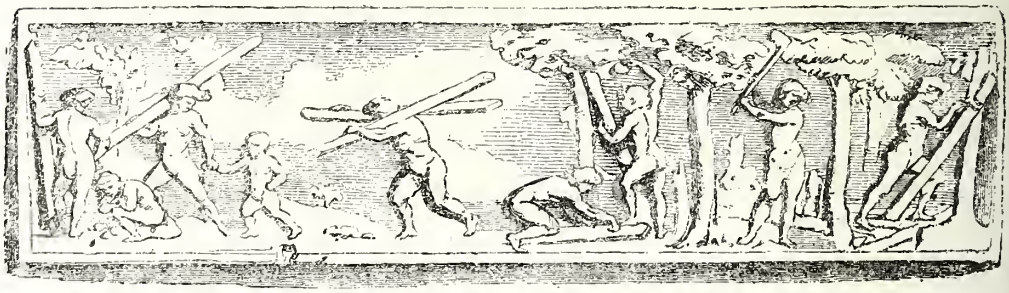
Heureusement M. Flaubert n'est pas homme à se décourager et j'ai bien du mal à croire qu'il se repose autant qu'on veut bien le dire ; car s'il est trop observateur et trop styliste pour écrire des banalités, il a bien trop de talent pour ne rien faire.

Je ne vous ai pas dit que nous étions dans la bibliothèque, j'ai

pensé que vous l'aviez compris ; il est d'ailleurs impossible de sortir du musée sans y entrer.

La bibliothèque de Rouen, inaugurée solennellement le 4 juillet 1809, se composa, dans le principe, des livres provenant des couvents de la ville et des environs et notamment de la bibliothèque du monastère du petit Quevilly. Enrichie depuis de la merveilleuse collection de M. Leber, de celle de M. Coquebert de Montbret, de nombreuses donations et des acquisitions modernes,





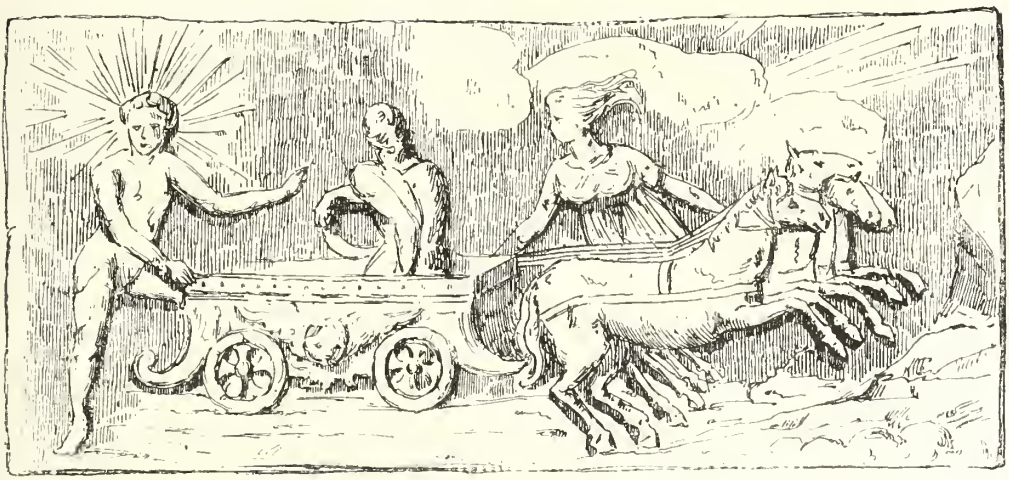
(L'île du Brésil) bas-reliefs d'une ancienne maison démolie, rue Malpalu, 17.

elle comp'e aujourd'hui 120.000 volumes dont 300 imprimés avant l'année 1500, et 2.960 manuscrits.

Et que de raretés là dedans !

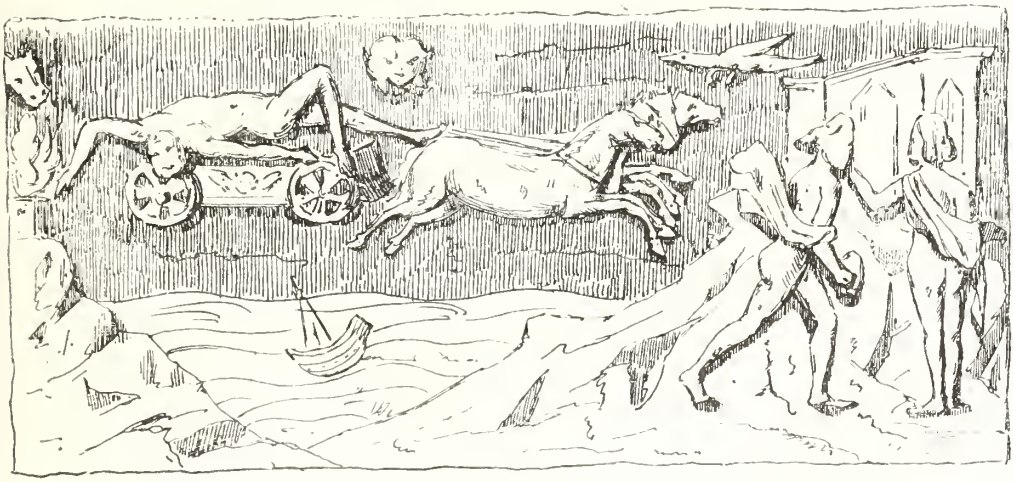
Laissez-moi d'abord vous recommander non pas un livre, mais la reliure d'un livre que nous avons fait graver comme une curiosité, ensuite j'emprunterai la plume de Jules Janin pour vous parler de la collection Leber, qui est la partie la plus riche de la bibliothèque de Rouen.

« Celui-là, a dit le plus illustre de nos amateurs de livres,



(Phaéton) bas-relief d'une ancienne maison démolie, rue de la Grosse-Horloge, 115.

celui-là est un de ces hommes qui sont nés historiens. Eux et l'histoire ,ils se comprennent tout d'abord. Les moindres détails de cette grande science, ils les devinent pour ainsi dire sans étude. La vie de pareils hommes, désintéressés s'il en fut, se passe tout entière à ramasser çà et là, partout, dans l'antiquité et le moyen âge, les matériaux épars de l'histoire; ils réunissent, avec un zèle qui tient de la dévotion, avec une persévérance incroyable et au prix de toute leur fortune, les matériaux des grandes œuvres à venir.



(Phaéton) bas-relief d'une ancienne maison démolie, rue de la Grosse-Horloge, 115.

« Ainsi a été composée la bibliothèque de M. Leber, avec l'amour le plus violent et le plus éclairé des beaux livres; science, érudition, sang-froid, une grande fortune, un rare bonheur, une persévérance infinie, tout cela pour amasser quelques feuillets qui ne se trouveraient nulle autre part. Même dans le choix des livres, il y a une certaine probité dont il ne faut pas s'écarter : il ne s'agit pas de les aimer pour leur dorure et pour leur richesse, comme on aime les courtisanes, pour leur rareté et leur petit nombre, comme on aimait autrefois les gentilshommes; il faut les aimer pour leur bon sens, pour leurs vertus, pour les sages conseils qu'ils renferment, pour les hommes courageux qui les ont signés, pour les persécutions qu'ils ont souffertes. Le bibliophile recherche de préférence les livres persécutés; il arrache à la main sanglante du bourreau qui les déchire, aux flammes du bûcher qui les dévorent, ces magnifiques et touchants lambeaux de l'esprit humain.

« Ou bien ce qui recommande un livre au respect de celui qui les aime, ce sera un nom propre placé en tête du volume, une couronne royale sur la reliure, quelques mots d'écriture sur les marges. Le parfum, resté là, du vieux savant qui lisait dans ces pages, de la jeune femme qui priait dans ce livre, honnêtes et excellentes senteurs. Telle est cette bibliothèque de M. Leber. Vous n'y rencontrerez aucun des gros livres qui sont déjà dans la bibliothèque de Rouen. Les histoires des villes par les Bénédictins, les sainte Marthe, les Lachenay, les Rivet, les Dumont; mais en revanche, vous y trouverez bien des livres qui manquent même à la bibliothèque du roi, les petits livres surtout, qui sont les plus remplis et les plus rares, et les moindres détails de l'histoire. Les chartes et les diplômes des vieux siècles, encore tout chargés de cachets et de sceaux de ceux qui les écrivirent, les manuscrits inédits, la correspondance des princes et des seigneurs, et des hommes qui ont gouverné le monde; les manuscrits précieux qui sans tenir directement à l'histoire, lui appartiennent cependant par l'excellence de l'art qui les enfante; les dessins qui reproduisent les vieux âges dans toute leur naïve vérité, les maisons, les costumes, les armures, les monuments; et après les dessins, les estampes, les vieux chefs-d'œuvre de l'ancienne xylographie, ces ornements de la gravure sur bois qui aident si fort à l'intelligence d'un livre, ornements plus anciens que l'imprimerie.

« Là, vous retrouverez une grande quantité de détails dont l'histoire écrite ne s'est pas occupée : les fêtes, les tournois, les batailles, les portraits et les caricatures, les événements et les héros du jour mis en action. Et l'histoire solennelle des lois de cette noble province, ces hommes, l'honneur de la magistrature, les maîtres de l'Échiquier, les membres du Parlement, les barons, les évêques, les archevêques, les légistes : Eudes Rigaud, Geoffroy Hébert, Antoine Boyer, Jean de Selves, Robert de Bapaume, Jean de Cormeilles, Jean Feu, Jean de Brion, Francis de Marcillac, Pierre Démon, Jean Viallard, Robert de Villy, Montfault de Fontenelle, Baptiste Lechandelier, Claude Groulard, et, avant tous, le cardinal Georges d'Amboise.

« Telle sera toujours l'illustre partie de cette bibliothèque de Rouen. »

Ce n'est pas à dire pour cela que l'ancien fonds n'ait pas aussi, lui, ses merveilles ; on y remarque, entre autres raretés, le *Missel*, de Robert Champpart, archevêque de Londres en 1050, le *Bénédictionnaire* de la même époque, qui servait lors du couronnement des rois anglo-saxons ; le *Sacramentaire* d'Æthelgar, dont nous avons fait graver un côté du merveilleux encadrement ; un *Missel selon l'église de Rouen*, in-folio sur vélin, imprimé sur deux colonnes, en caractères gothiques, en 1499 ; le *Graduel* de Daniel d'Aubonne, chef-d'œuvre d'art et de patience, relié aux armes de l'abbaye de Saint-Ouen, et le *Livre des fontaines*, écrit, peint et dessiné tout entier de la main du calligraphe-poète rouennais Jacques Lelieur.

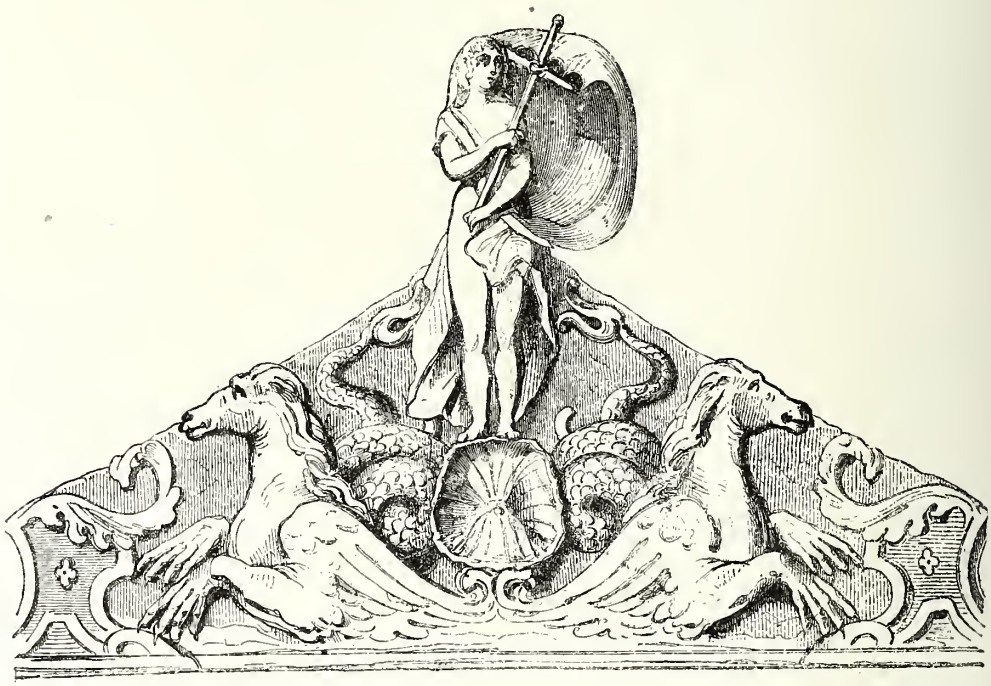
Dans ce livre sont réunies quelques-unes des plus vieilles maisons de l'antique cité, et il est d'autant plus curieux à consulter, que la plupart de ces curiosités n'existent plus.

Il y avait d'abord — car il faut commencer par la plus belle — une maison située rue de la Grosse-Horloge, n° 115, qui a été démolie lors du percement de la rue Jeanne-d'Arc, et qu'on avait promis de reconstruire, comme on l'a fait pour la maison de Diane de Poitiers ; mais cette promesse paraît avoir été oubliée. Nous en avons fait graver deux bas-reliefs qui sont aujourd'hui au musée d'Antiquités.

C'est l'histoire de Phaéton. Sur le premier on voit le fils d'Apollon montant sur le char du soleil et s'apprêtant à le diriger sans

écouter les conseils de son père. Sur l'autre, naturellement, est représentée la chute de Phaéton.

Rue de l'Écureuil, au n° 13, il y avait aussi une maison curieuse ; elle fut démolie pour le percement de la rue de l'Hôtel-de-Ville ; on n'en conserva que deux bas-reliefs en pierre qui ont été offerts au musée d'antiquités par M. Pincour, propriétaire.



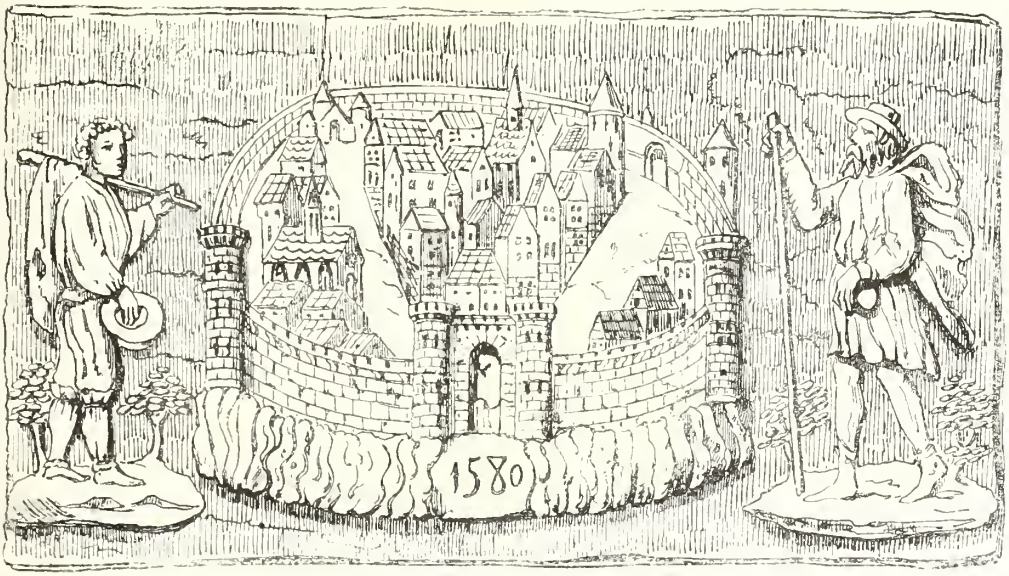
La Fortune. — Bas-relief, enseigne d'une ancienne maison rue de l'Hôpital, 2.

Rue Malpalu, 17, maison très-curieuse également, qui fut détruite en 1837, pour le percement de la rue Impériale ; il en reste deux bas-reliefs qui n'en faisaient vraisemblablement qu'un, puisqu'ils servaient d'enseigne à la maison qu'on connaissait sous le nom d hôtel du Brésil. Ils représentaient, ainsi qu'on peut le voir sur nos gravures, des nègres nus occupés d'une part à couper et, de l'autre, à embarquer du bois qui peut très-bien être du bois de Brésil.

Rue des Maillots se voyaient jadis trois constructions intéressantes ; il reste de l'une un bas-relief de l'époque de la Renaissance,

peint et doré, représentant, dans sa partie inférieure, le mariage de la Vierge et, dans sa partie supérieure, qui est cintrée, son couronnement dans le ciel.

De l'autre il reste aussi un bas-relief représentant un pasteur recueillant la toison de ses troupeaux, et Adam et Ève en présence du Seigneur après leur désobéissance.

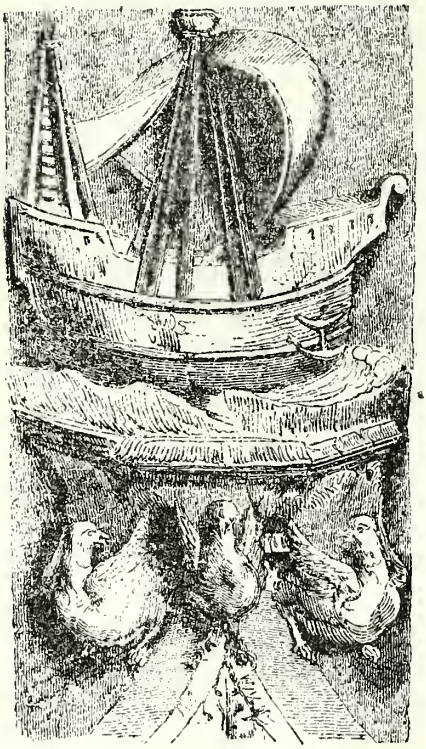


La Cité de Jérusalem. -- Bas-relief, enseigne existant encore rue Étoupée, 4.

Quant à la troisième, qui portait le n° 16, il en reste aussi un bas-relief, que M. Delaquerrière a décrit ainsi dans ses *Maisons de Rouen* :

« Le panneau en bois de chêne, parfaitement conservé, a sept pieds dix pouces de haut, sur sept pieds trois pouces de large. Il est couronné d'une corniche superbe, sur un lambris d'appui du même temps. Il présente dans sa partie principale et centrale, décorée d'une archivolte élégante, un grand bas-relief modelé en terre et accompagné de deux autres plus petits, placés comme le précédent, dans des enfoncements pratiqués à l'intérieur du lambris. Les sujets de

ces bas-reliefs sont tirés de la Bible, IVe livre des Juges. Ils sont souscrits d'inscriptions analogues. Les figures sont, ainsi que les ornements accessoires, décorées de peintures diverses, genre de luxe qui fut fort usité jusqu'au règne de Louis XIV.



La Barge. — Bas-relief, enseigne d'une maison, rue Grand-Pont, 36.

« Le petit bas-relief à gauche du spectateur représente Debora instruisant Barach sur les moyens qu'on doit employer dans une expédition contre Sisara. Au-dessus de cette première scène, qui se passe sur le sommet d'un roc, on remarque plusieurs femmes, dont une est assise au milieu d'un grand nombre d'hommes. Cette dernière est peut-être Debora environnée des guerriers des tribus de Nephtali et de Gabalon, qu'elle se prépare à faire marcher contre Sisara. »

Rue des Carmes, était une maison connue sous le nom de « Maison des Lansquenets. »

Rue de la Grosse-Horloge, au n° 2, était autrefois le Bureau des Orfévres, dont on peut voir un joli vitrail au musée des Antiquités. (Cinquième fenêtre de la galerie Cochet.)

Rue Saint-Romain, au coin de la rue de la Croix-de-Fer, on a vu jusqu'en 1837 une jolie maison dont il ne reste, et toujours au musée des Antiquités, que la frise de quinze mètres de longueur, composée de sept bas-reliefs en pierre, représentant les Arts libéraux au moyen âge. Nous en avons fait graver deux pour donner une idée du style de cette composition.

Rue des Fossés-Louis-VIII, était l'hôtel de Confiance, dont la cour intérieure était décorée de cinq médaillons d'Empereurs romains, non-seulement sculptés, mais encore rehaussés de couleurs et de dorure.

Rue Grand-Pont, était naguère une vieille maison dont la façade se distinguait par une sculpture assez curieuse qui lui servait d'enseigne et que nous avons fait graver, on l'appelait l'hôtel de la Barge.

Rue de l'Hôpital, n° 2, à l'angle de la place de l'Hôtel-de-Ville, était une maison de pierre, qui fut réparée en 1834 et de laquelle disparut à cette époque un très-curieux bas-relief, qu'on appelait l'Enseigne de la Fortune.

C'est, comme on le voit par notre gravure, une femme presque nue, dont les pieds posent sur une conque, que traînent sur les ondes des chevaux marins ailés, et portant dans sa main une vergue où flotte une voile gonflée par le vent.

Rue Étoupée, n° 4, était... mais pardon, la maison existe toujours, il est vrai qu'elle n'est curieuse que par le bas-relief en pierre, daté de 1580, qui se voit à son premier étage et qui lui a fait donner le nom de *Cité de Jérusalem*.

Ce bas-relief, que nous avons fait graver, représente une ville forte du moyen âge, dont les flots baignent les murs crénelés et chaînés de tours, de chaque côté sont deux pèlerins qui arrivent pieds nus.

C'est évidemment à cet accompagnement que l'enseigne doit son nom de Jérusalem.

Toutes les maisons dont je viens de parler et d'autres encore sur lesquelles je n'ai pu trouver de renseignements, sont peintes

dans le livre de Jacques Lelieur, qui, à ce titre, n'est pas la moins curieuse des curiosités de la bibliothèque.

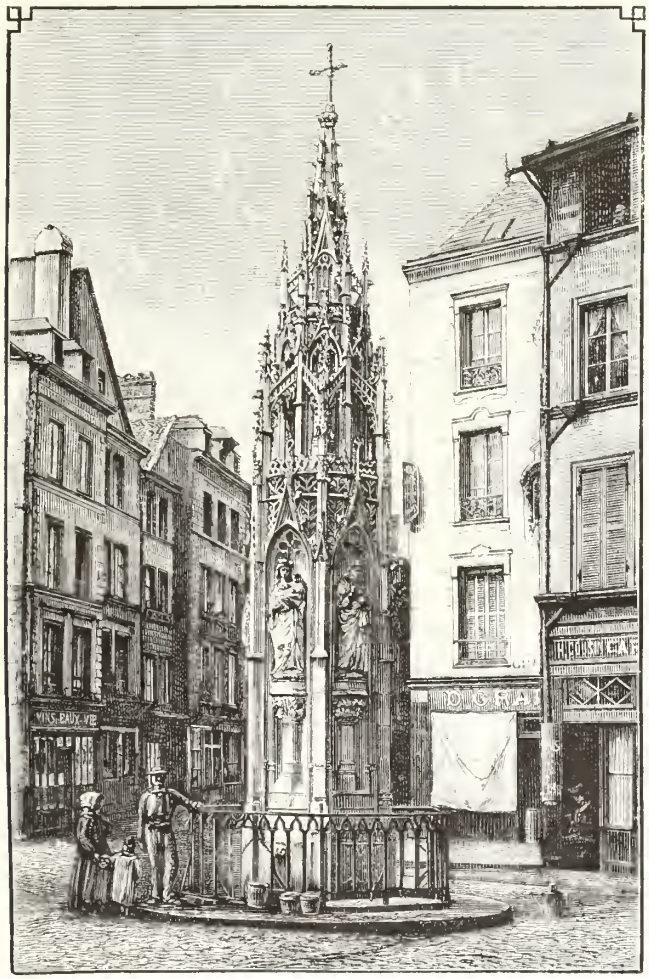
Il n'y a pas d'ailleurs que des livres dans ce musée littéraire

L'église Saint-Vivien, d'après le croquis de M. Albert Marguery.

vraiment de premier ordre; il possède aussi une quantité considérable d'excellents recueils, de très-belles suites de gravures; on y voit le modèle de la statue de Voltaire par Houdon, un merveilleux vase de Sèvres de style mauresque, un lit de mandarin avec trois statues chinoises en bois doré, donnés en 1847 par l'amiral Cécile,

et le modèle de l'église Saint-Ouen avec les trois tours pareilles, d'après le projet des Bénédictins.

En outre, la donation de Mme Van Blarenberghe l'a enrichie de



La fontaine de la Croix-de-Pierre, photographie de Montalti gravée par Perrichon

la précieuse collection de monnaies et de médailles Lecarpentier, qui, composée de 2.700 pièces, dont plus de trois cents en or, est consacrée presque exclusivement à la numismatique française depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle.

Maintenant redescendons l'escalier de la bibliothèque, admi-

rons-le encore, il en vaut la peine; jetons un coup d'œil sur sa grille en fer forgé d'un travail merveilleux, et quittons l'Hôtel de Ville pour nous diriger en longeant le jardin du côté de la rue Saint-Vivien.

La première chose que nous avons à y voir, c'est l'église, monument historique qui a été en 1860 l'objet d'une restauration importante dont il avait grand besoin.

Intrinsèquement le monument est peu de chose, son histoire, quoique fort ancienne, sera bientôt dite.

En 1209, c'était une simple chapelle, située dans les marais, hors la ville ; au XVIe siècle, alors que la cité florissante faisait craquer de tous côtés sa ceinture de murailles, on l'agrandit, c'est-à-dire qu'on laissa subsister l'ancienne construction et qu'on la flanqua de chaque côté d'une annexe assez vaste, de façon à ce que l'ensemble fût un composé de trois nefs ; mais on avait oublié les fenêtres, ou du moins si on ne les avait pas oubliées, on avait négligé d'en faire, et l'église, couverte par une voûte en bois et surmontée d'un clocher de pierre sans style et sans caractère que sa forme pyramidale a fait surnommer le *Pain de sucre de Saint-Vivien,* fut éclairée seulement par en haut.

Quelque originale que fût cette disposition, on ne la laissa pas subsister, et en 1636, on exhaussa la voûte et on se livra à d'autres réparations et additions importantes, notamment celle d'un orgue dont les sculptures, fort intéressantes d'ailleurs, sont l'œuvre de l'un des frères Anguier, artistes célèbres du XVIIe siècle, et d'un jubé en pierres, fermant le chœur, qui a été démoli en 1761.

L'église, qui, comme presque toutes les autres, fut fermée au culte en 1792, fut rouverte en 1802.

On y voit encore, entre autres curiosités, avec le grand orgue dont je viens de parler et dont le vieux porche que nous avons fait graver sert à abriter les nombreux tuyaux, quelques restes de verrières d'un assez beau caractère.

Non loin de l'église, au carrefour Saint-Vivien, est la fontaine de la Croix-de-Pierre, qui ne fut pas d'abord le gracieux monument à trois étages, si habilement restauré ou plutôt reconstruit en 1870, sous la direction de M. Barthélemy, architecte de la cathédrale, et que nous avons fait graver comme un des joyaux de la ville de Rouen.

Il n'y eut primitivement qu'une croix et voici à quelle occasion.

Vers 1195, Richard Cœur-de-Lion s'empara,

> Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,
> A sur l'esprit grossier des vulgaires humains,

de la colline qui domine le petit Andelys pour y faire construire le célèbre Château-Gaillard.

L'archevêque de Rouen, Gaucher, réclama contre cette usurpation. Le roi d'Angleterre consentit à porter le différend devant le pape, qui lui laissa son château, mais le condamna à de très-libérales concessions en faveur de l'archevêché.

Le prélat, qui ne voulait pas mettre dans sa poche tout l'argent qui lui revenait de cette affaire, en consacra une partie à élever dans la ville de Rouen un certain nombre de croix de pierre commémoratives de ce différend, et l'une d'elles se trouva sur le carrefour Saint-Vivien, tout près de la fontaine à laquelle elle devait donner son nom, mais seulement en 1515, alors que le cardinal Georges d'Amboise, grand bâtisseur de monuments, mais surtout soucieux des besoins de ses concitoyens, y fit construire une fontaine alimentée par les sources de Darnetal.

Ce monument, démoli en 1562 par les Calvinistes et reconstruit en 1628, ne différait de celui d'aujourd'hui que par son couronnement, la croix de pierre, que l'on n'y plaça qu'en 1774, époque à laquelle le calvaire élevé par l'archevêque Gaucher, menaçant ruine, fut démoli à la demande des habitants et la croix ou une croix semblable, posée sur le sommet de la fontaine de Georges d'Amboise qui était tout à côté.

Les Vandales de la Révolution respectèrent la fontaine ; mais naturellement ils en enlevèrent la croix qui fut remplacée par le buste de Marat.

L'image de l'*Ami du peuple* ne jouit pas longtemps de ce piédestal. On l'en arracha en 1798 et on la jeta à la Seine ; mais la croix ne reprit sa place qu'en 1816, époque à laquelle le cardinal Cambacérès, archevêque de Rouen, en fit la réédification, et le monument fut encore une fois complété, pour l'ensemble du moins, car le temps et la malveillance avaient mutilé bien des détails de sculptures

qu'il parut si difficile de réparer, étant donné surtout le peu de solidité de la construction, qu'on se décida en 1870 à l'abattre entièrement et à la remplacer par une autre, bâtie exactement sur l'ancien modèle.

Cette œuvre de restitution, très-intelligemment faite, est parfaitement réussie; la fontaine de la Croix-de-Pierre, maintenant toute neuve, peut braver les siècles. Les débris de l'ancienne sont dans le jardin du musée d'antiquités.

La place de la Croix-de-Pierre, ou si vous aimez mieux le carrefour Saint-Vincent, a son histoire; c'est là qu'en 1385 éclata ce semblant de révolution qu'on appela la *harelle*.

La minorité de Charles VI mettait la France entre les mains avides de ses trois oncles maternels : les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne; les peuples ne tardèrent pas à comprendre que s'ils n'avaient rien à gagner aux rivalités de ces nobles seigneurs, ils avaient tout à perdre à leurs déprédations, et tentèrent de s'en affranchir. En Languedoc, ce furent les paysans qui marchèrent, en Flandre les bourgeois, à Rouen aussi un peu les bourgeois, mais surtout les prolétaires : ils élevèrent pour roi de la *harelle* un marchand drapier nommé Jean Legras... qui, tout épouvanté de cette royauté subite, porta mollement le drapeau de la révolte qui n'aboutit d'ailleurs à rien autre chose qu'à forcer l'abbé de Saint-Ouen qu'on avait traîné de force à la place de la Croix de Pierre devant sa majesté Jean Legras, à renoncer à sa baronnie de Saint-Ouen, dans laquelle il rentra bientôt, comme vous pouvez penser.

La *harelle* s'apaisa, ou plutôt on la réprima : les larmes coulèrent dans le faubourg, et le sang se répandit sur les échafauds dressés juridiquement dans la place de la Croix-de-Pierre.

Depuis ce jour, il n'y eut pas une exécution à Rouen sans que le condamné, avant d'aller brûler sur les bûchers de la place du Vieux-Marché, si c'était un assassin, bouillir dans d'horribles chaudières s'il était faux-monnayeur, ou faire briser ses membres sur la roue si c'était un vulgaire bandit, fût traîné sur la place de la Croix-de-Pierre où il y faisait amende honorable, quelquefois même et selon les cas, on lui perçait la langue d'un fer rouge ou on lui coupait le poignet. Mais laissons le souvenir de ces supplices furieux dans lesquels la justice perdait sa dignité, le criminel son repentir, et l'assistance le peu de pitié qui lui restait.

La rue Eau-de-Robec. — Dessin de Dosso, d'après le croquis de M. Albert Marguery.

Et dire qu'on appelle cela le bon vieux temps!... en vérité, c'est à faire frémir.

Nous n'avons maintenant que peu de chemin à faire pour nous rendre à l'église Saint-Nicaise. Faisons-le sans nous attarder, car nous sommes dans un quartier où il n'y a absolument rien à voir.

C'est le quartier populeux, sinon populaire, de Rouen ; toutes les rues s'y ressemblent ; elles sont étroites, tortueuses et sales, et même remarquablement sales ; les maisons y sont vieilles, sans doute, mais n'offrent aucun intérêt architectural ; elles n'ont, en général, d'autre caractère que celui d'une malpropreté qui éloigne les touristes, quelque amoureux qu'ils soient du pittoresque.

Ce faubourg, assez déshérité d'air et de lumière, commence pourtant à s'assainir. Deux grandes voies le percent transversalement : la rue Edouard Adam, qui part de la place de la Croix-de-Pierre pour aboutir à la place Martainville et au Champ-de-Mars, et la rue d'Amiens qui relie la rue de la République avec le boulevard Martainville à la gare du Nord.

Cette dernière s'appela rue Napoléon lors de son percement.

Je comprends jusqu'à un certain point qu'on l'ait rebaptisée pour cause d'opinions politiques, et qu'on lui ait donné le nom d'Amiens, parce qu'en définitive elle mène à cette ville en prenant le chemin de fer ; mais si — le proverbe l'a dit — tous chemins mènent à Rome, tout chemin mène aussi à Amiens, et j'aurais préféré qu'on donnât à cette voie, qui traverse près de la moitié de la ville, le nom d'une célébrité rouennaise, celui d'Alain Blanchard, par exemple, afin de perpétuer plus dignement qu'on ne l'a fait le souvenir de ce courageux citoyen qui fut une des gloires civiles et militaires du Rouen du moyen-âge et qui doit rester un exemple pour la France et pour toutes les nations qui s'estiment.

C'était en 1418 ; le roi d'Angleterre, Henri V, assiégeait Rouen ; la grande cité tout entière s'était levée comme un seul homme : il s'agissait pour elle de montrer qu'elle était française, et qu'elle voulait garder sa nationalité. Les hommes du peuple, les gens d'église — et ils étaient nombreux alors — rivalisèrent avec les guerriers de dévouement et de courage ; ceux-ci étaient commandés par Jean Jourdan, capitaine de l'artillerie, les religieux par le chanoine Robert de Livet, vicaire général de l'archevêque, et les bourgeois par Alain Blanchard, chef des arbalétriers de la ville ; pendant

sept mois, ces généreux citoyens se multiplièrent pour défendre leurs remparts, non pas seulement derrière, mais devant ; car il ne se passait guère de jour qu'ils ne fissent des sorties pour aller chercher l'ennemi en face ; on se ruait par toutes les portes et l'on se battait corps à corps.

Il fallut céder pourtant ; Paris, où était le fantôme de roi, n'envoyait aucun secours ; la famine était venue. Cinquante mille hommes étaient morts de faim et de misère ; on avait mangé tout ce qu'il est possible de manger : les chevaux, les chiens, les chats et tout ce qu'il y a de plus horrible et de plus grouillant dans les immondices d'une grande ville ; on aurait essayé de manger les cadavres avant de parler de se rendre ; mais on était trahi. Un capitaine de la ville, le sire Guy le Bouteiller, dont l'histoire ne saurait trop flétrir le nom, était vendu aux Anglais. Un jour même, — on refuserait de croire à cette infamie, et pourtant ce fut elle qui découragea les assiégés, — il avait fait scier le pont sur lequel sa compagnie devait passer.

Henri V voulut d'abord avoir la ville à discrétion, mais les gens de Rouen refusèrent de se rendre sans miséricorde ni merci à l'implacable et impitoyable roi d'Angleterre ; ils répondirent fièrement, par la bouche d'Alain Blanchard, qui avait été pendant tout le siége le conseil et l'exemple en même temps que la consolation et la force de la ville entière, qu'ils aimaient mieux faire sauter leurs murailles et vendre pour du sang le reste de leur vie.

Et — que ceci serve à l'enseignement des Rouennais de 1871 — ils l'auraient fait, mais Henri V n'osa pas affronter leur désespoir ; la moitié de son armée était perdue, il voulait sauver le reste. Il envoya lui-même le texte de la capitulation, dont voici la substance :

« La ville paierait en deux mois, une amende de trois cent mille écus d'or, tous les hommes auraient la vie sauve, tous et chacun pourraient se retirer, excepté Robert Livet, vicaire général de l'archevêque ; Jourdain, maître de l'artillerie, et Alain Blanchard, capitaine des bourgeois. »

Il fallait trois otages au roi d'Angleterre, mais il lui fallait surtout de l'argent, car il permit aux proscrits de racheter leur vie à prix d'or : les deux premiers fournirent la rançon demandée, mais Alain Blanchard, le héros de ce siége, paya pour les autres et pour la cité qu'il avait si courageusement défendue.

La légende — remarquez bien, je dis légende; car tout ce que j'ai dit jusque-là est de l'histoire,—la légende lui attribue ces paroles : « Je n'ai pas de bien, je ne puis me racheter; mais j'en aurais, que je ne l'emploierais pas à empêcher un Anglais de se déshonorer. »

Eh bien! je ne les crois pas vraies, non pas autant encore, parce que cet acte d'anglophobie me paraît peu digne du caractère de l'homme, car il faut faire la part de l'exaltation et du désespoir; mais surtout parce que je suis convaincu que si Henri V n'avait pas voulu au moins une tête, si la vie d'Alain Blanchard avait été rachetable, la ville de Rouen eût fourni l'argent nécessaire. Que diable, même lorsque la gloire est infructueuse, les cités ne sont pas si ingrates que cela... quand le service est aussi récent.

Non, le roi d'Angleterre voulait faire un exemple, son échafaud ne fit qu'un martyr, mais martyr glorieux s'il en fut; car il mourut pour l'indépendance de sa patrie.

Vous m'objecterez peut-être que dans sa patrie on n'a pas l'air de s'en douter, mais que voulez-vous, il y a si longtemps!

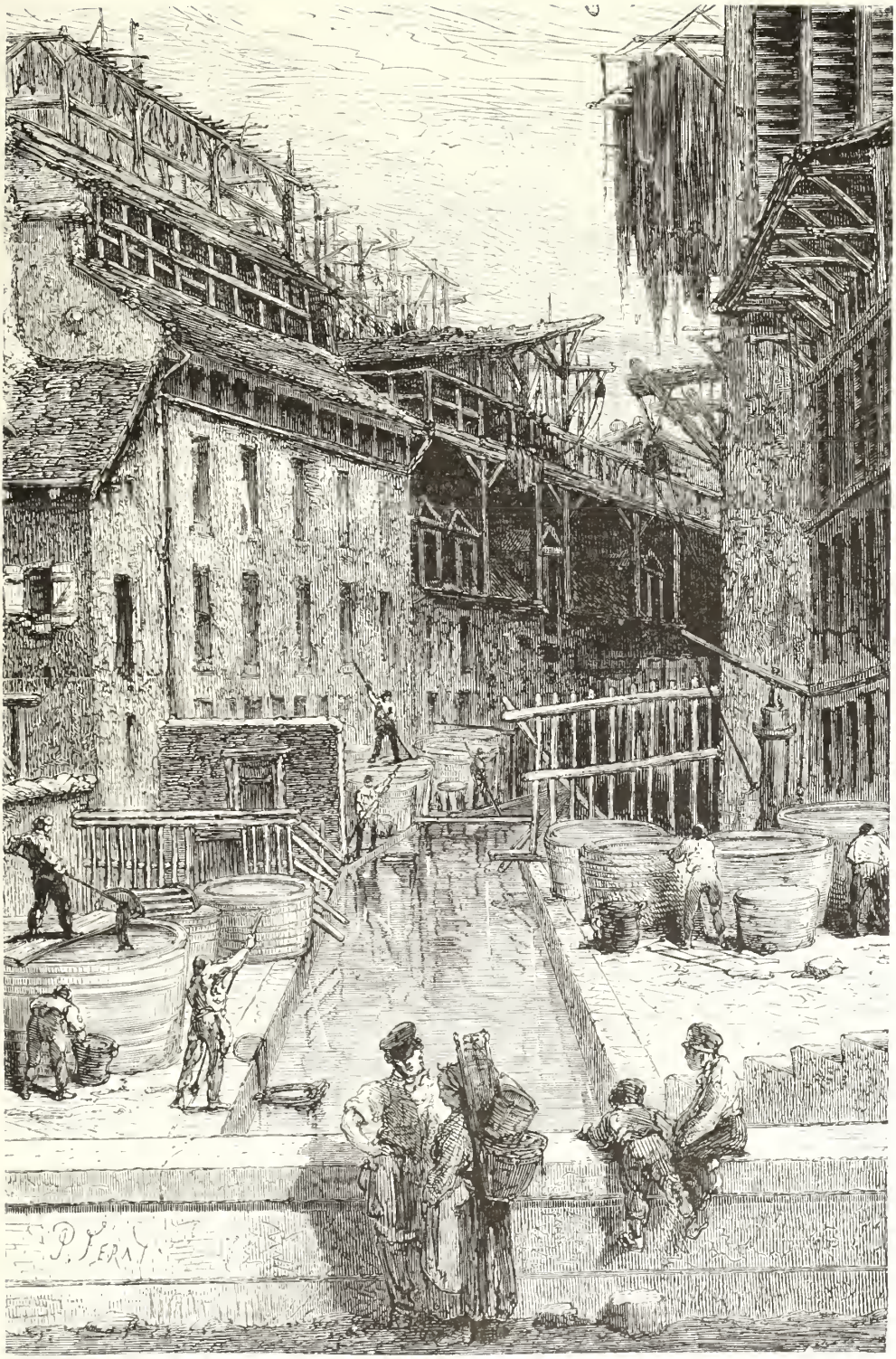
Et puis, cela n'est plus dans les mœurs!

Mettons donc que je n'ai rien dit et gagnons les abords de Saint-Nicaise.

C'est une toute petite église bâtie sur l'emplacement d'une chapelle que l'évêque saint Ouen éleva vers le milieu du septième siècle et dont il ne reste naturellement rien.

Il faut en visiter d'abord le chœur, qui porte le cachet d'élégance du XVIe siècle, époque à laquelle il a été construit, ensuite un orgue assez remarquable de 1634, et quelques fragments de vitraux d'un très-grand caractère et qui n'auraient pas besoin de porter la date de 1555, pour qu'on voie qu'ils sont de la belle époque de la peinture sur verre.

Sortant de là, et comme il faut pourtant que nous donnions une idée du faubourg et de ces pâtés de maisons qui n'ont jamais vu le soleil en face, je vous recommande la rue du Ruissel, qui peut servir de type à toutes celles du quartier; c'en est d'ailleurs, à part les grandes artères qui, comme la rue Martainville sont l'emblème et le véhicule de la vie laborieuse et de l'activité industrielle, une des plus considérables. On y fait du commerce, témoins les nombreux *débits* — qu'on n'appelle pas à Rouen des marchands de vins par la raison primordiale qu'on n'y vend pas de vin, — dont les rideaux,



La rivière de Robec dans le faubourg Saint-Hilaire, dessin de Ferat d'après une photographie.

alternativement rouges et blancs, tirent l'œil du passant et donnent un peu de variété au décor.

Ce rideau rouge et ce rideau blanc qui jurent à côté l'un de l'autre à toutes les fenêtres, à toutes les portes borgnes, à toutes les devantures des débits et dépotayers des faubourgs de Rouen, sont la marque distinctive et en quelque sorte l'enseigne des établissements de ce genre dans tous les villages de Normandie; cela remplace le bouchon de feuillage que l'on voit dans les campagnes du centre et de l'ouest de la France.

Ce n'est pas beau, ce n'est pas riche, ce n'est pas décoratif, mais cela parle si clairement!

Cela dit à ceux qui souffrent... : Ici on débite des consolations; à ceux qui usent : Ici on vend un peu de force, un peu de courage en bouteilles; cela dit bien aussi à ceux qui abusent : Ici on échange de la santé contre l'ivresse, ici on escompte l'avenir, l'inconnu, pour un présent stupide, ici on annihile l'âme, on tue le cerveau, on paralyse les membres, ici on se soûle.

Mais ceux qui abusent ressemblent aux gens dont parle le psaume *In exitu Israël de Egypto*, ils ont des yeux et ils ne voient pas, ils ont des oreilles et ils n'entendent pas, et pour peu qu'ils continuent, bientôt ils auront des jambes et ils ne marcheront pas, ils auront des bras et ils ne travailleront pas.

Fort heureusement, pour beaucoup qui usent on pourrait presque compter ceux qui abusent.

A Rouen, comme ailleurs, l'ivrognerie n'est pas dans les classes déshéritées une maladie aussi chronique que veulent bien le dire les moralistes moroses.

Ce n'est là que le commerce de consommation qui se renforce naturellement de quelques rares épiciers, fruitiers, marchands de *bondars*, mais entre deux débits, vous trouverez toujours plusieurs petites boutiques où l'on vend de la fantaisie. Et quelle fantaisie! du bric-à-brac pour les pauvres gens, vieux chapeaux, vieux souliers, vieux habits, de la ferraille pour tout le monde et des chiffons, surtout des chiffons, quelquefois même, tant les débits sont nombreux, il n'y aura qu'un seul étalage entre deux rideaux rouges; mais les caves particulières sont si rares et la soif si ardente dans ces quartiers où l'on absorbe tant de poussière! Dame, il faut bien que les pauvres gens boivent en mangeant aussi, au vin près;

ils n'ont d'ailleurs que l'embarras du choix, depuis le *gros* et le *doux*, qui sont des cidres relativement purs, jusqu'à la *baichon* (lisez boisson) qui est de l'eau relativement étendue de lie de cidre; ils ont, sans compter le *poré* (lisez poiré), ils ont une série de mélanges d'eau et de cidre à satisfaire les porte-monnaie les plus délicats.

Mais comme ils se rattrapent sur les liqueurs! non-seulement les débitants rouennais connaissent tous les breuvages plus ou moins malsains que la civilisation et le progrès ont mis à la portée de tout le monde : ils en ont encore inventé. Je ne les connais pas tous, grand Dieu, mais j'ai vu là un certain *genièvre brut* qui, aussi gai de couleur que le *porter* de nos voisins les Anglais, est infiniment plus redoutable : c'est tout bonnement de l'eau-de-vie, c'est-à-dire du 3/6 coupé, dans lequel on a mis infuser des baies de genièvre.

Ils procèdent de la même façon à l'égard de l'absinthe ; au lieu de distiller les plantes on les laisse macérer dans l'eau-de-vie et on colore avec des produits chimiques *sans poison*, de façon à en avoir de la jaune, de la verte, et de l'olive pour flatter l'œil des teinturiers du voisinage. Cette absinthe-là a l'avantage de ne peser que 46 degrés, mais on la boit pure et on ne se croit pas obligé d'économiser les bis.

Ce qui marche le mieux, c'est encore la *roulante*, la *commune*, ainsi désigne-t-on l'eau-de-vie ordinaire ; ça débilite l'estomac, mais ça gratte le gosier ; pour les délicats d'ailleurs, pour les jeunesses, il y a des douceurs telles que « l'Huile de Vénus », le « Délice des dames », la « Crème de cocu » et « le Parfait amour », il paraît même que le Parfait amour ne se trouve qu'à l'état de liquide, oh! pas seulement dans la rue du Ruissel! *Allais, marchais*, comme on dit là-bas.

A part le dimanche et peut-être le lundi, on n'y voit que peu ou point d'hommes, les hommes travaillent en fabrique, *chinent* dans les campagnes environnantes ou *car' lent souillirs* sur les carrefours, mais les marmots barbotent dans les flaques d'eau sous prétexte de les empêcher de croupir... et les femmes sont sur leurs portes, préparant leur plus gracieux sourire et les périodes les plus caressantes de leur boniment pour enthousiasmer les chalands arrêtés devant les loques de leur étalage. Et ma foi, il faut le recon-

naître, marchandes et marchandises sont aussi pittoresques les unes que les autres.

Quant au ruissel qui a évidemment baptisé la rue dont il marque les sinuosités et qui fait semblant d'aller se jeter dans la rivière de Robec que nous allons trouver tout à l'heure, il est modestement et prudemment caché sous un dallage en larges pierres plates qui ne font mine de se desceller sous les pieds du passant que pour avoir le plaisir de basculer de temps en temps.

Que voulez-vous !... c'est leur seule distraction.

Bien plus curieuse est la rue Eau-de-Robec. . D'abord, ce n'est plus une sentine, c'est une rue, mieux qu'une rue, un canal, mieux qu'un canal, le canal, la Venise rouennaise, une demi-Venise du moins ; car d'un côté seulement, les maisons dont quelques-unes sont de curieux spécimens de l'architecture bourgeoise du XVIe siècle sont bâties sur pilotis, et se relient à la chaussée soit par des ponts massivement construits en pierre de taille, soit par des passerelles bordées de balustrades en fer forgé, comme on savait les faire au bon vieux temps.

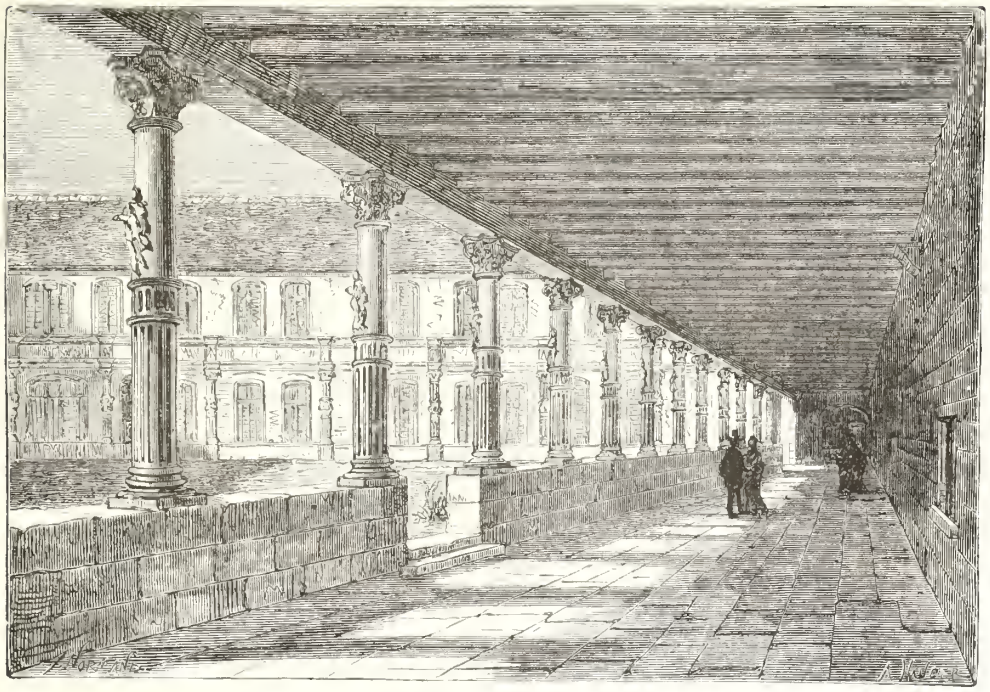
L'aspect de cette rue qui est une chose absolument neuve et absolument pittoresque ne doit pourtant rien à l'art ni même à l'agrément, il est naturel et utilitaire.

Ce canal est tout bonnement une rivière : le Robec qui prend sa source à 8 kilomètres de Rouen où elle entre par le faubourg Saint-Hilaire pour aller se perdre dans la Seine auprès de la porte Guillaume-Lion après avoir alimenté un nombre considérable de teintureries — et même des minoteries dans son trajet souterrain à travers la rue de la République — on n'y voit jamais de gondoles, mais souvent des ouvriers qui lavant des écheveaux de fil, des écheveaux de coton, sortant de la teinture, donnent aux eaux toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Je dis souvent, parce que je ne parle que de la ville ; mais remontez un peu le courant de la rivière, allez jusqu'au faubourg Saint-Hilaire, il faudra dire toujours : sortie de Rouen, la réduction Colas de la demi-Venise devient une Venise entière, mais tout industrielle ; le canal sur lequel on voit même quelques bateaux — pas des gondoles, des bateaux — est bordé des deux côtés par des fabriques dont l'aspect mérite bien la gravure que nous avons fait faire pour éviter à notre lecteur quelques kilomètres de parcours.

Aussi bien n'en avons-nous pas fini avec la rue Eau-de-Robec qui nous rappelle un souvenir historique d'autant meilleur à évoquer que c'est un trait des mœurs rouennaises d'autrefois.

C'est sur le pont de Robec, c'est-à-dire à l'endroit où la rivière traverse souterrainement la rue Damiette, qu'on célébrait au moyen



L'aître Saint-Maclou, dessin de Normand, d'après le croquis de M. Albert Marguery.

âge la fête des *Cornards* ou des *Conards*, à cause des cornes qui ornaient le bonnet des membres de la joyeuse confrérie.

Il était d'usage d'élire un abbé des Cornards qui, le jour de la Saint-Barnabé, se promenait par toute la ville, monté sur un âne, pendant que ses disciples chantaient autour de lui cette hymne *farcie* :

De animo bono nostro
Meliori et optimo
Debemus faire feste.
En revenant de *Gravinaria*,
Un gros chardon *reperit in via*,
Il lui coupa la teste.

Vir monachus in mense Julio
Egressus est e monasterio
C'est Dom de la Bucaille.
Egressus est sine licentia
Pour aller voir dona *Venissia*
Et faire la ripaille.

En 1540, ce cortége qui attirait toujours un grand nombre de curieux, fut exceptionnellement brillant, on n'y comptait pas moins de 2.500 personnes richement costumées, représentant quantité de personnages allégoriques, tels que l'Avarice, l'Infidélité, le Désespoir.

Les acteurs, presque tous masqués, jouaient publiquement et sans aucune espèce de censure, l'Église, la Justice, la Noblesse, le Pape et même le Roi ; ils récitaient des satires où toutes les institutions étaient bafouées. L'abbé, crossé et mitré, se faisait traîner sur un char entouré de musiciens montés sur de magnifiques chevaux, superbement harnachés, d'autres chars le suivaient, et cette cavalcade cheminait par la ville en distribuant des dragées aux dames et en chantant des couplets qui roulaient principalement sur les infortunes conjugales et où les personnalités n'étaient pas ménagées.

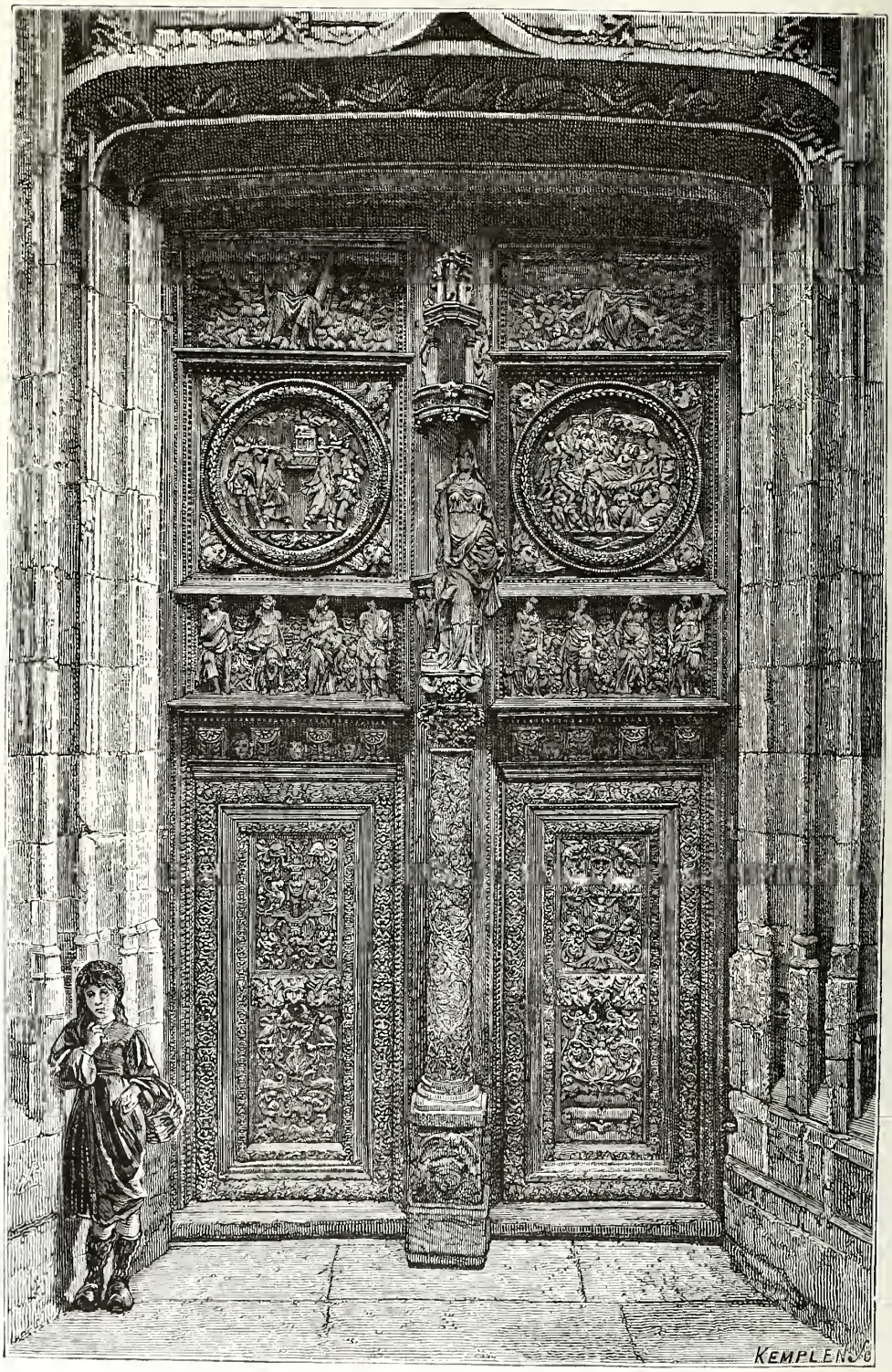
Au pont de Robec, où un orchestre nombreux attendait l'abbé, un théâtre était dressé, et sitôt qu'il était arrivé, on y jouait des *sotties* et ce qu'on appelait alors des *moralités*, bien que ce ne fussent pas autre chose que des allégories satiriques, dans lesquelles le gros sel était jeté à poignées; la journée se terminait par des festins, des danses et des illuminations.

Ce carnaval en valait bien un autre, il valait surtout mieux que ce que l'on fait aujourd'hui, c'est-à-dire rien.

Hélas! le carnaval est mort à Rouen comme dans toutes les grandes villes, comme partout du reste; il paraît que notre siècle est trop sérieux pour s'amuser... innocemment.

Descendons maintenant la rue Damiette pour arriver à l'église Saint-Maclou, la troisième merveille architecturale du Rouen religieux; elle est située à l'angle de la rue Martainville et précisément au point où la rue Damiette change de nom pour devenir rue Malpalu ; mais pour la voir dans son ensemble, il faut se reculer jusqu'au bout de la rue de la République, dont sa façade n'est séparée que par quelques maisons, qui forment la rue Caquerel, et que pour la majesté du monument on pourrait souhaiter de voir démolir.

L'église actuelle est, comme presque toutes les églises de Rouen, bâtie sur les ruines d'une autre ; de l'autre on ne connaît pas l'histoire, mais on sait que celle-ci est l'œuvre d'un architecte nommé Pierre Robin, qui la commença en 1432.



Porte de l'église Saint-Maclou (côte de la rue Martainville), photographie sur bois de Montalti gravée par Kemplen.

Porte du milieu (église Saint-Maclou), photographie sur bois de Montalti, gravée par Kempleu.

Il fallut près d'un siècle pour l'achever, car ce ne fut qu'en 1520 que l'archevêque de Rouen, Georges d'Amboise, deuxième du nom, et neveu du grand cardinal, en fit solennellement la dédicace; encore n'était-elle pas entièrement terminée, car les portes de la façade qu'on attribue avec toutes les apparences de la vérité au merveilleux sculpteur Jean Goujon, sont postérieures à cette époque.

Inutile de dire que ces portes sont magnifiques, les photographies que nous en avons fait graver sont là pour le prouver.

Ce que l'on remarque surtout du premier coup d'œil, c'est le grand portail, que l'on considère avec raison comme un des plus beaux spécimens qui nous restent du style gothique fleuri.

Ce portail cintré, qui fait retour de chaque côté de la façade principale, se compose de trois porches espacés de façon à fournir cinq entrées, dont deux sont malheureusement condamnées.

Je dis deux, parce que je ne compte que celles qui sont murées, peut-être pour les besoins de la distribution intérieure et d'après les plans de l'architecte, mais je pourrais dire quatre, car on a eu l'ingénieuse idée de fermer toutes les portes de la façade principale par une balustrade en bois qui est loin d'être monumentale, mais qui a l'avantage de masquer et même de cacher entièrement les sculptures des portes.

Cette barrière n'a évidemment pas été faite exprès ; on a beau se mettre beaucoup, on n'est jamais si ingénieux que cela. Elle a été élevée *provisoirement* lors de la restauration de l'église, soit pour préserver les ouvriers de la curiosité du public, soit pour éviter aux sculptures le contact des matériaux qu'il fallait hisser plus haut ; toujours est-il qu'elle y est restée et qu'elle y restera vraisemblablement longtemps, tant il est vrai qu'il n'y a rien d'aussi stable que le provisoire.

Mais cet obstacle ne vous empêchera pas de les voir ; en collant votre œil entre deux barreaux, et j'aime à croire que le suisse ne vous en empêchera pas, vous pourrez arriver à distinguer quelque chose.

La porte centrale est surmontée d'un bas-relief qui représente le Jugement dernier ; les autres sont privées d'ornements sculpturaux, leurs tympans sont évidés en réseau à jour et garnis de verrières dont on ne voit naturellement que l'envers.

Mais il reste les portes proprement dites dont l'ornementation est aussi remarquable par la composition que par l'exécution. Je vous l'ai dit, on les attribue à Jean Goujon, et c'est bien là du Jean Goujon, car ce qui distingue ce merveilleux sculpteur, c'est le sentiment exquis de l'élégance et de la grâce féminines ; de plus, personne n'a su, comme lui, rendre les formes luxuriantes de l'enfance et de la jeunesse. A ces qualités, qui suffiraient à un maître, il joint l'instinct de la décoration monumentale, qu'il comprend à sa manière toute originale et gracieuse. Il y a du caractère, de la poésie, un sentiment profond de l'art dans ses sculptures d'ornementation ; on n'y verra jamais le souvenir d'aucun maître, la trace d'aucune école, d'aucune tradition. Et c'est justement parce que les portes en question renferment à un haut degré toutes ces qualités, qu'il faut persister à les lui attribuer.

Et d'ailleurs, pourquoi ne seraient-elles pas de lui, quand il est certain qu'il fut un des collaborateurs de cette merveille artistique qui s'appelle Saint-Maclou ?

On a retrouvé, sur un registre de 1541, les clauses d'un marché qui a été fait avec lui « pour faire asseoir deux colonnes de marbre « blanc dont les chapiteaux et la base seront en marbre noir de « Tournay, etc. »

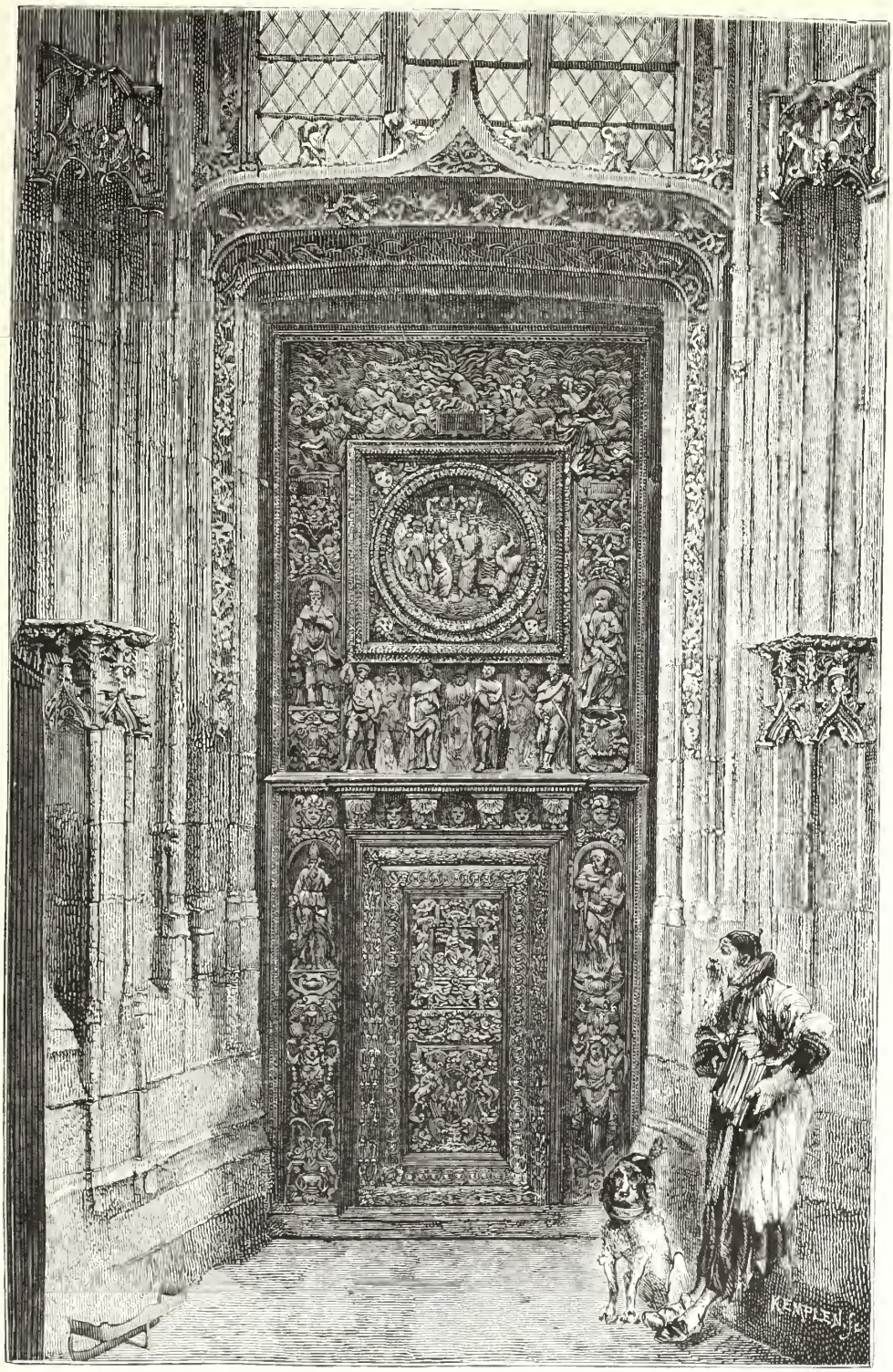
Ces colonnes étaient pour les orgues, dont il fut chargé aussi de fournir le dessin des ornements. Or, pour qu'on lui demandât ces travaux, qui n'étaient pas absolument de son art, il fallait bien qu'on l'eût employé déjà à autre chose. Il était à Rouen, c'est certain, et il y sculptait ses portes, tout en travaillant au tombeau du maréchal de Brezé ; autrement, lui qui produisait si vite, aurait-il mis neuf ans à terminer ce monument ?

La première, celle de la rue Martainville, représente, au milieu d'arabesques charmantes, la Mort de la Vierge.

Celle du grand portail est consacrée au baptême de Jésus-Christ.

La troisième rappelle diverses scènes tirées de l'Écriture sainte.

Hélas ! est-il besoin de le dire ? ces admirables sculptures ont été mutilées par les pillards calvinistes ; les vandales de la Révolution y ont aussi apposé leur marque de fabrique, car les saints n'ont plus de tête, et, chose assez étonnante, et dont on ne saurait



Troisième porte de l'église Saint-Maclou, photographie sur bois de Montalti, gravée par Kemplen.

trop louer les restaurateurs de l'église, on a eu trop de respect artistique pour l'œuvre du maître pour essayer de la réparer.

Il faut en dire autant de la fontaine qui fait l'angle de l'église, et dont on peut voir les restes sur notre dessin d'ensemble, les enfants qui la surmontent ou du moins qui la surmontaient, car il n'y a plus guère aujourd'hui que des torses, sont aussi de Jean Goujon.

L'église Saint-Maclou était jadis couronnée par un clocher pyramidal en bois, de 37 mètres de hauteur, mais un ouragan qui éclata en 1705, en compromit la solidité à ce point qu'on fut obligé de l'abattre pour le remplacer par un beffroi. Ce semblant de tour était si peu ornemental qu'on se décida à le supprimer, et en 1869, M. Barthélemy, architecte diocésain, éleva à sa place une très-belle flèche en pierre, richement ornée dans le style du monument, et dont la hauteur (33 mètres) fait ressortir toute l'élégance.

Entrons maintenant dans l'église. La première chose qui frappe les yeux est le charmant escalier des orgues, tout en pierre et sculpté avec une élégance et une prodigalité telles qu'il est difficile de croire qu'on a pu le terminer en une année; c'est cependant la vérité. Commencé en 1518, il était fini en 1519.

L'orgue fut installé deux ans après par maître Arthur Fillon; vous vous doutez bien que, depuis cette époque, il a subi de nombreuses restaurations (la dernière, qui a été d'ailleurs presque une transformation, a été faite par MM. Merklin et Schutze), mais si ce n'est plus le même en tant qu'instrument, c'est le même comme buffet, — je crois que c'est le mot propre, — mais on pourrait presque employer : monument; car je vous l'ai dit déjà, il est soutenu par deux colonnes de marbre noir, dont Jean Goujon donna le modèle, et ses boiseries d'ailleurs fort belles, ont été peintes et dorées par Jacques de Seez, d'après les dessins fournis par le même Jean Goujon.

Et comme si tout devait être remarquable dans ce coin de l'église, il ne faut pas s'éloigner sans admirer la rosace qui est au-dessus de l'orgue.

L'intérieur de l'église mesure cinquante mètres de long sur vingt-cinq de large, collatéraux compris; du milieu de la croisée on aperçoit, en levant la tête naturellement, tout l'intérieur de la tour centrale qui paraît ainsi d'une grande élévation et d'une extrême hardiesse.

Saint-Maclou possède encore tous ses vitraux de la Renaissance ; malheureusement les Vandales ont passé par là ; ils ont mutilé tout ce qui était à leur hauteur, aussi n'y a-t-il que les parties inférieures des peintures qui soient détériorées, mais cela paraît d'autant plus regrettable qu'on admire plus celles qui restent à peu près intactes.

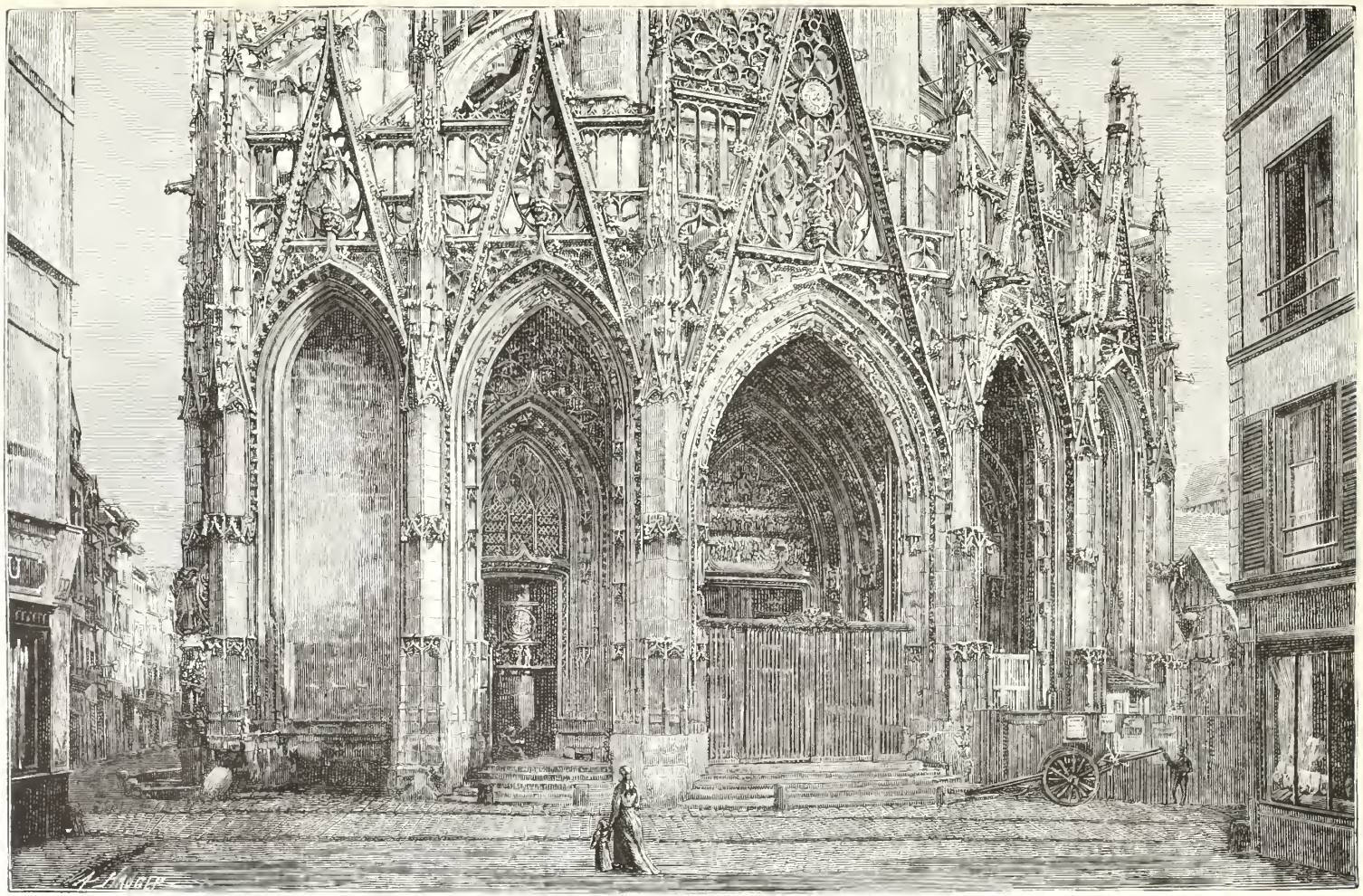
En somme, Saint-Maclou est dans son genre un chef-d'œuvre, il n'a sans doute ni l'immensité de Not e-Dame, ni la majesté de Saint-Ouen, mais tout écrasé qu'il est par sa situation, tout masqué qu'il est par ses barrières, il peut encore par ses beautés originales supporter et la comparaison et la proximité des deux basiliques qui sont sans contredit, des plus belles de France.

Nous allons maintenant en sortir par la rue Martainville pour aller voir, à quelques pas de là, son ancien cimetière, désigné par les archéologues sous le nom d'*aitre* Saint-Maclou.

On y pénètre par une grande porte au n° 188 de la rue Martainville ; c'est une espèce de cloître dans le genre des Alyscamps d'Arles, moins fleuri, moins sculpté, moins restauré surtout, mais qui n'en offre pas moins des particularités remarquables. Large de 32 mètres sur une longueur de 48, ce cimetière, où l'on ne voit plus traces de tombeaux, est entouré d'un côté par une galerie à jour supportée par des colonnes en bois sculpté et, des trois autres, par des bâtiments dans les murs desquels se répètent les mêmes colonnes.

Vers le milieu de ces colonnes et à l'endroit où elles cessent d'être cannelées pour devenir rondes, ce qui leur donne un aspect assez singulier sous leur chapiteau corinthien, se trouvent en relief des sculptures fort originales représentant une Danse macabre qui, pour n'avoir pas la valeur artistique de celle qu'a peinte Holbein, a tout autant de portée philosophique et en quelque sorte plus de saveur.

L'artiste inconnu qui en est l'auteur et qui vivait sous la Renaissance, — car ces sculptures ne datent que de 1525, — n'avait d'ailleurs rien à inventer, la Danse macabre existait de fait ; c'était une espèce de mimodrame d'origine allemande qu'on exécutait dans les cimetières, ou du moins qu'on avait exécuté à l'époque la plus malheureuse de la France, pendant les guerres de l'occupation anglaise, compliquées encore de la lutte fratricide des Armagnacs



Détails du portail de l'église Saint-Maclou et fontaine Saint-Maclou, photographie sur bois de Montalti, gravée par Auger.

et des Bourguignons ; car il fallait, pour se plaire à un tel spectacle, être absolument désespéré et réduit, comme l'étaient les misérables populations du XVe siècle, à s'approprier la lugubre épigraphe de la Danse macabre :

Rien de mieux que la mort, rien de pis que la vie.

Cette danse était une espèce de ronde conduite par la Mort, personnifiée sous la forme hideuse du squelette humain, et dans laquelle entraient tour à tour, bon gré mal gré, toutes les conditions sociales, depuis le pape, l'empereur et la grande dame jusqu'au dernier des mendiants.

Inventée évidemment par le christianisme, cette cérémonie perdit son but ; de pieuse qu'elle fut d'abord, elle devint, jusqu'à un certain point, plaisante, puis presque cynique ; car rien dans la pensée ni dans l'exécution ne venait tempérer l'horrible représentation de la mort. On ne la voilait pas, comme l'antiquité, sous une longue robe semée d'étoiles ; le moyen âge, probablement pour s'habituer à la voir en face, la déshabillait de ses ailes noires et de sa poésie mystique pour la représenter dans tout son matérialisme égalitaire, par un squelette hideusement mais fièrement drapé dans des lambeaux arrachés aux insignes de toutes les professions.

Comme cela elle est horrible, mais elle est aussi grotesque. Elle fait peur, mais elle fait sourire. Ce n'est plus la sentinelle que la religion avait posée sur la limite de son universel empire comme un épouvantail et un enseignement ; c'est simplement l'image de la destruction matérielle, l'emblème de l'égalité de tous, non plus devant Dieu, mais devant les vers du sépulcre.

Telle est la Danse macabre sculptée sur les 31 piliers de l'aitre Saint-Maclou ; seulement la mort est répétée sur chaque colonne, tantôt persuasive, tantôt violente, avec un personnage vivant qu'elle entraîne dans la tombe ; comme si l'artiste avait voulu réaliser la phrase que saint Louis a fait entrer dans notre jurisprudence : « *Mortuus saisit vivum.* »

C'est une chose à voir de près.

Remontons maintenant la rue Martainville, pour aller à l'archevêché ; mais chemin faisant laissez-moi évoquer un souvenir historique.

C'est par la rue Martainville que le 2 janvier 1640, quand les troupes de M. de Gassion eurent réprimé dans le sang la petite révolte des Pieds-Nus, dont j'ai parlé à propos du Bureau des finances, le chancelier Seguier, chargé de punir la ville, fit son entrée solennelle à Rouen. La rue et les faubourgs étaient bordés par un régiment d'infanterie faisant haie jusqu'à l'abbaye de Saint-Ouen où devait loger le grand justicier; précaution bien inutile, hélas! puisque les exactions des gens de guerre qui, de l'aveu même de M. le chancelier, « étaient des voleurs et non pas des soldats, » en avaient chassé tous les habitants, ruinés de fond en comble et trop heureux de pouvoir se réfugier dans les bois.

Malgré cela, dix escadrons de cavalerie, commandés par M. de Gassion, s'échelonnaient dans la rue Martainville, précédant le cortége de M. Séguier, qui était encore suivi de 200 cavaliers sous les ordres de M. de Maulevrier, bailli de Rouen Le canon du vieux château tonnait en signe de réjouissance. Belle réjouissance d'ailleurs, tous les Rouennais étaient restés chez eux, excepté ceux que leur situation officielle appelait autour du représentant de la volonté ou de la vengeance royale. Le lieutenant général harangua Monseigneur, il n'osa pas se plaindre des soldats, au nom des habitants de la ville; mais Messieurs de la Chambre des comptes, de la Cour des aides, du présidial de Rouen et les officiers de la vicomté ne s'en gênèrent pas, si bien que le chancelier fut obligé de convenir que décidément ils manquaient de discipline et qu'il y avait à Louviers deux compagnies qui méritaient d'être cassées.

Faible consolation pour les Rouennais, et qui put même leur paraître une dérision quand ils apprirent que les troupes de M. de Gassion allaient être logées chez l'habitant. Le chancelier, et paraît-il, c'est surtout en cela qu'éclata sa justice, voulut qu'aucune maison ne fût exemptée du logement militaire, pas même celle des présidents, conseillers, gens du Roi et autres officiers du corps de la Cour.

En y regardant d'un peu près, on pourrait trouver que c'était surtout un commencement de punition pour les membres du Parlement qui fut interdit, comme je l'ai dit déjà.

Les Rouennais prirent cette espèce d'état de siége à la lettre; ils s'enfermèrent chez eux avec leurs garnisaires militaires et n'en

sortirent ni pour voir rouer ni pour voir pendre, bien que les occasions ne leur en manquassent pas et que, comme l'a dit le poète :

Cela fait toujours passer une heure ou deux.

Naturellement Martainville se repeupla, mais il fallut du temps pour reconstituer un faubourg avec le désert qu'avaient fait les soldats de M. de Gassion, qui, hâtons-nous de le dire, à sa gloire, a mérité, par des exploits d'un autre genre, son bâton de maréchal de France.

Nous voici à l'archevêché qu'on appelle à Rouen le palais archiépiscopal, bien que de la rue de la République où nous le voyons, il ressemble beaucoup plus, avec ses deux tours parallèles qui font chacune le coin d'une petite rue, à un grand réservoir qu'à un palais.

Il est cependant fort bien approprié à son usage, car contigu seulement à la cathédrale, il est isolé des trois autres côtés.

Ce monument, commencé en 1461 par le cardinal d'Estouteville, fut terminé par le premier cardinal Georges d'Amboise; Louis XII y l'accepta l'hospitalité de son ministre en 1508, et à son exemple, ses successeurs l'habitèrent dans leurs séjours à Rouen, notamment le dauphin qui régna depuis sous le nom de Henri II, en 1531. Louis XIII encore enfant, qui y vint avec son frère, présida l'assemblée des Notables, qui a donné le nom de *Galerie des États* à la plus belle salle du palais.

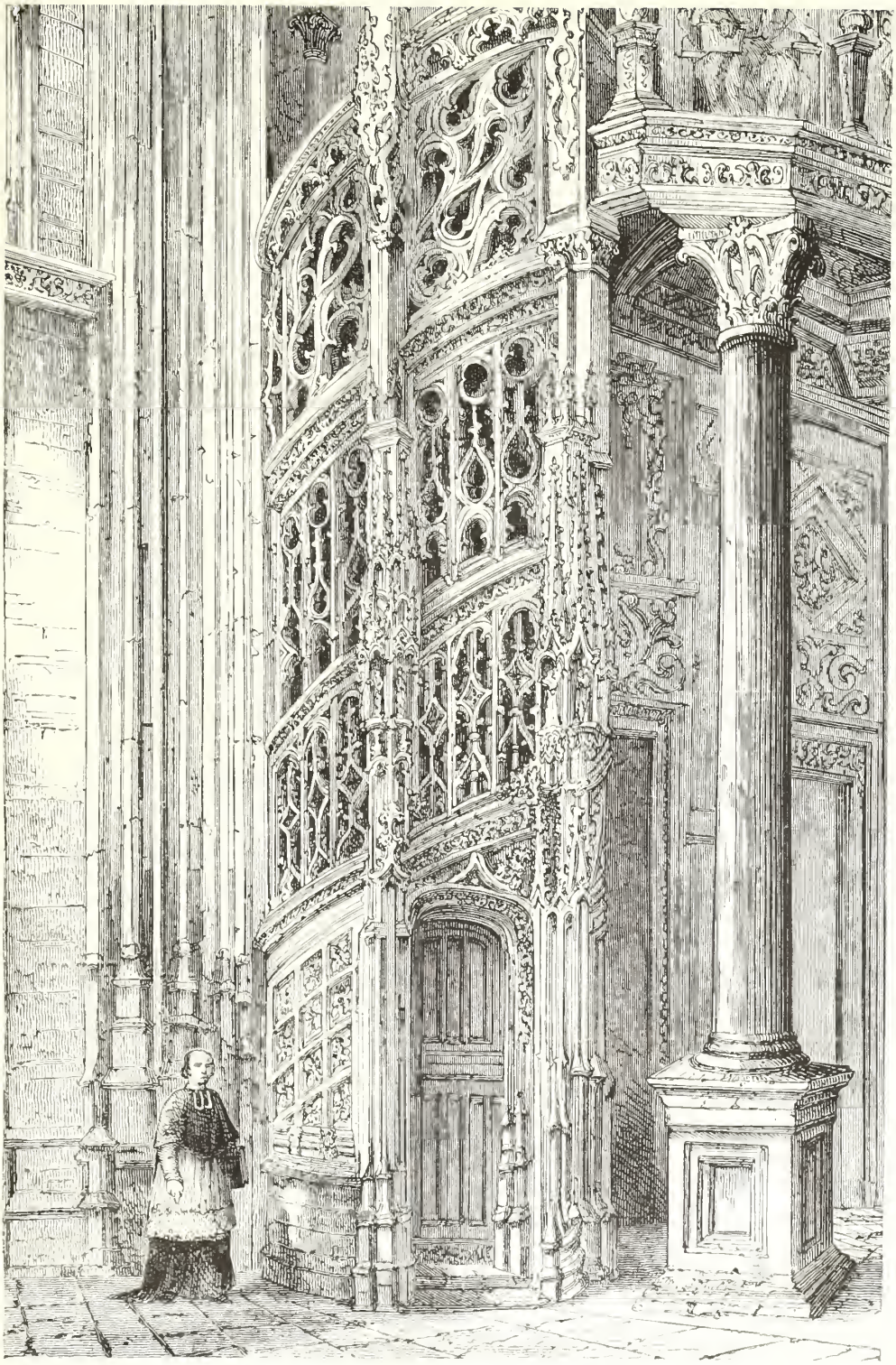
Cette assemblée eut d'ailleurs du retentissement. Une ancienne gravure que nous avons fait reproduire, nous donne les noms de tous les personnages qui y assistèrent avec la place exacte qu'ils y occupaient, ce qui n'est point à dédaigner au point de vue de l'histoire du cérémonial.

La lettre A indique la place du Roi, sinon son portrait ; cette place fut d'ailleurs occupée, dès la seconde séance, par son frère, Gaston d'Orléans, le premier qu'on appela Monsieur.

B. — Les cardinaux du Perron et de la Rochefoucauld.

C. — Le duc de Montbazon et le maréchal de Brissac.

D. — Banc du clergé dont les représentants étaient assis dans l'ordre suivant : — Archevêques : d'Auch, de Narbonne, d'Arles, de



L'escalier des orgues de l'église Saint-Maclou.

Rouen et de Tours. — Évêques : d'Angers, de Châlons-sur-Saône, de Paris, de Grenoble, de Poitiers et d'Antriguet.

E.E. — Bancs de la noblesse. — A droite : MM. de Ragny, de Palezeau, de la Noüe, de la Meilleraye, d'Ambres et d'Andelot. — A gauche : MM. de Beuvron, de Montpezat, de Vaillac, de Souliers, de Morges, de la Roche-Beaucourt et du Plessis-Mornay.

F. — Magistrature : M. de Verdun, premier président du Parlement de Paris et M. Seguier, président audit Parlement.

G. — Premiers présidents des Parlements de la province : MM. Les Mazurier, de Toulouse ; — Frère, de Grenoble ; — Brulard, de Dijon ; — de Ris, de Rouen ; — de Bras, d'Aix ; — de Cussé, de Rennes.

H. — Procureurs généraux : MM. Mollé, du parlement de Paris ; — de Saint-Félix, du parlement de Toulouse ; — de Sere, de Grenoble ; — Picardet, de Dijon ; — Bretignières, de Rouen ; — de Vergons, d'Aix ; — de Merebœuf, de Rennes.

I. — M. Nicolaï, premier président de la Chambre des comptes de Paris. — M. de Motteville, premier président de la Chambre des comptes de Rouen. Et MM. Lhuillier et de la Vache-Saint-Jean, procureurs généraux des dites Cours des comptes.

K. — M. Chevallier, premier président de la Cour des aydes de Paris et M. des Hameaux, premier président de la Cour des aydes de Rouen.

L. — M. de Mesme, lieutenant civil de la prévôté de Paris.

M. — M. Bouchet, sieur de Bouville, prévôt des marchands de la ville de Paris.

N. — Le président Janin, superintendant général des finances.

O. — M. de Meaupou, président, et MM. de Cheury et d'Eangeau de Castille, intendants des finances.

P. — M. de Flecelle, greffier.

Q. — M. de Rhodes, grand-maître des cérémonies de France.

R. — M. de Braue, gouverneur de Monsieur frère du Roi, et M. Douailly, capitaine des gardes.

S. — M. de Mansan, sous-gouverneur de Monsieur, frère du Roi.

T. — M. Le Royer, secrétaire de Monsieur, frère du Roi. (Ces derniers ne prirent séance à cette assemblée, dont ils n'étaient de fait que membres honoraires, que les jours que Gaston d'Orléans présida.)

V. — Les huissiers du Conseil d'État.

La salle dans laquelle se tint cette assemblée est décorée de quatre grands tableaux, peints par Robert, ils représentent des vues de Rouen, du Havre, de Dieppe et de Gaillon, où était la villa de campagne des archevêques de Rouen.

Anne d'Autriche habita aussi le palais archiépiscopal pendant la résidence de quinze jours qu'elle fit à Rouen, au mois de février 1650, avec son jeune fils Louis XIV et l'indispensable cardinal Mazarin.

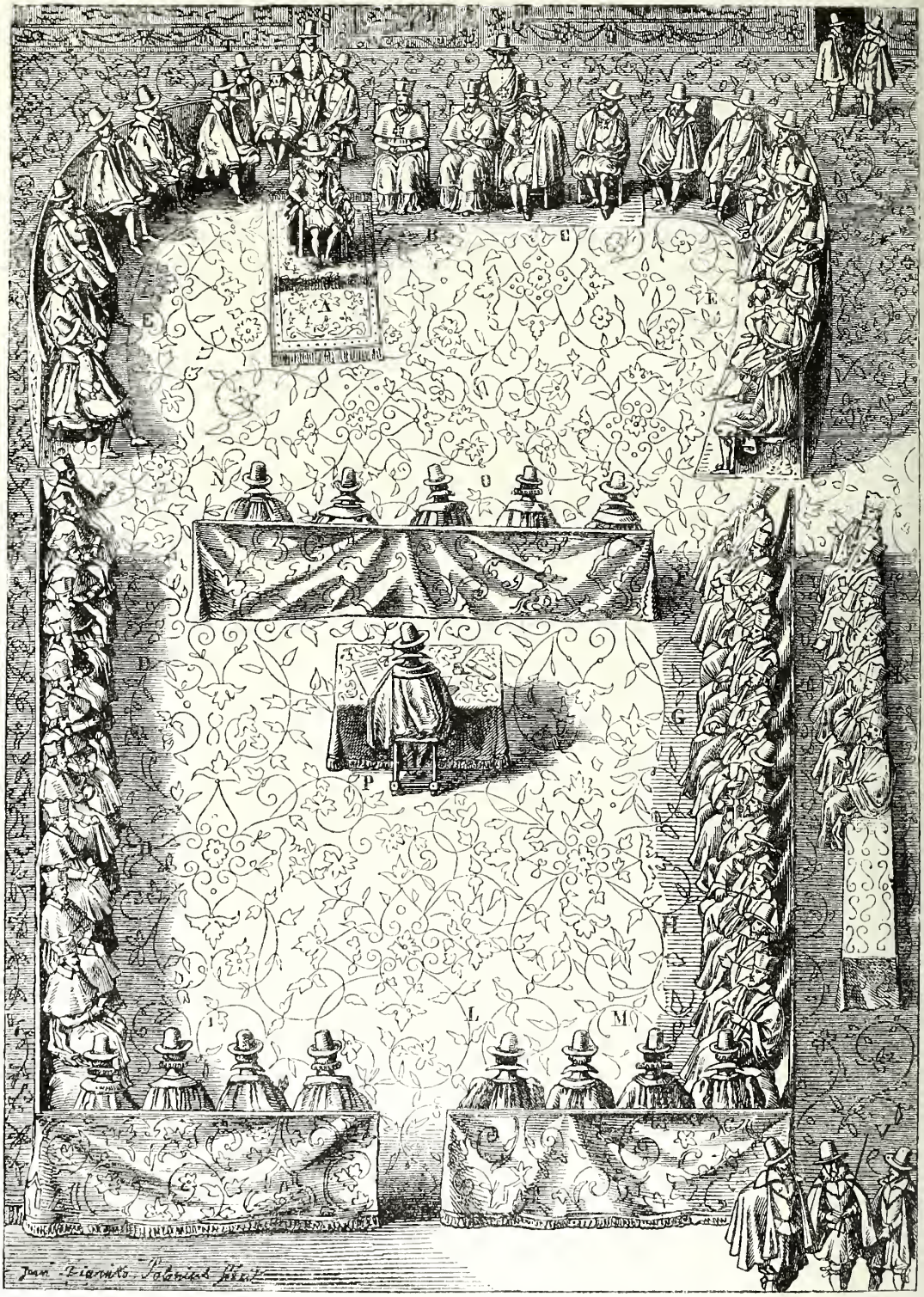
Mais ce n'étaient là que des hôtes de passage. Occupons-nous des hôtes réguliers d'autant qu'ils ont presque tous marqué dans l'histoire locale.

Après le fondateur de l'édifice, Guillaume d'Estouteville, homme d'État sous Louis XI et qui, mort à Rome, voulut que son cœur fût apporté à Rouen et déposé dans la cathédrale, vint Robert de Croixmare, un grand bâtisseur, puis le cardinal Georges d'Amboise qui a attaché son nom à presque tous les monuments de Rouen ; son neveu, qui continua ses traditions et se trouve enveloppé dans sa célébrité ; puis trois Charles de Bourbon, cardinaux tous les trois, le premier, oncle d'Henri IV, qui fut roi de la Ligue sous le nom de Charles X, et le dernier, fils d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et d'une fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis ;

Puis François de Joyeuse, le frère du connétable, qui quitta son titre de comte du Bouchage pour prendre la robe de moine, qu'il échangea bientôt contre la pourpre du cardinal ; puis les Harlay : François, éminent prelat, qui ouvrit des écoles publiques dans le palais archiépiscopal, mit sa riche bibliothèque à la disposition de tous les gens studieux et mieux encore, ouvrit sa maison à tous les pauvres ; et son neveu, Harlay de Chamvellons, qui échangea l'archevêché de Rouen qu'il avait eu un peu par héritage (c'était le beau temps du nepotisme) contre l'archevêché de Paris ;

Puis Roussel de Médar, qui avait glorieusement porté les armes ; Nicolas Colbert, le frère du grand ministre, Claude Maur d'Aubigné, un vénérable prêtre, Armand de Bezons, Nicolas de Saulx-Tavannes, Dominique de La Rochefoucauld, l'illustre prélat qui, aux états généraux de 1789, fut le premier à proposer au clergé de renoncer à ses privilèges.

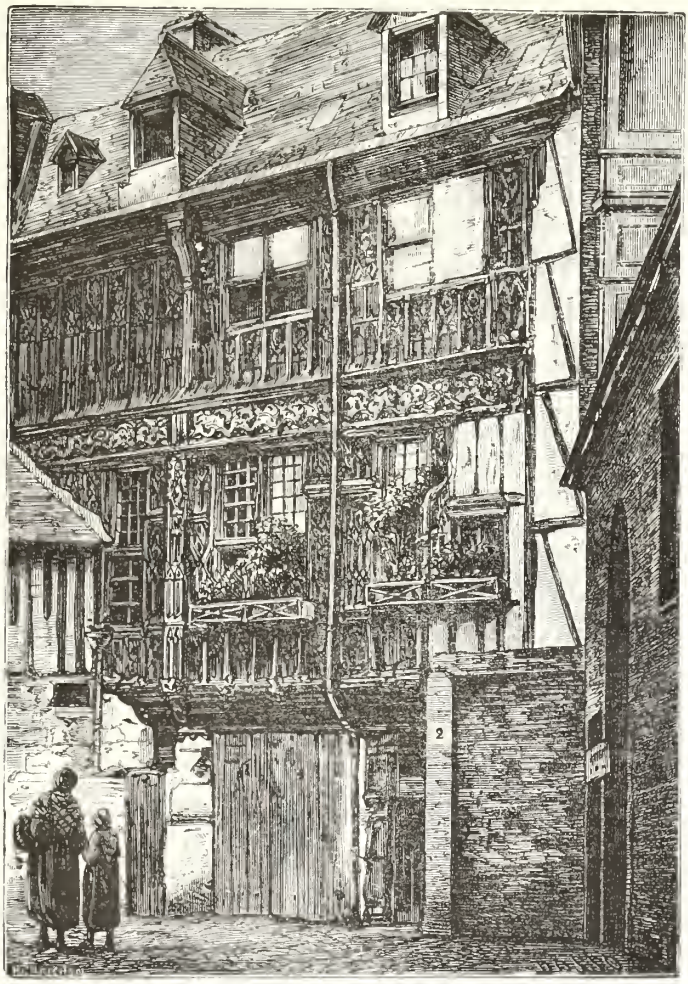
Après lui, l'archevêché de Rouen fut supprimé de fait ; l'Assem-



L'Assemblée des notables au Palais archiépiscopal. — Fac-simile d'une gravure du temps.

blée nationale divisa la France en 83 évêchés, dont les titulaires étaient nommés par les électeurs du département.

Ces évêques constitutionnels — celui de Rouen était en outre métropolitain des côtes de la Manche, arrondissement religieux qui



L'hôtel Saint-Amand, dessin de Dosso, d'après une photographie.

se composait des départements de la Seine-Inférieure, du Calvados, de la Manche, de l'Orne, de l'Eure, de l'Eure-et-Loir, de la Somme et du Pas-de-Calais — durèrent jusqu'au jour où le premier Consul rétablit l'ancien état de choses en donnant au cardinal de Cambacérès le siége archiépiscopal de Rouen où s'assirent depuis le cardi-

nal prince de Croy et le cardinal de Bonnechose, titulaire actuel, qui l'occupe avec tant de dignité depuis 1858.

Mais avant le cardinal d'Estouteville, l'église de Rouen avait eu déjà ses illustrations.

Ce serait toute une histoire à faire ; nos lecteurs nous permettront de leur donner seulement le titre des chapitres.

Le premier évêque de Rouen fut saint Mellon (260), car il n'est pas certain que saint Nicaise, qui prêchait le christianisme avant lui, ait pris le titre d'évêque ; après vinrent Avitien (311), Sever (325), Eusèbe (341), Marcellin (366), Pierre (387), Victrice (394), Innocent (417), Sylvestre (429), Malfon (442), Germain (451), Crescence (462), Godard (488), Salvius (525), Evode (542), Prétextat, qui fut assassiné par les ordres de Frédégonde (550), Mélance (589), Idolfe (603), saint Romain dont le souvenir est si populaire (636), saint Ouen (646), en l'honneur de qui fut bâtie la merveille que nous avons vue.

Après lui vinrent, je ne parle maintenant que des plus célèbres, saint Ansberg ; — l'abbé de Saint-Wandrille ; — saint Hugues ; — saint Remy, fils de Charles Martel ; — Gombault, prélat courageux qui ne s'associa pas aux menées souterraines du clergé d'alors et aida Louis le Débonnaire à remonter sur le trône, d'où l'avaient chassé ses enfants ; — Mainard, l'un des *missi dominici* de Charlemagne ; — Paul qui eut le même titre sous Charles le Chauve ; saint Léon, le martyr décapité pour lequel on a réédité la légende de saint Denis ; — Francon, grand politique, qui fit courber sous les eaux du baptême la tête indomptée du conquérant Rollon ; — Murville, qui à force de vertus fit oublier les vices et les scandales de ses trois prédécesseurs Hugues, Robert et Mauger, et qui marqua sa place aux états généraux de Lillebonne, convoqués par le duc Guillaume avant que la possession de l'Angleterre lui eût fait changer son titre de « Bâtard » contre celui de Conquérant ; — Jean de Bayeux, qui fut assassiné pour avoir été implacable ; — Guillaume *bonne âme*, conseiller de Guillaume le Conquérant ; — Geoffroy, dont les violences en plein concile ensanglantèrent la cathédrale (1120) ; — Rotrou, l'ami et le protecteur de Thomas Becquet ; — Guillaume le Magnifique, qui fut le premier archevêque français en titre, sous le règne de Philippe le Bel ; — Robert Paulin, l'un des plus impitoyables poursuivants des malheureux Albigeois ; — Thibaut d'Amiens, qui résista au roi

Louis IX ; — Pierre de Galmien, le premier archevêque de Rouen qui eut le titre de cardinal et qui fonda le collége d'Albone; — Odo-Rigault, qui assista saint Louis en Terre sainte et le vit mourir sur son lit de cendres ; — Guillaume de Flavacourt, la charité même, il a nourri toute la province pendant la disette de 1304 ; — Bernard de Fagis, le farouche ennemi des Templiers. — Gilles Aycelin, garde des sceaux sous Philippe le Bel ; — Pierre Royer de Beaufort, député des états de la Lorraine et qui mérita le surnom d'Ami du peuple; — Pierre Roger, qui s'intitulait lui-même cardinal de Rouen jusqu'au jour où il fut élu pape sous le nom de Clément VI ; — Jean de Marigny, frère du célèbre ministre, qui servit la France contre l'Angleterre ; — le cardinal Pierre de Laforêt ; — le cardinal Guillaume de Flavacourt ; — Philippe d'Alençon, neveu du roi de France Philippe de Valois ; — le cardinal Pierre de la Moselle ; — Guillaume l'Étrange, fondateur de la Chartreuse de Rouen ; — Guillaume de Vienne, frère du grand amiral de France Jean de Vienne. — Louis d'Harcourt, qui aima mieux renoncer à son siége que de reconnaître l'Anglais Henri V pour roi de France.

Je m'arrête ici, car jusqu'à d'Estouteville, à l'exception de Rodolphe Roussel, ardent ennemi de l'Angleterre et d'ailleurs ami particulier du roi Charles VII, les autres archevêques de Rouen furent des prélats anglais, la liste est d'ailleurs assez illustre pour qu'on refuse d'y admettre ceux qui laissèrent brûler Jeanne d'Arc.

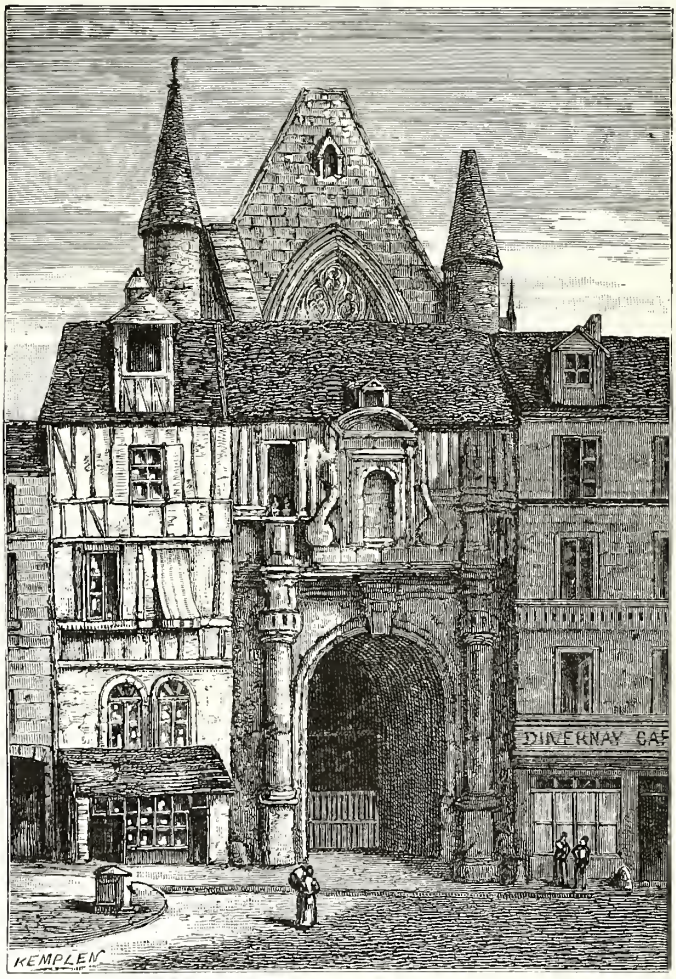
J'ai dit que l'archevêché était parfaitement disposé à sa destination. Cela tient surtout au vaste bâtiment moderne qui règne sur le jardin et qu'on a construit au commencement du siècle dernier.

Dans ce bâtiment au premier étage, est établie une bibliothèque à l'usage du chapitre de la cathédrale, et il y a là des archives intéressantes ; car le chapitre de Rouen qui a fourni à l'Église, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, trois papes : Martin IV (Simon de Brion), qui occupa la chaire pontificale de 1281 à 1285 ; Clément VI (Pierre Roger), de 1342 à 1352 ; et Grégoire XI (Roger de Montroux), de 1370 à 1378, 28 cardinaux, 11 archevêques et 66 évêques, fut certainement l'un des plus célèbres de France.

Sorti du palais archiépiscopal, après avoir regardé la porte extérieure en pierres de taille, qui a été construite sur les dessins

de Mansart, il nous faut remonter un peu la rue de la République pour voir ce qui reste de l'ancienne abbaye de Saint-Amand.

A part qu'elle est la plus longue de Rouen, puisqu'elle relie le



Ancienne église des Augustins, dessin de G. Bordèse, d'après le croquis de M. Alb. Marguery.

Pont-de-Pierre avec la place Beauvoisine, la rue de la République est maintenant une rue comme une autre, plus droite que le chemin du paradis et mieux pavée que l'enfer, qui, comme chacun sait, n'est pavé que de bonnes intentions. On n'y voit plus comme autrefois le ruisseau de Robec mettre en action de ses eaux aux

couleurs changeantes, les aubes de quelques moulins qui ne manquaient point de pittoresque; il s'est caché sous les trottoirs et je crois bien qu'il a profité de cela pour se mettre en grève : les ruisseaux sont comme les cantonniers, il faut qu'ils travaillent en plein air.

C'est au n° 53 qu'il faut nous arrêter, en face d'un magasin de literie qui a pour enseigne « la Toison d'or »; car dans la cour de ce magasin se trouve une maison en bois des plus curieuses du vieux

Le lion de la rue des Arpents, croquis de M. Alb. Marguery.

Rouen ; elle est connue sous le nom d'hôtel Saint-Amand, parce que c'est une construction qu'on ajouta, sous le règne de François Ier, aux bâtiments monastiques de l'ancienne abbaye de Saint-Amand, dont la fondation remonte à l'année 1030, mais qui a été tant de fois agrandie ou restaurée, que les pans de murailles qui ont survécu aux invasions, aux émeutes, aux guerres de religion et aux guerres civiles sont les uns du XIVe, les autres du XVIIe siècle. Je n'appelle votre attention, d'ailleurs, que sur la façade en bois sculpté de l'époque de la Renaissance; elle était flanquée, il n'y a pas encore très-longtemps, d'une tourelle à encorbellement que le propriétaire a fait transporter et reconstruire avec le plus grand

soin, dans la maison qu'il habite rue Rouques n° 85, dans le faubourg Bouvreuil.

Avec cette jolie tourelle est partie une curiosité archéologique en même temps qu'une merveille sculpturale, la chambre à coucher de l'abbesse Guillemette, une des supérieures de ce couvent qui a laissé le plus de souvenirs, et à laquelle on doit une institution assez bizarre : Tous les ans, le jour de la fête du saint, elle avait l'habitude de donner à dîner, après l'office, à tous les brasseurs de cidre de la ville, qui se mettaient à table pêle-mêle avec les religieuses. Cette coutume dont l'origine ne s'explique que parce que les brasseurs avaient pris saint Amand pour le patron de leur corporation, se perpétua jusqu'à la suppression du monastère.

Saint-Amand était un couvent de femmes ; mais nous n'avons qu'à descendre un peu : nous allons trouver, dans cette même rue de la République, un couvent d'hommes ou du moins l'église de ce couvent, car les bâtiments monastiques qui servent maintenant de magasins pour les subsistances militaires ont leur entrée par la rue des Augustins.

Cela vous donne le nom de la chapelle qui, d'ailleurs, n'appartient plus au culte depuis 1790, époque à laquelle le couvent fut supprimé.

Ces Augustins s'étaient établis d'abord sur la côte de Bihorel ; ils ne vinrent à Rouen que lorsque Philippe le Bel leur donna vers 1310 la maison des moines *Sachets,* ainsi nommés à cause de leurs robes qui affectaient la forme d'un sac. En 1435, ils agrandirent leur chapelle au point d'en faire une église et la générosité d'un bourgeois de Rouen leur donna de quoi la faire surmonter d'un clocher.

Mais 1562 vint, et avec lui les calvinistes qui dévastèrent l'abbaye de l'église. Les Augustins se réinstallèrent de leur mieux, et cela pour deux siècles ; c'est alors (1775) qu'ils pensèrent à abattre leurs bâtiments qui menaçaient ruine et à en construire de nouveaux, dont le président Montholon posa la première pierre.

L'église fut remaniée pendant cette période de travaux, c'est-à-dire que le clocher, qui avait été renversé par un ouragan le 24 février 1773, ne fut pas relevé. Et comme toute la façade demandait des réparations urgentes, on la masqua, vers 1780, par le portail à colonnes que l'on voit encore aujourd'hui.

L'intérieur est transformé depuis longtemps déjà en magasin de liquides, et la première chose que l'on voit, en y entrant, est une planche sur laquelle on a écrit en grandes lettres : « Dieu y soit. » Ce n'est pas parce que c'est une ancienne église, mais parce que c'est un magasin où se réunissent beaucoup de travailleurs. C'est un usage à Rouen ; c'était du moins un usage, il y a vingt ans, de n'entrer jamais dans un atelier sans prononcer, en forme de salut collectif, cette phrase sacramentelle : « Dieu y soit ! » Cela équivalait au « Bonjour, la compagnie » si usité dans nos provinces du centre. Mais je ne répondrais pas qu'à présent cet usage, dont l'oublieux était même, dans certains ateliers, frappé d'une légère amende, ne soit tombé en désuétude. Il est très-possible que Dieu n'y soit plus, cela ne m'étonnerait même pas du tout.

C'est aussi dans l'ancienne église des Augustins que se trouve la grande salle de réunion de l'Émulation chrétienne, une association ouvrière comme il ne s'en trouve pas assez dans les grands centres industriels.

Rouen compte plusieurs sociétés de secours mutuels de ce genre, ce qui est une excellente chose à tous les points de vue : d'abord parce que chacun, en comptant un peu sur les autres, prend l'engagement tacite de travailler aussi pour ceux que les fatigues, la maladie ou le chômage forcé retiennent momentanément éloignés des ateliers ; ensuite parce que cela déshabitue du cabaret, malgré que les réunions ne soient pas toujours amusantes.

Mais il y a à Rouen des sociétés populaires où l'on s'amuse, où l'on fait de la musique pour soi et même pour les autres. Il y avait de mon temps — et j'espère bien qu'elle y existe toujours — une *Société Cécilienne* qui tenait deux fois par semaine, dans le salon de deux cents couverts d'un traiteur de la place Saint-Sever, des réunions fort suivies et, ma foi, fort intéressantes.

Dans la semaine, le bureau, président et assesseurs, étaient en permanence ; on réglait les affaires de la Société, on encaissait les cotisations, pendant que sur une estrade, ornée d'un piano, montait qui voulait chanter quelque chose, romances, chansonnettes, duos, et même des opérettes entières ; cela tenait de la goguette parce que les sociétaires et les amis qu'ils amenaient pouvaient consommer en fumant leur pipe ; mais cela avait surtout le bon côté du café-concert.

Le dimanche, par exemple, le programme était arrêté d'avance ; il s'agissait de chanter devant la famille ; on ne fumait plus, on ne buvait point ; les femmes, les enfants des sociétaires arrivaient en foule assister à un véritable concert.

La Porte Guillaume-Lion, photographie sur bois gravée par Hauger.

J'ai entendu là des choses charmantes, car à côté des amateurs, ouvriers et employés, qui chantaient sans prétention un répertoire qui plaisait à leur public, il venait de véritables artistes, instrumentistes de talent qui essayaient leurs effets, chanteurs du Théâtre des Arts qui venaient, en quelque sorte, faire une répéti-

tion, devant le public, de leurs morceaux difficiles. J'en pourrais citer, dans les deux genres, qui ont, à l'heure qu'il est, de grandes réputations à Paris, ne fût-ce que Lallier, le hautboïste, qu'on appelait alors le petit Lallier, et Caron, le baryton de l'Opéra.

Cette digression nous a un peu éloigné de notre but ; rattrapons le temps perdu ; prenons la rue des Augustins, puis la rue des Arpents, pour aller au clos Saint-Marc.

Ancienne église Saint-Paul, d'après le croquis de M. Alb. Marguery.

On avait encadré jadis, sur la façade d'une maison de la rue des Arpents, un boulet qui, s'étant enfoncé aux deux tiers dans la muraille, avait eu le bon esprit, du moins, de ne faire de mal à personne, pendant l'émeute qui éclata à Rouen quelques jours après la révolution de 1848. Je crois qu'il n'y est plus. C'était d'ailleurs un triste trophée.

Le clos Saint-Marc est à Rouen, proportions gardées, ce qu'était le Temple à Paris, alors qu'on n'en avait pas fait une halle couverte. Cela dit tout, n'est-ce pas? Aussi ne vous y attarderai-je pas. J'aime bien mieux vous emmener sur les quais, par la rue des Espagnols, pour vous donner le plaisir de passer sous la porte Guillaume-Lion.

Il y avait dans cette rue des Espagnols, jadis étroite et tortueuse, mais qui commence à s'élargir et à se redresser d'une façon inquiétante pour les vieilles maisons qui s'y lézardent encore, deux tours faisant partie de la muraille d'enceinte de l'ancien Rouen, mais qui ont disparu dans les reconstructions récentes : la première au n° 6 s'appelait la Tour aux Normands, l'autre était la Tour Guillaume-Lion du nom de son fondateur qu'elle a donné aussi à la porte voisine.

De la première on n'a plus que le souvenir, de la seconde il reste un bas-relief que vous pourrez voir tout auprès encastré dans la muraille d'une maison de la rue des Arpents.

Cette sculpture toute primitive représente, ou du moins a la prétention de représenter un Lion impassible et dédaigneux devant les aboiements d'un petit chien ; la prétention de l'artiste n'est rien encore auprès de celle de son œuvre ; car ce lion personnifie la tour, que ses ennemis pouvaient attaquer sans l'inquiéter plus que les jappements du roquet ne troublaient le roi des animaux.

Eh ! mon Dieu, ces fanfaronnades-là font toujours bien en temps de guerre, à la condition qu'elles soient exprimées très-clairement ; le malheur de celle-là est qu'il faut l'expliquer.

Quant à la porte Guillaume-Lion, qu'on appelait aussi Gamélion, par corruption, c'est de toutes les portes qui environnaient autrefois la ville, la seule qui soit aujourd'hui debout ; encore n'y aurait-il rien d'étonnant à ce qu'elle disparût bientôt dans le tracé des grands travaux d'assainissement du quartier Martainville.

Elle fut bâtie en 1454, un peu en avant de la tour qu'avait élevée Guillaume dit le Lion deux siècles plus tôt ; celle-là du moins n'a jamais servi aux Anglais ; réédifiée en 1510, elle subit une troisième et dernière reconstruction en 1749.

Cette porte, qu'à l'époque de la Révolution on essaya vainement de baptiser du nom républicain de *Guillaume Tell*, n'est certes pas d'un aspect bien monumental, mais elle ferait un certain effet si elle n'était pas encastrée dans les grandes constructions du quai ; elle est d'ailleurs fort intéressante au point de vue rouennais, car les sculptures qui la décorent sont dues au ciseau d'un artiste du pays, Claude Leprince, frère du peintre célèbre Jean Leprince, et de Mme Leprince de Beaumont qui se fit une réputation dans la littérature à l'usage de la jeunesse.

Nous n'en avons pas d'ailleurs fini avec les illustrations locales, et tenez, à deux pas d'ici, et sur la route que nous devons prendre, nous allons trouver la rue Armand Carrel. Le célèbre publiciste qui est un des orgueils du Rouen moderne, et l'un des plus purs et des plus glorieux ancêtres de la démocratie honnête, n'y est pas né (on montre sa maison dans la rue Coignebert au n° 31), mais on a donné son nom à une rue nouvellement percée quelques années après la mort qu'il trouva dans un duel, le 29 juillet 1836.

Il n'avait que 36 ans et c'était déjà, depuis la fondation du *National*, dont il eut l'idée, dont il trouva le titre, auquel il resta toujours fidèle, le premier journaliste de son temps ; d'un caractère absolu, énergique, mais loyal et sincère, on a pu dire avec raison qu'il avait été le Bayard du journalisme républicain, car s'il a traversé sans peur toute une existence de combat, il est resté sans reproche au milieu de la corruption publique.

C'était un homme ! et je crois que la ville de Rouen n'a pas fait assez pour honorer sa mémoire : une rue, c'est bien ; mais une statue serait mieux.

Pendant que nous y sommes et dans la crainte que les occasions ne nous manquent maintenant, disons un mot des autres illustrations rouennaises dont je n'ai pas trouvé à parler. Sans doute je n'ai plus à vous présenter que des étoiles de moyenne grandeur, mais faut-il les dédaigner pour cela. Parmi les diamants de la couronne on ne regarde pas que le Régent.

Rouen a vu naître encore :

PRADON, auquel le grand Corneille a d'autant mieux pardonné ses mauvaises tragédies, qu'il fut pendant quelque temps le rival, et rival préféré de Racine. Il est vrai que la réaction qui s'est vite opérée dans l'esprit public et les épigrammes de Boileau lui ont enlevé jusqu'à l'apparence du talent. Il en avait pourtant, et s'il fût venu cent ans plus tard, il eût tenu un rang fort honorable après Voltaire, mais avant Laharpe, Lemierre, de Belloy, et tant d'autres que l'on compte parmi les fabricants de tragédies.

LA CHAMPMESLÉ, née Marie Desmares, célèbre actrice, qui fut à l'art de la représentation ce que Corneille fut à l'art de la composition, et dont Boileau, qui n'était pas tendre pourtant, même pour les femmes, peut-être même surtout pour les femmes, a immortalisé le nom par les vers suivants :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que, dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

Le père DANIEL, dont l'*Histoire de France*, très-étendue, très-complète, ne manque ni de méthode, ni de clarté, mais est empreinte d'une partialité qui s'explique par la qualité de jésuite de l'auteur.

L'abbé DU RESNEL, poëte aimable, qui fut membre de l'Académie française, et contracta, dans les derniers temps de sa vie, une telle prédilection pour les étrangers, qu'un de ses amis lui disait un jour :

« Que je suis fâché, mon cher abbé, de n'être pas Huron, vous m'aimeriez à la folie. »

La célèbre Mme DU BOCCAGE (Anne Lepage), qui, marchant à la fois dans les souliers de Mme de Sévigné et dans les cothurnes de Milton, fut lauréate et membre des académies de Rouen, de Lyon, de Padoue, de Bologne, de Rome, et eut, il faut en convenir et en tenir compte peut-être à son éblouissante beauté, beaucoup plus de réputation que de talent.

Elle eut un mari, littérateur aussi, Rouennais aussi, et du Boccage aussi naturellement, mais que vouliez-vous qu'on dît de lui en présence des succès de la dixième muse, à laquelle ses admirateurs avaient donné pour devise : *Forma Venus, arte Minerva ?*

Qu'il était bien heureux, et parbleu, c'est ce qu'on ne manqua pas de faire en prose, en vers... et contre tous.

Parmi les contemporains, Rouen compte au nombre de ses enfants :

POUCHET, l'éminent naturaliste, savant modeste et pourtant très-apprécié, qui s'éteignit en 1872, dans sa ville natale, à l'âge de 72 ans.

L'amiral CÉCILLE, qui fut ambassadeur à Londres sous la présidence du prince Louis-Napoléon.

M. DUVERGIER DE HAURANNE, qui fut ministre pendant 48 heures, à la veille de la révolution de 1848 et qui remplaça le duc de Broglie à l'Académie française.

M. SENARD, l'éminent avocat qui, après avoir été procureur

général dans son pays, fut président de l'Assemblée nationale et ministre de l'intérieur.

M. Émile Perrin, qui fut un peintre de talent avant d'être

L'église Notre-Dame de Bonsecours, photographie sur bois gravée par Hauger.

directeur de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Lyrique, de l'Opéra et maintenant de la Comédie-Française.

Bocage qui, d'ouvrier cardeur, gagnant trois francs par semaine dans une fabrique de Rouen, devint un des plus grands et des plus regrettés acteurs du théâtre contemporain.

J'oubliais M. DE VILLEMESSANT, qui restera comme la figure la plus originale du journalisme moderne ; il est pourtant né à Rouen, le 22 avril 1812, et il s'en flatte... pas de la date, par exemple.

Reprenons maintenant notre marche en avant ; car il faut que je vous le dise tout de suite, je vous mène à Bonsecours ; un voyage à Rouen n'est pas complet sans l'ascension de la chapelle de Bonsecours ; elle en vaut la peine d'ailleurs ; mais en allant, je ne vous empêcherai pas de jeter un coup d'œil d'abord sur le champ de Mars, qui est là à votre gauche, encadré par la caserne Martainville, et ensuite sur le paysage de droite qui sera d'autant plus charmant que nous nous élèverons davantage sur les coteaux crayeux et escarpés qui dominent à la fois la vallée de la Seine et celles de Saint-Hilaire et de Darnetal, et qui portent le nom un peu prétentieux de Mont Sainte-Catherine.

En suivant la route, nous arrivons à l'église Saint-Paul qu'il nous faut visiter d'abord, du moins l'ancienne, car la nouvelle qu'on a bâtie sous la Restauration, ne présente rien de remarquable.

La vieille donc, qui est le monument religieux le plus ancien de Rouen, était, suivant une tradition difficile à justifier, mais aussi difficile à réfuter, un temple d'Adonis ; elle possède, comme presque tous les édifices du XIe siècle, ses trois absides circulaires que l'on a utilisées comme sacristie de l'église nouvelle ; l'extérieur en est fruste, il est cependant orné d'un rang de figures grotesques, qui ne sont pas tout à fait des *obscena mystica,* mais qui n'en valent guère moins ; dans le nombre il y a des têtes à grosses moustaches qui sont des caricatures assez réussies, surtout pour l'époque.

Nous pourrions monter à Bonsecours par la route qu'on appelle la route de Paris, c'est le chemin des omnibus et des gens pressés, mais il vaut mieux prendre le petit sentier qui, partant du pied de la montagne, serpente à travers le petit bois de Bagnières, et qu'on appelle le *Raidillon*, et à bon droit, car il est presque à pic ; ce sera pour nous le chemin des Écoliers, non pas à la lettre puisqu'il abrége la route, mais de fait, car il mène au sommet de la côte Sainte-Catherine qui nous éloignera d'autant plus de notre but que le panorama qu'on y découvre, mérite une station prolongée.

Nous avons d'ailleurs des ruines à voir là... Jadis le mont était couronné par une abbaye et une forteresse redoutable, il ne

reste plus de traces de l'abbaye et les ruines que vous avez sous les yeux sont les débris de la forteresse qui donna tant de mal à Henri IV en repoussant ses assauts réitérés, qu'il se décida à ne la prendre que par la famine.

A vos pieds, au hameau du Nid de Chien, qu'on appelle ainsi parce que jadis les ducs de Normandie y logeaient leurs chiens de chasse, se trouve un petit château du XVIe siècle, auquel sa situation donne la bonne fortune de n'être pas grevé de souvenirs historiques.

Les châteaux sont comme les peuples, heureux ceux qui n'ont pas d'histoire !

Maintenant je crois que nous ferons bien de rejoindre la route, autant vaut aborder franchement l'église, car de quelque côté que nous en approchions, nous ne pourrions éviter la nuée de marchandes de cierges en plein vent qui s'abat sur les voyageurs comme des mouches sur un morceau de sucre.

C'est que l'église de Notre-Dame de Bonsecours est un lieu de pèlerinage, il pourrait s'y accomplir des miracles tout comme ailleurs et les habitants se basent là-dessus pour spéculer sur la dévotion des pèlerins et harceler l'indifférence des touristes.

On m'objectera que c'est l'industrie du pays, mais ce n'est pas une raison pour qu'un malheureux voyageur ne puisse faire cinq pas dans la direction de l'église, sans être tiraillé par des femmes, des enfants, qui courent après lui en l'assourdissant de leurs cris répétés de : « Je vais vous le porter, je vais vous l'allumer » ; ce ne sont pas là des offres de service, c'est une curée, et d'autant plus redoutable, qu'en temps ordinaire il y a toujours soixante marchands pour un acheteur.

Aussi si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'acheter votre cierge, dès votre entrée dans la haie des marchands, et de le porter vous-même, et très-ostensiblement, à la main. Encore, je ne vous promets pas que les autres ne chercheront pas à vous l'arracher, et n'arriveront pas à vous prouver qu'il ne vaut rien du tout, tandis que les leurs sont bénits et particulièrement agréables à la bonne dame.

Ceci, je le répète, en temps ordinaire, mais si vous y allez les jours de grands pèlerinages comme les lundis de Pâques et de la Pentecôte, l'affluence des visiteurs est si considérable, que bien

qu'ils se soient fait renforcer d'une véritable armée de leurs voisins, amis et connaissances, les marchands de cierges ne suffisent pas à importuner les pèlerins.

Il faut savoir qu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui cette église magnifique, agrandissement de la Sainte-Chapelle de Paris et par cela, même, véritable bijou d'architecture du style ogival du XIIIe siècle, qui fait le plus grand honneur à son constructeur, M. Barthélemy, de Rouen; il y avait autrefois une chapelle dédiée à la Vierge et datant d'une époque très-reculée, puisqu'elle fut donnée, en 1205, aux religieux du prieuré de Saint-Lô, par Gautier le Magnifique, archevêque de Rouen; et que cette chapelle était visitée par des pèlerins si nombreux que ses murs ne suffisaient plus à contenir la quantité d'*ex-voto* qu'ils avaient apportés.

La chapelle menaçait ruine d'ailleurs, et ne pouvait guère se prêter à une restauration utile. M. l'abbé Godefroy, curé de Blosseville-Bonsecours, pensa à la faire jeter par terre et à la remplacer, au moyen des souscriptions nombreuses qu'il sollicita et recueillit, par l'église actuelle dont la première pierre fut posée le 4 mai 1840, par le cardinal prince de Croy, archevêque de Rouen, et qui put être consacrée le 15 août 1842. C'est assez dire que le zèle pieux et fervent de l'abbé Godefroy trouva vite des collaborateurs généreux.

L'église qui a 44 mètres de long sur 17 de large, et qui est toute en pierres de taille du plus beau choix, a une façade un peu lourde, un peu écrasée, dans sa partie inférieure; son portail, surmonté d'une rosace d'un grand éclat, se compose de trois entrées décorées de sculptures de M. Jean Duseigneur, de Paris, qui a représenté dans le haut du tympan central la Sainte Vierge portant l'enfant Jésus; au tympan de la porte de droite, l'Éducation de la Vierge par sainte Anne, et à celui de gauche, le Mariage de la sainte Vierge.

Au centre du portail s'élève une tour quadrangulaire, accompagnée de deux tourelles renfermant les escaliers et surmontée d'une flèche pyramidale entourée à sa base de quatre pyramides à jour. Le tout a une hauteur de cinquante mètres et rachète par son élégance ce que le portail a de trop chargé.

Mais c'est surtout l'intérieur qu'il faut visiter, dût-on être ébloui par un ensemble de peintures et d'ornementations dont l'éclat et la richesse font peut-être plus penser à un palais qu'à une église, mais qui sont d'un goût exquis et véritablement artistique.

Le pont de Pierre et la statue de Corneille.

Pour sa description, je vous renvoie à la notice publiée par M. l'abbé Godefroy lui-même. « Vingt colonnes, dit-il, accompagnées chacune de quatre colonnettes engagées d'un tiers dans le fût principal, soutiennent une voûte en pierre. Couronnées de chapiteaux richement sculptés, ces colonnes permettent à l'œil de pénétrer aisément dans toutes les parties de l'édifice; la voûte, coupée symétriquement par des nervures, est ornée, à leur intersection, de roses sculptées d'un dessin varié. Le chœur, composé de trois travées et fermé d'une grille, est garni de deux rangs de stalles. Le sanctuaire, élevé de trois marches au-dessus du chœur, est orné de quinze ogives ménagées en partie dans l'épaisseur du mur et surmontées chacune d'un pignon; elles sont décorées de peintures qui rehaussent l'éclat du sanctuaire et en font la partie la plus apparente de l'édifice par ses ornements. On a cherché à reproduire dans ces peintures ce qui a trait au sacrement de l'Eucharistie, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau Testament.

« Le maître-autel est richement sculpté; le retable, composé d'ogives avec pignons qu'encadrent huit reliquaires, est terminé à chaque extrémité par une pyramide à jour. Au centre, le tabernacle est dominé par un dais orné, destiné à l'exposition du saint Sacrement.

« Les fenêtres sont géminées, l'édifice en compte 29 sur chaque face. Ces 58 ouvertures sont ornées de verrières peintes, fabriquées à Choisy-le-Roi, et dessinées par l'abbé Martin. »

Ces vitraux provenant de dons faits par divers particuliers sont fort beaux quoique modernes, ils représentent d'un côté les scènes principales de l'histoire Sainte, depuis la créat on du monde jusqu'à l'assomption de la Vierge, et de l'autre les différentes phases de la vie de Jésus-Christ depuis sa naissance jusqu'à son ascension.

J'aime moins la décoration des voûtes, qui peintes en bleu d'azur avec nervures rehaussées d'or sont constellées d'étoiles également d'or, c'est beaucoup d'or pour une église.

Ne quittez pas le plateau de Bonsecours sans contempler le merveilleux panorama qui se déroule à vos yeux, mais gardez un peu de votre admiration pour la vue moins grandiose d'ensemble, il est vrai, mais plus riche en détails que je vais vous montrer sur le terre-plein du pont de Pierre, au pied même de la statue de Corneille, car nous avons fini sur la rive droite de la Seine et il ne

nous reste plus que peu de choses à voir dans le faubourg Saint-Sever.

De là non-seulement on voit dans son entier la ville de Rouen dont les monuments semblent s'étager avec complaisance au-dessus de la grande ligne des quais, mais on a encore sous les yeux dans un développement considérable, la Seine, toute couverte en aval par une forêt de mâts aux flammes multicolores et parsemée en amont de verdoyants îlots qui, s'ils se perdent d'un côté dans l'océan de verdure des grandes prairies qui bordent le fleuve, sont merveilleusement encadrés de l'autre par une ceinture de montagnes au milieu desquelles se détachent en vigueur la côte Sainte-Catherine, taillée à pic comme les hautes falaises de la Manche, et la côte de Bonsecours couronnée par la délicieuse église que nous venons de visiter en détail.

Du haut de son piédestal en marbre de Carrare, qui, avec son premier socle en granit, s'élève à 4 mètres 66 du terre-plein du pont de Pierre, la statue de Corneille domine ce merveilleux ensemble. Je l'ai dit déjà, le modèle, qu'on peut voir du reste dans la salle des Pas-Perdus au Palais de Justice, a été sculpté par David d'Angers, mais la statue en bronze, haute de 4 mètres et pesant 4.540 kilogrammes, a été fondue à Paris dans les ateliers de M. Honoré Gonon.

Elle a été inaugurée solennellement le 19 octobre 1834 et porte à la face inférieure de son piédestal cette dédicace :

A Pierre Corneille, par souscription, 1834

Mais ce que l'inscription ne dit pas et qu'il est bon de savoir pourtant, c'est que cette souscription a été ouverte par la Société libre d'Émulation de Rouen.

En face la statue est l'île Lacroix. C'est tout au bout de cette île qu'est le Mabille de Rouen, connu sous le nom de Tivoli Normand ; de mon temps on l'appelait aussi Château-Baubet ; mais la jeunesse rouennaise, qui en connaît bien le chemin, l'appelle tout simplement : Tivoli.

C'est d'ailleurs un parc charmant et qui ne peut supporter que par sa destination dominicale, de comparaison avec le Mabille

parisien, qui a le courage de s'intituler Jardin parce qu'il prolonge ses allées avec des perspectives peintes à la détrempe.

Dans la semaine on y fait nopces et festins ; et les mariés qui choisissent ce petit Eden où il s'ébauche tant de liaisons de la main gauche, pour consacrer celles qu'ils contractent des deux mains, ne sont point mal inspirés. Il paraît, d'ailleurs, que cela porte bonheur.

Au bout du pont de Pierre, est la place Lafayette, où se réunissent tous les soirs les tambours et clairons des trois casernes, qui sont tenus de battre la retraite, et les nombreux gamins qui se croient obligés de les accompagner.

Il y avait là jadis, à l'entrée du quai d'Elbeuf, qui mène à la gare du chemin de fer et qui est si admirablement prolongé par le Cours-la-Reine, un petit théâtre qui a conservé longtemps les peu saines mais très-amusantes traditions des anciens théâtres des boulevards : on y faisait des parades, oh! non pas sur des tréteaux comme les vulgaires baraques de la foire, mais dans une espèce de loggia ouverte au-dessus de la porte d'entrée, pour que tout le monde puisse suivre de près comme de loin le jeu des acteurs et dans laquelle étaient pratiquées des portes, des fenêtres et des trappes permettant les entrées et les sorties les plus inattendues.

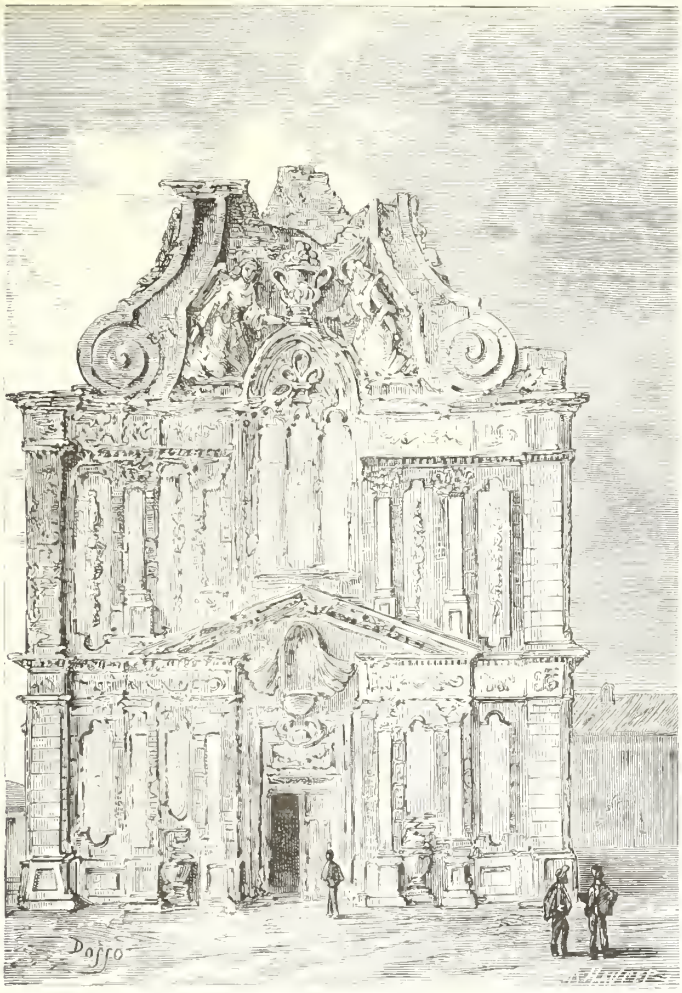
Tous les dimanches, dans l'après-midi, la parade se faisait au milieu d'un concours énorme de population, qui venait là rire gratis des plaisanteries fortement gauloises des pitres qui, s'ils n'avaient pas la réputation de Bobèche ni de Galimafré n'exhibaient pas moins de véritables talents; j'en ai vu un là, nommé, je crois, Décousu, qui faillit devenir célèbre.

Malheureusement la parade fut supprimée, probablement, parce que la foule gênait la circulation. Oh! mon Dieu! sans cela, elle serait peut-être morte de consomption. On rit si peu maintenant, même quand on paie pour cela, qu'on hésiterait à s'amuser gratuitement et *coram populo*.

Le petit théâtre a disparu aussi, mais la rive gauche de Rouen n'en est pas privée pour cela : à deux pas de là se trouve, dans la rue Lafayette, le théâtre du Cirque, et pour ceux qui n'aiment pas outre mesure les fortes émotions du drame, l'*Eldorado*, espèce de café-concert, presque à l'instar de Paris, où la mère fait sagement de ne pas conduire sa fille, toujours à l'instar de Paris.

De la gare Saint-Sever je ne vous dis rien ; comme toutes les

gares de France, c'est une grosse masse bâtie dans le genre caserne; quant au Cours-la-Reine, créé en 1648 sur la demande de la duchesse de Longueville, dont le mari était gouverneur de Nor-



L'ancien prieuré Bonne Nouvelle, d'après le croquis de M. A. Marguery.

mandie, c'est une promenade magnifique, plantée de quatre rangées d'arbres superbes, qui se développe sur une longueur de 1.300 mètres ; mais les Rouennais n'y vont pas.

La rue Lafayette, qui prolonge en ligne directe la rue de la République jusqu'à sa rencontre avec la rue Saint-Sever qui part du pont suspendu, mène à Sotteville, au petit Quevilly, au grand

Quevilly, communes très-considérables, qui sont comme des annexes du faubourg Saint-Sever, et font partie du Rouen industriel qu'une plume plus autorisée que la mienne décrira vraisemblablement quelque jour dans cette publication.

Son point de jonction avec la rue Saint-Sever est marqué par l'église Saint-Sever, construction élevée de 1858 à 1861, dans le style de la Renaissance, par M. Vachot, architecte, mais dont les dimensions ne sont pas en rapport avec l'incessant accroissement de la population du faubourg. Il est vrai que depuis on en a construit une autre dans le quartier.

Celle-ci, dédiée à saint Clément, est dans le style roman.

Non loin de là, à Trianon, à l'extrémité de la rue d'Elbeuf, se trouve le Jardin des Plantes, installé depuis 1835 dans un parc magnifique de 784 ares et qui renferme l'école botanique, l'école d'arboriculture et des pépinières.

L'école botanique ne compte pas moins de 92 plates-bandes où sont représentées toutes les familles végétales. Je ne parle pas des serres, car chacun devine qu'elles sont à l'avenant. Il y a cependant une curiosité à voir dans la principale, où croissent les arbres exotiques : c'est, près d'une grotte, un énorme figuier dont la racine va chercher de l'eau à plusieurs mètres de distance.

Une visite au Jardin des Plantes est toujours bonne à faire ; cependant je crois avoir mieux à offrir au touriste, et sans sortir de Saint-Sever, c'est l'ancienne église Bonne-Nouvelle, dont il ne reste plus que le portail, mais assez curieux pour mériter une gravure.

Il faut savoir que Bonne-Nouvelle, dont la caserne de cavalerie occupe aujourd'hui l'emplacement, était un prieuré fondé en 1060 et qui doit son nom à cette circonstance que Mathilde, femme de Guillaume le Bâtard, y était en prières, quand on vint lui annoncer une grande victoire remportée sur les Anglais par leur futur roi.

C'est là qu'en 1135 on déposa le cœur de Henri Ier, roi d'Angleterre ; qu'en 1167 fut inhumée l'impératrice Mathilde, veuve de Henri V, empereur d'Allemagne, une des bienfaitrices du vieux Rouen, et qu'en 1203 on enterra le malheureux Arthur de Bretagne, assassiné par son oncle Jean-sans-Terre.

A moitié détruit par un incendie en 1243, le prieuré de Bonne-Nouvelle, qui avait été le siége de réunion de trois conciles impor-

tants au XIIIe et au XIVe siècles, fut rasé complétement en 1418 pour les besoins de la défense de la ville, et il ne renaquit de ses cendres qu'à la fin du XVe siècle; encore ne fut-il pas d'abord reconstruit complétement, car le portail, dont il reste la ruine, ne date que de 1655; son style accuse son origine aussi bien que le mépris des proportions qui s'étale dans l'édifice.

En redescendant la rue Saint-Sever, comme pour regagner le pont suspendu, nous trouvons encore une vieille église, c'est-à-dire non, nous ne la trouvons plus, car elle a été brûlée vers la fin de 1875, et il n'en reste guère que quelques pans de murailles.

Cette église, construite par saint Louis pour servir de chapelle aux *Emmurées*, les premières religieuses véritablement cloîtrées qui s'établirent en France, reçut les cendres de Georges d'Amboise et du maréchal de Brézé, qu'elle ne conserva que jusqu'aux jours où leurs tombeaux furent achevés dans la cathédrale; ruinée au XVIe siècle, réédifiée et agrandie vers 1670, elle fut supprimée définitivement en 1792; on y installa une école de filles en 1810, mais elle servait de magasin à fourrages pour la cavalerie, quand elle fut consumée par l'incendie, dont les restes inutilisables vont vraisemblablement disparaître bientôt, comme on fit disparaître, il y a cinquante ans, de sur la place Saint-Sever, la *Barbacane*, la plus ancienne tour de la ville et dernier vestige du *petit château* qu'avait fait construire le roi d'Angleterre Henri V.

Ce souvenir, d'ailleurs, n'avait rien de glorieux pour les Rouennais; il ne leur rappelait, au contraire, que l'humiliation du joug anglais et le petit crime de lèse-archéologie que l'on commit en l'effaçant, se justifierait pleinement par le sentiment national, si l'on pouvait arracher de l'histoire les pages qui relatent le servage aussi facilement qu'on détruit les monuments qui le constatent.

—

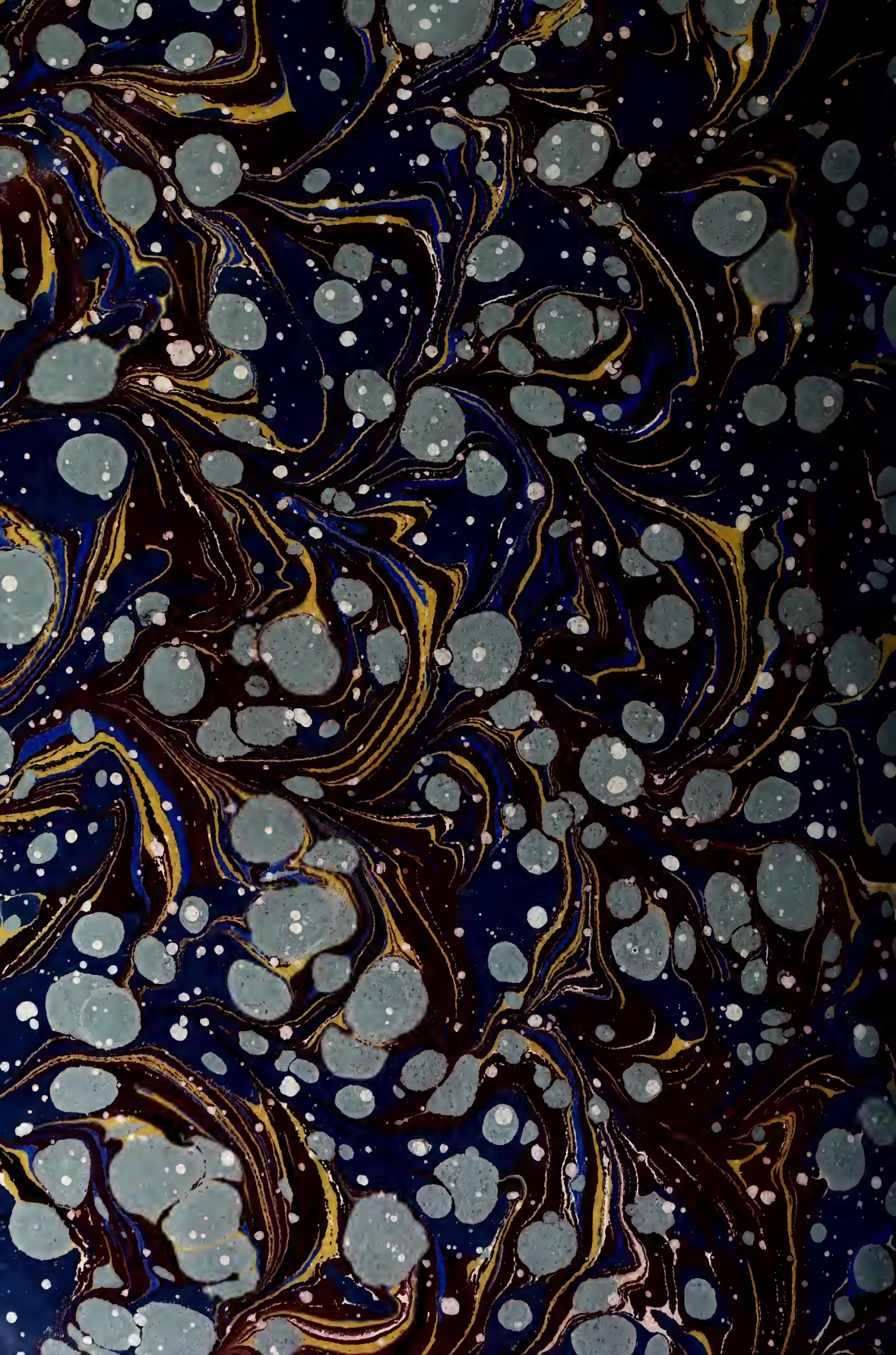
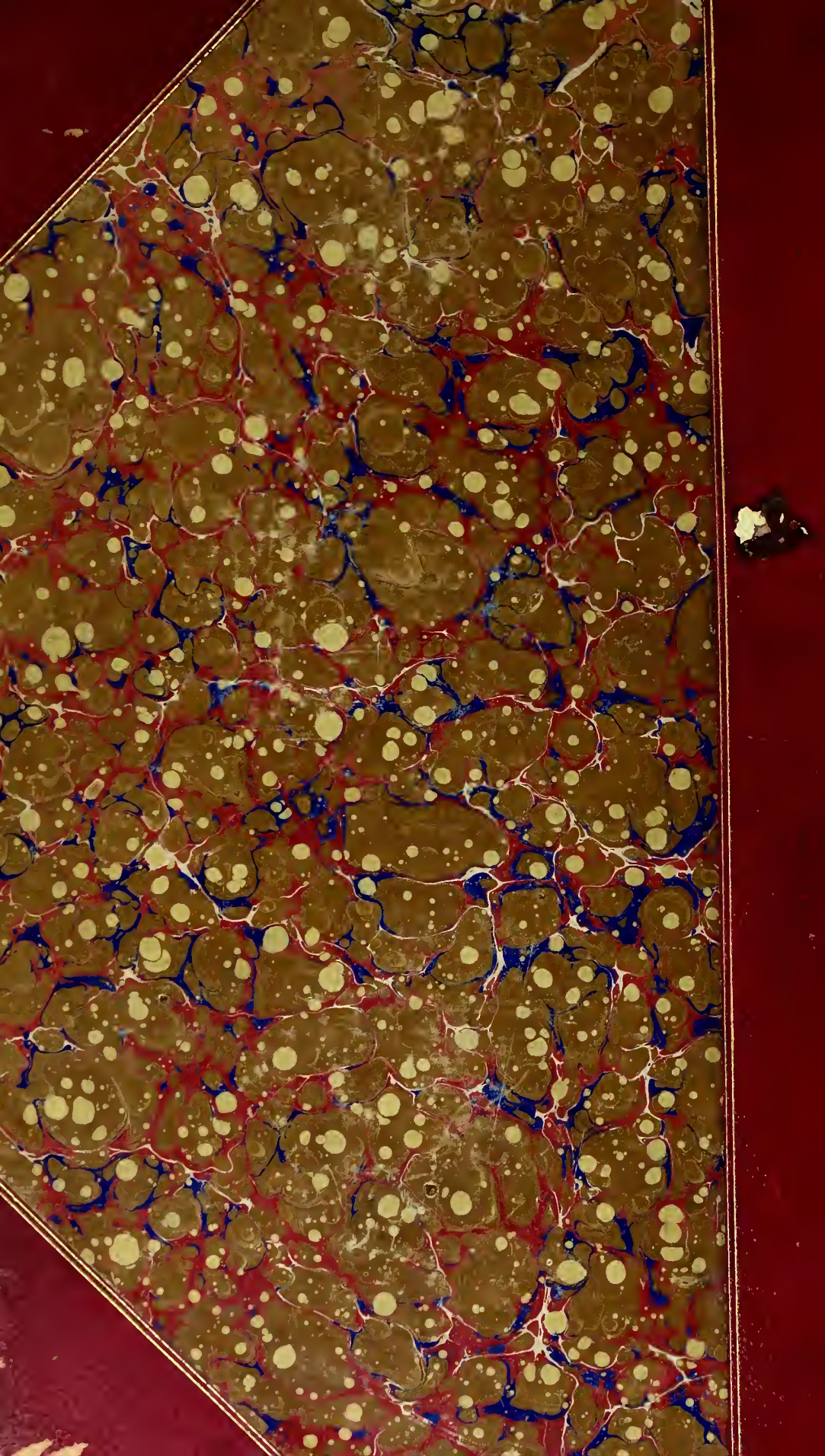
Et maintenant que j'ai fini, je n'aurais plus qu'à m'excuser par le désir d'être complet, d'avoir été long, décousu et très-probablement ennuyeux, si, ne sachant pas par expérience, comme je ne le sais que trop, hélas! que le talent n'est pas donné à tout le monde, j'avais eu d'autre ambition, en entreprenant ce travail, que celle d'un cicerone disant de son mieux ce qu'il croit savoir autre-

ment que les autres et répétant ce que les autres savent mieux que lui.

Ma seule prétention, — il faut toujours qu'on en ait une puisque la modestie n'est pas de ce monde, — est d'avoir été consciencieux ; mais si je n'ai pas réussi à faire aimer Rouen de ceux qui l'habitent et à faire désirer aux étrangers de le connaître, c'est que ma plume n'a pas su exprimer ma pensée, et il faut que les lecteurs qui ont eu la patience de me suivre jusqu'au bout me pardonnent; car si géographiquement Rouen est la cinquième ville de France, pour moi c'est la première, et mon plus cher désir est d'y terminer mes jours... le plus tard possible et avec vingt-cinq mille livres de rentes.

LUCIEN D'HURA.

Le vieux Rouen de la grosse Horloge.



GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00018 0113